

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE:

TOME PREMIER.

Deslandes

HISTOIRE

CRISTIANE

DE LA

PHILOSOPHIE

TO ME PRESENTED

©
HISTOIRE
CRITIQUE

DE LA

PHILOSOPHIE.

OU L'ON TRAITE

DE SON ORIGINE , DE SES PROGRES,
& des diverses Révolutions qui lui sont
arrivées jusqu'à notre tems.

André François Bousquet

Par MR. *D. H. D. H. D. H.*

TOME PREMIER.



5
A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE.
MDCCXLII.

Phil 803.1



P



all
Re
de
de
Ph
no
dis
Ch
Th
de
rif
les
Sc
po
pa
l'e
no



PRÉFACE.

LA Philosophie est la Science de la signification la plus noble, & en même-tems la plus étendue. Tout est presque assujetti à ses judicieuses loix dans la République des Lettres : tout relève de son Empire, ce qui paroît même devoir le moins en relever. *Exercet Sen. Epist. Philosophia regnum suum : dat tempus, 53. non accipit : non est res subcisa, ordinaria est, domina est, adest & jubet.* Chez les Anciens elle embrassoit leur Théologie, leur Religion, les origines de leur Histoire, une partie de leur Jurisprudence & de leur Morale. Chez les Modernes, elle tient à toutes les Sciences exactes & naturelles, qui ont pour objet, non de flatter l'imagination par des traits agréables ; mais de nourrir l'esprit, de le fortifier par des connoissances solides. J'ajoute que dans

■ P R E F A C E.

tous les tems , la Philosophie s'est élevée aux plus hautes spéculations où il lui étoit permis d'atteindre ; qu'elle n'a rien négligé de ce qui pouvoit les ennoblir. Mais ces spéculations n'ont point toujours été les mêmes , & ne devoient point l'être en effet ; parceque les premières vérités une fois trouvées , ont servi comme de points fixes pour en trouver de nouvelles ; que parceque la Révélation a donné pour constans & pour invariables , beaucoup de Dogmes , sur lesquels on hésitoit auparavant. Qu'on ne s'attende donc pas ici à voir définir la Philosophie : toute définition seroit au-dessous des idées générales qu'elle inspire. Je me contenterai de partager en plusieurs Ages son Histoire , & de marquer successivement dans chaque Age , quelles Sciences étoient comprises sous son nom , quels efforts de génie ont fait les Grands - Hommes qui les ont embrassées dignement , quels obstacles ils rencontroient sur leur route , de quelle adresse enfin ils se sont servis , de quel courage ils se sont armez , pour vaincre ces obstacles.

Tout

P R E F A C E. iii

Tout cela , si je ne me trompe , formera un tableau aussi utile que varié , digne par conséquent d'une double attention. En effet , l'Histoire des Arts & de quelques Sciences particulieres intéresse si fort ceux qui aiment à considérer les origines des choses , & à suivre le fil précieux des découvertes ajoutées les unes aux autres , souvent par hazard , toujours avec fruit & utilité : quel agrément , quelle instruction ne doit pas offrir l'Histoire de la Philosophie , qui renferme tant de richesses , & des richesses si différentes ; qui développe en quelque sorte les secrets impénétrables , & l'intelligence même du Souverain Arbitre de la Nature ; qui nous apprend par des observations sûres , à n'être point éblouis de l'éloignement prodigieux & de la grandeur des corps célestes ; qui nous multiplie , pour ainsi dire , en mettant sous nos yeux toutes les merveilles & toutes les singularitez qui se trouvent dans les diverses parties de l'Univers ; qui nous fait connoître enfin quel est le caractère des principaux objets qui nous environnent , & en quelle proportion ils se trouvent avec nos sens ; afin que nous puissions recher

L

IV P R E F A C E.

cher les uns comme par une espee d'instinct , & éviter les autres ?

Voilà en gros l'idée que je me suis formée de la Philosophie. Son Histoire , à la regarder d'un certain oeil , peut passer pour l'Histoire même de l'Esprit humain, ou du moins pour l'Histoire, où l'Esprit humain semble monté au plus haut point de vuë possible. Jamais , à mon avis , il n'a été tant tourné ni tant exercé : jamais il n'a paru plus inventif ni plus fécond que dans les matieres de Philosophie. Les caractères différens & un peu portez à la contradiction , qui dans les autres Sciences se gênent presque malgré eux , s'incommodent à pure perte , font en Philosophie un assortiment complet & heureux. Les uns commencent à se faire jour par une certaine vigueur d'idées , par une fougue de raison : ils défrichent une terre encore neuve. Les autres , par une analyse subtile , par une sage & ingénieuse lenteur , discutent ce qui a été dit , & le ramènent à la dernière précision.

On peut conclure de-là , que les Modernes sont en général les plus propres à enfoncer dans l'étude des choses naturelles , qu'ils philosophent avec plus de netteté

P R E F A C E. v

netteté & de bonheur. Mais ils doivent encore à leurs Ancêtres, non point tant ce qu'ils ont trouvé de neuf & d'utile, que l'art même & l'espérance de le trouver. Les premiers pas qu'on fait dans la carrière épineuse des Sciences, sont toujours les plus difficiles, & c'est aussi parcequ'on les fait très - lentement, qu'on doit avoir une reconnoissance extrême pour ceux qui nous ont précédés, & qui d'une main hardie ont osé dévoiler les secrets, les Enigmes de la Nature. *Illis invenienda fuerunt, nobis* Quint.
cognoscenda sunt. Tot nos preceptis, tot Inst. Orat.
exemplis instruxit Antiquitas, ut non l. 12.
possis videri ullâ sorte atas felicior quam
nostra, cui docenda priores elaborave-
runt. Plus on ira en avant, & plus ce passage aura son application.

En effet, tant de Systèmes qui sont tombez & tombent encore tous les jours; tant d'Hypotheses précipitées, & qui n'ont pu éclaircir les nouveaux phénomènes; tant de raisonnemens que les expériences ont démentis; tant d'expériences même qu'on croyoit vraies, & qu'on a trouvé fausses après un plus mûr examen; en un mot, tant de doutes & d'incertitudes qu'un beau jour

VI P R E F A C E.

s'efforce de dissiper, me font croire qu'à la fin on pourra parvenir à quelque chose d'exact & de régulier, ou du moins, qu'on sçaura déterminément qu'on n'y peut point parvenir sur certaines matieres: ce qui revient à-peu-près au même pour l'Esprit Humain si étendu dans un sens & si borné dans l'autre. Heureux qui connoît bien les limites que la Nature lui a assignées ! plus heureux encore qui les connoissant, ne cherche point à les passer par un orgueil mal entendu !

C'est déjà l'ouvrage d'une main sçavante, que de recueillir séparément les divers Systèmes des Philosophes Anciens & Modernes, d'entrer dans le détail de leurs actions, de faire des analyses exactes de leurs Ouvrages, de ramasser leurs sentences, leurs apophthegmes, & même leurs bons-mots. Mais c'est-là précisément ce que l'Histoire de la Philosophie contient de moins instructif. Le principal & l'essentiel, à mon avis, c'est de remonter à la source des principales pensées des hommes, d'examiner leur variété infinie, & en même-tems le rapport imperceptible, les liaisons délicates qu'elles ont entr'elles ; c'est de faire voir comment ces pensées ont pris naissance
les

les unes après les autres, & souvent les unes des autres; c'est de rappeler les opinions des Philosophes anciens, & de montrer qu'ils ne pouvoient rien dire que ce qu'ils ont dit effectivement; c'est en un mot de suivre & de démêler ce prodigieux amas de véritez & d'erreurs qui sont parvenues jusqu'à nous, & qui jettent encore les plus éclairés dans une sorte de Pyrrhonisme, ou du moins dans l'embarras de choisir.

J'avouë que tout ce détail où je m'engage est environné de difficultez assez grandes, assez imposantes, pour ne pouvoir être levées que par la meilleure main. J'ose même lui appliquer ce que disoit Plin de son vaste Recueil d'Histoire Naturelle: car il sied bien à un Auteur de sentir tout le poids de son entreprise. " C'est un travail épineux & " extrêmement hardi, de vouloir rajeu- " nir les choses anciennes, & accrédi- " ter celles qui sont encore trop neu- " ves; de vouloir donner de l'éclat à " ce qui est usé, de la clarté à ce qui " est obscur, de la grace à ce qui est " ennuyeux, de l'autorité à ce qui est " incertain; de vouloir en un mot re- " mettre toute la Nature dans ses justes

VIII P R E F A C E.

« bornes , & empêcher qu'elle ne s'en
 « écarte ». Mais cela même m'oblige
 heureusement , & à me saisir de tout ce
 qui a été remarqué avant moi , & à re-
 nouveller de courage , de force , d'at-
 tention, pour ne point rester au-dessous
 de mon idée. J'ajoute encore que s'il
 est nécessaire, afin de bien écrire l'His-
 toire de la Philosophie , d'être soi-mê-
 me un peu Philosophe, j'oserois presque
 m'approprier ce titre ; non en me sup-
 posant des connoissances supérieures ,
 que je reconnois naïvement me man-
 quer ; mais par l'envie que j'ai toujours
 eue de faire le meilleur usage qu'il m'a
 été possible , & des lumieres de mon
 esprit , & des sentimens de mon cœur :
 le tout suivant les bornes étroites qui
 m'ont été prescrites.

Après avoir ainsi donné le plan géné-
 ral de mon Ouvrage , qu'il me soit per-
 mis de faire quelques observations pré-
 liminaires, que je renfermerai en trois
 Eclaircissemens très-courts & très-ser-
 rez, pour me hâter de venir à l'Ou-
 vrage même.

PREMIER

PREMIER ECLAIRCISSEMENT.

Il y a deux sortes de gens qui attaquent la Philosophie, & qui cherchent à la décréditer, tantôt par de vaines déclamations, tantôt par des bruits sourds & injurieux. Les uns disent qu'elle est inutile, ou dumoins toute problématique; qu'elle ne s'occupe que de bagatelles, & d'expériences plus pénibles encore que curieuses; qu'elle s'arrête trop long-tems à l'examen d'un insecte ou de quelque coquillage, à l'observation d'un météore extraordinaire; qu'enfin toutes ses recherches, bien appréciées, sont ou peu considérables, ou indifférentes à la Société.

De pareils reproches partent communément de deux causes: ou d'une passion imprudente de blâmer ce qu'on n'entend point, ou de ce fonds de paresse & de négligence qui dégoute l'homme peu attentif de la plupart des choses sérieuses & abstraites. Si l'on vouloit examiner quel jour répand la Philosophie sur toutes les autres Sciences, même sur celles qui paroissent s'en éloigner davantage; quel enchaînement de vé-

x P R E F A C E.

ritez elle présente à l'esprit, & de véritez qu'on devroit avoir honte d'ignorer ; quelle idée sublime elle donne des deux plus grands caractères du souverain Être, de son immensité par l'étendue des espaces célestes , & de son intelligence infinie par la mécanique des animaux : on conviendrait sans peine qu'il n'y a que le Philosophe qui ait des yeux , ou du moins qui sache s'en servir de la manière la plus avantageuse ; qu'il est presque le seul & qui ne perde point ses pensées, & qui les arrange dans le meilleur ordre ; que plus il travaille, plus il s'ouvre de nouvelles routes, & en même tems plus il se pénètre de connoissances solides , rares , instructives.

D'ailleurs, la Philosophie n'est point une doctrine de pure spéculation , & seulement à l'usage du Lycée , ou de l'Académie. Elle influe peu-à-peu sur les mœurs, & par conséquent sur toute la conduite de la vie : elle entre dans le cabinet des Grands-Hommes, les rend plus propres aux affaires, leur inspire le noble amour du bien public, devient la base & le fond même de leurs sentimens : elle se mêle encore parmi les plaisirs & n'en rougit point , parce-
quelle

qu'elle sçait reprendre sa sévérité naturelle, quand il le faut, & au moment précis qu'il le faut. A quoi serviroit donc la sagesse, si elle n'étoit une compagne, une amie fidèle, & de toutes les heures ?

Je ne parle ici que d'après les plus Grands Maîtres de l'Antiquité : je ne fais que me conformer à leurs sentimens magnanimes. Ils recommandent sans cesse, qu'en s'éclairant l'esprit le Philosophe songe à se former le cœur ; qu'en apprenant à bien penser il apprenne encore à bien vivre ; qu'en étudiant ce qu'il y a de plus relevé dans la Nature, ce que c'est que l'espace, le tems, l'éternité, cet ordre qui amene chaque chose à sa place, il ne se dégrade point par une conduite abjetten & honteuse. *C'est peu de connoître*, disoit l'Empereur Marc-Antonin, *il faut encore agir ; il faut joindre la pratique à la théorie, si l'on veut exactement remplir son devoir.* Je souscris volontiers à de si sages réflexions, & je reconnois sans peine que l'étude de la Philosophie seroit tout-à-fait inutile, si en la cultivant on ne cherchoit à devenir plus vertueux, plus raisonnable, & par-là même aussi heu-

XII P R E F A C E.

Aug. de vie. *Nulla homini causa est philosophan-*
Civir. Dei *di, nisi ut beatus sit.*

I. 19.

Les autres adversaires de la Philosophie, & qui sont en bien plus grand nombre, l'accusent malignement de conduire à des caprices & des singularitez, à un genre de vie qui sort trop des régles communes. Je tombe d'accord qu'il y a eu des Philosophes qui ont voulu se distinguer des autres hommes, ou par des airs concertez, ou par des habits extraordinaires, ou par leurs gestes, leur ton de voix, ou par un goût continué de disputes & de crieries. Mais les défauts de ceux qui professent une Science, & qui ne la professent que pour l'avilir, doivent-ils retomber sur la Science même? Non, je le déclarerai hautement & sans peur d'être contredit, la Philosophie n'est point responsable de tous les hors-d'œuvres qu'on lui attribue: elle n'approuve ni ceux qui par indolence refusent d'atteindre au but, ni ceux qui par orgueil vont au-delà: elle sçait que plusieurs se vantent de porter le Thyrsé, suivant l'expression de Pythagore; mais que peu sont animez de l'esprit du Dieu à qui le Thyrsé est consacré.

V. Plat. in
Phœd.

consacré. On ne doit par conséquent lui reprocher, ni les sophismes du Chrysippe, ni les excez ridicules de Diogene, ni les subtilitez d'Euclide, ni la hardiessé impie de Diagoras. Toujours égale à elle-même, toujours appuyée sur l'attention & l'exactitude d'esprit, elle ramene chaque chose à ses principes propres & déterminez : elle ne confond point l'arbitraire & l'essentiel, le vrai & le faux, & ce qui demande plus de discernement, le vrai & le vraisemblable. Je dis bien ce qui demande plus de discernement, parceque le vraisemblable augmente ou diminue, à mesure que les raisons qui portent à croire, sont plus fortes que les raisons qui portent à douter.

Si le court Panégyrique que je viens de faire de la Philosophie ne contente point encore assez, j'y joindrai quelques réflexions tirées en partie de Sénèque, & qu'il adresse à Lucilius, ou sous ce nom, à un jeune-homme qu'il s'efforce de conduire au grand, au sérieux, en l'éloignant de ce goût de bagatelles & de petites choses dont le monde est si touché.

Ce que je vous conseille, lui écrit-il tendrement, c'est d'éviter tous ceux qui songent

*Epist. 5. &
passim in
aliis.*

songent plutôt à être admirez qu'à s'avancer dans le chemin de la vertu. N'affectez point des changemens éclatans, ni dans vos habits, ni dans votre maniere de vivre; craignez d'avoir un front sévere & un abord glacé; ne négligez ni votre barbe ni vos cheveux; ne vous faites pas un vain mérite de mépriser les biens de la fortune, & de coucher sur la dure: ce sont-là des marques d'une ambition folle & déréglée. La Philosophie, quoique traitée avec modestie & retenue, est déjà assez odieuse aux hommes qui ne pensent point: que seroit-ce s'ils la croyoient capable de nous tirer du commerce de la vie, des occupations ordinaires que fournit la société? Ayons grand soin de cultiver notre esprit, & de calmer les tempêtes qui s'élèvent dans notre cœur. Pour notre extérieur, tâchons de le conformer à ce qui est d'usage dans le Pays où nous vivons. On ne doit pas se piquer d'avoir une robe magnifique; il faut cependant se guérir de la folie de croire que ce soit une marque de tempérance, de n'avoir ni or ni argent. Notre but est de mener une vie plus réglée, & non point contraire à celle des autres hommes;

mes; de-peur que notre conduite n'effarouche ceux que nous voulons corriger & conduire insensiblement à la vertu. La principale utilité qu'on tire de la Philosophie, c'est le bon-sens, c'est l'humanité, c'est la politesse des mœurs, c'est l'amour de la société. Elle nous invite, cette Philosophie solide, noble, épurée, & nous exhorte en même tems à vivre selon la Nature. Or il est contre la Nature d'affliger le corps de maniere que l'esprit en soit abattu & gêné, de fuir la propreté & la décence, de ne choisir que des mets vils & des viandes mal apprêtées, d'avoir enfin une tristesse d'habitude & fatigante pour tous les autres. Notre amour-propre souffre bien qu'on nous reprenne; mais non qu'on nous humilie, qu'on nous instruisse, mais non qu'on nous fasse sentir cette supériorité qui donne à l'instruction je ne sçai quel air d'insulte *.

Telle

* Possidius Evêque de Calame en Afrique, qui a écrit la Vie de Saint Augustin, fait à son sujet une remarque importante: *Vestis ejus, dit-il, & calceamenta, & lectualia ex moderato & competenti habitu erant, nec nitida nimium, nec abjecta plurimum.* C'est ainsi qu'agissent les honnêtes-gens, qui s'uyent par grandeur d'ame les deux extrémités, d'une épargne sordide & d'une vaine magnificence.

XVI P R E F A C E.

Telle est la conduite de ceux qui se piquent d'être sincèrement Philosophes, de ces Héros paisibles, comme les appelloit Cicéron, qui connoissant la valeur réelle & précise des choses, n'embrassent point le vain fantôme du bonheur, pour le bonheur même. C'est bien aux autres hommes, toujours inquiets, toujours déchirez par les passions les plus vives, que je pourrois appliquer ici ce que disoit un ancien Poëte des Peuples nez pour la basse servitude: *Que Dieu leur ôtoit la moitié de l'intelligence, afin qu'ils sentissent moins les rigueurs & les desagrémens de leur condition.*

V. Plat. de
Rep. l. 3.

SECOND ECLAIRCISSEMENT.

Une infinité d'Auteurs, les uns distingués par les talens de l'esprit, les autres par une érudition consommée, ont écrit l'Histoire de la Philosophie: & même, des noms de ces Auteurs, de la liste seule de leurs Ouvrages, Jean Jonsius, du Duché de Holstein, a composé un Recueil considérable, qui a été encore augmenté depuis par un autre Allemand, & imprimé à Jène en 1716. Le Recueil a pour titre: *Des Ecrivains*
do

P R E F A C E. xvii

de l'Histoire Philosophique. Cela suppose, on me demandera sans doute de quel fruit, de quelle utilité peut être le présent que je fais aujourd'hui au Public? Rappeller ce que les autres ont dit, dût-on le redire avec plus d'ordre & d'élé-gance, est une affectation vaine, im-prudente, je le confesserai encore, peu digne d'un homme d'honneur. La pa-role a ses périls, ou elle sert en réveil-lant l'esprit par quelque chose de neuf, ou elle nuit en le fatigant par un dé-goût continuel.

Je vais donc marquer en peu de mots ce que je trouve à redire dans les diffé-rens Auteurs qui m'ont précédé. Leurs défauts & leurs négligences, suites iné-vitables des premiers efforts, m'ont pres-qu'autant instruit que mes propres ré-flexions. Au-reste, si je fais ici le per-sonnage de Critique, c'est malgré moi, & par la seule nécessité de mon sujet. L'extrême indulgence dont j'ai besoin pour mes Ouvrages, encore si éloignez de la perfection, m'avertit sans cesse d'en avoir une pareille pour ceux des autres.

Parmi les Ecrivains de l'Histoire Phi-losophique, les uns ont travaillé sans choix,

XVIII P R E F A C E.

choix , sans discernement, plus en compilateurs qui ramassent, qu'en censeurs qui jugent. Ils ont rapporté les pensées des autres , & n'ont point assez songé à penser eux-mêmes: ils se sont jettez dans cet Etang merveilleux dont parle Saint Grégoire de Nazianze , & qui sembloit s'aggrandir à mesure qu'on vouloit le traverser d'un bord à l'autre. Tel qui n'est point Philosophe , ni de goût , ni d'inclination , peut sçavoir tout ce que les Philosophes ont proposé ; & alors cette connoissance stérile, infructueuse, de simple lecture , accable plus l'esprit qu'elle ne l'éclaire , le porte même à une sorte de découragement. Polybe souhaitoit qu'il n'y eût que des hommes d'Etat, rompus , perfectionnez par un long usage des affaires , qui eussent le droit d'écrire l'Histoire. En effet , que sert-il d'étaler aux yeux du Public les dogmes de Pythagore , de Platon , d'Aristote & d'Epicure, si on ne lui découvre en même tems ce qu'il a de louable ou de reprehensible dans ces dogmes. Si on ne pénètre les motifs qui leur ont donné naissance, & les illusions qu'ils sçavent faire à l'esprit , & les surprises qu'ils font au cœur. Si on ne tire enfin
de

de cette comparaison toute l'utilité qu'elle peut fournir ?

Il est à propos, disoit Hyppocrate, de contempler quelquefois d'un œil critique le progrès des Arts & des Sciences, & de chercher curieusement pourquoi certaines vues, certaines expériences n'ont point réussi, quoiqu'elles dussent réussir ; & pourquoi d'autres ont été accompagnées d'un éclat favorable, quoiqu'elles ne dussent point l'être. Si le hazard en a décidé, ce hazard mérite qu'on le connoisse à fond.

Les autres se sont trop plus à suivre les événemens de la vie particulière des Philosophes, & à recueillir tout ce qui leur est arrivé, même dans ces momens naifs où l'on n'a d'autre parure que son deshabillé. Je blâme un zèle si excessif, & je conviens que des Grands-hommes tout n'est pas également propre à instruire. Et pour me renfermer ici dans l'Histoire des Philosophes, je dirai que c'est moins au détail de leurs actions qu'on doit s'arrêter, qu'à ce je-ne-sçai-quoi qui caractérise leur manière de penser, de s'exprimer, de saisir jusqu'aux plus petits objets. Les ames foibles, remarque un Pere de l'Eglise, sont
Greg. Nazianz.
Orat. 26.
inutiles,

xx P R E F A C E.

inutiles , & le font presque au même degré , tant pour le bien que pour le mal. Leur foiblesse les gêne & les retrécit en quelque maniere. Il faut pour s'élever que les esprits soient ardens , impétueux , qu'ils prennent les choses du biais qui leur convient , & tels ont toujours paru les Philosophes.

J'avoue que cette disposition entraîne quelquefois à de certains égaremens de pensées, dont même les mœurs se ressentent ; mais ces égaremens font une partie considérable de l'Histoire de la Philosophie , puisqu'ils nous donnent une idée bien humiliante de notre sort , & qu'ils nous mettent en une défiance continuelle de nos lumieres. D'ailleurs , il est avantageux que chacun sçache , 1°. qu'il n'y a guères de génies supérieurs à qui on ne puisse reprocher quelque opinion extraordinaire ; 2°. qu'il n'y a guères d'opinion, pour folle & extravagante qu'elle soit , qui n'ait été proposée par quelque Philosophe respectable. Hélas ! tout est marqué au sceau de l'humanité ; rien ne peut s'en garantir.

Les autres enfin ont tenté avec adresse de concilier l'ancienne & la nouvelle Philosophie , & de les ajuster l'une à l'autre

l'autre par des ménagemens ingénieux. Cette méthode qui sembloit promettre un succès favorable, n'a jamais été approuvée du petit nombre des Connoisseurs ; car à force de chercher des rapports entre divers Philosophes, on court risque de les altérer tous, sinon en gros, dumoins en détail, & on déguise leurs sentimens presque malgré soi ; on supprime d'un côté ce qui embarrasse, & de l'autre on se plaît à étendre ce qui paroît susceptible de plusieurs sens. Par là on ne fait qu'une conciliation apparente & de peu de durée. Je n'en citerai pour exemples que les trois Ouvrages les plus distinguez qui me sont tombez entre les mains ; l'un de *Jean-Christ. Sturm* Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Altorf, qui a pour titre, *Physica conciliatricis tentamina* ; le second de Mr. du Hamel de l'Académie Royale des Sciences, intitulé, *De consensu veteris & novæ Philosophiæ* ; le troisième enfin de l'illustre Mr. *Leibnitz* ; mais moins chargé que les autres, *De Aristotele recentioribus reconciliabili*. Ces trois Auteurs, pour parvenir à leur but, employent je ne sçai combien d'adoucissmens, & estro-

pient

xxii P R E F A C E.

pient à dessein toutes leurs figures. Cependant ils auroient bien dû se mettre dans l'esprit, que tel est le caractère des Philosophes anciens & modernes, que ce qu'ils ont entre eux de différent, change & détruit sans retour ce qu'ils peuvent avoir de semblable.

En général, tous les Conciliateurs sont malheureux & encore plus à plaindre; car en voulant accorder deux avis contraires, ils ne font souvent que les attirer à un avis moyen qui n'est ni l'un ni l'autre, & ils confirment les Antagonistes chacun dans le leur. Cela s'est vu de tous les tems, & sur toute sorte de matieres. Le fameux *Interim*, par lequel Charles-Quint voulut pourvoir aux disputes si échauffées des Catholiques & des Protestans, 'jusqu'à la décision du Concile de Trente, ne plut ni aux Protestans ni aux Catholiques, & tourna tout à sa confusion. L'Empereur, devenu Théologien & Controversiste, se fit partout des ennemis d'autant plus implacables, qu'il affectoit un pouvoir qui ne lui étoit point dû, celui de l'Eglise. Sa vanité fut autant moquée, que son ignorance fut plainte.

Pour moi, qui ne porte les livrées
d'aucu

P R E F A C E. xxiii.

d'aucun Philosophe , & qui n'ai par conséquent aucun intérêt de trahir la vérité , je me contenterai de recueillir distinctement ce qu'ont avancé les Anciens & les Modernes , sans me piquer , par une vaine prévention , de faire voir qu'ils ont tous avancé la même chose. Qu'on examine sans partialité le grand nombre de causes étrangères qui influent sur les opinions des hommes , & on verra du premier coup d'œil , que ces opinions doivent varier à l'infini , & qu'en moins d'un siècle elles souffrent des mésalliances , des changemens considérables. Il paroît même qu'il n'y a point , & qu'il ne peut y avoir d'autre maniere , pour s'élever à la sublime perfection. A force d'être de sentimens différens , on regarde tous les biais , tous les recoins d'un objet : on le pénètre intimement , & sans que rien en échappe. La Philosophie , remarque Thémiste , dont les commencemens ont été si foibles , si incultes , n'est parvenue à l'état de santé où nous la voyons aujourd'hui , que par les guerres & les disputes qu'elle a fait naître , par les dissensions où elle a jetté les esprits. Il n'y auroit plus même aujourd'hui de Philosophie , si tous
avoient

XXIV P R E F A C E.

avoient été d'accord, & si le désir de se surpasser les uns les autres n'avoit fait faire sans cesse de nouveaux efforts.

Voilà une partie des écueils où ont donné les principaux Ecrivains de l'Histoire Philosophique, & que j'ai tâché d'éviter : 1°. En ne laissant passer aucun Systême sans en porter mon jugement, non à la vérité sur les connoissances qu'on a acquises dans notre siècle ; mais sur les connoissances qu'on pouvoit acquérir dans celui où le Systême a été proposé : 2°. En supprimant tous les faits, toutes les particularitez qui ne vont pas à découvrir le fond du caractère : 3°. En laissant l'ancienne & la nouvelle Philosophie, chacune dans les limites qui lui appartiennent, & surtout en ne les mêlant point l'une avec l'autre. Ce dernier trait me conduit à la plus fameuse question qui de nos jours ait été agitée dans la République des Lettres, & m'y conduit d'autant plus sûrement, que je reconnois sans peine qu'il y a par rapport aux vérités, une succession digne d'elles. Les unes ont été d'abord découvertes : la preuve des autres étoit réservée aux siècles postérieurs : les autres enfin ne seront jamais connues ; car
il

il faut bien toujours ignorer quelque chose, & les bornes si serrées de notre esprit ne permettent point d'aspirer à tout voir, ni à tout approfondir.

TROISIEME ECLAIRCISSEMENT.

Il me semble que, dans les Parallèles trop souvent répétez, qu'on a faits jusqu'ici des Anciens & des Modernes, on n'a gardé ni la modération qui leur étoit dûe, ni les bienséances qu'on se devoit à soi-même. Les Panégyristes & les Critiques ont également exagéré, & peu soigneux de s'accommoder aux véritables intérêts du Public, ils n'ont suivi que leur goût, que leurs préjugés. Pour moi, sans entrer dans les raisons des uns & des autres, je dirai hardiment que nous avons aux Anciens les plus grandes obligations; qu'ils ont ouvert une infinité de routes qu'il ne restoit plus qu'à applanir; qu'ils nous ont transmis les premières idées &, pour ainsi dire, les graines de tous les Arts & de toutes les Sciences; que par d'heureuses tentatives ils en ont beaucoup perfectionné; qu'enfin il n'y a guères de leurs Ouvrages où l'on ne trouve des traces de bon-

xxvi P R E F A C E.

sens , de lumiere , de netteté d'esprit. Voilà , ce me semble , ce qu'on doit penser en général des Anciens. Je n'ai garde pour cela de les croire exemts de toute faute , & au-dessus d'une Critique sensée & raisonnable. Mais où les beautés surpassent les défauts , où les agrémens rachètent les négligences , là est la perfection , dumoins celle que nous pouvons nous flatter d'atteindre. *Summi enim sunt , homines tamen.*

Ces préliminaires supposez , je viens à ce qui nous touche de plus près , & j'avouerai d'abord que les Anciens eux-mêmes ont parlé avec beaucoup de retenue de ce qu'ils ont hazardé en matière de Philosophie. Il faut reconnoître ingénument , dit Sénèque , que les opinions de nos Ancêtres sont peu exactes , & souvent même peu probables ; ils étoient encore bien éloignés de la vérité. Cela n'est point difficile à croire : tout étonne , tout rebute ceux qui commencent ; on ne se perfectionne qu'avec beaucoup de peine , & par un long détail. Cependant , ces premiers doivent être encore applaudis de tout ce qu'on invente d'après eux. Leur courage à entrer dans la carrière , vaut presque

Quæst. Natur. l. 6.

P R E F A C E. xxvii

presque la gloire d'y être couronné. C'est contribuer aux découvertes , que de faire sentir qu'on peut découvrir les miracles de la Nature , & se mettre en partage de ses secrets.

Il suit de là , qu'on doit lire les anciens Philosophes & les Naturalistes avec des yeux d'indulgence & de bonté. » S'ils » ont failli , observe Cicéron , ils ont » acheté le droit de faillir par une infini- *Offic. l. 1.* » té de choses excellentes qu'ils nous » ont transmises. On ne pardonne point » certaines fautes aux hommes ordinaires : on les pardonne aux Grands- » Hommes, à qui il est impossible dans le » cours de leurs profondes méditations, » qu'il n'en échape quelques-unes.

Sénèque répète à-peu-près la même chose , ce qui convient non seulement à la Philosophie , mais encore aux autres Sciences : puis il ajoute ces paroles remarquables. » Nous ne devons pas être » étonnez de l'ignorance où nous sommes aujourd'hui sur le Système des » Comètes : ces Astres se montrent trop » rarement pour avoir été jusqu'ici bien » observez. A peine y a-t-il quinze siècles que les Astronomes de la Grèce » ont trouvé le nombre des Etoiles fixes,

xxviii P R E F A C E.

„ & qu'ils ont osé leur assigner des noms.
 „ Combien de Peuples encore sont là-
 „ dessus dans un aveuglement fatal , &
 „ ne connoissent , pour ainsi dire , le
 „ Ciel que de vue ! Avouons-le de bon-
 „ ne foi ; nous ne sçavons toutes ces cho-
 „ ses que depuis fort peu de tems : il en
 „ viendra un autre aussi , où , à force de
 „ soins & d'expériences l'on approfon-
 „ dira ce que nous ignorons absolu-
 „ ment. Un siècle , quoique fertile en
 „ Génies sublimes , ne suffit point pour
 „ dévoiler tout le spectacle de l'Uni-
 „ vers. Nous vivons peu d'années , &
 „ encore les partageons-nous , ces an-
 „ nées si courtes & si promptement écou-
 „ lées , entre l'étude & les affaires. Cela
 „ est cause qu'il faut beaucoup de réflé-
 „ xions enchaînées les unes aux autres ,
 „ pour parvenir à quelque chose de fixe
 „ & de certain. Sans doute que nos
 „ neveux seront surpris que nous ayions
 „ ignoré tant de choses qui leur pa-
 „ roîtront très-claires & très-aisées. On
 „ doit croire que ceux qui viendront
 „ après eux leur feront les mêmes re-
 „ proches. Ainsi tout fera égal , & jus-
 „ tement compensé.

Je voudrois que ces passages fussent
 toujours

toujours présens au Lecteur judicieux.
 Il en deviendrait plus attentif, plus mo-
 déré, plus propre à juger de toute la
 suite de cet Ouvrage. En excusant les
 fautes & les erreurs des grands Philo-
 sophes de l'Antiquité, il rendrait justi-
 ce à ce qu'ils ont trouvé de beau, de
 solide. Il profiterait de certaines ouver-
 tures de pensées, & de certaines semen-
 ces de réflexions qu'on ne trouve que
 chez eux, & qu'il n'auroit pas pro-
 duites de son propre fonds. Enfin, il
 s'accoutumerait à dire avec Platon :

» Souvenez-vous bien, que moi qui *in Timæo.*
 » vous parle, & que vous qui m'écou-
 » tez, nous sommes des hommes, &
 » des hommes sujets à nous tromper.
 » Ne me demandez donc que du vrai-
 » semblable : la vérité n'est point notre
 » partage.

A ces motifs d'autant plus justes de
 ménager les Anciens, que nous serons
 nous-mêmes Anciens à notre tour, je
 joindrai un Extrait succinct de l'Histoire
 de la Philosophie, naturellement par-
 tagée en quatre Ages. Cet Extrait tiendra
 lieu de définition générale : car c'est dé-
 finir en quelque sorte, que de préparer
 au détail, que de le renfermer en peu

xxx P R E F A C E.

de mots. Avant que de voir les diverses parties qui concourent , qui se présentent à la composition d'un tout , il est à propos de voir le tout lui-même , de le voir du lieu le plus élevé , & par-là aussi en grand qu'il est possible.

Le premier Age de la Philosophie se compte depuis le Déluge, jusqu'au tems que les Grecs passerent en Egypte & à Babylone , pour y puiser le goût des Sciences, & les talens supérieurs qui leur manquoient. Dans tout cet Age , ceux qui vouloient s'instruire étoient abandonnez à eux-mêmes , & n'avoient point de guide surnaturel qui les conduisît , ni de flambeau divin qui les éclairât. Ils marchaient , comme dit l'Ecriture , après leurs pensées , & faisoient la volonté , toujours incertaine , de leurs pensées. Dieu , par les Décrets inexplicables de sa Providence , ne s'étoit fait connoître expressément qu'aux seuls Hébreux , & avoit condamné tous les autres Peuples à des ombres fugitives , & souvent humiliantes. Leurs yeux suffisoient pour connoître tant d'ouvrages admirables , dont l'Univers est rempli , dont il brille ; mais ces yeux ne suffisoient point pour en connoître
le

le but, l'harmonie, le tout ensemble.

Philosophia veritatem querit, Theologia Johan.
invenit, sola Religio possidet. Pic. Mir.
 tous ces Peuples n'étoient point aussi Epist. ad
 dédaignent, aussi malheureux, qu'on Bapt. Man-
 le pourroit croire. Depuis leur origine, tuam,

ils conservoient plusieurs Traditions distinguées, qui leur étoient venues de main en main, & dont ils ignoroient par le changement de noms, ou faisoient semblant d'ignorer les premiers Auteurs par je ne sçai quelle vanité. Sans doute que ces Auteurs touchoient à Noé de fort près : c'étoient ou ses enfans, ou ses petits-enfans ; postérité respectable, & qui n'avoit encore pu oublier les insignes bienfaits d'en-haut.

Il est vrai que ces Traditions s'altérèrent peu-à-peu, & l'on ne voit que trop de raisons, les unes suggérées par l'esprit, les autres inspirées par le cœur, qui durent les altérer. Dès-lors l'homme ne pensa plus à la dignité de son être, & cet être même il osa le tourner contre celui de qui il l'avoit reçu. Dès-lors l'homme oublia quelques-uns des points qu'il lui importoit le plus de ne point oublier : par exemple, que dans l'idée de l'existence de Dieu l'unité est

XXXII . P R E F A C E .

comprise ; qu'il y aura des récompenses & des peines sans bornes après cette vie, les unes destinées à la vertu, les autres préparées pour le vice : que la liberté de l'homme se peut concilier avec la préscience de Dieu : enfin, que la question si embarrassante de l'origine du Bien & du Mal suppose la dégradation de tout le Genre-Humain.

Malgré de tels desordres pourtant, il se maintint toujours dans les grandes Nations un Corps de Philosophie, qui pouvoit encore passer pour une sorte d'Histoire, pour une compilation Théologique ; & qui par conséquent ne laissoit guères de lieu à des disputes, ni à des querelles suivies. Ce Corps se soutenoit par lui-même, & toutes les preuves dont on s'efforçoit de l'appuyer, c'est que les choses étoient ainsi, & que les plus anciens avoient la vérité de leur côté, & l'avoient sans réplique, sans retour.

Le second Age de la Philosophie regarde entierement les Grecs. Enrichis de tout ce que l'Orient offroit alors de plus précieux, ils ne songerent qu'à donner un tour fleuri & un air systématique aux connoissances qu'ils avoient empruntée.

P R E F A C E. xxxiii

pruntées. Ils firent voir beaucoup d'esprit : mais , à mon sentiment , beaucoup plus de cet esprit agréable qui brille , que de cet esprit profond qui pénètre. Trois points principaux avoient jusques-là occupé les Philosophes : 1°. Ils examinoient comme toutes choses avoient pris naissance : 2°. Ils tâchoient de déterminer les différentes formes & les irrégularitez successives dont ils croyoient la Nature menacée : 3°. Ils s'étudioient à connoître de quelle façon le Monde devoit finir , & reprendre ensuite sa premiere beauté. Leurs pensées ne s'étendoient pas plus loin , & ils se contentoient de rappeler d'une maniere simple & unie les dogmes qu'ils se faisoient gloire d'avoir embrassé par une ancienne Tradition. Al'égard des Grecs, ils firent peu de cas de cette Tradition, qui malheureusement étoit déjà fort affoiblie & fort dégradée quand elle vint jusqu'à eux. Ces Grecs envisagerent toute la Philosophie , comme un fonds abandonné à leurs recherches , comme un champ livré à leurs caprices. De-là naquirent tant d'Hypotheses & tant de Systèmes, qui n'avoient aucune réalité, & qui cependant demandoient beau-

* * s coup

xxxiv P R E F A C E.

coup de finesse d'esprit dans leur origine. De-là , tant de Sectes formées par jalousie , soutenues avec hauteur , s'animerent réciproquement les unes contre les autres , comme si quelque assurance leur étoit donnée qu'elles avoient en effet trouvé la vérité. Ainsi une Philosophie de détail & de système succéda à la Philosophie historique, qu'on avoit connue jusqu'alors.

In Apolo-
get. J'ajouterai ici deux réflexions que je dois à Tertullien , dumoins en gros. La première , c'est que les Grecs étant plus environnez qu'aucun autre Peuple , d'objets propres à faire impression sur les sens , ne pouvoient manquer de se prêter au détail de la Physique , & de donner l'essor à leur imagination , souvent trop hardie & trop ambitieuse. Ils étoient nourris dans la pensée , que quand le vrai manque on doit se sçavoir gré du vraisemblable qu'on substitue à sa place : ce qui me paroît une maxime périlleuse , pour ne rien dire de plus. La seconde , c'est que les mêmes Grecs ayant eu quelques opinions conformes à celles des Juifs & ensuite des Chrétiens , on ne doit pas juger pour cela qu'ils aient puisé dans la même source.

source. Il y a des rapports & des liaisons de génie, de mœurs, de langage, qui ne doivent pas conclure pour les sentimens, surtout si ces sentimens sont d'un ordre où la raison n'ait point de prise.

Je passe au troisième Age de la Philosophie, qui certainement est le plus marqué de tous. Jesus-Christ par sa naissance ayant généreusement adopté tous les hommes, & les ayant mis en communauté des biens dont les Juifs seuls étoient partagez, répandit une foule de véritez qui fixoient pour jamais toutes nos inquiétudes. On ne pouvoit plus douter après cela, ni de l'existence de Dieu, existence dont toutes les autres découlent, ni de l'origine assez récente du Monde, ni de la *passivité* de la Matière, ni de cette tache malheureuse & primitive, qui a perdu l'homme & l'a avili sans ressource, ni de l'immortalité de l'ame, ni de la doctrine si consolante & si terrible en même tems de l'autre vie, &c.

Tous ces articles, sur lesquels on s'étoit permis jusques-là de soutenir le pour & le contre, devinrent incontestables. Mais on n'en tira pas encore tout le fruit qu'on se flattoit d'en ti-

xxxvi P R E F A C E.

rer. Les uns voulurent ajuster la Révélation avec les sentimens fabuleux des Grecs, le vrai commandé par la foi avec l'incertain orné par des suppositions apparentes ; & il arriva souvent qu'ils ne furent ni Philosophes, ni Chrétiens. Les autres, respectueux Interprètes, ne firent qu'admirer, & préférèrent au solide plaisir de penser, le métier laborieux de traduire & de commenter. On ne vit plus que Livres faits sur d'autres Livres: on se para de l'esprit des Anciens, comme si la Nature vieille s'étoit lassée d'en fournir aux hommes. Les autres enfin, aussi obscurs dans la manière de saisir les choses, que barbares dans la manière de les exprimer, & par-là doublement inintelligibles, acheverent d'altérer & de corrompre ce qui restoit de bon-sens dans le monde. Les plus heureux talens, la plus grande vivacité d'esprit ne purent percer à-travers la rudesse & la barbarie qui triomphoient de tout. Une nuit sombre déroboit entierement les rayons du Soleil.

De Ora-
toire,

Cicéron avoit juste raison de dire, que chaque siècle a des vertus & des vices qui lui sont particuliers ; & qui n'appartiennent qu'aux hommes qui vivent

P R E F A C E. xxxvii

vent dans ce siècle. De la même manière, il y a des goûts & des formes de Science qui appartiennent à chaque siècle, & dont les meilleurs esprits ne se sauvent point. L'air contagieux les gagne.

Enfin s'ouvrit une nouvelle carrière; & les traits lumineux dont l'Italie fut d'abord frappée, & qui y ranimerent presque tout-à-coup les Beaux-Arts éteints depuis si long-tems; ces traits, dis-je, se répandirent de proche-en-proche dans tout le reste de l'Europe. Le Genre-Humain se trouva comme renouvelé, & il le fut d'une manière encore plus distinguée, plus intime, puisqu'il s'agissoit de la renaissance des esprits, qu'il ne l'avoit été après le Déluge.

Ici commence le quatrième Age de la Philosophie : cet Age favorable, & dont toutes les époques sont marquées, ou par quelque invention brillante, ou par la découverte de quelque erreur ancienne, ou par des projets de système, qui serviront un jour à former le système général de l'Univers, ou du moins à faire voir qu'il ne peut point se former. Tout parut alors se revêtir d'un nouvel éclat : le Monde Philosophique sortit ,
pour-

xxxviii P R E F A C E.

pour-ainfi-dire, de son cahos ; & la Nature si admirable en tous lieux , mais qu'on n'admire jamais autant qu'elle le mérite , paya avec usure les soins & les travaux de ceux qui , par un courage d'esprit auquel cèdent toutes les difficultés , s'étudierent à découvrir ce qu'elle avoit de plus obscur & de plus caché.

Je ne dissimulerai point que les Philolophes modernes ont été fort appuyez , fort enhardis par la certitude constante de la Révélation, elle qui est venue au secours de la raison pour la remettre dans ses voyes , & l'empêcher de s'égarer de plus-en-plus. Sans ce bienfait salutaire , sans la confiance qu'inspire le vrai une fois trouvé , auroient-ils pu donner de la consistance & de la réalité à la Métaphysique ? Auroient-ils pu rendre la Théologie naturelle aussi touchante & aussi persuasive , qu'elle l'est devenue en ces derniers tems ? Sûrs des Principes , ils ont acquis sans peine le génie d'observation & de détail : ils ont tiré une infinité de conséquences , qui par leur fécondité & par leur étroite liaison fortifioient ces principes mêmes ,

&

& les étendoient infiniment. Tel est aujourd'hui l'état de la Philosophie , bien différent de celui où elle se trouvoit parmi les Orientaux & chez les Grecs. Le but qu'elle se propose , les preuves qu'elle emploie , ses allures , ses manieres , tout cela a entierement changé. Il y a apparence qu'à notre place, les Anciens perfectionneroient avec succès, ce qu'à la leur nous aurions nous-mêmes tenté avec de nobles efforts.

Dès qu'on est assez heureux pour se trouver sur les bonnes voyes , on s'avance rapidement, & tous les pas qu'on fait sont utiles , fermes , caractérisés par quelque chose de neuf. Notre siècle considéré sous ce point de vue , a de grands avantages par-dessus tous les autres, & s'il m'étoit permis d'employer ici une comparaison que je trouve moi-même trop brillante, je dirois que, semblables à ces Guerriers qui entreprennoient autrefois de se signaler à un *Pas-d'armes*, & de le défendre contre tout venant, ou seul à seul, ou seul contre plusieurs , les grands Philosophes d'aujourd'hui peuvent tenir tête , ou à ceux de chaque siècle pris séparément, ou à ceux de tous les siècles pris ensemble.

XL P R E F A C E.

Je ne croi point exagerer en faisant ce parallèle : dumoins les fins Connoisseurs ne m'en soupçonneront pas.

Il ne me reste plus qu'à parler de l'ordonnance & de la composition de mon Ouvrage. J'en ai retranché tous les ornemens inutiles , toutes les parures étrangères, tout ce qui flatte la vanité de celui qui écrit , sans contribuer à l'éclaircissement & à l'utilité de ce qu'il écrit. J'ai tâché que mon style fût net , rapide , soutenu , tel en un mot que le
 Epist. 79. demande Sénèque dans les Traitez de Philosophie. Je n'ai pas jugé que ce fût un mérite de plaire , quand on ne plaisoit que par des choses déplacées , par des hors-d'œuvres. L'Auteur modeste qui dit tout ce qu'il faut dire , qui parle pour être entendu & non pour être admiré , cet Auteur ne doit point passer pour prodigue : mais il est assez riche, il l'est de son propre fonds. Au reste, je ne donne ici que l'Histoire des trois premiers Ages de la Philosophie. Si le Public daigne m'encourager par son approbation, on n'attendra pas long-tems celle du quatrième , qui déjà est toute disposée à recevoir le jour. J'y paroîtrai presque inventeur , ici je suis moins
 original ,

P R E F A C E. XII

original, j'emprunte des autres beaucoup de choses.

Puissai-je, en publiant cet Ouvrage, exciter tout le monde à rechercher la sagesse, à se nourrir de ses préceptes, à suivre généreusement ce qu'elle enseigne! Puissai-je rappeler à l'amour de Pénélope, ceux qui ont trop de goût & trop d'attachement pour les femmes & ses suivantes: c'est ainsi que les Anciens parloient des Hommes-de-Lettres qui préféroient à la Philosophie les autres Sciences, moins solides sans comparaison & moins fructueuses. Puissai-je enfin être aussi heureux que Cicéron, dont l'Exhortation à la Philosophie toucha si vivement Saint Augustin, & le mit peu-à-peu en état de reconnoître cette vérité ancienne & nouvelle, toujours présente à tous les yeux, qui jamais ne change, jamais ne s'altère. *Scientiam discamus in terris, qua nobiscum perseveret in cælis.*

V. Diog.
Laërt. in
Aristippo.

Aug. Conf.
l. 3.

V. etiam
Plut. in
Cicer.

Hieron.

Epist. ad
Paul.

Fin de la Préface.

TABLE

TABLE

DES

LIVRES

CONTENUS

en cette Histoire.

- LIVRE I. **D**E l'état de la Philosophie avant les Grecs.
- LIV. II. De la Philosophie fabuleuse, & des sept Sages.
- LIV. III. Des deux principales Sectes de Philosophie qui ont illustré la Grece, & de leurs Fondateurs, Thalès & Pythagore.
- LIV. IV. De Socrate & de ses Disciples, surtout de ceux qui ont établi de nouvelles Sectes de Philosophie.
- LIV. V. De la Secte Eléatique, d'Héraclite, de Pyrrhon, de Démocrite, d'Epicure, &c.
- LIV. VI. Des Philosophes qui ont fleuri à Alexandrie, sous les Ptolomées.
- LIV. VII. Des Philosophes qui ont fleuri à Rome.
- LIV. VIII. Des Philosophes qui ont fleuri

DES CHAPITRES.

*fleuri depuis le règne de Trajan
jusqu'à la décadence de l'Empire
Romain, & depuis sa décadence
jusqu'à la chute de l'Empire
d'Orient.*

LIV. IX. *Des nouveaux Systèmes de
Philosophie inventez par les Ara-
bes, & par les Scholastiques.*

LIV. X. *Renaissance des Lettres & de
la Philosophie en Europe. Remar-
ques générales sur les Philosophes
précurseurs de Descartes.*

Fin de la Table des Livres.

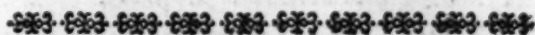


TABLE DES CHAPITRES DU TOME I.

LIVRE PREMIER.

De l'état de la Philosophie avant les
Grecs.

CHAPITRE I. Page 1

- I. **D**E l'origine de la Philosophie. 2
II. **D**U Que presque toutes les Nations
du monde ont eu des Philosophes. 3
III. De

T A B L E

III. De l'extrême considération où ils étoient,	5
IV. De ce qu'il y avoit de particulier dans leur maniere de vivre & d'étudier,	16
V. Des Colonnes sçavantes,	21
VI. Du tems où le titre de Philosophe s'est introduit,	32

C H A P I T R E II. 32

I. Division de tous les Peuples du monde en quatre principaux,	ibid.
II. Des Scythes,	38
III. Des merveilles d'Abaris,	42
IV. Des Scythes Hyperboréens,	44
V. Des Ethiopiens,	56
VI. Des Hiéroglyphes,	58
VII. Explication de la fable d'Atlas,	65
VIII. Du cas que les Anciens ont fait de la Musique,	66
IX. Des Celtes,	70

C H A P I T R E III. 79

I. Des Indiens,	ibid.
II. Des Séres,	82
III. Des étoffes qu'ils faisoient anciennement,	88
IV. Des	

DES CHAPITRES.

IV. Des Phéniciens ,	90
V. Qu'ils ont été les Inventeurs de la Navigation ,	91
VI. Des Indiens proprement dits ,	94
VII. Des Perses ,	103
VIII. De l'adoration des Astres ,	108
IX. De l'adoration du feu ,	115
X. Des Arabes ,	121

CHAPITRE IV. 124

I. Des Chaldéens ,	125
II. Qu'ils étoient divisez en quatre Sectes ,	128
III. Des Oracles Chaldaïques ,	131
IV. Origine de la Divination ,	133
V. Des bons & des mauvais Génies , & de leurs différens Ordres ,	137
VI. Des Philosophes Egyptiens ,	143
VII. Remarques générales sur leur Théologie ,	147
VIII. S'ils ont eu quelque connoissance de la Chymie ,	156

CHAPITRE V. 168

I. Vrai caractère de l'Ecriture Sainte ,	169
II. Que les Juifs n'ont jamais passé pour un Peuple sçavant ,	174
III. De	

T A B L E

III. De la Création du Monde ,	177
IV. Du Déluge ,	183
V. Réflexions sur la Théocratie ,	189
VI. De Salomon ,	191
VII. D'un passage qui se trouve dans le I. Chap. de l'Ecclésiaste.	193
VIII. Des Pharisiens , Saducéens & Esséniens ,	197
IX. De la Cabbale ,	202

C H A P I T R E VI. 207

I. De ceux que les Nations Barbares ont regardez comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs ,	208
II. Qu'il n'y a point eu de Zoroastre , ni de Mercure Trismégiste ,	218
III. Sentimens des Anciens sur la for- mation de la terre ,	227
IV. Sur l'origine des hommes ,	234
V. Sur les diverses révolutions par où le Monde doit passer ,	236
VI. De ce que les Pères de l'Eglise en ont jugé ,	245

C H A P I T R E VII. 250

I. Quelle idée les Barbares avoient de la Matière ,	251
II. Qu'ils	

DES MATIERES.

- II. *Qu'ils n'ont point reconnu de Substances spirituelles,* 255
 - III. *De l'antiquité du Dogme des deux Principes,* 257
 - IV. *De son étendue,* 259
 - V. *Qu'au défaut de la Révélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme, l'origine du Bien & du Mal,* 266
-

LIVRE SECOND.

De la Philosophie Fabuleuse, & des sept Sages de la Grèce.

CHAPITRE VIII. 278

- I. *Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares,* 279
- II. *Preuves tirées des Peres de l'Eglise,* 281
- III. *De la Philosophie Fabuleuse,* 285
- IV. *Des Auteurs de cette Philosophie,* 291
- V. *Du Cahos,* 296
- VI. *Débrouillement du Cahos,* 298
- VII. *De l'œuf d'Orphée,* 303
- VIII. *Remarques sur Homere,* 304

CHAPITRE

T A B L E, &c.

C H A P I T R E IX. 308

- I. *Des sept Sages de la Grece*, ibid.
- II. *A quelle occasion ils eurent ce titre*, 312
- III. *En quoi les Anciens faisoient confister la sagesse & la folie*, 317
- IV. *Eloges abrezgez des sept Sages*, 320
- V. *De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine*, 333

C H A P I T R E X. 337

- I. *Avantages de l'Etude*, ibid.
- II. *D'Anacharsis le Scythe*, 338
- III. *D'Epiménide de Crete*, 341
- IV. *De Phérécide*, 344
- V. *Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques*, 349
- VI. *Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'ame*, 351

Fin de la Table des Chapitres
du Tome I.

HISTOIRE



HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA

PHILOSOPHIE.



LIVRE PREMIER.

DE L'ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE
AVANT LES GRECS.

CHAPITRE I.

I. De l'origine de la Philosophie. II. Que
presque toutes les Nations du monde
ont eu des Philosophes. III. De l'ex-
trême considération où ils étoient.
IV. De ce qu'il y avoit de particulier
Tome I. A dans

2 HISTOIRE CRITIQUE

dans leur maniere de vivre & d'étudier. V. Des Colonnes scavantes. VI. Du tems où le titre de Philosophe s'est introduit.

I.

De l'origine de la Philosophie.



N doit remonter à l'Antiquité la plus reculée , pour découvrir l'origine & les commencemens de la Philosophie. Elle est née , si je l'ose dire , avec le monde ; & contre l'ordinaire des productions humaines , son berceau n'a rien qui la dépare ni qui l'avilisse. Au-travers des foiblesses & des bégayemens de l'enfance , on lui trouve des traits forts & hardis , une sorte de perfection. En effet , les hommes ont de tout tems pensé , réfléchi , médité : de tous tems aussi ce spectacle pompeux & magnifique que présente l'Univers , spectacle d'autant plus intéressant qu'il est étudié avec plus de soin , a frappé leur curiosité. Ils ne pouvoient ouvrir les yeux sans appercevoir des beautés & des merveilles , sans sentir toute la hauteur , & pour ainsi parler , tout le poids de la Divinité. La Nature jeune encore & dans sa première force , leur offroit sans cesse mille objets fraîchement éclos , & varie d'une infinité de manieres , dignes par-là de toute leur

leur attention. Et comment peut-on se refuser à une étude attirante, qui plaît & instruit tout ensemble? C'est ce qui a fait dire à deux des plus Grands-Hommes de l'Antiquité, que l'admiration la mere de la Philosophie: non point étoit cette admiration stérile & passagere qui se contente d'avoir vu; mais cette admiration vive & agissante, qui cherche à connoître & à expliquer ce qu'on a vu avec plaisir. Voilà l'origine de la Philosophie: dumoins on ne pouvoit lui en assigner une plus honorable, une plus digne de l'excellence où elle est parvenue dans la suite. *Aussi les Dieux tous-jours prodigues dans leurs présens, dit Cicéron, n'ont-ils pu en faire aux hommes un plus utile ni plus capable de les rendre solidement heureux.*

Plat. in
Tim. Idem.
in Thœt.
Aristot. l.
2. Metaph.

Quæst.
Tuscul l. 5.

I I.

Si l'on fait attention à cette origine de la Philosophie, on conviendra sans peine que toutes les Nations du monde ont dû en avoir quelque teinture & quelque connoissance. Mais selon la diversité de leurs goûts, selon la mesure de leur talens, les unes l'ont cultivée avec plus de soin & plus de persévérance que les autres. Long-tems avant les Grecs, remarque Saint Augustin, il y avoit des

Quæ pres.
les Nations
du monde
ont eu des
Philoso-
phes.

De Civit.

4 HISTOIRE CRITIQUE

Sages & des Philosophes. Tels étoient ceux qui fleurissoient en Egypte , en Libye , en Perse , dans l'Assyrie & dans les Indes , parmi les Scythes , les Gaulois & les Espagnols. Et qu'on ne s'imagine pas que ces Sages & ces Philosophes ayent été des gens obscurs & méprisables, inconnus au grand monde , & propres seulement à vivre dans la poussière d'un Cabinet sçavant. C'étoient au-contraire les Oracles de leur pays , des hommes modernes & attentifs sur eux-mêmes, qui cherchoient à être utiles par les traits d'une Morale épurée , & qui mettoient tous leurs soins & toute leur industrie à serrer de plus-en-plus les noeuds de la Société. Aussi venoit-on les consulter de toutes parts , & leur rendre de ces hommages sincères qu'on ne tend jamais qu'au vrai mérite. Les Rois, malgré l'orgueil du Trône, se soumettoient à leur conduite : les Républiques les appelloient au milieu des troubles & des factions dont elles étoient agitées, & le Peuple plus excessif dans son estime, mais dont l'estime marque toujours des talens supérieurs , alloit quelquefois jusqu'à les honorer d'un culte Divin.

Diog.
Laërt. in
proœmio.

I I I.

Ainsi s'étendoit la réputation de ces Philosophes, soit chez les Nations Etrangères où il est si difficile d'être admiré, soit dans leur propre pays où il est encore plus difficile de l'être. Et qu'on ne se laisse pas surprendre au titre de Barbare, que les Grecs donnoient dédaigneusement à toute la Philosophie des premiers tems. Une épithete injurieuse & flétrissante ne deshonne que ceux qui osent l'appliquer mal-à-propos. Les Grecs, par je ne sçai quelle audace & quelle confiance en leur propre mérite, rejettoient hautement tout ce qui n'avoit pas pris chez eux naissance. Leur vanité qui est si bien peinte en tout ce qui nous reste de leurs Loix, de leurs coutumes, de leurs usages & même de leur Police, caractérise encore plus les jugemens qu'ils portoient des autres Nations. Pareil de leurs dépouilles, enrichis de leurs connoissances, ils n'en parloient jamais qu'avec un air de présomption & d'ingratitude; ils s'efforçoient encore de les décrier par des Satires d'autant plus choquantes qu'elles étoient assaisonnées de plus d'esprit: tout cela sans doute pour faire croire qu'ils n'en avoient rien emprunté. Ils devoient

A 3

pour-

De l'extrême
consi-
dération
où ils é-
toient.

6 HISTOIRE CRITIQUE

pourtant se ressouvenir que chaque Peuple est là-dessus en droit de prendre sa revanche, & que le plus dédaigné a assez d'amour-propre pour se racquitter avec usure. Anacharsis étant venu de Scythie à Athenes, pour s'instruire dans les loix & les maximes de Solon, fut traité de Barbare par un jeune Grec. *Hé de quoi t'enorgueillis-tu, répliqua froidement Anacharsis? Ce que je te paroïs en ton pays, tu le paroîtrois sans doute au mien.*

Quoiqu'il en soit de ces sortes de reproches, trop injustes d'ordinaire & trop passionnez pour être crus, je dirai que deux choses contribuoient principalement à donner une extrême considération aux Philosophes Barbares : je ne parle ainsi que pour abréger.

1. Ils étoient les seuls Prêtres, les seuls Théologiens, les Dépositaires de tous les secrets de la Religion : témoin les Druïdes parmi les Gaulois, les Prophetes en Egypte, les Gymnosophistes dans les Indes & dans l'Ethiopie, les Mages en Perse, & les Chaldéens en Assyrie. On les croyoit sans aucune répugnance, & presque sur leur parole. Ce qu'ils avoient une fois prononcé devenoit juridique & incontestable : personne n'osoit en appeller, personne ne se défioit de leurs lumieres ni de leur pro-

probité. Il paroît que les Saints Peres avoient conçu une très-haute idée de ces Anciens Philosophies. Ils les loient surtout d'avoir suivi constamment les lumieres de la raison, & cette Loi naturelle qui est gravée au fond de tous les cœurs. Clément d'Alexandrie va encore plus loin, & il avouë que les Philosophes ont été donnez au Gentils, comme les Prophetes aux Juifs. Ce qui devoit les conduire insensiblement les uns & les autres à recevoir l'Evangile, & à se réunir sous la même Loi.

2. Comme on ne connoissoit alors que la noblesse qui vient de la verru ou de la sublimité du génie, que même on ne s'imaginoit pas qu'il pût y en avoir d'autre, les Philosophes étoient la portion choisie & frappante, les hommes d'élite, ce qu'il y avoit de plus distingué dans chaque Nation. Chez les Egyptiens, dit Diodore de Sicile, tout L. 1. le Peuple est divisé en trois classes; & la premiere contient les Philosophes, qui dans un loisir intéressant & à l'abri des Charges publiques, passent toute leur vie à étudier. C'étoit même de leur V. Strab. Corps qu'on tiroit les Rois, & à plus Georg. 1. forte raison les Ministres & les Conseillers des Rois, ceux qui devoient les 18. & Xenoph. Cyr. soulager dans les fonctions laborieuses 1. 8.

du Trône. On pensoit alors (& il est

8 HISTOIRE CRITIQUE

honteux qu'on ait cessé de le penser)
que le plus honnête-homme & le plus
habile étoit le plus propre à comman-
der. Heureux les Royaumes , où le
Sceptre est remis entre les mains de la
Philosophie , où la force obéit tranquil-
lement à la raison , où la valeur ne rou-
git point de se soumettre à l'intelli-
gence !

La Mothe
le Vayer ,
de la Vert.
des Pay. 2.
partie.

On voyoit quelque chose de sembla-
ble dans la Perse , dans l'Ethiopie &
dans les Indes. Non-seulement les Phi-
losophes y surpassoient tous les autres
en éclat & en dignité , ils y jouissoient
encore d'une sorte d'indépendance , tou-
jours flatteuse pour qui sçait penser. Maî-
tres d'eux-mêmes , exempts de ces lon-
gues & douloureuses inquiétudes qui
agitent les autres hommes , ils ne demeu-
roient point dans les grandes Villes ;
mais au milieu des forêts où règne un
profond silence , où l'esprit jouit de tou-
te sa force & de toute sa liberté. Dans
la Perse , les Philosophes étoient char-
gez de l'éducation des jeunes Princes ,
& ils s'acquittoient religieusement de ce
devoir qui en renferme tant d'autres.
Une suite de cette éducation , c'est qu'ils
avoient seuls le Privilège de couronner
les Rois , & pendant tout l'éclat d'une
Cérémonie si grande & si auguste , ils
ne cessoient de leur répéter , qu'il n'y a
d'au-

d'autorité légitime que celle qui sert à rendre les hommes heureux. Parmi les Ethiopiens, les Philosophes entroient dans tous les Conseils & dans toutes les Assemblées publiques. Ils veilleient sur la conduite des Rois, ils osoient même les reprendre ouvertement, & ce qu'on aura de la peine à croire, les Rois écoutoient leurs avis, & daignoient quelquefois se corriger. On lit sur la fin du Roman d'Heliodore, que Chariclée ayant été prise avec Théagene par un Parti d'Ethiopiens, fut conduite aussitôt dans la Ville Capitale. Le Roi les condamna l'un & l'autre à être brûlez sur un Autel, en présence de tout le Peuple. Chariclée, plus courageuse que son Amant, en appella aux Gymnosophistes, & promit de leur révéler le secret de sa naissance. Comme le Roi par un zèle aveugle persistoit toujours à demander sa mort, elle lui dit d'une voix assurée : *Suivant les usages de votre Royaume, vous n'avez plus sur moi aucun pouvoir, je suis entre les mains des Philosophes qui sont vos Juges & les miens.*

Ces Gymnosophistes regardoient sur-tout le mensonge comme la plus grande, la plus indécente des lâchetés, & ils chassoient sans retour de leur Corps ceux qu'on en pouvoit convaincre. La

10 HISTOIRE CRITIQUE

Société, disoient-ils, ne subsiste que par la foi du langage. Si l'on se permet une fois de dire tout ce qu'on ne pense point, ce sera un brigandage public, une tromperie autorisée. En général les Anciens avoient beaucoup d'horreur pour le mensonge. Ils peignoient toujours Saturne avec la vérité; ils leur sacrifioient en commun. Le but de ce symbole mystérieux étoit de faire voir qu'on a beau altérer & déguiser la vérité, tôt ou tard le tems la révèle à la honte des fourbes & des imposteurs. Dans les Indes les Philosophes ne sortoient de leur retraite qu'au commencement de l'année, & ils se rendoient tous au Palais du Roi avec un air de retenue & de modestie qui prévenoit en leur faveur. Là chacun d'eux apportoit, pour ainsi dire, le suc & l'extrait des Etudes qu'il avoit faites pendant le cours de l'année précédente. Là chacun déclaroit à haute voix ce qu'il avoit observé d'utile au gouvernement de l'Etat, & de curieux par rapport à l'Histoire naturelle. Ceux dont les remarques étoient jugées trois fois de suite ou fausses ou peu importantes, perdoient à jamais le droit de parler: on ne leur permettoit plus de quitter leur solitude, ni de se rouvrir à la Cour. Encore aujourd'hui les Philosophes tiennent un rang considérable

DE LA PHILOSOPHIE. 11

considérable dans les Indes, & ils sont, comme au tems de Néarque, partagez en deux Classes. Les uns servent de conseil aux Rois, qui n'entreprennent rien sans leur participation, & ils portent sur leurs habits une espee d'écharpe composée de trois cordons, l'un d'or, l'autre de soye bleue, & le troisième de coton. Cette écharpe les fait extrêmement respecter du Peuple, & les trois cordons signifient dans leur idée un Dieu en trois personnes qu'ils appellent *Brama*, *Viston* & *Mayelson*. Les autres plus recueillis s'attachent à l'étude de la Nature, & on leur fait l'honneur de les croire inspirez d'en-haut, on à pour toutes leurs décisions un respect infini.

A l'égard des Druïdes personne n'ignore dans quelle estime ils étoient chez les Celtes où les Gaulois, Peuple le plus généreux & le plus ennemi de la servitude qui fut jamais. Outre l'application que ces Druïdes donnoient à l'étude de la Philosophie, outre le soin des choses de la Religion dont ils étoient chargez, ils formoient encore une espee de Tribunal redoutable aux Princes mêmes & aux Généraux d'Armée, qui s'y soumettoient sans aucune reserve & par le seul goût de la Justice. L'Auteur des Recherches de la France

Cæf. l. 6. de
Bell. Gall.

St. Forest.
de Imp. &
Phil. vet.
Gallorum.

Pasquier.

12. HISTOIRE CRITIQUE

assure que ce Tribunal ressembloit assez aux Parlemens tenus sous la seconde Race de nos Rois, Assemblées si célèbres & si respectables, qui en conservant la majesté du Trône, empêchoient l'oppression & la ruine des Peuples.

Les Philosophes avoient encore parmi les Celtes un autre emploi ; c'étoit celui d'écrire les Annales de la Patrie, de rapporter fidèlement les principales choses qui s'y passaient, de transmettre à la postérité tous les Actes publics, tous les Monumens où le génie de la Nation paroissoit empreint. Ces Mémoires se gardoient précieusement. On alloit y puiser l'Histoire comme dans sa véritable source, & on pouvoit se flatter de l'avoir de la première main, & par conséquent aussi sincère & aussi exacte qu'elle peut l'être. La même coutume s'observoit en Egypte ; & quelques Auteurs modernes ont osé dire que Moïse la trouva si avantageuse, si propre à préserver un grand Peuple de la langueur & de l'attédissement, qu'il la fit passer chez les Juifs. Il chargea les Prêtres & les Prophètes de mettre par écrit tout ce qui regardoit la Religion & l'Etat ; & ce fut de ces différens Mémoires recueillis avec soin, qu'on composa dans la suite les Livres Historiques & Prophétiques que renferme l'Ancien Testament.

Simon,
Hist. Crit.
du Vieux
Testament

Testament. Un Législateur éclairé s'approprie tout ce que les autres Peuples ont d'utile & de judicieux.

Voilà qu'elle étoit la condition des Sages & des Philosophes qui ont précédé les Grecs. On remarque comme une chose singulière, qu'ils sont tous parvenus à une extrême vieillesse, & cela sans ressentir la pesanteur & les autres incommoditez qu'elle traîne à sa suite. Ce que Porphyre & Lucien attribuent à la vie réglée & paisible qu'ils menotent en commun, plus soigneux d'éclairer leur esprit que de satisfaire aux besoins du corps.

Il reste encore à la Chine beaucoup de vestiges de cet ancien éclat de la Philosophie. On n'y reconnoît pour Nobles que les Gens-de-Lettres, & ceux qui abandonnent cette profession, retombent bien-tôt dans la roture & dans l'ignominie. Ce sont ces Gens-de-Lettres seulement qu'on élève aux Magistratures & à toutes les Charges civiles, qu'on revêt des principaux Gouvernemens. Ils portent sur leurs habits des oiseaux brodez en or ou en soye, C'est la marque qui les distingue, & que leur donna autrefois Xao-Hao, IV. Empereur de la Chine. Charmé de trouver des gens d'esprit, & lui-même homme de beaucoup d'esprit, cet Empereur ne récompensoit

14 HISTOIRE CRITIQUE

récompensoit que le mérite personnel ; il ne vouloit point qu'on s'enorgueillît de celui de ses Ancêtres , ni qu'on courût après la chimère des Généalogies.

Il est aisé de voir , par ce que je viens de dire , que la Philosophie dans les premiers tems étoit toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle tenoit d'un côté à la Religion , & de l'autre à la Politique : elle s'élevoit au Gouvernement des Etats , & à ce qui devoit occuper les plus grands Génies , au bonheur des Peuples ; elle formoit des Professions graves , importantes , pleines de ressources , dignes d'occuper toute la vie d'un homme raisonnable. Ceux qui s'y devoient n'étoient point des ames mercénaires , des Sçavans querelleux & d'une imagination rembrunie , plus propres à avilir , suivant l'expression des Anciens , qu'à faire aimer cette divine Pallas , qui par un don singulier des

Diod. Sic. Dieux est venue habiter sur la terre. De-
l. 2. là naissoient plusieurs avantages , qui

V. Xenoph. doivent à nos yeux accréditer les Philo-
Cyr. l. 1. sophes Barbares. Nez , pour ainsi dire ,
au milieu des connoissances , ils n'étu-
dioient point suivant leur goût & leur
caprice , mais par autorité de l'Etat. Le
soin importun de pourvoir à leur subsis-
tance , & plus importun encore dans
les commencemens , ne leur causoit au-
cune

cune distraction. Assez riches des bien-faits publics, ils ne pouvoient exercer ni la Banque ni le Commerce, ni aucune de ces Professions lucratives que Platon apelloit agréablement l'Art de voler le bien d'autrui suivant les Loix. Le privilège d'étudier étoit même réservé à certaines Familles choisies, & très-jalouses d'un si noble avantage. Le fils docile recevoit avec respect les instructions de son pere, & les transmettoit sans aucun changement à sa postérité. Ainsi les Dogmes ne se corrompoient point, ne souffroient aucune altération; & l'on disoit qu'après Dieu, la mémoire étoit la chose du monde la plus sacrée & la plus respectable, parcequ'elle perpetue & conserve le souvenir des premieres instructions qu'on a reçues.

Je ne puis ici mieux comparer les Droits & les Prérogatives des Philosophes Barbares, qu'à ce qui se pratiquoit dans la Nation sainte. Les Prêtres y composoient une Famille particuliere; ils étudioient constamment, ils faisoient observer les Loix & les diverses coutumes, qui sont plus utiles souvent que les Loix mêmes. *Sur leurs levres, dit Malachie, doit toujours résider la science, & il faut qu'ils révelent au Peuple les Mystères d'en-haut.* Le Temple étoit leur
Ecole,

16 HISTOIRE CRITIQUE

Ecole, leur Académie, leur Salle d'assemblée. Les uns y haranguoient, y parloient fortement contre les desordres de l'Idolâtrie où le peuple avoit tant de penchant; les autres y vuidoient la plupart des procez & des querelles qu'éternissent la haine & la jalousie. Chacun pouvoit les interroger & leur proposer ses doutes sur le sens de la Loi, sur l'établissement des Fêtes, sur l'ordre des Cérémonies. Ils répondoient également à tous avec un air de douceur mêlé de dignité. On ne pouvoit les entretenir, remarque Philon, qu'on ne fût pénétré de l'amour de la vertu, qu'on ne s'essayât à devenir plus juste, plus modéré, plus attentif à tous ses devoirs. Digne tableau du Sacerdoce, que vous inspirez d'amour & de respect!

De ce
qu'il y a-
voit de par-
ticulier
dans leur
maniere de
vivre & d'é-
tudier.

Plut. de
Is. & Osir.
Strab.
Geogr. l. 1.
Macrob.
in Somn.
Scip. l. 1.
Isid. Hisp.
Orig. l. 2.

I V.

Ce grand crédit, cette réputation qu'avoit la Philosophie chez les Barbares, furent cause qu'on l'enveloppa d'une infinité de symboles d'allégories, d'énigmes & de métaphores. Les Prêtres & ceux de la Famille Royale en avoient seuls la clé; & de-peur qu'ils ne s'oubliaissent quelque fois, il leur étoit défendu de boire du vin, de se prêter à cette liqueur enchanteresse qui trahit
tous

tous les secrets, & met les convives de niveau les uns avec les autres. Si par hazard s'offroit quelque Etranger d'un grand nom on le recevoit d'abord poliment: mais on ne l'initioit aux mysteres de la Philosophie qu'après beaucoup d'épreuves, après beaucoup de soumissions & de respects. La chose même arrivoit très-rarement, & passoit au-dehors pour une faveur signalée. Ainsi les Grecs qui vont en Egypte & à Babylo-
ne, dit Origene, n'en rapportent aucun-
L. 1. con-
ne connoissance ni aucune découverte, tra Cels.
à moins qu'ils n'ayent conversé avec les
Prêtres, & qu'ils n'ayent été instruits
dans leurs secrets. Tous les autres sont
condamnez à une ignorance humiliante
& générale. Si Moïse fut élevé avec
tant de soin en Egypte, les Juifs conve-
noient eux-mêmes qu'il en étoit redeva-
ble à la fille de Pharaon, qui l'avoit tiré
du Nil & ensuite adopté. On ne cachoit
rien aux enfans des Rois, & malheu-
reusement pour les Peuples qui leur
étoient soumis, ils dédaignoient le plus
souvent, ils n'égligeoient de s'instruire.

Rien n'étoit plus répandu dans l'Anti-
quité que ce goût de Philosophie énigma-
tique. Chaque Peuple avoit deux sortes
de Doctrines, l'une de parade & à por-
tée de tout le monde, l'autre de réserve
& à l'usage particulier des Rois & des
Prêtres,

^{sc} Sallust.

de Diis &
mundo.

Clem. Alex.

Strom. l. 1.

88 HISTOIRE CRITIQUE

Prêtres. Eux seuls pouvoient percer dans l'intérieur de la Philosophie : eux seuls pouvoient se familiariser avec ses mystères. Un voile impénétrable la déroboit aux yeux du plus grand nombre, qui sans cesse occupé de voluptez basses & grossieres, ne paroissoit pas propre à régarder fixement la vérité. L'Histoire du Bœuf Apis, par exemple, seroit à jeter le Peuple dans l'idolâtrie : les Sçavans au-contraindre y découvroient un Roi juste, appliqué, bienfaisant, & qui pendant sa vie avoit fait fleurir l'Agriculture & les Arts qui en dépendent. Peut-être même étoit-ce le symbole de Joseph, qui avoit expliqué finettement le songe du Roi d'Egypte, & préservé ses États d'une disette affreuse & prochaine. Sans doute que la mémoire de ce bienfait se perpétua parmi le Peuple : & l'homme habile qui avoit développé avec tant d'adresse ce que signifioient les sept vaches grasses & les sept vaches maigres que Pharaon vit en songe, fut lui-même adoré dans la suite sous la figure d'un bœuf.

On a encore des exemples de cette espece de superstition, en plusieurs endroits de l'Empire du Mogol. Les grands chemins, les portes des principaux Pagodes, y sont ornez de bœufs de pierre qu'on a travaillé avec beaucoup d'industrie. Le Peuple y court en foule, &

V. J.
Braunii
Selecta Sa-
cra, & Voss.
de Idol. l. 1.

& croit honorer le Dieu *Ram* ou *Rama*, qu'il regarde comme son Bienfaiteur, comme celui qui a retiré les premiers hommes de la vie dure & laborieuse qu'ils menoient au milieu des forêts & parmi les bêtes farouches. Ainsi dans l'Antiquité, les uns prenoient au pied de la Lettre les Fables Assyriennes dont parle Lucien, ou les Traditions mystiques d'Orphée & d'Hésiode sur l'origine & la généalogie des Dieux : pendant que les autres en devinoient le sens caché, & pénétroient au-travers des fictions, dont il étoit obscurci. C'est ce que les Egyptiens, toujours mystérieux dans leur conduite, avoient voulu faire entendre, en mettant des figures de Sphinx à l'entrée de leurs Temples & de leurs Ecoles. Tout s'y passe, disoient-ils, tout s'y enseigne d'une manière énigmatique : peu de gens saisissent & ce qu'ils voyent & ce qu'ils entendent. En effet, plus on parle au Peuple avec obscurité, plus le Peuple soumis & incapable d'examen se prête à l'admiration : & de l'admiration au respect, le chemin est très-court & très-facile. J'ajouterai ici d'après Plutarque, que le nom de Jupiter en Langue Egyptienne est *Amoun*, qui signifie obscur, caché, inconnu : & comme Jupiter ou le Pere des Dieux ne differe point de la Nature Universelle, les
 Egyptiens

20 HISTOIRE CRITIQUE

gyptiens concluoient sans peine qu'il fa-
loit cacher adroitement & les mysteres
des Dieux & les secrets de la Nature.

V. l'Apol.
des Domin.
c. 1. &
Longob.
apud Na-
var, tom. 1.

Je ne sçache aujourd'hui que les Chi-
nois, parmi lesquels se soit conservé l'u-
sage ancien d'avoir une doctrine secrète
pour les Lettres, & une doctrine appa-
rente pour le Peuple. Ils se servent tous
du même langage, ils employent les
mêmes termes : mais les idées qu'ils at-
tachent à ces termes, son différentes,
sont plus ou moins justes & précises.
Le Peuple ne passe jamais les bornes
qui lui sont assignées : il s'égare, il se
trompe sans retour.

On ne doute point qu'à l'exemple des
Chinois, les autres Peuples d'Asie n'ayent
eu deux sortes de langage & d'écriture.
Il se trouve en plusieurs endroits de la
Perse, de l'Indoustan, des Royaumes que
possèdent les Princes Indiens, même
des Isles qui s'étendent depuis le 120°
jusqu'au 156° degré de longitude, des
Figures & des Inscriptions qu'on ne peut
point absolument expliquer. Les Natu-
rels du pays tombent d'accord que ce
sont-là des monumens de leurs Dieux ;
c'est-à-dire, des Prophetes & des pre-
miers Législateurs. Ils disent que leurs
Peres en avoient la clé, & qu'ils étoient
beaucoup plus habiles qu'on ne l'est
aujourd'hui ; mais que peu-à-peu leur
langue

langue s'est détruite, & qu'il n'y a plus personne en état de l'entendre ni de la parler : ils se plaignent amèrement de l'ignorance où ils sont tombez, & de laquelle ils conviennent avec douleur qu'aucun effort ne peut les faire sortir. Quand on demande aux Persans ce que signifient les figures hiéroglyphiques & la longue Inscription qui paroissent encore dans les ruïnes de Petsepolis, ils répondent simplement, que tout cela leur est inconnu, que l'ancienne langue des Mages est anéantie, que les Sçavans Modernes n'approchent point de ceux d'autrefois ; enfin qu'après tant de Guerres & de malheurs, après avoir si souvent changé de Souverains, on ne doit point être étonné qu'il ne leur reste plus aucune mémoire de leurs premiers habillemens, de leurs coûtures, de leur manière d'écrire.

V.

Une autre chose concouroit encore à Des Colon-
diminuer le nombre des Philosophes : nes Sça-
c'étoit la rarité, le défaut des monu- vantes.
mens littéraires. Les Sçavans se com-
municoient peu, ils n'entroient point
dans les travaux ni dans les projets les
uns des autres. Aujourd'hui l'étude est
un exercice sédentaire, qui pour réussir
demande

22 HISTOIRE CRITIQUE

demande de la mémoire, des yeux qui ne se trompent point, & un discernement exquis. Il falloit autrefois joindre à ces qualitez la force & le courage de parcourir une infinité de régions ; il falloit se composer une science de toutes celles que divers Peuples avoient découvertes & cultivées. Depuis que l'Imprimerie a rendu les Livres plus communs, & qu'elle les a mis entre les mains de tout le monde, on étudie à moins de frais : mais on a aussi beaucoup plus de choses à apprendre, les connoissances se sont multipliées & se multiplient encore chaque jour. La Nature, si avare & si jalouse de ses droits, sçait compenser les faveurs & les obstacles, les commoditez & les desavantages qu'elle distribue aux hommes. Ils sont traitez à-peu-près également dans chaque siècle, quoiqu'ils se refusent la satisfaction toujours consolante d'en tomber d'accord.

Plat. in Timao. Dans ces premiers tems on faisoit écrire sur des Colonnes tout ce qu'on vouloit transmettre à la postérité. Ces Colonnes répandues en divers lieux, & qu'on pouvoit regarder comme les Archives des Nations, servoient ou à faire connoître les Hommes Illustres, ou à marquer les bornes d'un Royaume, ou à donner plus de poids aux Traitez de paix & d'alliance, ou enfin à instrui-

re les voyageurs & les curieux qui venoient de toutes part les étudier.

Suivant les témoignages des Auteurs les plus anciens, cette coutume commença d'avoir cours en Egypte. Les Colonnes de Mercure surnommé Trismégiste y étoient très-fameuses, & renfermoient des leçons importantes. Jamblique en parle avec beaucoup d'éloges, & il ajoute qu'elles attirerent du fond de la Grece Pythagore & Platon, de qui Jamblique de l'ardente soif de sçavoir ne pouvoit se rassasier. Platon même, au raport de Proclus de Lycie, en avoit emprunté tout ce qu'il raconte de l'Isle Atlantide, si considérable autrefois par sa grandeur & par ses richesses; mais aujourd'hui entierement inconnue. D'habiles Géographes croient pourtant, sur des convenances qui me paroissent assez légères, que ce pourroit être l'Amérique : & Guillaume Sanfon a dressé une Carte très-ingénieuse, où il divise d'après Platon cette partie du monde entre les dix enfans de Neptune, & où il leur assigne à chacun son domaine. Démocrite s'attacha de la même manière à la Colonne d'Acicarus, & embellit ses Ouvrages de ce qu'il y trouva de plus sublime & de plus intéressant. Evhémere, Auteur très-ancien & toujours cité avec respect, avoit long-tems consulté les Incriptions

24 HISTOIRE CRITIQUE

trions sacrées & les figures hiéroglyphiques qu'on voyoit dans les Temples des Dieux, pour composer leur Histoire. Il y avoit surtout dans celui de Jupiter Triphylien si connu par sa belle Architecture, une Colonne d'or que Jupiter lui-même avoit fait élever, & où étoient décrites ses principales actions.

Si l'on s'informe maintenant quels secrets, quelles connoissances renfermoient ces divers monumens de l'Antiquité : c'est à quoi il est impossible de répondre avec quelque justesse. Suivant San-
 Apud Euf. choniaton on y voyoit les Devises & les
 L. 1. Præp. Armoiries des Dieux, leur esprit & leur
 Evang. caractère, les maladies auxquelles ils présidoient. Suivant Martien Capella, on y trouvoit un précis de toute la Religion, avec le Calendrier de l'année sacrée qui différoit en plusieurs points de l'année civile. Suivant le Chevalier Jean Marsham, on y lisoit surtout un grand nombre de préceptes utiles à l'éducation des enfans & au bonheur des mariages; préceptes qui étoient communément attribués à Isis & à son fils Horus-Apollo.

Quelques Modernes conjecturent que les Colonnes d'Egypte renfermoient le secret de faire de l'or; secret qu'on avoit tant de raisons de cacher, & qu'on ne confioit qu'aux Prêtres & aux Philosophes. Ce qui peut appuyer cette conjecture,

jecture, c'est la Relation de Jean-Michel Vansleb, qui a deux fois parcouru l'Egypte en Voyageur exact & curieux. Il assure qu'on y est encore persuadé que le secret de faire de l'or se trouve en lettres hiéroglyphiques, sur les anciens Obélisques. Cette pensée engage même un grand nombre d'Arabes & de Juifs à les étudier toute leur vie. Vansleb ajoute qu'on lui montra les ruines d'un ancien Château bâti d'une forme singulière, où, suivant la tradition du Pays, il y avoit des gens entretenus avec beaucoup de soins & de dépenses pour travailler au Grand-œuvre. Ces gens n'avoient aucun rapport, ni aucune communication avec ceux du dehors, & on les examinoit de près, on veilloit à toutes leurs actions, afin qu'ils ne pussent s'échaper de leur demeure où se trouvoient l'utile & l'agréable.

Il est certain que le secret de faire de l'or, s'il a jamais existé, & qu'il puisse s'accorder avec les principes d'une saine Physique, demande à être enseveli en un profond silence. Quels abus, quels desordres ne s'ensuivroient-ils point, si trop de personnes en avoient connoissance ? Cependant à l'entrée du dernier V. J. Lan-
siècle, une fameuse Prophétesse d'An- gii Præf.
gleterre, (car l'excessive liberté de pen- de opus
ser, loin d'exclure en ce Pays-là, ajoute Anon. Phil.
Tome I. B encore

encore au fanatisme) prédit qu'à la fin de 1661. le secret du Grand-œuvre seroit universellement répandu. Cette prédiction, comme tant d'autres qui ont échoué, marque assez & l'extrême foiblesse de l'homme, & la folle avidité qu'il a d'accumuler trésors sur trésors.

Tout ce qu'on peut dire ici de plus positif au sujet des Colonnes d'Egypte, c'est que les Rois, dans la juste appréhension que le tems ne vînt à les détruire, ordonnerent aux Prêtres d'en tirer ce qu'ils y trouveroient de plus utile. Ce travail fut exécuté avec tout le soin possible, & il produisit enfin les Livres Sacrez, qu'on cacha dans les Archives publiques. Peu de gens avoient la permission de les lire, & on leur faisoit promettre auparavant, qu'ils ne parleroient jamais des choses qui y étoient renfermées. Une mort prompte punissoit les parjures & les infracteurs du secret si recommandé de la Religion.

Malgré le peu de commerce que les Peuples du Nord entretenoient avec l'Egypte & la Phénicie, on trouve pourtant chez eux quelques traces de ces Colonnes sçavantes. Ils en avoient de plus de 40. pieds de haut, enrichies d'Inscriptions simples & conformes à la rudesse de leurs mœurs. Ces Inscriptions servoient principalement à récompenser

Olaüs
Mag. in
Hist. Gent.
Septent.
l. 1.

penser les Guerriers, ceux qui avoient
 défendu la Patrie & s'étoient plusieurs
 fois exposez à la mort. La Nature elle-
 même sembloit avoir enseigné l'usage de
 ces Colonnes aux Peuples du Nord. En
 effet, comme le remarque un de leurs
 Historiens, on trouve dans toute la
 Scandinavie plusieurs montagnes d'une
 pierre cendrée, infiniment dure, & as-
 sez semblable à du machefer. Ces mon-
 tagnes ont souffert de terribles secous-
 ses, & par une longue suite de trem-
 blement de terre, d'inondations & d'au-
 tres desastres semblables, elles se sont
 métamorphosées, pour ainsi dire, en
 différentes especes de Colonnes & de
 Pyramides. L'art n'a presque rien eu à
 y ajouter. Le célèbre Olaus Wormius
 qui s'est plu à déchiffrer les Antiquitez
 Danoises, assure naïvement qu'il en a
 tiré la plus grande partie, des rochers
 mêmes de Dannemark, où elles étoient
 gravées en caractères Runes ou Gothi-
 ques. Ces rochers formoient une suite
 d'Histoire & de Chronologie assez bien
 circonstanciée, & c'étoit-là, pour ainsi
 dire, toute la Bibliothèque du Nord.
 En général, quand on vouloit dans les
 Pays Septentrionaux conserver la mé-
 moire de quelque événement, on se ser-
 voit de pierres brutes & d'une grosseur
 prodigieuse. Les unes étoient jettées con-

fusément ; on donnoit aux autres quelque ordre & quelque symétrie. Il reste encore de ces sortes d'ouvrages en Basse-Bretagne , & on les y nomme *Lie-haven* ou *Leck-a-ven*. Les Habitans non moins crédules que grossiers , les regardent avec ce respect qu'inspire la superstition , & ils s'imaginent qu'en y allant à des jours marquez , & y menant leurs troupeaux , ils éviteront heureusement toutes sortes de maléfices & de sortilèges.

Les Anglois ne parlent jamais qu'avec la dernière surprise , de certaines pierres qui se trouvent dans la plaine de Salisbury , & dont la plupart ont vingt-huit pieds de haut , sur sept de large , & effectivement ces pierres frappent par leur singularité. Elles sont rangées trois à trois en forme de Couronnes , & par-dessus celles qui s'élevent perpendiculairement , il y en a d'autres posées de travers. Ces premières ont en haut des gonds , & les secondes des mortoises qui s'emboîtent dedans , de manière qu'on diroit qu'elles sont suspendues comme de véritables portes. C'est une question parmi les Antiquaires & les Naturalistes Anglois , de sçavoir quelle est l'origine de ces pierres , & par quel art , par quelle mécanique elles ont été apportées dans la Province de Salisbury. Les
uns

uns prétendent qu'elles y sont depuis le commencement du monde, ou plutôt depuis une de ces grandes révolutions que la terre a souffertes, & qui ont causé tant de desordres, tant de bouleversemens dans toute sa surface extérieure. Et ce qui appuye cette idée, c'est qu'il paroît impossible qu'on ait pu faire venir d'ailleurs, ni par charrois ni à bras d'hommes, des masses si prodigieuses. Les autres, à la suite du sçavant Guillaume Cambden, croient que ces pierres sont artificielles, & qu'elles ont été composées sur le lieu même avec du sable, de la chaux, du vitriol, & enfin quelque matiere onctueuse, pour lier ensemble & incorporer les autres ingrédiens. Mais cette opinion n'a rien qui parle en sa faveur, quoiqu'il soit assez vraisemblable que toutes les pierres ont commencé par être fluides, ou dumoins une pâte molle qui s'est durcie & desséchée dans la suite. Pour moi, en remontant aux anciens usages des Celtes & des Bretons, j'oserai hardiment assurer que la plaine de Salisbury a elle-même fourni les pierres monstreuuses dont j'ai déjà parlé; mais que c'est à l'art qu'on en doit les diverses coupes & l'arrangement particulier. Cette plaine servoit autrefois de sépulture aux Princes & aux Héros Bretons; en un mot, à tous ceux

qui périssoit généreusement dans les combats : ce qui se vérifie encore tous les jours par le grand nombre d'ossements & d'armures qu'on en retire. Et il y a apparence que pour honorer davantage ces Guerriers, on mettoit sur leurs tombeaux des pierres en forme de portes, afin de marquer qu'ils sortoient d'une vie glorieuse, & entroient dans une autre plus glorieuse encore.

Ce que j'avance ici est fondé sur un des principaux points de la Religion des Celtes & des Bretons. Ils croyoient que l'ame n'est immortelle que par un bienfait des Dieux, par une espece de récompense des actions passées. Tous ceux, ajoûtoient-ils, qui mènent une vie molle & oisive à l'ombre des murs domestiques, meurent sans ressource & tout entiers; ceux au-contraire qui se distinguent par leurs talens, qui expirent les armes à la main, doivent s'attendre qu'ils jouiront après le trépas d'une félicité sans bornes. Cette espérance les engageoit à se roidir contre toutes sortes de dangers & d'obstacles, à souhaiter de se survivre à eux-mêmes.

Ant. Ju-
daïq. l. 1.

Joseph, en voulant faire l'éloge des connoissances qu'avoient acquis les enfans de Seth avant le Déluge, dit qu'ils élevèrent deux Colonnes pour y inscrire ces connoissances, & les transmettre

à la postérité. L'une de ces Colonnes étoit de brique, l'autre de pierre : & on n'avoit rien épargné pour les bâtir solidement, afin qu'elles pussent résister aux inondations & aux incendies dont l'Univers étoit menacé. Jofephe ajoute que celle de brique subsistoit encore de son tems. Je ne sçai si l'on doit faire beaucoup de fonds sur un tel passage. Les exagérations & les hyperboles ne couvroient point à Jofephe, quand il s'agissoit de donner aux Juifs du lustre & du crédit. Il vouloit surtout faire voir leur supériorité sur les Gentils, en matière d'Arts & de Sciences. C'est-là probablement ce qui a donné lieu à la fiction des deux Colonnes élevées par les enfans de Seth. Quelle apparence qu'un pareil monument eût pu subsister, après les ravages affreux que fit le Déluge ! La terre en souffrit des élanemens qui la déchirerent, des renversemens qui la brisèrent, des secousses qui l'ébranlèrent. Elle fut agitée violemment, & elle chancela comme un homme ivre. Aussi peut-on appeller, d'après Saint Pierre, le monde tel qu'il étoit avant le Déluge, le monde primitif & original. Celui que nous habitons n'en est qu'une copie foible & défigurée, n'offre que des ruines, des débris & des décombres.

V I.

Du tems où le titre de Philosophe s'est introduit. On demandera sans doute ici de quelle maniere, & en quel tems le titre de Philosophe s'est introduit dans le monde. Je répondrai qu'on en doit l'établissement à Pythagore, dont l'air mystérieux & le tour d'esprit sont assez connus. Avant lui & dans l'enfance du monde, on qualifioit de Sages tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Théologie & des choses naturelles. Dans la suite ce nom parut trop rempli d'orgueil, & de cette ostentation qui ne se soutient qu'à l'oreille. On en choisit un plus modeste & plus digne de ceux qui aiment la vérité pour elle-même, & non pour les avantages qu'elle peut procurer. Voici comme Cicéron raconte la chose. Pythagore se trouva par hazard à la Cour d'un Roi d'Asie, & quoiqu'il n'eût ni habits superbes ni équipages brillans, qu'il parlât peu & à propos, il s'y fit pourtant bien-tôt remarquer. Le Roi lui demanda un jour quelle étoit sa profession, & il dit simplement qu'il n'en avoit point d'autre que d'être Philosophe. Qu'est-ce qu'un Philosophe, ajouta le Prince surpris? Quel est son emploi? Quelles sont ses prérogatives? Je vais vous en rendre compte,

Quæst.
Tuscul. l. 5.

compte, repliqua Pythagore, & je me flatte que vous serez satisfait de ma réponse. Figurez-vous ces jeux si éclatans & si magnifiques, où semble fondre toute la Grece. Les uns s'y rendent en foule pour montrer leur force & leurs talens : les autres pour vendre, ou pour acheter les marchandises les plus précieuses. Il y vient encore une troisième espece de gens, que n'attirent ni l'amour du gain, ni l'amour encore plus puissant des louanges. Les Philosophes leur ressemblent assez. Simples Plat. de Rep. l. 5. Spectateurs de tout ce qui se passe dans le monde, pliez sans effort & dociles Sen. parissim in Epist. au joug de la raison, ils ne se passionnent, ils ne s'emportent jamais : ils Descartes, let. 8. t. 1. plaignent encore plus ceux qui s'égarent, qui se courbent sous le poids de leurs passions, qu'ils ne les blâment : ils sont les seules en un mot qui puissent se féliciter d'être véritablement hommes.

A cette repartie de Pythagore je joindrai un trait d'un autre Philosophe, qui me paroît y avoir beaucoup de rapport. Alexandre, dans le tems de sa plus grande yvresse, alla voir Diogene par manière de délassement : & comme il ne lui trouva pour tout bien & pour toute maison qu'un tonneau, il parut touché de son indigence & de sa pauvreté.

ré. Diogene sourit, & lui répliqua de ce ton que les Princes n'aiment guères : *Pourquoi me plaignez-vous ? Je suis Maître de vos Maîtres. Vous obéissez à une foule de passions, qui m'obéissent à leur tour. Vous êtes leur Esclave, & moi je suis leur Souverain.* En effet, comme l'insinuoit dans le dernier siècle le Duc de Rohan, si les Rois commandent aux Peuples, les passions plus impérieuses commandent aux Rois.

V. ses Mém.
Paris 1661.

CHAPITRE II.

I. *Division de tous les Peuples du monde en quatre principaux.* II. *Des Scythes.* III. *Des merveilles d'Abaris.* IV. *Des Scythes Hyperboréens.* V. *Des Ethiopiens.* VI. *Des Hiéroglyphes.* VI. *Explication de la Fable d'Atlas.* VIII. *Du cas que les Anciens ont fait de la Musique.* IX. *Des Celtes.*

I.

Division
de tous les
Peuples du
monde en
quatre
principaux.

A PRÈS avoir donné une idée générale des Anciens Philosophes, il est à propos d'examiner en détail ce qui regarde leur Doctrine ; & pour le faire avec plus d'ordre, je me servirai de la
mé-

méthode d'Ephore cité par Strabon, Geogr. l. i. qui partageoit tous les Peuples du monde en quatre principaux. Il donnoit le nom de Scythes à ceux qui habitoient vers le Septentrion ; le nom d'Ethiopiens à ceux qui habitoient vers le Midi ; le nom de Celtes à ceux qui habitoient vers l'Occident ; enfin il nommoit Indiens les Peuples qui s'étoient étendus vers l'Orient, & qui occupoient la plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique.

C'est à cette division, fameuse dans l'ancienne Géographie, que je rappellerai tous les Philosophes qui ont fleuri parmi les Barbares. Il est vrai que les Scythes & les Ethiopiens dont il ne reste plus aucune richesse littéraire, ne nous arrêteront pas long-tems. Ces Peuples ont à peine effleuré la Philosophie, & suivant l'opinion de Pythagore, les uns étoient nez dans un pays trop froid, In ipsius vitâ apud & les autres dans un pays trop chaud, Phot. pour avoir de la disposition & de l'attachement aux Sciences. Il semble qu'au-delà de certaines bornes tout est stérile, tout est inanimé, & que la Nature devenuë plus lente & plus paresseuse, n'y acheve point ce qu'elle a commencé. La différence des Climats, de l'air, de la nourriture, cause des différences

infinies dans les ames , tout immatérielles qu'elles sont.

A l'égard des Celtes & des Indiens , ils méritent qu'on les observe avec plus de curiosité & de soin. Les premiers sont nos Ancêtres , les plus Anciens Habitans des Gaules , & nous serions aujourd'hui fort heureux de leur ressembler , de pouvoir à juste titre nous dire leur postérité ; nous , qui avons presque sur toutes choses oublié les droits les plus saints & les devoirs les plus essentiels ; nous , qui n'étalons que des dehors de probité , des vertus de commande , une politesse artificieuse & séduisante ; mais au fond très-basse & très-coupable. Les seconds ont occupé cette partie de l'Univers , qu'on regarde avec justice comme le berceau du Genre-Humain & la source commune des Arts & des Sciences. Les Grecs eux-mêmes , quoique si prévenus en leur faveur , & ennemis irréconciliables des Etrangers , n'en ont pu disconvenir. Ils envoyèrent à diverses reprises des Ambassadeurs chez les Indiens , pour vérifier sur les lieux-mêmes si tout ce qu'en publioit la Renommée étoit constant ; & ces Ambassadeurs , honorables & adroits espions , n'en rapportoient que des merveilles , que raretez précieuses , que des traits de vertu & de générosité.

C'est

C'est ce qui piqua le courage d'Alexandre le Grand , avide de nouvelles conquêtes , & il crut par un raffinement d'ambition , que sa gloire demandoit qu'il allât vaincre les Indiens.

Si l'on veut voir d'un coup d'œil quels chemins a tenu la Philosophie avant que de se donner aux Grecs , on peut lire le Dialogue de Lucien qui a pour titre , *les Fugitifs*. La Philosophie y paroît elle-même , & s'explique d'une manière qui lui fait honneur. » Je n'al-
 » lai pas d'abord , dit-elle , chez les
 » Grecs ; mais je commençai par la cu-
 » re la plus épineuse & la plus difficile ,
 » qui étoit celle des Barbares. Je tour-
 » nai donc mes pas vers les Indiens qui
 » composent un Peuple immense , &
 » que je fis humblement descendre de
 » leurs Eléphans , pour m'écouter , &
 » toute la Nation des Brachmanes voisi-
 » ne des Nécréens & des Oxydraques ,
 » reçut ma Doctrine & vit encore sous
 » mes Loix , admirée & respectée de
 » tout le monde. Au sortir des Indes ,
 » j'allai en Ethiopie , & de-là chez les
 » Egyptiens où j'enseignai le culte des
 » Dieux à leurs Prêtres & à leurs Pro-
 » phetes. Ensuite je passai à Babylone ,
 » pour instruire les Chaldéens & les
 » Mages : puis je m'arrêtai en Scythie
 » quelque-tems ; d'où revenant par la
 » Thra-

38 HISTOIRE CRITIQUE

» Thrace , je conversai avec Eumo'pe
 » & Orphée , & les envoyai devant moi
 » en Grece , avec ordre au premier
 » d'instruire les Grecs dans mes myste-
 » res , & à l'autre de leur apprendre la
 » Musique. Je ne tardai point à les sui-
 » vre ». Ainsi la Philosophie a éclairé
 successivement les principales parties du
 monde , & les Peuples qui paroissent au-
 jourd'hui les plus abandonnez à l'igno-
 rance & aux désordres qu'elle traîne à
 sa suite , n'en ont pas été les moins fa-
 vorisez. Commençons par les Scythes.

I I.

Des Scy-
 thes.

Just. Hist.
 L I.

Strab. l. 7.

Ils tiroient autrefois toute leur répu-
 tation & de l'extrême sévérité de leurs
 mœurs , & de leur déintéressement que
 rien ne pouvoit corrompre , & du mé-
 pris qu'ils avoient pour les vains plaisirs
 qui dégradent les hommes en les amol-
 lissant. Lorsqu'ils se rassembloient pour
 chanter des Hymnes à l'honneur des
 Dieux , ils ne leur demandoient jamais
 aucune grace , persuadez qu'avec de la
 force & du courage on doit trouver en
 soi-même des ressources contre la pau-
 vreté & la mauvaise fortune. Quoi-
 qu'ils eussent des Chefs dont le pouvoir
 étoit assez étendu , surtout dans les
 tems de guerre , ils vivoient cependant

avec

avec une sorte d'indépendance, & ils n'obéissoient à leurs Supérieurs qu'autant que leurs Supérieurs obéissoient aux Loix. Ils avoient banni d'entr'eux ce commerce d'adulations & d'éloges, dont on se paye réciproquement, & ils croyoient que la meilleure récompense d'une bonne action étoit de l'avoir faite. Encore aujourd'hui dans toute l'Amérique septentrionale, on loue peu; mais à mon avis, qu'on y loue noblement! Quand quelqu'un a remporté une victoire ou manie adroitement une Négociation, on se contente de lui dire en présence de tout le Peuple: Vous êtes un homme.

Quoique les Scythes fussent naturellement hardis & belliqueux, qu'aucun péril ne les effrayât, ils ne faisoient cependant la guerre qu'à l'extrémité, & ils donnoient à leurs ennemis le tems de se reconnoître. Mais aussi quand la fortune les favorisoit, enflés de leurs succès, ils immoloient les vaincus & leur ôtoient la vie sans distinction. Coûtume Barbare, & qui fait honte à l'humanité! Avant le combat les Scythes élevoient tumultuairement un Autel, & y plaçoient avec de grands cris une épée. C'étoit alors la seule Divinité, qui s'attiroit & leur culte & leurs hommages. On trouve plusieurs siècles après, des vestiges d'une coûtume si extraordinaire.

V. Jor-
nand. Pro-
cop. Agath.
Paulum
Diac.

traordinaire , plus capable cependant d'encourager toute une Armée que les plus fortes Harangues. A la décadence de l'Empire Romain , où contribuerent tant de Peuples venus de la Scythie , les uns encore livrez aux ténèbres du Paganisme , & les autres trop vicieux pour mériter le nom de Chrétiens , on voyoit leurs Chefs & leurs principaux Capitaines se vanter d'avoir trouvé le poignard de Mars , & le faire briller dans les occasions périlleuses. Sur cela , on les croyoit invulnérables & au-dessus des revers de la fortune : les Soldats se lioient à leur sort , & bravoient tout ce que la guerre a de pénible & d'affreux. N'y auroit-il point encore quelque chose de Scythe , un air brut & non assez adouci , dans certains Conquérans Modernes qui se vantoient de tenir tout de Dieu & de leur épée ? Il semble que par-là ils vouloient partager leur reconnaissance , & mettre leur propre ambition , leur industrie , en regard avec la Divinité.

Ubi supra.

Strabon rapporte que les Scythes furent persévéramment vertueux , tandis qu'ils s'abstinrent du commerce des autres Nations , & qu'ils dédaignèrent l'usage de l'or & de l'argent , devenus la cause & l'instrument de presque tous les crimes. On croit d'ordinaire , ajou-

te-t-il, que les Barbares gagnent à se familiariser avec nos mœurs & avec nos loix; c'est par malheur tout le contraire. En acquérant plus de connoissances & plus de politesse, ils deviennent plus méchans, plus ambitieux, plus adonnez à l'insatiable avarice. Nous avons un témoignage récent qui confirme cette pensée de Strabon. Depuis que l'Europe s'est approprié l'Amérique à titre de conquête, & par des barbaries auxquelles on ne peut songer sans horreur; quels vices, quels crimes, quels dérèglements n'y avons-nous pas introduits? Les Peuples du nouveau Monde se reposoient sur leur ignorance, sur un certain instinct de la Nature, plus utile souvent que la Raison même; & nous, à la place de ces biens dont ils étoient contents, nous en avons substitué de faux & de dangereux, nous avons accru leurs miseres en leur faisant connoître de nouveaux besoins.

V. l'Hist.
morale des
Antilles,

C. 22.

Ce fut vers le tems des sept Sages, que les Scythes commencerent à s'introduire dans la Grece, & à quitter leur austérité naturelle; qu'ils s'apperçurent que les agrémens, les plaisirs même qu'on sçait retenir dans de justes bornes, ne sont point incompatibles avec la raison. Anacharsis étant venu à Athenes, non pour s'y amuser de choses nouvelles.

42 HISTOIRE CRITIQUE

Diog.
Laërt. in
Anach.

les, mais pour y trouver les secours qui lui manquoient en son Pays, fut généralement admiré par un Peuple jaloux de ses droits, & qui ne prodiguoit point son estime. Je croirois pourtant que ce fut moins à cause de sa science qui devoit être peu étendue, qu'à cause de sa droiture & de son désintéressement. Il y joignit ce qui donne le prix à toutes les vertus, ce qui les relève par son contraste; un grand air de modestie & de simplicité.

III.

Des mer-
veilles
d'Abaris.

Clem.
Alex.
Strom. l. I.
V. le
Diction. de
Bayle.

Un autre Philosophe Scythe, mais plus merveilleux & plus extraordinaire, c'étoit Abaris. Doué de l'esprit prophétique, il prenoit haurement la qualité de Prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, qualité qui donnoit alors la plus grande vogue. Un jour il se trouva avec Pythagore, & croyant l'étonner il lui montra cette flèche miraculeuse dont il se servoit pour naviguer dans l'air, & atteindre aux régions les plus reculées. En revanche Pythagore levant un des pans de sa robe, découvrit sa cuisse d'or, & fit ainsi céder le Philosophe Scythe. Le reste de l'entretien fut sur le même ton.

Voilà les puérilités que Porphyre & Jamblique

Jamblique rapportent en termes cou-
verts & mystérieux ; & c'est les réfuter, ce me semble, que de les exposer brièvement aux yeux du Public. Il n'y a point de folie plus grande, remarque un Ancien, que de vouloir triompher en détail des opinions folles : la peine qu'on se donne pour cela n'est jamais assez payée. On raconte beaucoup d'autres merveilles d'Abaris. Ce fut lui qui fabriqua le *Palladium*, ce gage fatal de la conservation & du bonheur des Villes qui pouvoient le posséder : il guérissoit les maladies les plus aiguës & les plus compliquées en prononçant de simples paroles ; enfin, il passa la plus grande partie de sa vie sans prendre aucune nourriture. Ce dernier trait me rappelle un Livre assez curieux que *For-
tunius Licetus*, Médecin de Padoue, a intitulé, *De Ferijs altricis animæ*, des Vacances de l'estomac. Abaris y méritoit sans doute la première place.

Parlons plus sérieusement, & disons avec Origene que rien n'est plus chimérique ni plus ridicule que toutes ces merveilles attribuées à Aristée, à Abaris, à Hermotime de Clazomene, & à Cléomede. En effet, continue-t-il, à quel dessein Dieu leur auroit-il donné le privilège de faire tant de choses surprenantes, & au-dessus de l'effort humain ?

Uterque
in vitâ
Pythag.

Scal. in
notis ad
Euseb.

L. 3. com.
tra Cels.

44 HISTOIRE CRITIQUE

humain ? Quels avantages en pouvoient-ils retirer , ou pour le bonheur des autres , ou pour leur propre perfection ? Cette remarque d'Origene me paroît très-sensée , & fait honneur à la Divinité ; car il est évident que lorsqu'elle se détourne de l'ordre purement naturel , qu'elle se manifeste aux hommes avec plus d'éclat qu'à son ordinaire , ce ne peut être que pour leur témoigner sa puissance ou sa bonté infinie ; & la marque essentielle d'un miracle , c'est quelque avantage utilement procuré à la Terre , c'est quelque bien qui tourne à l'accroissement de la Religion.

IV.

Des Scythes Hyperboréens ; mais tout ce qu'on nous en a conservé est si incertain & si fabuleux , que j'ai de la peine à m'y arrêter. Ces Hyperboréens étoient tous Prêtres d'Apollon , & ils s'occupoient uniquement à chanter ses louanges. Ils avoient beaucoup de penchant à la Poësie & à la Musique , & ils touchoient avec grace toutes sortes d'instrumens : ce qui les rendoit encore plus dignes de la faveur d'Apollon , lui qui passoit en tous lieux pour le Pere & le Protecteur des beaux-Arts. Suivant Diodore de Sicile rien n'étoit

Des Scythes Hyperboréens
Diod. Sic.
l. 4.

Sol. c. 28.

L. 1.

n'étoit plus agréable que le Pays qu'habitoient ces Hyperboréens , quoiqu'à l'extrémité de la Terre & presque sous le pôle. Ils y jouissoient d'un Printems éternel ; ils ne souffroient ni les ardeurs de l'Eté , ni l'inclemence de l'Hiver. Les fleurs & les fruits se disputoient l'avantage de leur plaire & de les nourrir. Aucune maladie ne régnoit parmi eux. Ils n'étoient divisez ni par des querelles , ni par des Procez , ni par des inimitiez secrettes : ils ne connoissoient point ces distinctions odieuses qui rabbaissent le mérite & la vertu pour récompenser un vice adroit : ils vivoient enfin dans une égalité charmante , & regardoient la servitude comme un outrage fait à la nature humaine. Leurs mœurs étoient trop pures & trop innocentes pour craindre la mort : quelquefois même ils se la donnoient volontairement , afin d'aller jouir , disoient-ils , d'une félicité plus complete. Ces sortes de descriptions marquent assez , & que les hommes souhaitent ardemment d'être heureux , & qu'ils sentent à-peu-près sous quel Gouvernement & dans quelle société ils le seroient. Mais une main invisible les repousse sans cesse , & les replonge dans la misere d'où ils voudroient sortir.

Quoiqu'il en soit , on n'a aujourd'hui
aucune

46 HISTOIRE CRITIQUE

aucune connoissance de la Philosophie des Scythes, ni de celle des Gètes & des Thraces qui étoient leurs plus proches voisins. Origene avoue, mais sans trop s'expliquer, qu'ils avoient plusieurs dogmes conformes à ceux des Hébreux : hazard favorable & dont on doit féliciter les Scythes, puisque ces Dogmes ne pouvoient être qu'un effet de leurs recherches & de leur pénétration.

Ubi supra
l. 1.

Je remarque qu'à l'égard de certaines vérités qu'on doit nommer primitives & fondamentales, tous les Peuples du monde semblent mutuellement se prêter la main ; soit que ces vérités fussent d'abord très-faciles à découvrir, & qu'elles se présentassent d'elles-mêmes à l'esprit ; soit qu'il y ait un point fixe par où doivent commencer nos pensées, & que ce point soit quelque chose d'indépendant de nos caprices & de nos incertitudes. C'est-là une remarque qu'il est à propos de ne pas perdre de vue, surtout quand on veut comparer des Peuples très-éloignés les uns des autres. Quoiqu'il se rencontre de la ressemblance & de la conformité entre leur langage, leur physionomie, leurs coutumes, on ne doit pas pour cela les confondre & les mêler ensemble. L'esprit humain est de la même trempe ; par conséquent il peut avoir les mêmes sentimens sur les

les choses qui le touchent de plus près, comme sur les principaux attributs de Dieu, sur le culte extérieur, sur certaines cérémonies d'éclat, sur le respect qui est dû aux morts. Des Nations entières peuvent s'accorder en tous ces points, & avoir cependant une origine très-différente. La Circoncision, par exemple, a été le signe spécial de l'Alliance que Dieu contractoit avec les Hébreux. Elle étoit pourtant d'usage en Egypte & en Ethiopie; on vient encore d'en trouver des vestiges dans plusieurs Provinces de l'Amérique. Croira-t-on pour cela que les Sauvages du nouveau Monde soient Juifs d'origine, & ne doit-on pas se moquer du fameux Chevalier Guillaume Pendola Secte des Trembleurs, qui l'a assuré sérieusement dans son Mémoire de l'état présent des Isles & Terres que possèdent les Anglois en Amérique?

Au reste les Scythos, si peu vantez dans le tems où l'on devoit le mieux les connoître, ont trouvé parmi nous des Savans qui se sont intéressés en leur faveur. Tout occupez de conjectures éblouissantes, & par-là même incapables de distinguer le vrai du faux, ces Savans prétendent que toute Doctrine, toute vertu, que les Arts les plus utiles & les plus ingénieux viennent du Septentrion. Ils lui attribuent ce que les Poëtes

V. Olai
Rudbeckii
Atlant.

48 HISTOIRE CRITIQUE

Poëtes ont dit si agréablement de l'Isle Atlantide, des Isles Fortunées, du Jardin des Hespérides, des Champs Elysées. Ils ajoutent que malgré l'Hiver formidable qui désole les plages du Septentrion, son séjour est encore préférable à celui de ces terres heureuses qu'embellit un Printems continuel, où la Nature paroît si vive & si animée.

Ces conjectures auroient toujours passé pour des jeux d'imagination, sans la peine qu'a pris un célèbre Anglois de leur donner un air philosophique. Cet Anglois est Thomas Burnet, qui a eu si long-tems la direction de la Chartreuse de Londres, & dont tous les Ouvrages offrent quelque chose d'original.

„ Avant le Déluge, dit-il dans le plus
 „ important, la terre étoit d'une égali-
 „ té parfaite, sans mers, sans montagnes,
 „ sans isles, sans précipices. L'Eclipti-
 „ que se rencontroit dans le plan de l'E-
 „ quateur, & l'axe de la Terre étoit pa-
 „ rallèle à l'axe du Soleil. Il n'y avoit
 „ alors ni pluyes, ni vents orageux, ni
 „ grêle, ni neige, ni Arc-en-Ciel. Les
 „ jours étoient égaux aux nuits, & à peu
 „ de changemens près, la même sai-
 „ son duroit toute l'année. L'alternati-
 „ ve du froid & du chaud, du sec &
 „ de l'humide, de la pesanteur & de
 „ la légèreté de l'air, ne causoit aucune
 „ ma-

V. ejus
 Telluris
 Theor. sa-
 cram l. I.
 & 2.

» maladie : & la Nature toute chaude
 » encore & pleine de sa première vi-
 » gueur, trouvoit en elle-même de quoi
 » se réparer & se renouveler sans cesse.
 » Comme un sang pur, un suc non en-
 » core altéré par des parties arsénicales
 » & vitrioliques, couloit dans les vei-
 » nes de la terre; tous les fruits, tous
 » les légumes étoient sains; & les hom-
 » me passaient de la jeunesse à un âge
 » plus avancé, sans presque s'en apper-
 » cevoir. Ce qui faisoit dire à Orphée,
 » que Saturne ne vieillissoit point, &
 » que ses cheveux étoient toujours noirs.
 » Les fleuves couloient des Pôles vers
 » l'Equateur, & venoient se perdre dans
 » les sables brulans de la Zone tor-
 » ride. Dans cette situation, les deux
 » extrémités de la terre en devoient
 » être les parties les plus agréables, &
 » le milieu, comme un mur de feu, em-
 » pêchoit qu'on ne pût passer de l'une
 » à l'autre. Aussi Burnet place-t-il sous
 » le Pôle Arctique le Paradis Terrestre,
 » ce jardin délicieux, où nos premiers Pe-
 » res furent créés, & où à force d'être
 » heureux ils cessèrent bien-tôt de l'être.
 » Leur curiosité & leur indiscretion ré-
 » pandirent toutes sortes de maux, une
 » corruption générale sur la terre, & il
 » falut pour ainsi dire, que Dieu la net-
 » toyât par les eaux du Déluge. Les se-

couffes terribles & réitérées qu'elle souffrit alors, firent changer son centre de gravité. Un des hémispheres se trouva spécifiquement plus compacte & plus pesant que l'autre, un des Pôles s'abaisa. L'Ecliptique sortit du plan de l'Equateur, & s'en éloigna de 23 degrés 30 minutes. De-là l'inégalité des jours & des nuits, le changement & la viciffitude des saisons, un désordre général qui s'empara de la Nature, & pour tout dire, une nouvelle Terre. Comme ses parties intérieures furent bouleversées jusqu'à un certain point, elles se mêlerent réciproquement, ne garderent plus dans leur arrangement les loix de la pesanteur, & s'impregnerent de qualitez étrangères. Aussi ne voit-on plus rien de pur ni de simple dans l'Univers : tout ce qui s'y présente à nos yeux est altéré & défiguré, a perdu son premier goût & sa première beauté : la vie de l'homme s'est rétrécie, & le peu de jours qui lui sont accordez, il les passe encore dans les douleurs & dans l'amertume.

Ce système de Tomas Burnet, qu'ont adopté d'excellens Philosophes, du moins jusqu'à un certain point, se démontre de deux manieres, ou par des preuves physiques, ou par des preuves tirées de l'Histoire ancienne.

Les

Les premières ne sont point difficiles à rassembler, & elles en persuadent davantage. En effet, peut-on considérer avec des yeux de Physicien la surface de la terre, la croûte épaisse qui l'enveloppe, sans être surpris du spectacle qu'elle présente, sans reconnoître les blessures innombrables qu'elle a reçues? Nous ne marchons, pour ainsi dire, nous ne courons, nous ne nous agitions que sur des ruines. Ici s'élèvent des montagnes affreuses, arrangées sans ordre & sans symétrie, qui traversent des Royaumes entiers, & y causent des vents constants & réguliers; les unes toutes couvertes de neiges & perdant leurs têtes dans les nues, les autres vomissant des torrens de flâmes, & inondant les campagnes voisines de cendres sulphureuses. Là paroissent des rochers escarpez & entassés les uns sur les autres, la plupart coupez à angles droits; des pierres & des troncs d'arbres élevez dans des endroits inaccessibles; des lacs ou des amas d'eaux rassemblez au sommet des plus hautes montagnes, & qui ont leurs poissons particuliers. Plus loin on voit des précipices, des ouvertures à travers lesquelles la mer s'est répandue avec violence; des crevasses qui exhalent des odeurs mortelles; des cavernes qui conduisent à des mines profondes, &

52 HISTOIRE CRITIQUE

que jamais n'éclaire le soleil ; des vestiges encore récents de montagnes qui se sont écroulées , & dont la chute a causé des desordres infinis.

Que dirai-je de plus ? D'un côté , ce sont de vastes mers dont en plusieurs lieux on ne peut sonder la profondeur , où l'on trouve des Îles semées confusément & de figure irrégulière , les unes fertiles & habitées , les autres d'un accès très-rude & propres seulement à servir de retraite aux animaux les plus féroces ; les unes connues de tems immémorial , d'autres détruites & absolument anéanties , d'autres formées à leur place ; où l'on rencontre des bancs de sable , des files de rochers à fleur d'eau , des écueils qui ne paroissent jamais ; où les côtes courent sans ordre , s'avancent dans un lieu , se rétrécissent dans un autre , sont tantôt saines & tantôt dangereuses , servent tantôt d'abri , & tantôt cachent mille dangers. De l'autre côté , ce sont des campagnes , les unes abondantes & à perte de vue , les autres ingrates & stériles , ou d'une terre légère , ou assises sur le roc ; les unes chargées de pierres d'une structure organique & constante , & qui ne change point dans toutes les especes de même genre ; les autres mêlées de coquillages , d'huîtres pétrifiées , ou couvertes d'un sable tout-

tout-à-fait semblable à celui des bords
 de la mer. Ici on découvre des corps
 desséchés, mais assez bien conservez, &
 renfermez dans d'autres corps qui ont
 acquis de la consistance & de la dureté:
 là on ne rencontre que des matieres
 moulées, les moules ayant été détruits
 & consummez par le tems, & ce sont les
 pierres figurées, comme les cornes d'Am-
 mon, la Belmnite, l'Entrochus, l'As-
 troïte. Plus loin on remarque avec
 plaisir des empreintes & des délinéations
 de poissons, d'insectes, de plantes, de
 plumes d'oiseaux tracées légèrement sur
 des pierres: & ce qu'il y a de plus sur-
 prenant, c'est que ces empreintes &
 ces délinéations se trouvent ou dans des
 carrieres très-distantes de la mer, ou
 dans des lieux qui ne produisent plus
 ni les mêmes oiseaux, ni les mêmes
 plantes, ni les mêmes insectes; leur
 patrie en est aujourd'hui très-reculée.
 En un mot, quelque profondeur qu'on
 ait jusqu'ici fouillé la terre, on n'y a
 trouvé que des débris, que des corps
 rassemblez pêle-mêle, que différens lits
 de matieres incorporées les unes dans
 les autres, la plupart de ces lits rom-
 pus & déplacez, presque tous faisant
 des angles inégaux avec l'Horizon.
 Quelles traces plus visibles, quels té-
 moignages plus authentiques, peut-

V. les Mém.
 de l'Acad.
 Roi. des
 Sciences,
 an. 1706.
 1708.
 1710.
 1715.
 1718.
 1720.
 1721.

on se uhaïter d'un Déluge Universel?

Al'égard des preuves que fournit l'Histoire, elles portent aussi, quoique d'une manière différente, leur conviction avec elles. Rien n'est plus riant ni plus flatteur que les descriptions que font presque tous les Auteurs anciens, & de l'âge d'or, & du siècle de Saturne, & des Champs-Elisées. Les Poètes les plus célèbres, surtout Homère & Virgile, se sont encore plus à embellir ces descriptions, & à y ajouter de nouveaux ornemens. Mais que doit-on en penser, si ce n'est que ce sont-là des esquisses, des tableaux imparfaits de l'état où se trouvoit la terre avant le Déluge? Il me paroît difficile que le ressouvenir d'un Etat si florissant & si agréable se fût tout-à-fait effacé. Mais comme le Peuple cessa peu-à-peu d'en être frappé, lui qui ne sçait point se replier sur les choses arrivées depuis long-tems, il y a apparence que les Sçavans se servirent du voile ingénieux des Fables pour en conserver la mémoire.

Platon parle de je ne sçai quelle terre fort élevée, où il ne pleuvoit jamais, où il n'y avoit ni vents, ni orages, ni brouillards, & qui devoit être un séjour délicieux. Ce langage n'étoit point particulier à Platon : tous les autres Philosophes, suivant la remarque de Lactan-

ce , convenoient unanimement que notre Globe avoit beaucoup souffert depuis son origine , & que les parties s'étoient détachées les unes des autres, & en quelque maniere déboîtées. Sur cela ils rapportoient plusieurs traits & plusieurs exemples , qui marquoient en détail les changemens les plus considérables.

Lorsque les Grecs commencerent à étudier la Physique & l'Astronomie , ils établirent deux principes qu'ils avoient reçus par tradition des Phéniciens & des Chaldéens. Le premier étoit , que peu après la formation de la terre un de ses pôles s'éleva , & l'autre s'abbaissa d'une maniere prodigieuse : ce qui enhardit les hommes à se disperser & à se choisir de nouvelles demeures. Le second , que les parties les plus voisines du pôle septentrional furent cultivée & habituées avant toutes les autres : d'où les Scythes prenoient occasion de vanter leur antiquité , & de se préférer hautement aux Egyptiens. On sçait quelles étoient là-dessus leurs disputes, & à combien d'excès les porta l'envie ridicule de se faire passer pour le premier Peuple du monde. Sans doute qu'Homere voulut bien avoir égard à ces disputes si fameuses de son tems, lorsqu'il plaça les Champs-Elysées à une des extrémités de la terre. Odyss. l. 5.

Pour ce qui regarde les Docteurs de

56 HISTOIRE CRITIQUE

la primitive Eglise, ils distinguoient le monde en trois états; l'ancien, le présent, le futur : dont chacun à leur avis, offroit un caractère particulier. L'ancien étoit celui qui avoit précédé le Déluge, & où tout paroissoit d'un arrangement, d'une symétrie admirable. Le présent ne doit passer que pour le squelette de l'ancien, & encore pour un squelette tout défiguré. Le futur enfin sera le monde purifié par le feu, & qui pour ainsi dire, renaîtra de ses propres

V. le P. Calmet, Dissert. sur la fin du monde. cendres. Les choses alors reprendront le même éclat & la même parure qu'elles avoient avant le Déluge; elles ne pourront plus ni s'altérer ni se corrompre, elles ne seront sujettes à aucun dépérissement. Cet échantillon suffit pour développer la pensée de ceux d'entre les Peres de l'Eglise, qui ont cru que le Paradis Terrestre étoit placé dans un autre monde, tout différent de celui-ci. *Quelques efforts qu'on fasse, ajoutoient-ils, on n'en retrouvera jamais aucune trace, on ne pourra jamais désigner quelle étoit sa véritable situation.*

V.

Des Ethiopiens.

Je passe maintenant aux Ethiopiens qu'on regardoit comme une espece d'hommes à part, tant ils vivoient longtemps;

tems : ce qu'ils attribuoient eux-mêmes, dit Hérodote, à l'eau de certaines fontaines où ils avoient coutume de se baigner, & qui faisoit sur eux le même effet que s'ils s'étoient frottez de quelque huile éthérée. On penseroit volontiers qu'en atténuant & brisant les humeurs, en excitant une plus forte transpiration, cette eau spiritueuse servoit à les préserver d'une infinité de maladie, & à les entretenir dans une santé parfaite. Les Philosophes qui fleurissoient parmi les Ethiopiens, se nommoient comme Philost.^{L.3.} ceux des Indes, Gymnosophistes : & ils vivoient loin du tumulte & de l'embaras des affaires, habitoient les montagnes escarpées, ne voyoient les hommes que pour les instruire de leurs devoirs, fuyoient la voix enchanteresse des plaisirs que les hommes aiment tant, & s'exerçoient de concert à l'étude du Ciel. Lucien assure qu'en combinant les différentes phases de la Lune, ils furent les premières de tous les Astronomes qui trouverent qu'elle n'est point de son propre fond lumineuse, & qu'elle emprunte son éclat du Soleil, suivant les aspects où elle se trouve à son égard.

VI.

Des Hiéroglyphes.

V. etiam
Suid.

Mais l'invention la plus considérable qu'on rapporte à ces Gymnosophistes, & dont on leur fait le plus d'honneur, c'est l'Ecriture Hiéroglyphique. Malgré les sçavantes conjectures de Brian Walton dans ses Prolégomenes sur la Bible, malgré toute l'autorité que peuvent avoir en cette matiere les Docteurs Juifs, je suis persuadé que les Lettres ne furent découvertes qu'après le Déluge : & ce qui est rapporté des Colonnes de Seth, des Livres attribuez à Adam & à Hénoch, des Alphabets qu'on a fait courir sous leurs noms, tout cela ne détruit point un sentiment si autorisé.

Pendant que les hommes vivoient plusieurs siècles, on n'avoit pas besoin de rien conserver par écrit. La mémoire des choses étoit toujours récente, & passoit sans peine d'une génération à l'autre : il ne falloit que se rappeler quatre ou cinq hommes, pour atteindre aux premiers instans de la naissance du monde. Mais la vie commençant à s'abrégér, & ses bornes devenant très-étroites, on n'osa plus se fier à sa mémoire : en moins d'un siècle, les choses se perdoient dans l'abîme

me du passé, & s'y seroient tout-à-fait anéanties sans la vivifiante Ecriture. Elle vint donc au secours des hommes, & quoique d'abord elle ne fût ni aussi utile ni aussi parfaite qu'elle l'a été dans la suite, on doit toujours louer ceux qui ont présidé à son berceau.

Cette Ecriture dans son origine consistoit en figures hiéroglyphiques; c'est-à-dire, que pour exprimer ses pensées on peignoit des animaux, des plantes, des pierres précieuses, quelquefois les instrumens & les outils qui servent aux détails des Arts, plus souvent encore diverses parties du corps humain. C'est-là surtout qu'on trouvoit une abondante moisson d'Hiéroglyphes, & par le grand nombre de Pièces dont est composée cette machine admirable, & par les attitudes différentes où ces Pièces peuvent se trouver les unes envers les autres: ce qui fournissoit des manieres toujours nouvelles de parler aux yeux, & de peindre les pensées.

Pour montrer, par exemple, que rien n'échappe au Tout-puissant, à celui qui écoute & qui voit tout, on représentoit des yeux & des oreilles sur les murs des Temples, & principalement au frontispice. Pour écarter la foule des importuns de la maison d'un Ministre ou d'un Ambassadeur, on peignoit sur

V. Piet.

Valerian.

de Hierogl.

60 HISTOIRE CRITIQUE

la porte un vieillard les yeux baissés , & un doigt dans la bouche. Pour marquer un homme qui a beaucoup voyagé , & que ses voyages ont rendu plus sçavant & plus vertueux , on représentoit un pêcher chargé de fruits. Le secret de l'Hieroglyphe est fondé sur le caractère particulier de cet arbre , qui réussit moins dans la Perse qu'on peut regarder comme son pays natal , que dans les autres où il est transplanté.

Au-reste , ce n'étoit pas seulement à de pareilles inscriptions que se bernoient les figures hiéroglyphiques : on s'en servoit encore , pour composer des Discours suivis & détaillés , pour les mieux graver dans la mémoire. Clément d'Alexandrie en rapporte un , qu'on voyoit au portail d'un des Temples de Diospolis en Egypte. D'un côté , dit-il , paroissoit un enfant symbole de la naissance , un vieillard symbole de la mort , un vainqueur symbole de la Divinité , un poisson symbole de la haine : & de l'autre côté s'élançoit un affreux crocodile , symbole de l'effronterie & de l'impudence ; parceque cet animal étant amphibie , vit également sur terre & dans l'eau. Qu'on rapproche maintenant toutes ces figures l'une de l'autre , on verra qu'elles signifient :

» O vous , qui naissez & qui mourez ,
» songez

„ songez que Dieu hait ceux dont le
 „ front large ne rougit jamais.

Les caractères qu'on employe aujourd'hui à la Chine, ont assez de rapport avec cette ancienne Ecriture. Car au lieu que les Hébreux, & ensuite les Grecs & les Latins, exprimoient un nombre infini de mots avec vingt-deux ou trente figures au plus, les Chinois, par une espece de profusion, ont multiplié ces figures jusqu'à 80000; de manière que la vie de l'homme suffit à peine pour les connoître toutes. Chaque mot a son caractère symbolique. Ainsi il y a autant de lettres que de mots : & comme le son en est ordinairement le même, quoique la forme & la signification soient tout-à-fait différentes, il arrive de-là qu'on ne peut, ni écrire ce qu'un autre prononce, ni entendre un livre dont on ne fait pas la lecture soi-même.

A l'égard des figures qu'employent les Mexicains, elles ne doivent être comptées ni parmi les caractères hiéroglyphiques, ni parmi les lettres alphabétiques. La raison en est, comme l'observe judicieusement Walton, que ces figures, quoiqu'elles soient tracées de différentes manières, ne renferment aucune signification cachée & énigmatique, ne supposent aucuns sons articulez. Tout leur usage

62 HISTOIRE CRITIQUE

usage est de mettre sous les yeux, à la maniere de la Peinture, la suite des faits comme ils se sont passez. Ainsi les Méxicains représentoient un homme vêtu de rouge, les cheveux épars, la barbe hérissée, un couteau à la main, pour se ressouvenir de l'arrivée des cruels Européens dans leur pays. On dit même que de tems immémorial ils avoient eu des especes de pressentimens de cette arrivée, qui devoit être tout ensemble & si funeste pour eux, & si deshonorante pour le nom Chretien.

Alex. ab. Aux Hiéroglyphes succéderent les
 Alex. Ge- Lettres, qui par leur nombre, par leur
 nial. Dier. valeur, par leur force, par leurs diver-
 l. 2. ses combinaisons, servent à découvrir
 Voss. de ar- le fond inépuisable & toujours nouveau
 te Gram- de nos pensées. Plusieurs Peuples s'ap-
 mat. l. 1. proprioient la découverte de ces Let-
 R. Vola- tres, tant elle paroissoit capable de les
 ter. de Lit- annoblir, & de leur procurer une répu-
 tion immortelle. *En effet, dit Platon,*
 In Phædro. *celui qui les a inventées, étoit un Dieu,*
ou un homme divinement inspiré. Tel
fut parmi les Egyptiens Theuth. Quoi-
qu'on lui doive beaucoup de connoissan-
ces, toutes utiles au bonheur & à l'ac-
croissement de la Société, on ne lui doit
rien de si estimable que l'usage des Let-
tres qu'il répandit par le moyen de Tha-
mus. C'est sans doute celui qu'on nom-
 ma

ma dans la suite le jeune Mercure , & qu'on croit avoir été neveu de Theuth. Malgré ce passage de Platon , il ne paroît pas facile de déterminer , & qui a été l'Inventeur des Lettres , & où a pris naissance cet art ingénieux , qui fait que Luc. les siècles les plus obscurs perdent pour Pharf. l. 6. nous leur antiquité , & que les Pays les plus reculez oublient leur éloignement.

Tout ce qu'on sçait de plus certain sur cette matiere , c'est que Cadmus communiqua aux Grecs l'usage des Lettres , qui furent depuis appellées Ioniques , & qu'Herodote nomme Cadméennes ou Phéniciennes. Or Cadmus étoit Egyptien , & de la fameuse ville de Thèbes : & comme l'a prouvé le Docte Chevalier Jean Marsham , il passa In Canone en Grece un peu avant que les Juifs , à Chron. He. force de prodiges & de miracles , abandonnerent l'Egypte. De-là peut-on conclure que les caractères Samaritains , Egypt. Græco. ou les Lettres dont se servoit Moïse , étoient les mêmes au fond que les Lettres que Cadmus fit connoître aux Phéniciens , & ensuite aux Grecs. Ces anciens caractères sont très-différens des caractères Hébreux dont les Juifs se servent aujourd'hui , & dont il y a apparence qu'Esdras , ou ceux qui ont fait le Recueil des Ecritures sous ses ordres , n'introduisirent l'usage qu'après la Captivité

64 HISTOIRE CRITIQUE

tivité de Babylone. Ainsi les premiers caractères qu'employèrent les Juifs, venoient ordinairement d'Egypte, & servoient encore aux Samaritains de la Palestine : & ceux qu'on appelle de nos jours Lettres Hébraïques, viennent des Assyriens ou Caldéens. Ces conjectures sont avouées du plus grand nombre
 I. 7. des Sçavans, même des Juifs. A l'égard de Plin, il assuroit sans aucun ménagement, que l'Ecriture a toûjours été comme parmi les hommes, & il fondeoit cette éternité sur celle du monde : pensée qui lui étoit particuliere & qu'il concilioit, je ne sçai comment, avec la Physique & l'Histoire Naturelle. Ne devoit-il point en avoir appris que l'origine du monde n'est pas fort ancienne?

L'usage des lettres apportoit trop de facilitez dans le commerce que les hommes ont les uns avec les autres, pour ne point détruire celui des Hiéroglyphes, qui n'eut plus de cours que parmi les Prophetes & les Prêtres d'Egypte. Ils s'en servoient particulièrement pour enveloper les mysteres de leur Philosophie & de leur Théologie, pour les dérober aux yeux du Peuple. Ce dessein a parfaitement réussi; car quoique le nombre des Hiéroglyphes que le tems a épargnez, soit très-considérable,
 on

on n'y peut aujourd'hui rien entendre ni rien démêler : ce sont des énigmes inaccessibles à toutes les recherches des Curieux. Le Pere Kircher Jesuite , qui a voulu s'essayer sur cette matiere , y a toujours échoué. Malgré sa pénétration naturelle , & son habileté à déchiffrer les monumens antiques , il n'a pu seulement rien avancer de probable.

V. ejus
Oedip. Æ-
gyptiac. &
Obelisc.
Pamphy-
lium.

VII.

Outre les Gymnosophistes , l'Afrique avoit encore des Philosophes dans la Libye qui reconnoissoient Atlas , un des premiers Rois du monde , pour leur Chef & leur Instituteur. Cet Atlas étoit fort appliqué à l'Astronomie. Quand il pouvoit se soustraire à sa Cour avec bienséance , il se retiroit sur une haute montagne pour observer le Ciel avec moins de distraction , & il y employoit ces heures tranquilles , ces nuits éclairées par une lumiere sombre & douce , que les Astronomes préfèrent aux plus beaux jours.

Explica-
tion de la
Fable d'At-
las.
Aug. l. 8.
de Civit
Dei.

A cause de cette étude , & suivant le génie de la Fable , les Poètes feignirent qu'il portoit le Ciel sur ses épaules : fardeau dont il se déchargea une fois en faveur d'Hercule , qui étoit aussi Astronome , Philosophe & Médecin. Il ne falloit

66 HISTOIRE CRITIQUE

falloit pas de moindres qualitez, dit agréablement Grotius, pour remplacer Atlas. Cette triple connoissance que possédoit Hercule, fit aussi dire aux Poëtes, qu'il avoit arraché des sombres cavernes de l'Achéron le chien Cerbere, ce monstre aux trois têtes qui marquoient les trois Régnes où s'exécute tout le jeu de la Nature, le végétal, le minéral & l'animal. Tant il est vrai que les Fables dépouillées de leur écorce, offrent presque toujours quelque

Laët. l. 1. vérité historique : Vera sunt quæ loquuntur Poeta, sed obtentu aliquo speciei quæ velata.

VIII.

Du cas que Virgile en parlant du repas que la
les Anciens rendre & malheureuse Didon donna à
ont fait de Enée après son naufrage, remarque qu'il
la Musique. y eut de la Musique, & qu'elle roula sur
Æneïd. la Philosophie d'Atlas, sur les Eclipses
l. 1. de Soleil & de Lune qu'il avoit prédites. A juger des choses anciennes selon nos mœurs & nos coutumes, nous serions très-surpris qu'on osât chanter aujourd'hui des Traitez de Physique & d'Astronomie à table : ils y paroîtroient déplacés & infiniment ennuyeux. Mais tel étoit l'usage des Anciens. Ils ne regardoient point la Musique comme un
simple

simple délassement d'esprit , qui sert tantôt à orner les Théâtres & à jeter un nouvel agrément dans les Spectacles , tantôt à flatter les oreilles des gens polis , & à leur rendre le plaisir plus vif & plus piquant : ils la regardoient , ce qui mérité une attention singulière , comme un remede presque universel , capable de guérir la plupart des maux du corps & ceux de l'esprit. Ils tiroient de la Musique un secours infaillible & sans cesse présent , pour élever dans l'ame de nobles accords , pour fortifier le courage & la vertu , pour gouverner & conduire les passions à leur gré , pour les exciter & les apaiser au besoin. Agamemnon , par exemple , s'en allant à la Guerre de Troye , laissa un Musicien auprès de sa femme , à dessein de la préserver d'un dérèglement honteux , & que la honte ne punit pas encore assez ; & ce ne fut qu'en tuant ce Musicien , qu'Egysthe acheva de séduire la déplorable Clytemnestre. Dans l'école de Pythagore tous les Exercices Philosophi-
 ques étoient précédés d'une symphonie agréable & touchante , qui dénouoit l'ame en quelque maniere , & la rendoit plus attentive à la vérité. Après le travail du jour , & lorsque la nuit invitoit au repos , tous les Pythagoriciens se retrouvoient ensemble , & appelloient le sommeil

Sext. Em-
 pir. adv.
 Mathem.
 Plut. in
 tract. de
 Musicâ.
 Macrob.
 in Somn.
 Scip. l. 2.
 Quint.
 Inst. l. 1.
 & 9.

Jambl. c.
 10.

68 HISTOIRE CRITIQUE

sommeil par une nouvelle symphonie. Alexandre le Grand étoit toujours accompagné d'un homme fidèle, qui, par les sons d'une Musique forte & guerrière, le dispoſoit infenſiblement au combat, & perfectionnoit en lui cette ame intrépide, qui le rendoit ſi ſupérieur dans toutes les occaſions périlleuſes. Croiroit-on que par cette eſpece de mécanique il préludât à une victoire aſſurée ?

Au-reſte, ce n'eſt pas ſeulement dans les Livres des Payens, mais encore en divers endroits de l'Ecriture Sainte, qu'on apperçoit des traits ſurprenans de la Musique des Anciens. Les Prophetes ne pouvoient annoncer l'avenir qu'au ſon des inſtrumens. A meſure que leur douce harmonie les pénétoit, ils ſe trouvoient comme transportez d'une fureur ſurnaturelle, ils chantoient, ils levoient leurs bras au Ciel, ils paroiſſoient tout hors d'eux-mêmes, l'Eſprit de Dieu ſe faiſoit entendre par leur bouche. Il arrivoit même quelquefois que des Etrangers ſe rencontrant au milieu de ces Prophetes, qui avoient leurs inſtrumens de Musique, & qui dévoiloient en danſant l'avenir, ne ſe reconnoiſſoient plus eux-mêmes, ſe ſentoient tout-à-coup une force, une ſublimité de penſées, qui ne pouvoit
venir

venir de leur propre fonds. C'est ce que Saül éprouva lui-même, c'est ce qu'éprouverent une autre fois des Soldats, qu'il avoit envoyez pour se saisir de David, qui s'étoit retiré auprès de Samuel à Najoth de Ramatha. Tout le monde sçait que ce Roi Prophete tiroit de sa Harpe des accords si puissans, qu'ils adoucissoient peu-à-peu, qu'ils calmoient la noire mélancholie dont Saül étoit pénétré. Effet sans doute remarquable, & qui fait voir que des sons appropriez pourroient être utiles en beaucoup de maladies où l'esprit & le corps souffrent également, & l'un à raison de l'autre.

On dira peut-être ici que les Anciens ont surfait le mérite de leur Musique, & qu'elle étoit encore trop simple, trop peu avancée, pour produire d'aussi grands effets qu'ils le rapportent. A ces réflexions que Mr. Perrault a surtout fait valoir dans ses Essais de Physique, j'opposerai deux réponses.

La premiere, c'est que nous n'avons aucun principe fixe & invariable, pour décider en quoi consiste la véritable perfection de la Musique. Si la plus estimable est celle qui ne se contente point d'être un amusement passager, mais qui s'élève à la gloire d'allumer les passions & de maîtriser les hommes;

les

70 HISTOIRE CRITIQUE

les Orientaux que nous dédaignons, ont encore aujourd'hui de ce côté-là les plus grands avantages.

La seconde, c'est que comme il ne nous est venu aucun morceau original de la Musique des Anciens, la raison veut, ce me semble, que nous nous en rapportions à ceux qui pouvoient en démêler l'artifice, qui en ressentoient tout le pathétique. Nos grands Maîtres ont sans doute poussé la Peinture très-loin : cependant il ne paroît pas qu'aucun de leurs tableaux ait produit les mêmes effets que produisoient certaines compositions dont il est parlé dans l'Antiquité, & qui faisoient sortir toute l'ame hors de son assiette. En général nous n'avons cherché dans la culture des Arts que l'agréable, que le frappant : les Anciens y cherchoient quelque chose de plus, l'utile. Ils aimoient mieux être remuez par des beautés fortes & qui résultent du tout ensemble, que d'être amusez par les beautés de détail.

IX.

Des Celtes. Il me reste encore à parler des Celtes, dont la réputation doit plus nous intéresser que celle d'aucun autre Peuple. Parmi cette Nation également généreuse dans la guerre & dans la paix,

quatre

quatre sortes de personnes avoient un grand crédit, les Bardes, les Sarronides, les Vates & les Druïdes. Les premiers, au rapport de Strabon, célébroient en Vers les actions immortelles des Grands-Hommes, & les chantoient quelquefois sur des Instrumens de Musique. Les Sarronides instruisoient la Jeunesse, & la portoient à la vertu. Les Vates ou les Eubages avoient le soin des sacrifices, & s'appliquoient à la contemplation des choses de la Nature. Les Druïdes enfin outre cette étude laborieuse, traitoient de la Morale, & l'enseignoient aux autres par devoir & par inclination. Ces Druïdes étoient proprement les Philosophes, & presque les Maîtres des Celtes. La vie obscure & cachée qu'ils menoient entr'eux ordinairement dans de vastes forêts, fut admirée par Cesar, qui sembloit en cette occasion sortir de son caractère, lui qui ne sçavoit admirer que les vertus d'éclat & de parade. Tous les Temples des Druïdes étoient bâtis dans les endroits les plus sombres de ces forêts, où les Peuples s'imaginoient quelque chose de terrible, & où, frappés d'une sainte horreur, ils appelloient Dieu ce qu'ils ne voyoient point, ce qu'ils ne pouvoient voir.

Malgré le goût qui les tenoit assujettis

Strab. l. 4.

Pomp. Me-
la l. 3.

Ant. Mar-
cel. l. 15.

Cic. de Di-
vin. l. 1.

De bell.
Gal. l. 6.

Mezerai,
Hist. de
France a-
vant Clo-
vis.

72 HISTOIRE CRITIQUE

Pasquier
Rech. de la
France,
l. 1.

tis à leurs retraites, les Druïdes en sortoient tous les ans pour conférer ensemble & se communiquer leurs pensées, & alors ils exerçoient une sorte de juridiction d'autant plus redoutable, qu'elle étoit autorisée du sceau de la Religion.

Le tems qui détruit toutes choses, nous a ravi presque tous les monumens élevez par les Celtes. Ce que nous connoissons de leur Doctrine, c'est que premièrement ils adoroient Jupiter comme le Souverain des Dieux, sous le nom de *Tharamis*; Apollon comme le Médecin universel sous le nom de *Belenus*; Mars comme l'Arbitre de la guerre sous le nom de *Heus* ou *Hesus*; Mercure comme l'Inventeur des Arts sous le nom de *Theutates*; la Terre comme la Nourrice commune des hommes sous le nom d'*Iſis* ou de *Herta*.

En second lieu ils croyoient une espece de Palingénésie : ils disoient qu'après un certain nombre de révolutions l'Univers seroit dissous par l'eau & par le feu, & qu'il renaîtroit de ses cendres; que rien ne meurt, rien ne se détruit; mais que ce qui paroît mort & détruit en un endroit, se ramine & se rassemble en un autre; que le trépas n'est qu'une espece de repos, après lequel la vie interrompue & non cessée tout-à-fait,

fait , recommence sous une nouvelle forme ; que par conséquent la mort n'est point à craindre , puisqu'elle sert de passage d'une vie à l'autre , & qu'on ne doit point regretter ce qu'on ne peut point perdre. Il y a apparence que toute cette Doctrine est venuë de ce que les hommes n'ont osé regarder fixement ce trajet insensible qui mène de la vie à la mort , de ce qui existe à ce qui paroît anéanti. C'est pourquoy ils ont fait passer les mêmes corps par plusieurs formes successives , & ils ont ainsi tâché d'adoucir la chose du monde qui effrayoit le plus leur amour-propre.

Quelques-uns veulent que Pythagore ait inspiré aux Gaulois le premier goût de la Philosophie ; mais tout s'oppose , tout répugne à ce sentiment. Il y a plus de raison de croire que les Celtes ont emprunté beaucoup de Dogmes des Orientaux , témoin le nom du Mithra qu'ils donnoient comme eux à Apollon ou au Soleil ; & qu'ils y en ont ajouté beaucoup d'autres tant sur la théorie & le mouvement des Astres , que sur la connoissance des diverses parties qui forment l'Univers. Ce qui se prouve aisément par beaucoup de représentations Symboliques & de Cérémonies Mystérieuses , qui leur étoient communes.

Tome I.

D

D'ail-

74 HISTOIRE CRITIQUE

L. 15. V. D'ailleurs, Pline nous assure qu'on don-
 Porph. de noit aux Druïdes le nom de Mages ,
 abst. l. 4. nom particulièrement affecté aux Sça-
 Dion, vants d'Asie, aux Disciples de Zoroastre,
 Chrysoft. & qui marque leur liaison intime avec
 in Boryst. les Celtes. Si l'on ajoute à cela ce que
 Apul. in raporte l'Orateur Romain , on verra
 apol. Cic. l. que les Druïdes ont en partie inventé
 1. de Nat. la Philosophie Mythologique, & qu'ils
 Deor. sont par conséquent les précurseurs de
 tout ce qu'il y a eu de Philosophes
 parmi les Grecs. Car c'est à la My-
 thologie que ces derniers sont redeva-
 blés de la plus grande partie de leurs
 connoissances , ou dumoins de ce qui
 a rendu leurs connoissances si brillan-
 tes.

Quoiqu'il en soit , on n'a rien de po-
 sitif ni de certain sur l'origine & l'an-
 tiquité des Druïdes. On sçait seulement
 qu'ils conserverent leur réputation , tant
 que les Celtes conserverent eux-mêmes
 leurs Privilèges, & cette précieuse li-
 berté qui faisoit la force de leurs Etats.
 Mais les Gaules ayant été subjuguées
 par les Romains , qui vouloient tout
 envahir , & qui opprimoient au-lieu de
 vaincre, les Druïdes perdirent insensi-
 blement & leur crédit , & le loisir d'é-
 tudier. Ils furent enfin tous abattus
 sous les Régnes de Tibere & de Clau-
 de. Il y eut même un Decret du Sé-
 nat,

Tacit. An-
 nal. 2. Suet.
 in Claud.

nat, qui ordonnoit leur entiere abolition, sans doute, parcequ'ils ne cessoient de conspirer contre les nouveaux Tyrans, d'exciter les Peuples à rentrer dans leurs Privilèges injustement perdus, & à se choisir des Rois de leur Nation. Car il devoit être bien dur à des hommes sic courageux, de plier sous des Maîtres Etrangers, & encore sous des Maîtres perdus de débauches. Car, comme le remarque Trebellius Pollion, telle étoit l'humeur des Celtes & des Germains, qu'ils ne pouvoient obéir à des Princes dissolus, & qui dégénéroient de l'austere probité de la Nation.

On doit rapporter à cet article tous les Philosophes qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les Isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Ibers, soit dans la vaste Italie. Il y a grande apparence, dit Thomas Burnet dans ses Origines Philosophiques, que les Germains & les Bretons Insulaires ont eu des Eubages & des Druïdes, que les Germains & les Bretons Insulaires ont eu des Eubages & des Druïdes, In Archæo. Philosoph. c. 2. moins sçavans peut-être & moins respectez que ceux des Gaulois; mais au fond remplis de la même Doctrine, & se servant des mêmes preuves pour la faire connoître. En effet, les Celtes avoient poussé leurs Conquêtes fort loin, & il paroît par un grand nombre d'Auteurs que cite Philippe Clavier dans sa Ger-

manie Antique, qu'on a long-tems appelé de leur nom la plûpart des Peuples de l'Europe. Le même amour de la gloire, qui engageoit les Celtes à se répandre dans les Pays Etrangers, les engageoit sans doute à y laisser des semences de leur Philosophie & de leur Religion confonduës ensemble. Ce ne seroit pas la peine de vaincre, si on ne cherchoit à dominer sur les esprits.

- L. 3. Pour les Iberes ou Espagnols, on ignore s'ils avoient quelque teinture des Sciences, avant que les Romains eussent pénétré dans leur pays, & qu'ils l'eussent réduit en forme de Province : ce qui arriva sous le Règne d'Auguste Pacificateur du monde. Strabon rapporte, à la vérité, que les Peuples de la Boetique avoient un Recueil d'Histoires & des Loix écrit depuis plus de 6000 ans ; mais un pareil récit ne mérite aucune créance, il a paru fabuleux à Mariana même, quoique si prompt à relever les moindres avantages de ses Compatriotes. Ces sortes de faits exagerez n'insinuent que trop le Phyrhonisme. Avoir tant d'Histoires ou fausses ou suspectes, que peut-on faire de mieux que de se refuser à celles mêmes qui paroissent offrir le plus de vraisemblance ?

De Rebus
Hispan. l. 1.

Les Italiens mettoient au rang de leurs Sages & de leurs Philosophes, les Augures,

res, ou les Devins de l'Hétrurie. Rien Cic. de
 n'étoit plus concerté ni plus capable Orat. l. 3.
 d'éblouir, que le détail immense de leurs
 moralitez, de leurs cérémonies, de leurs
 pratiques secrettes. La superstition y pa- Idem con-
 roissoit dans tout son jour, elle qui s'é- tra Catil.
 tayan de la Religion, nuit encore plus
 à la Religion que l'incrédulité même.

Ces Devins d'Hétrurie étoient con-
 sultez par les Peuples dans toutes les dis-
 graces publiques, dans ces occasions où
 la prudence humaine n'ose plus se fixer à
 elle-même, & recherche un secours sur-
 naturel pour rallumer les courages at-
 tiédís. On ne sçauroit croire quel respect
 on avoit à Rome pour ces Devins, quel
 cas on faisoit de leurs décisions, & ce V. Paul.
 ne fut pas seulement lorsqu'elle étoit li- Oros. l. 7.
 yrée à toutes sortes de mensonges & & Comi-
 d'idolâtries; mais encore long-tems tem Zozi-
 après que le Christianisme l'eût rendu mum. l. 5.
 circonspecte & plus délicate à se laisser
 séduire. A peine fut-elle menacée d'un
 siège par Alaric Roi des Goths, qu'on
 appella, selon l'ancienne coutume, des
 Devins Toscans; mais tout leur Art se
 trouva infructueux, ils ne purent em-
 pêcher le pillage d'une Ville arrivée au
 moment fatal de sa ruine.

Quoique la Physique fût l'objet des Sen. Natür.
 recherches de ces Devins, la partie ce- Quæst. l. 5.
 pendant qu'ils en affectionnoient le plus,

78 HISTOIRE CRITIQUE

V. etiam est celle qui regarde les Météores, sur-
 Arnob. l. 5. tout les éclairs & les tonnerres, & qui
 leur servoit à prédire l'avenir. La ma-
 ladie la plus ancienne, la plus invété-
 rée, la plus incurable du Genre-Humain,
 c'est l'envie de connoître ce qui doit
 arriver. Ni le voile obscur qui nous
 cache notre destinée, ni l'expérience
 journaliere, ni une infinité de tentati-
 ves malheureuses, n'ont encore pu gué-
 rir les hommes. Hé ! se corrigent-ils ja-
 mais, se dépréviennent-ils d'une erreur
 agréablement reçue ? Nous sommes pres-
 que aussi crédules que nos Ancêtres :
 nous prêtons comme eux l'oreille à la
 fraude & à l'imposture : ce qui a trom-
 pé cent fois, n'a point perdu pour cela
 le droit funeste de tromper encore.

Cette Divination par les éclairs & les
 tonnerres passa des Toscans aux Ro-
 mains, sans rien perdre de ce qu'elle
 avoit de frivole. Sénèque nous apprend
 que deux Auteurs graves & qui avoient
 passé par les Magistratures, écrivirent
 à Rome sur cette matiere : il semble
 même que l'un d'eux l'épuisa entiere-
 ment. Car il donnoit une liste exacte
 des différentes especes de tonnerres : il
 circonstancioit & leurs noms & les pro-
 nostics qui s'en pouvoient tirer, le tout
 avec un air de confiance plus surprenant
 encore que les choses qu'il rapportoit.

On

On eût dit , tant cette matiere Météorologique lui étoit familiere , qu'il comptoit les tableaux de sa gallerie , ou qu'il faisoit la description des fleurs de son jardin.

CHAPITRE III.

- I. *Des Indiens.* II. *Des Séres.* III. *Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.* IV. *Des Phéniciens.* V. *Qu'ils ont été les Inventeurs de la Navigation.* VI. *Des Indiens proprement dits.* VII. *Des Perses.* VIII. *De l'adoration des Astres.* IX. *De l'adoration du Feu.* X. *Des Arabes.*

I.

Nous avons jusqu'ici parcouru Des Indiens, beaucoup de terres ingrates & stériles, où la Philosophie n'avoit fait que couler légèrement. Tâchons un peu de nous dédommager, en parlant des Indiens, & en rapportant avec de justes précautions, ce qui s'est dit autrefois à leur avantage. L'ancienne érudition Orientale est plus estimable qu'on ne se l' imagine d'ordinaire, soit par rapport à un certain fil d'idées, précieux même

lorsque ces idées sont défectueuses; soit
 par rapport à l'étude de l'Ecriture Sain-
 te, qu'on ne peut entreprendre ni suivre
 heureusement, à moins qu'on ne con-
 noisse le stile des Auteurs Sacrez, les
 figures & les métaphores dont ils se ser-
 vent, les monumens Historiques & Lit-
 téraires des Peuples contemporains, les
 diverses correspondances que les Juifs
 ont entretenues avec eux. Et qu'on ne
 croye pas que je cherche ici à exagerer
 cette Science Orientale : je ne fais que
 rapporter simplement & sans aucun com-
 mentaire, ce qui se trouve en deux en-
 droits de l'Ecriture - Sainte. Le pre-
 mier regarde l'éducation de Moïse, qui
*fut instruit dans toute la sagesse des Egyp-
 tiens, & qui devint puissant en œuvres
 & en paroles.* L'avantage qu'il retira
 de cette étude préliminaire, dit Phi-
 lon, ce fut d'être le conducteur du Peu-
 ple Hebreu, ou plutôt l'organe de Dieu
 même qui vouloit bien le conduire. Le
 second regarde le caractère de Salomon,
 de ce Roi honnête-homme, dont la
 sagesse avoit quelque chose de si grand
 & de si merveilleux; & cependant pour
 nous en donner une justice idée, l'Esprit
 Saint se contente de la mettre au-dessus
 de celle des Orientaux & des Egyptiens.
 Il me semble qu'on ne pouvoit rien
 avancer de plus honorable, rien de plus
 fort

In vitâ
 Moïse 1 r.

fort en leur faveur. Comparer ainsi des richesses immédiatement reçues de Dieu, avec des dons naturels & perfectionnez par la seule attention d'esprit, c'est relever ces dons, c'est en faire sentir toute l'excellence.

Je ne répéterai point ici, que sous le nom d'Indiens je comprends un grand nombre de Peuples. Tels sont les Séres, les Phéniciens, les Indiens proprement dits, les Perses, les Chaldéens, & les Egyptiens. Je parlerai de leur Philosophie & de leurs connoissances naturelles, suivant l'ordre où je viens de les nommer. Cet ordre n'est point arbitraire ni de caprice, comme on pourroit le croire; j'ai tâché de le conformer aux différentes liaisons de pensées & de découvertes que ces Peuples ont eues les uns avec les autres, & qui devoient les unir encore plus que le besoin des choses nécessaires à la vie. Mais je dois avertir que les Langues des Orientaux étant extrêmement chargées de figures, d'hyperboles, & d'autres expressions hardies, que leurs coutumes d'ailleurs n'ayant aucun rapport avec les nôtres, la raison demande qu'on n'interprête point à la rigueur plusieurs choses qui leur sont échappées, & qui semblent choquer les attributs & les perfections de Dieu. Chaque Peuple a ses manieres de parler,

§2 HISTOIRE CRITIQUE

& elles décident du tour qu'il donne à ses idées, des nuances plus ou moins fortes, plus ou moins délicates, dont il les accompagne.

II.

Des Séres.

Les Séres, (on doit comprendre sous ce nom, tant les Chinois que la plus grande partie des Tartares Orientaux) étoient anciennement très-peu connus.

Plin. l. 6.

Soit orgueil, soit crainte de se commettre, ils ne voyageoient point, ils ne recevoient chez eux aucun Etranger, tout leur commerce ils le faisoient par signes

Sen. de Benefic. l. 7.

& fans presque parler. Jaloux de ces manieres réservées & circonspectes, les autres Peuples les accusoient publiquement d'Athéisme. Le prétexte de cette accusation, toujours ouverte à qui veut nuire, c'est que les Séres n'avoient ni Temple ni Sacrifices, qu'ils étoient les moins crédules & les moins superstitieux de tous les habitans de l'Asie. Il y a apparence, suivant la réflexion de Saint Justin Martyr, qu'on appelloit de la même maniere les premiers Chrétiens Athées, parcequ'ils se moquoient & des Oracles, & des Augures, & des Idoles. Ils disoient que le Temple intérieur est le seul où se plaise le Très-Haut, & l'amour son véritable culte.

De-

Depuis un siècle & demi, les Sères sont mieux connus, & on doit cette connoissance à deux motifs bien différens, au zèle de l'Apostolat d'un côté; & de l'autre, à l'avidité insatiable des Négocians Européens. Il n'y a point de difficultez, point d'obstacles que ne surmontent ces deux motifs, l'un si noble, & l'autre si mercenaire.

Nous avons appris par leur moyen, <sup>V. les nou-
veaux
Mem. de
la Chine,
t. 1.</sup> que les Chinois sont presque depuis long-tems en trois Sectes. La premiere fondée par Li-Lao-Kiun, adore un Dieu souverain, mais corporel, & ayant à ses gages beaucoup de Divinitez subalternes qu'il gouverne impérieusement. La seconde, infectée de pratiques folles & absurdes, met toute sa confiance en une Idole nommée Fo ou Foë. La troisieme enfin, plus répandue que les deux autres, & même la seule autorisée par les Loix de l'Etat, <sup>Apol. des
Dominic.
c. 1.</sup> tient lieu de Politique, de Religion & surtout de Philosophie. Cette derniere <sup>V. la fa-
meuse Let-
tre de Mr.
l'Evêque
de Conon à
Mr. Char-
mot du 12.
Janvier
1699.</sup> Secte que professent tous les Nobles & tous les Sçavans, ne reconnoît d'autre Divinité que la Matiere, ou plutôt la Nature; & sous ce nom, source de beaucoup d'erreur & d'équivoques, elle entend, je ne sçai quelle Ame invisible du monde, je ne sçai quelle force ou vertu surnaturelle, qui produit, qui arran-

84 HISTOIRE CRITIQUE

ge, qui conserve les parties de l'Univers. Dans le Ciel cette force, cette vertu opère les plus grands Miracles, elle décroît à mesure qu'elle s'en éloigne. De-là vient que plusieurs Chinois adorent effectivement le Ciel matériel; mais c'est une erreur dans laquelle tous les autres ne tombent point. Ils distinguent comme deux volontez ou deux déterminations dans la Nature, dont l'une se propose le bien, & l'autre le mal. Au milieu de ces mouvemens & de ces agitations, il y a une espece d'équilibre qui fait que tout se balance, tout est dans une proportion assez égale. Doit-on croire, ajoutent-ils, qu'un Etre plein de bonté ait créé le monde, & que le pouvant remplir de toute sorte de perfections, il ait précisément fait le contraire?

Comme rien n'est plus vague que le terme de Nature, rien n'est aussi plus obscur ni plus choquant que le détail des principales explications qu'on en a données. Aristote disoit que c'est un principe actif, un Etre economique qui régle toutes choses avec tant d'art, que les maux ne surpassent point les biens, que les uns se trouvent contrepelez par les autres. Sénèque en faisoit une Divinité superbe & pleine de faste, puissante par elle-même, & qui tâche surtout de cacher

L. 2. de
Cœlo & de
part. Anim.
c. 23.

Quæst.
Nat. l. 7.

cacher les secrets, de n'être point démentée. Pline insinuoit que Dieu, la Nature, le Sort, le Hazard ne sont qu'une même chose, & il s'appuyoit aparemment sur la décision d'Hippocrate, qui pour sauver ce qu'il y a d'irrégulier & de difforme dans l'Univers, pour expliquer la génération des monstres, assuroit que la Nature est tantôt sçavante & tantôt ignorante, tantôt sage & tantôt indiscrette; qu'elle agit & se gouverne tantôt avec dessein & suivant un plan arrêté, tantôt au hazard & par une nécessité aveugle. Le plus grand nombre des anciens Médecins a suivi à-peu-près les mêmes idées. Pour les Poëtes, comme Lucrece, Virgile, Ovide, Manilius, ils ne parlent que du pouvoir souverain de la Nature, & ils lui attribuent une infinité d'opérations merveilleuses. On en peut voir le détail dans le Livre de Gunth. Christ. Schellhamerus intitulé, *Natura vindicata vindictio*, & dans celui du fameux Robert Boyle, *De ipsâ Naturâ*. L. 27.

Pour moi, je corrigerai ces erreurs frivoles, & je dirai que sous le nom de la Nature on doit comprendre tout ce que Dieu a fait à chaque instant, & pour la conservation de l'Univers, & pour le meilleur arrangement des diverses parties de la matiere: tout cela conformé-

86 HISTOIRE CRITIQUE

De Civ.
Deil. 21.

formément aux Loix générales du mouvement qu'il a une fois établies , & à l'ordre qu'il a imprimé sur la face de son Ouvrage. En effet , comme l'avoue Saint Augustin , dans tout le physique & le métaphysique la volonté de Dieu est la nature même des choses. Ce qui arrive incessamment, n'arrive qu'en conséquence de cette volonté toute-puissante , & qui ne peut jamais se manquer à elle-même. Les effets les plus ordinaires, les choses les plus miraculeuses, partent également de sa main ; & en ce sens on peut dire avec le même Saint Augustin, que tout est naturel ; c'est-à-dire , que tout provient de la puissance supérieure & vivifiante de Dieu , & que le surnaturel n'est autre chose que les merveilles qu'il produit de tems-entems contre ce qui nous est connu des Loix de la Nature , & qu'il a jugé à propos de nous découvrir. Ainsi il ne peut y avoir de surnaturel à l'égard de Dieu , puisqu'il est le Créateur & le Conservateur de toutes choses , & que son empire immuable embrasse le métaphysique , le physique & le moral. Ses doigts se jouent , pour ainsi dire , sur un fond si riche & si immense.

Voss. in
Libro Va.
riar. Ob-
serv.

Au reste il n'y a point de Sciences ni d'Arts que les Séres ou Chinois n'ayent cultivez , & qu'ils ne cultivent encore ,
même

même de ces Arts destinez au plaisir & de ces Sciences purement curieuses. Ils ont des Livres de Philosophie, de Morale & d'Histoire, qui sont d'une très-grande antiquité. Tels qu'ils les ont reçus des mains de leurs Ancêtres, tels ils les conservent, sans aucun changement ni aucune altération. Le fol amour de la nouveauté ne les passionne point. Ils ont encore les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes usages, la même maniere de penser, qu'ils avoient autrefois. Les anciens établissemens qui regardent le bien public, y subsistent toujours : on les entretient, on les répare, & ce n'est point une raison pour eux de les abandonner, parcequ'ils sont anciens.

Mais ce qui distingue la Chine des autres pays de l'Europe, c'est que la même langue s'y parle depuis le commencement de la Monarchie, & qu'on n'y a jamais été curieux d'en apprendre d'étrangères. Cette espece d'immobilité de la langue a mis les Chinois en état de repasser leurs origines, d'entendre leurs plus anciens Auteurs, de perpétuer, pour ainsi dire, leurs pensées & leurs sentimens, de n'en point avoir qui ne fussent à eux : au-lieu que les autres Nations en moins de trois siècles ont vu changer tout leur langage, sans pouvoir

88 HISTOIRE CRITIQUE

pouvoir y apporter de remede. Il sembloit qu'un nouveau peuple venoit s'établir sur les ruïnes de celui qui dispa-
roissoit. Ainsi, faute d'entendre le lan-
gage de ses Ancêtres, on laissoit périr
tous leurs titres & tous leurs monu-
mens : on croyoit inventer bien des
choses qui avoient été dites, & on an-
nonçoit au Public des découvertes qui
ne l'étoient que de nom. Ce fut peut-
être sur un pareil fondement que les
Egyptiens reprocherent aux Grecs qu'ils
seroient toujours enfans, & qu'on ne
verroit chez eux mûrir aucune Science.

III.

Des étof-
fes qu'ils
faisoient
ancienne-
ment.

Je remarquai en passant, que les Sé-
res, dont l'industrie n'avoit point de
bornes, réussissoient autrefois à faire des
étoffes d'un goût particulier. Ils se ser-
voient pour cela de certains arbres qui
croissoient dans leurs forêts, & dont
les feuilles étoient hérissées d'un duvet
blanc assez semblable à de la laine. Ces
feuilles ayant trempé quelque tems dans
l'eau, ils les en ôtoient pour les pei-
gner, & il en tiroient un fil souple, &
propre à être mis en œuvre par des
mains intelligentes. La fabrique de ces
étoffes ne subsiste plus : on trouve ce-
pendant en Egypte des arbres fort épais,

&c

& qui portent une espece de laine dont les Arabes font de la toile assez fine. C'est ainsi que la Nature, qui sçait se reproduire de tant de façons différentes, dédommage ces mêmes Arabes du lin & du chanvre qu'elle leur a refusé.

J'ajouterai encore ici, qu'il paroît que les Anciens avoient une double espece de soye, & qu'ils sçavoient également l'employer, soit pour l'ornement des Temples, soit pour les usages domestiques. L'une venoit des vers à soye, dont le travail ingénieux fut d'abord connu des Séres, qui en profitoient sans bruit & sans éclat pour fabriquer des étoffes agréables à la vue, & qu'ils vendoient dans les commencemens au poids de l'or. Cette heureuse mécanique demeura long-tems parmi eux sous le sceau du secret, & elle ne parvint que de proche en proche aux autres Nations de l'Orient, trop avides de nouvelles parures pour n'avoir point enfin réussi à se l'approprier. L'autre espece étoit produite par des Insectes assez semblables aux Araignées, que nous ne connoissons que trop. L'Eté, ces Insectes filoient leur soye à l'ombre de quelques grands arbres; & l'Hyver, dit *In Eliac.*
Pausanias, on les renferme dans de petites cellules, & on les y nourrit avec de la mie de pain. *poster.*
Si

V. les
Mém. de
l'Acad. des
Scienc. an-
née 1710.

Si les Anciens n'ont point surfait en cette matiere, on doit les louer infiniment d'avoir sçu tirer un pareil secours des araignées : secours qui devoit sans doute relever à leurs yeux des Insectes, qui d'ailleurs paroissent si vils & si méprisables. Des Physiciens modernes ont voulu renouveler cet usage, & leurs premieres tentatives méritent de grossir la Liste curieuse qu'on pourroit dresser sous ce titre : *Inventa Nova-Antiqua*. Les Nouveautez Anciennes. Mais cette Liste demanderoit une main plus habile & moins passionnée que celle de Gui Pancirole, de Theod. Jansson ab Almelovéen, de George Paschius. Ces trois Auteurs n'ont point assez résisté à l'aveugle admiration qu'ils se sentoient pour l'Antiquité. On tirera plus de profit de l'ouvrage d'Olaus Borrichius, Professeur tout ensemble en Poësie, Botanique & Chimie dans l'Université de Coppenhague. Il a fait voir que tout ce qui a été découvert d'utile dans les siècles passez, se trouve dans le nôtre, & que ce qu'on a négligé méritoit de l'être, ou a été remplacé par des inventions plus brillantes,

I V.

Des Phé-
niciens.

Autant que les Séres dont je viens de
parler,

parler , étoient fermes & inaccessibles aux Etrangers , autant les Phéniciens étoient généreux & communicatifs. Ce furent eux qui se répandant dans la Grece à la suite de Cadmus , la tirerent de l'affreuse barbarie où elle languissoit , & qui lui inspirèrent le premier goût de la Philosophie. Souvent on est plus estimable par le soin qu'on prend de former des élèves & de se faire des concurrents , que par l'avantage de réussir soi-même.

V.

Les principales découvertes qu'on attribue aux Phéniciens , sont l'Arithmétique , le Ciel mieux observé & mieux connu , le Commerce assujetti à des Loix exactes , & ces Loix appuyées sur l'utilité publique ; enfin l'Art de naviger & de combattre par mer. De tout tems les hommes ont senti qu'ils avoient mutuellement besoin les uns des autres , & qu'aucun pays , quelque fertile & quelque cultivé qu'il fût , ne pouvoit se passer de tous les autres. Sans doute que la Nature a pris cette précaution , & pour conserver dans le monde une espece d'égalité , qui pourtant ne paroît égalité qu'à de certains yeux , & pour animer l'industrie qui se méconnoîtroit elle-même.

Qu'ils ont été les inventeurs de la Navigation.

elle-même au milieu d'une extrême abondance. Ce besoin réciproque a fait naître le Commerce, & après plusieurs tentatives, la Navigation : sans quoi le Commerce n'auroit pu se faire, ou du moins ne se seroit fait qu'avec des fatigues, des longueurs, des dangers incroyables.

On assure que la navigation commença par des radeaux sur la Mer Rouge. A ces radeaux succéderent les *Longa navis*, des barques taillées par l'avant & par l'arrière ; & peu-à-peu d'autres espèces de vaisseaux & de galeres, qui recevoient aussi peu-à-peu de nouvelles perfections. Les Phéniciens avides de s'enrichir, & plus curieux encore à mesure qu'ils s'enrichissoient, saisirent promptement ces différentes inventions : & comme ils ne pouvoient reculer par terre les bornes de leurs Etats, ils songerent à se former sur la mer un Empire nouveau, & dont ils ne fussent redevables qu'à leur industrie & à leur hardiesse. Il en falloit infiniment de l'une & de l'autre, & plus sans comparaison qu'il n'en faut aujourd'hui, pour tenter au milieu des abîmes un chemin sans trace, & où il est aussi périlleux d'avancer que de reculer en arrière. Strabon rapporte que peu d'années après la guerre de Troye, les Phéniciens se hazarderent

dèrent à passer les Colonnes d'Hercule, & à braver le terrible Océan. Ils sont les premiers qui ayent entrepris des voyages de long cours, & qui bravant les difficultez, ayent osé perdre de vue, pour ainsi dire, leur Patrie. C'étoit à eux aussi que les Rois d'Egypte & de Perse, que les Juifs mêmes s'adressoient, pour avoir des Charpentiers, des Pilotes & des Matelots; pour se fournir des bois, des fers & des autres ustenciles qui regardent la Marine. Les erreurs où étoient les Anciens sur la figure de la terre qu'ils croyoient bornée de tous côtez par la mer, ont long-tems retardé les progres de la Géographie. C'est aux risques qu'ont bien voulu courir les premiers navigateurs, qu'elle doit ses premiers accroissemens. Il faut oser en toute matiere, il faut se roidir contre les obstacles renaissans : le succès n'est guères que la récompense du génie, qu'une suite de l'audace.

L'emblème sous lequel les Phéniciens représentoient l'Univers conduit & gouverné par une Nature bienfaisante, étoit un serpent tourné en rond, & qui mangeoit sa propre queue. Ils vouloient encore désigner par-là que rien ne meurt, rien ne s'éteint; que l'Univers dans ses entrailles une source de vie, une force inépuisable qui le renouvelle sans cesse.

Les

94 HISTOIRE CRITIQUE

Les Egyptiens , pour exprimer les mêmes idées , se servoient d'un cercle peint de bleu & parsemé de flâmes , au milieu duquel se voyoit un serpent avec une tête d'épervier. Les flâmes , ajoutoient-ils , signifient les attributs de la Divinité , & le cercle , la Divinité elle-même : c'est pourquoy il est si souvent répété dans la Table d'Isis , qui contient une espece de Cours de Théologie figurée & hiéroglyphique.

En examinant les avantages mystérieux que les Anciens attribuoient aux serpens , j'en ai quelquefois recherché la cause. Il me semble en gros , que tout cela n'a été imaginé que d'après celui qui tenta Eve dans le Paradis Terrestre , & fit tomber Adam : sans quoi le mystère de la Rédemption n'auroit pu s'accomplir. Ainsi les Histoires Sacrées , prises à contre-sens , ont donné cours aux superstitions les plus folles & les plus étendues. On peut se ressouvenir ici de quelques Bibles anciennes , où le serpent séducteur est représenté avec un visage de femme , un air persuasif & insinuant , pour marquer toute son éloquence.

V I.

Des Indiens proprement dits.

Vers le milieu de l'Asie & dans les Indes

Indes proprement dites, fleurissoient les Gymnosophistes, que Magasthene divise Apud Strab. l. 15.
 en Germanes & en Brachmanes. Eux seuls avoient le droit d'étudier, & ce qui est le plus bel appanage de l'étude, d'instruire les autres. Ils demeuroient ensemble dans une liaison tendre de mœurs & de sentimens : ils ne connoissoient point cette basse jalousie qui dégrade si fort les Gens-de-Lettres, & qui pourtant n'est que trop ordinaire parmi eux. Ils avoient des revenus fixes & assurez qui leur procuroient l'utile & le commode, qui les laissoient étudier sans aucune distraction. Combien de talens ont été anéantis par l'injustice de la fortune, ou par le peu de discernement des personnes en place ! Combien de fois le mérite humble & timide a-t-il été abandonné dans l'obscurité, d'où il ne cherchoit point à sortir !

Mr. Hyde soupçonne que le nom de Brachmanes vient par corruption de celui d'Abraham. Ce Patriarche, ajoute-t-il, a été connu & respecté de tous les Orientaux ; & on trouve encore en Perse d'anciens Manuscrits, où les Indiens sont nommez ses disciples, sa postérité sçavante. Ce qui s'accorde avec le récit de Bérose & de l'Historien des Juifs, qui assurent l'un & l'autre qu'Abraham avoit acquis un grand nombre

De Rel. veter. Pers. c. 2.
 Jos. Ant. l. 1.
 V. Euf. Præp. E. de vang. l. 9.

de connoissances, & qu'il les semoit libéralement dans ses voyages. Sa route, pour ainsi dire, n'étoit qu'une longue trace de lumiere. Je croi devoir ici rejeter cette conjecture de Mr. Hyde, y ayant grande apparence que le nom de Brachmane, ou comme on l'abrege sur les lieux, de Brame, tire son origine du mot *Brum*, qui dans la langue sçavante des Indes signifie un homme éclairé & prudent, un homme qui sçait se conduire lui-même. J'avouerai cependant qu'il reste encore dans tout l'Orient, même à la Chine & au Japon, beaucoup de traces de Judaïsme. On y observe différentes coutumes qui ressentent tout-à-fait le génie de Moïse : on y remonte à plusieurs époques, qui appartiennent incontestablement aux seuls Hébreux : on y trouve des Temples d'une figure particuliere, qui sont consacrez à des Divinitez dont les noms approchent assez de ceux de David & de Salomon.

Il est assez difficile de déterminer d'où peuvent venir des traces si sensibles de Judaïsme. Les uns les attribuent aux voyages qui se faisoient à Ophir, en supposant que sous ce nom on doit entendre la Presqu'Isle Occidentale de l'Inde, ou deçà le Gange. Les autres mieux fondez, ce me semble, ont recours à l'histoire

l'Histoire de Salmanasar qui ayant détruit le Royaume d'Israël, & entraîné les dix Tribus en captivité, les dispersa dans tout l'Orient. Ces Tribus sont effacées depuis long-tems : mais il y a apparence qu'une partie de leurs mœurs & de leurs coutumes subsiste encore parmi leurs Peuples, à qui elles s'unirent par des mariages & d'autres alliances semblables.

En général, les Gymnosophistes menotent une vie très-dure & très-laborieuse. Non seulement ils se refusoient toutes sortes de plaisirs, même ceux qui ne sont que des délassemens d'esprit ; mais encore ils se gênoient & se tourmentoient de dessein prémédité, comme si la Nature n'avoit pas pris toutes les précautions nécessaires pour nous rendre malheureux. Un Brachmane, par exemple, s'occupoit tout le jour à regarder fixement le Soleil : un autre passoit des mois entiers dans la même situation, & au milieu des sables ardens qui rendoient cette situation encore plus insupportable. Chacun enfin avoit son genre de supplice volontaire, & s'imaginait par ce moyen honorer davantage l'Etre suprême. Quelle extravagance de se croire plus vertueux, en préférant une certaine posture à toutes les autres ? Et se condamner à cette postu-

re, n'est-ce point s'imposer un joug vainement rigoureux? Tertullien se raille avec raison de ceux qui vouloient qu'on ôrât son manteau avant que de faire sa prière, & qu'on s'assît immédiatement après l'avoir faite. Saint Jean de Damas parle de certains Hérétiques de son tems, qui tout remplis de superstitions & de petitesse, n'appouvoient que les prières qu'on prononce à haute voix, & en dansant. Toutes les autres leur sembloient inutiles & défectueuses.

C'est des Indiens, ou plutôt des Orientaux en général, que sont venus les prosternemens, les gémissements, les divers panchemens de tête & du corps; enfin toutes les marques extérieures de respect & de déférence. Ces marques ont passé peu-à-peu dans l'Occident, moins déplié, moins démonstratif au-dehors. Une Histoire curieuse & la plus curieuse de toutes, si cependant on pouvoit la compiler & remonter aux anciennes sources, se seroit de détailler les raisons & les motifs qui ont procuré l'établissement des principales cérémonies, & des pratiques autorisées dans chaque Religion. On découvroit là-dessus une infinité de différences & de variétéz, qui feroient bien connoître le fond de l'esprit humain. Car l'attention de l'esprit étant si pénible & si difficile à conserver, on

a eu recours aux choses extérieures, & on a pensé qu'au défaut de cette attention, elles pourroient suppléer à ce que Dieu demande, à ce qui lui est dû : & l'homme toujours distrait, toujours des-occupé, y trouvoit parfaitement son compte. Ainsi chaque Nation a diversifié ce culte extérieur, suivant son goût & ses penchans, suivant la maniere de saisir les objets auxquels elle s'affectionnoit davantage.

La vie si austere des Gymnosophistes Indiens leur donnoit une grande liberté de penser, & de dire généreusement ce qu'ils pensoient. Leur imagination n'éroit point subjuguée, ni par l'éclat des grandeurs, ni par celui des dignitez. Alexandre ayant eu la curiosité de les voir, fut étonné du ton dont ils lui parlerent, de la hardiesse avec laquelle ils le reprirent de cette humeur inquiète & odieuse à tous les autres, qui le rendoit l'ennemi ou plutôt le bourreau du Genre-Humain. Dandamis même, le plus considérable d'entr'eux, refusa ses présens. Un autre se mit à rire, en considérant la nombreuse suite de ce Prince ambitieux : On vit à moins de frais, lui cria-t-il, & plus tranquillement, dans nos retraites. Qu'on me permette ici cette courte réflexion. Rarement un Philosophe content de son ob-

scurité se trouve-t-il avec ces hommes vains & superbes, dont tout le mérite consiste dans le faste extérieur qui les enveloppe : mais aussi quand ils se trouvent ensemble, que de part & d'autre ils doivent être surpris & décontenancez !

A l'égard des sentimens de ces Gymnosophistes, ils n'ont point changé depuis l'âge le plus reculé. Plusieurs d'entr'eux faisoient profession ouverte d'Athéisme, & malgré cela ils vivoient avec beaucoup de sagesse & de retenue, ils remplissoient exactement tous les devoirs de la Société. Cette Secte d'Athées subsiste encore, & on ne voit chez elle aucun culte extérieur de Religion, pas même de ces ornemens qui sont si communs dans les Indes, & qui désignent je ne sçai quelle idolâtrie civile & politique. Mais tous les autres reconnoissoient un Dieu qui anime, qui remplit, qui pénètre l'Univers de toutes parts : & même Saint Clément Evêque de Rome, ou plutôt l'Auteur d'un Livre des *Reconitions*, qui est très-ancien, remarque que cette opinion a régné de tems immémorial parmi le plus grand nombre des Gymnosophistes. Ceux qu'on sur-nommoit *Genanes* ou Hommes spirituels, ajoutoient que le corps est une espece de masque, & que l'ame ne peut jamais être plus malheureuse ni plus disgraciée que

que pendant cette vie. Saint François Xavier observe dans une de ses Lettres, qu'ayant surpris la confiance d'un Brachmane très-habile, il lui avoit avoué deux choses : Premièrement, qu'il y a un Dieu maître du Ciel & de la terre, seul en état de répandre des graces, seul digne d'être adoré. Secondement, que les Idoles ne sont que des représentations de mauvais Génies. *Mais gardez-vous bien*, continua le Brachmane, *de divulger cette Doctrine parmi le Peuple : elle n'est point à sa portée, & la politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute Divinité.* C'étoit-là un des principaux points de l'ancienne Philosophie. Ne vous laissez point, disoit-elle, de chercher la vérité : mais si vous avez le bonheur de la découvrir, n'en faites part qu'à un petit nombre de gens d'élite. Tous les autres veulent être menez impérieusement, veulent être subjugués; ce qui est impossible de faire, à moins qu'on ne leur dérobe le fond des choses, à moins qu'on ne cherche à les séduire par des mensonges flatteurs & qui les éblouissent.

● Aujourd'hui les Brachmanes sont encore les seuls dans les Indes, qui ayent le droit de cultiver les Sciences, & ils semblent si jaloux de ce droit, qu'ils ne laissent échapper au-dehors que quelques

Extrait
d'un Manuscrit
composé
par Dom
Fran. Rocio
Arch. de
Cran-
ganor.

ques foibles rayons de la lumiere dont ils se croient pleins. Leur Tribu est la plus noble & la plus considérable de toutes, & même on la regarde autant au-dessus de celle dont on tire les Rois, que la sagesse & les connoissances utiles sont au-dessus des grandeurs & du pouvoir dont les Rois abusent si facilement. Les Sciences que cultivent ces Brachmanes, & où ils réussissent à proportion de ce qu'ils se sentent de force & de génie, se peuvent réduire à dix-huit.

La premiere est une espece de Grammaire, qui contient les principes & les fondemens du *Grandham* : c'est la langue privilégiée dont ils se servent pour écrire, & pour converser ensemble. Les autres Sciences s'entresuivent avec assez de justesse, & on monte comme par degrez, du simple & du facile, à ce qu'il y a d'épineux & de compliqué. La dernière enfin s'appelle *Veddata* ou *Vendata*, ce qui veut dire la fin, le terme de toutes choses. C'est aussi une espece de Méthaphysique & de Théologie, que les Brachmanes reçoivent non par voye d'examen, mais avec une pleine & rapide soumission. Il se trouve peu de Novateurs entr'eux, parcequ'ils sont dans la pensée décourageante qu'on ne peut point ajouter à ce que leurs Ancê-

tres

tres ont pensé : mais aussi ils n'avancent, ils ne perfectionnent rien. L'esprit s'use à rester immobile, à ne point faire d'efforts ni de tentatives, mais aux risques de s'égarer.

VII.

A la suite des Indiens marchent les Des Perles. Perses, dont les Philosophes se nommoient Mages par excellence. Ces Philosophes étoient dans une extrême considération, également recherchés à la Cour & à la Ville, plus connus même chez les Grands que parmi le Peuple. On leur confioit l'éducation des Prin-
Cie. l. 1. de Divin.
ces, & ils tiroient de cette éducation le privilege de leur annoncer en tout tems la vérité, de la porter aux pieds du Trône où elle paroît si rarement. Aucun Roi n'étoit même couronné qu'il n'eût subi une es-
Suid. in Magis.
pece d'examen pardevant les Mages, & Darius
porph. de Abit. l. 4.
fils d'Hystaspe crut s'honorer beaucoup, en faisant graver sur son tombeau, qu'il avoit été parfaitement instruit dans toutes leurs connoissances. Or, suivant
In Alcib.
Platon, ces connoissances renfermoient trois choses; les règles de la Justice & de la Politique, dont l'une regarde les Sujets, & l'autre des Etrangers; les exem-

E 4 ples

ples de vertu héroïque qu'offre l'Histoire; enfin ce qu'on appeloit en Perse la médecine de l'ame : & sous ce dernier nom on tâchoit de faire connoître aux jeunes Princes les avantages de la sobriété & de la tempérance, qualitez si nécessaire à tous ceux que la fortune élève au-dessus des autres, & qu'ils ont tant de peine, tant de répugnance à pratiquer.

Les Mages étoient Théologiens & Philosophes. Ce double mérite les enorgueillissoit au point d'abuser quelquefois de leur crédit & de leur pouvoir.

Diog.
Laërt. in
proemio.

Entant que Théologiens, ils ne vouloient ni Temples ni Autels. Ils se plaignoient ouvertement qu'on diminuoit la majesté de Dieu, de celui qui remplit tout par sa présence & par ses bienfaits, en renfermant, pour ainsi dire, cette majesté dans des murailles. Tout l'Univers, ajoutaient-ils, annonce sa grandeur & sa puissance : tout l'Univers par conséquent lui doit servir de Temple & d'Autel. Où le peut-on mieux connoître & adorer, que là où il s'est peint avec le plus d'avantage? *Le Ciel est mon Trône*, dit Dieu lui-même, *& la Terre mon marchepied. Quelle est la maison que vous me bâtiriez, & où seroit le lieu de ma demeure?* Aussi, quand les Perses vouloient satisfaire aux devoirs

Herod. l. 1.

Cic. de Leg.
l. 1.

de

de la Religion, ils se retiroient sur les montagnes les plus élevées ; & là ils se prosternoient devant Jupiter, c'est-à-dire, devant le Ciel même qu'ils croyoient tout pénétré de la Divinité ; là ils faisoient leurs différens sacrifices.

On assure que les Egyptiens sont les premiers qui se soient apperçus, que sans un culte sensible & des cérémonies extérieures, la Religion ne pouvoit subsister : ils sont aussi les premiers qui aient dressé des Temples & des Autels, afin que ceux qui pensoient de la même manière s'y pussent rassembler à certains jours de l'année, & que se trouvant réunis, ils s'excitassent à des sentimens mutuels de douceur & d'humanité. Avant que Salomon eût bâti le Temple, monument le plus superbe que des mains mortelles pouvoient élever, les Juifs eux-mêmes ne sacrifioient que sur les hauts lieux.

Entant que Philosophes les Mages rapportoient l'origine du Monde, la théorie des Astres, la formation des élémens, sous les noms empruntez & la généalogie des Dieux. Ils chantoient même au milieu de leurs sacrifices une espèce de Théogonie ou de Poème sacré sur la manière dont tout ce qui existoit avoit insensiblement pris naissance. Cette Théogonie réduite à peu de termes, & dépouillée d'un certain faste poéti-

Spenc. de
Leg. Hebr.
ritual. l. 1.

que étoit une véritable Cosmogonie; ce qui avoit fait dire à Plutarque , excellent connoisseur en ces matieres, que toute la Théologie des Anciens ne renfermoit au fond que des Traitez de Physique enveloppez de Fables.

Orig. con-
tra Cels. l.
4. & 6.

Les Mages outre cela croyoient une espèce de Métempsychose Astronomique , toute opposée à celle que Pythagore avoit apprise chez les Indiens. Ils s'imaginèrent que les ames après la mort étoient contraintes de passer par sept portes ; ce qui duroit plusieurs millions d'années, avant que d'arriver au Soleil , qui est le Ciel empyrée ou le séjour des Bienheureux. Chaque porte différente par sa structure étoit aussi composée d'un métal différent , & Dieu l'avoit placée dans la Planette qui préside à ce métal. La premiere se trouvoit dans Saturne , & la dernière dans Venus. Comme rien n'étoit plus mystérieux que cette Métempsychose , les Mages la représentoient sous l'emblème d'une échelle très-haute , & divisée en sept passages consécutifs dont chacun avoit sa marque , sa couleur particulière. Et c'est ce qu'ils appelloient la grande révolution des corps célestes & terrestres, l'entier achèvement de la Nature.

A l'exemple des Mages , plusieurs Philosophes anciens ont pensé que les
ames

ames alloient habiter successivement toutes les Planettes qui tournent autour du Soleil, & qu'elles se purifioient par une vertu secrete à mesure qu'elles s'en approchoient. C'étoit-là le centre de leur félicité. Ces mêmes Anciens regardoient tout le reste de l'Univers comme orné de quelques globes lumineux & quelques sphères crySTALLINES, destinées seulement pour le plaisir des yeux. S'ils avoient sçu que les Etoiles fixes sont aussi des Soleils, & qu'il y a grande apparence qu'elles sont accompagnées de Planettes, qui ont autant de droit à avoir des Habitans que celles de notre Tourbillon solaire; combien les travaux & les voyages des ames n'auroient-ils pas augmenté? Quelques-uns ont cru que l'usage de compter par semaines, qui est très-ancien dans tout l'Orient, a pris son origine de cette Metempsychose Astronomique, regardée autrefois comme un mystère de Religion. Cet usage, suivant Dion Cassius, passa des Perses & des Egyptiens à tous les autres Peuples. Mais il y a plus d'apparence qu'ils en furent redevables aux Juifs, qui seuls avoient la clé de l'Histoire de la création du monde.

VIII.

De l'adoration des Astres.

Voss. de Idol. l. 2.

C'est ici le lieu de faire observer que la plus ancienne Idolâtrie, & peut-être la plus excusable de toutes a été l'adoration des Astres. On en trouve des vestiges chez presque toutes les Nations du monde. Moïse Maimonide croit même qu'elle a précédé le Déluge, & il en fixe la naissance vers le tems d'Enoch. C'est aussi le sentiment de la plupart des Rabbins, qui assurent que ce fut-là un des crimes que Dieu châtie par les eaux du Déluge. Je ne détaillerai point ici leurs raisons qui sont combattues par les Saints Peres & par les meilleurs Interprètes de l'Ancien Testament; & je tomberai d'accord avec ces derniers, que l'Idolâtrie n'a commencé qu'après le Déluge. Mais en même tems je dois avouer qu'elle fit des progrès si rapides & si contagieux, que les origines de tous ces grands Peuples qui tirent leur naissance ou des enfans ou des petits-enfans de Noé, en furent tachées. Ils étoient également remplis d'eux-mêmes, également portés à l'orgueil & à l'indépendance qui en est la suite naturelle. Joseph n'hésite point à dire que le mal avoit gagné les esprits les plus raisonnables, que tout adoroit & ser-
voit

voit les Dieux étrangers, que tout étoit plongé dans une ignorance humiliante. Abraham osa le premier condamner l'opinion vulgairement reçue, & briser les Idoles de Tharé son pere : En quoi il donna l'exemple à tous ceux qui ont assez d'étoffe pour annoncer la vérité au hazard de choquer le plus grand nombre. Les Juifs, hors quelques intervalles d'égarement, se conserverent dans la créance de l'unité de Dieu, sous la main duquel ils étoient si particulièrement. Ils ne méconurent point le grand Ouvrier, pour admirer les beautés innombrables de l'Ouvrage.

Il faut cependant convenir, que si le Peuple Hebreu n'a point adoré les Astres, il les a du moins regardez comme des Etres intelligens qui se connoissent eux-mêmes, qui obéissent aux ordres de Dieu, qui avancent ou retardent leur course ainsi qu'il le leur prescrit. Origene va encore plus loin, & il soupçonne que les Astres ont la liberté de prêcher & de se repentir de leurs fautes. Sans doute que lui qui allégorisoit toutes choses, prenoit à la lettre ce Passage de Job : *Les Cieux & les Astres ne sont pas purs devant Dieu.* Que d'erreurs grossieres sont nées de l'ignorance de l'Astronomie ? Combien les découvertes modernes nous ont-elles dévoilé

de

Pasn Hist.
des Juifs
L. 3.

de véritez capitales , de points importants! Encore aujourd'hui les Juifs s'imaginent, non que les Astres sont animez, mais qu'ils ont chacun un Conducteur qui régle leurs mouvemens & les empêche de s'égarer. Et quand en preuve du mystère de la Trinité on leur allegue ce Passage de la Genese: *Dieu dit, Faisons l'homme à notre image*: ils répondent que Dieu parloit alors aux Anges, devenus les Conducteurs des Etoiles & des Planettes.

Platon remarque dans son Cratyle, que les premiers Habitans de la Grece ont suivi l'exemple des Barbares, & qu'ils ont aussi adoré les Astres, dont la lumiere bienfaisante renouvelle toute la Nature. Et comme ils voyoient que ces Astres étoient emportez par un mouvement rapide & continuel, sans cependant se confondre les uns avec les autres, ils les appellerent *Θεοί*, du mot Grec *θεω*, qui signifie *courir*. Qui pourroit penser que le nom respectable de Dieu eût une origine si frivole?

Macrob.
in somn.
Scip. l. 2.

Cic. l. 1.
Quæst.
Tuscul.

En général, les Anciens croyoient que tout ce qui se meut de lui-même & d'une maniere réglée, participe bien sûrement à la Divinité; & que le principe intérieur par lequel il se meut, est non seulement increé, mais encore exempt de toute altération. Cela supposé, on voit

voit que dans la pensée où étoient les Anciens, que les Astres se mouvoient d'eux-mêmes, ils devoient nécessairement les regarder comme des Dieux, comme les Auteurs & les Conservateurs de tout l'Univers. C'est en partie sur un semblable raisonnement que Platon fonde sa démonstration de l'immortalité de l'ame. *Elle est plus ancienne que le corps, disoit-il, elle lui est supérieure, puisqu'elle le voit naître, se former insensiblement, acquérir toute sa perfection, décroître enfin. Elle exerce une sorte d'autorité sur tous les objets qui l'entourent : elle les appelle, les renvoie, les fait succéder les uns aux autres, les confond & les anéantit quand elle veut.*

In Phæd.

Quoiqu'il en soit de cette espèce de démonstration, dont on se moqueroit justement aujourd'hui, je dirai que plusieurs personnes très-instruites dans les Langues Orientales, conviennent que toute l'Asie n'a adoré sous divers noms que les mêmes Déitez, c'est-à-dire, les Astres. Elles ajoutent que ces divers noms, en remontant à leurs racines, signifient *la promptitude, la vitesse, se hâter, aller toujours* : ce qui donne l'intelligence d'un grand nombre de cérémonies & de pratiques de Religion, qui étoient observées par les Orientaux ; comme de faire des pèlerinages, de danser

112 HISTOIRE CRITIQUE

ser en rond autour des statues de leurs Dieux, de les élever sur des chars de triomphe, & de traîner ces chars de village en village; enfin de se bâtir des demeures au sommet des montagnes les plus escarpées.

Seld. de
Diis Syris
c. 2. & 3.

Calmet,
ubi supra

Au reste c'étoient le Soleil & la Lune qui par leur éclat & leur lumière se rendoient dignes des principaux hommages dont le Peuple superstitieux honoroit les Astres. Le Soleil se nommoit le Roi, le Maître, & le Souverain; & la Lune la Reine, la Princesse du Ciel. Tous les autres globes lumineux passoient ou pour leurs Sujets, ou pour leurs Conseillers, ou pour leurs Gardes, ou pour leur Armée. L'Ecriture Sainte paroît elle-même s'accommoder à ce langage. *Jofias fit jeter hors du Temple, dit-elle, tous les vaisseaux qui avoient servi au culte de Baal & d'Asera, & de la Milice du Ciel.* Encore si ces expressions avoient été poétiques & figurées, on pourroit les excuser en faveur de leur noblesse ou de leur agrément. Mais les Anciens les prenoient au pied de la lettre, & dans toute la rigueur philosophique.

V. Pfalm.
135.

» Aveugles qu'ils étoient, ne voyoient-
» ils point que c'est le Seigneur qui a
» fait les Cieux avec une souveraine in-
» telligence, qui a affermi la terre sur
» les eaux, qui a fait de grands Lumi-
» naires

» naires , sçavoir le soleil pour présider
 » au jour , la lune & les étoiles pour
 » présider à la nuit : tout cela parceque
 » sa miséricorde est éternelle ?

Théodoret , en voulant piquer les Payens sur le culte qu'ils rendoient encore de son tems aux Astres , fait une réflexion qui me paroît très-sensée. Le Souverain Arbitre de la Nature , dit-il , a doué ses Ouvrages de toutes les perfections dont ils étoient susceptibles. Mais comme il a craint que l'homme foible & timide n'en fût ébloui , il a entremêlé ces mêmes Ouvrages de quelques défauts & de quelques imperfections : afin que d'un côté ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans l'Univers s'attirât notre admiration , & que de l'autre ce qui s'y trouve d'incommode & de difforme nous ôtât la pensée de lui rendre aucun culte Divin. Ainsi , de quelque éclat , de quelque lumière dont brillent le Soleil & la Lune , il ne faut qu'un simple nuage pour effacer l'un en plein midi , & pour obscurcir l'autre pendant les plus belles nuits de l'Été. Ainsi la Terre est une source inépuisable de Trésors , elle ne ressent aucune vieillesse , elle renouvelle ses libéralitez en faveur des hommes laborieux , & leur fournit abondamment tout ce qui sert à la vie. Mais de-peur qu'on ne fût ren-
 té

té de l'adorer & de lui offrir des respects qu'elle ne mérite point, Dieu en a fait le Théâtre des plus grandes agitations, le séjour des maladies cruelles & des guerres sanglantes. Parmi les animaux utiles se trouvent les serpens venimeux, & parmi les plantes salutaires se cueillent des herbes qui empoisonnent. Une telle réflexion méritoit, ce me semble, d'être placée à la tête de tous ces Ouvrages modernes, où l'on a tâché avantageusement de démontrer l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature. Mais il falloit en même-tems convenir des imperfections & des défauts qui s'y rencontrent, puisqu'elles ne servent pas moins à confirmer cette même existence.

Je ne rapporterai point ici les différens noms sous lesquels chaque Peuple révéroit le Soleil & la Lune, appelez pour cela les Dieux Myrionymes. Je me contenterai seulement de faire deux remarques importantes. La première, c'est qu'on leur donnoit souvent les mêmes titres d'honneur & de respect, on les confondoit ensemble. De là vient que l'Antiquité Payenne attribuoit les deux sexes à toutes ses Divinités, ou plutôt les adoroit sous les deux sexes, en répétant cette formule : *soit que vous soyez Dieu, ou Déesse.* Il y en

y en a encore des preuves dans plusieurs Inscriptions & plusieurs Médailles Grecques. La seconde remarque , c'est que si l'on invoquoit plus particulièrement le Soleil sur les hauts-lieux & les toits des maisons , à la lumière & en plein jour ; on invoquoit de la même manière la Lune dans les bocages & les vallées , à l'ombre & pendant la nuit. Et c'est à ce culte secret qu'on doit rappeler l'origine de tant d'actions indécentes , de tant de coutumes folles , de tant d'Histoires impures , dont il est si étonnant que des hommes d'ailleurs sensés & raisonnables aient pu faire une matière de Religion. Mais de quoi ne sont point capables ceux qui viennent à s'oublier eux-mêmes , qui font céder la lumière de l'esprit aux rapides égaremens du cœur ?

I X.

A cette adoration des Astres tenoit De l'adoration du
celle du Feu , entant qu'il est le plus noble des Elémens & une vive image du Feu.
Soleil. On ne voyoit même autrefois , In *Æneïd.*
suivant la remarque de Servius & le bel l. 1.
Hymne que Callimaque a dressé à Apollon , aucun sacrifice ni aucune Cérémonie Religieuse où il n'entrât du feu.
Celui qui servoit à parer les Autels , & à
con-

consommer les victimes qu'on immoloit aux Dieux , étoit traité avec beaucoup d'égards & de distinction. On feignoit qu'il avoit été apporté du Ciel , & mis sur l'Autel du premier Temple que Zoroastre avoit fait bâtir dans la Ville de Xiz en Médie. On n'y jettoit rien de gras ni d'impur , on n'osoit même le regarder fixement : *Tanta gensium in rebus*
 L. 1. *frivolis*, s'écrie Pline , *plerumque Religio est*. Pour en imposer davantage , les Prêtres Payens toujours fourbes & imposteurs , entretenoient ce feu secrètement , & faisoient accroire au Peuple qu'il étoit inaltérable & se nourissoit de lui-même. Cette erreur surtout avoit lieu à Rome dans le Temple de Vesta , à Athenes dans celui de Minerve , à Delphes dans celui d'Apollon ; & quoique ce fussent peut-être les Villes du monde où il y avoit le plus de finesse & de pénétration d'esprit , on ne laissoit pas d'y être trompé , comme dans les bourgades les plus grossières.

En quelques contrées d'Asie régnoient des sacrifices bizarres & cruels , comme si la Religion pouvoit rien ordonner qui fût contraire à l'humanité : c'étoit d'offrir à Moloch ou Baal des enfans choisis , & de les faire périr au milieu des flâmes , en les renfermant pour l'ordinaire dans de grands paniers d'osier. Il
 est

est vrai que cette coutume cessa depuis d'être si meurtrière. On se contentoit ou de tenir quelques momens les jeunes victimes sur le feu privilégié, ou de les faire passer rapidement entre des tisons allumés : ce qui suffisoit pour mettre le sceau à la consécration. Et je m'étonne que la plupart des Interprètes de l'Ecriture aient hésité sur la double manière dont cette cérémonie doit s'expliquer. On en trouve quelques vestiges en France & en Allemagne, où la veille de Noël, les peres de famille ont soin d'allumer un grand feu & d'y présenter leurs enfans à différentes reprises. N'est-ce point là un reste assez frappant de l'ancienne coutume ?

Mais le lieu du monde où l'on révéroit davantage le feu, étoit la Perse. Il y avoit des enclos fermés de murailles & sans toit, où l'on en faisoit assidument, & où le peuple soumis venoit en foule à certaines heures pour prier. Les personnes qualifiées se ruinoient à y jeter des essences précieuses & des fleurs odoriférantes ; ce qu'elles regardoient comme un des plus beaux droits de la Noblesse. Ces enclos ont été connus des Grecs sous le nom de *Pyreia* ou *Pyratheia* : les Voyageurs modernes en parlent aussi d'un air étonné, & les regardent comme les plus anciens monumens de la Superstition. Le

118 HISTOIRE CRITIQUE

L. 8. Le culte du Feu avoit mis les Perses en regard avec les Egyptiens, qui par un autre tour d'esprit adoroient l'Eau. Les premiers avoient pour emblème un brasier ardent, & les seconds un vaisseau de terre tout chargé d'Hiéroglyphes, & percé d'une infinité de petits trous. On donnoit à ces sortes de vaisseaux, dont plusieurs nous restent encore, le titre de Dieux Canopes, & ils ont pour couvercles des têtes d'hommes ou de femmes tournées assez gracieusement. Vitruve rapporte que dans les grandes Cérémonies les Prêtres Egyptiens remplissoient un vase d'eau, & l'ornoient avec beaucoup de magnificence : ils le mettoient ensuite sur une espece de Théâtre Public. Tout le Peuple se prosternoit au-devant de ce vase, les mains élevées vers le Ciel, & rendoit grace aux Dieux des largesses infinies dont ils avoient comblé les hommes. Le but de cette Cérémonie étoit d'apprendre que l'eau, ou l'élément humide, avoit donné la vie & le mouvement à tout l'Univers. Ainsi un Sçavant Pere de l'Eglise remarque-t-il d'après Platon, que les Anciens ne parloient jamais de ce qui s'étoit passé avant le Déluge, qu'ils n'en avoient même aucune idée, & qu'ils datoient le commencement de toutes leurs Histoires, du monde couvert d'eau.

Les

Les Romains, qui adoptoient les Idolâtries les moins excusables, ne manquèrent point celle du Feu. Ils avoient des Temples superbes pour le conserver, & des Vierges attentives pour en avoir soin; & quand par leur négligence il venoit à s'éteindre, on les punissoit rigoureusement. Ni l'âge ni la beauté, ni la naissance ne pouvoient sauver les coupables. Cependant à la fin de chaque année on laissoit mourir ce Feu, & on le rallumoit l'année suivante avec un long détail de paroles Mysterieuses: car de tout tems le Mystere a été l'appanage de l'ignorance & de la crédulité. De la même maniere, quand les Perses sentoient un de leurs Rois près de la mort, ils éteignoient le feu dans toutes les Villes principales; & pour le rallumer, il falloit que son Successeur fût couronné. Alors finissoit le deuil de la Nation, & la joye publique sembloit renaître.

Je me persuade facilement que les Juifs ont beaucoup servi à étendre le culte du Feu, & peut-être même à l'annoblir. Mais celui qu'ils se vantoient de posséder, avoit une origine plus sérieuse. Deux fois il étoit descendu du Ciel: la premiere, sur l'Autel dans le Tabernacle, à la consécration d'Aron & de ses fils pour l'ordre de Prêtrise; & la seconde, sur l'Autel dans le fameux Tem-

Temple de Salomon, le jour de sa Dédicace. Ce feu étoit gardé jour & nuit, par des Lévites défrayez de tout, & de peur qu'il ne vînt malheureusement à s'éteindre, on avoit de surcroît une lampe perpétuelle, allumée à ce Feu Sacré. Les Docteurs Juifs croient qu'il subsista jusqu'à la destruction du premier Temple par les Chaldéens : après quoi il n'y eut plus dans le second que du feu ordinaire ; mais constamment entretenu. Cet usage dure encore dans toutes les Synagogues, où l'on voit en petit ce que le Temple de Jérusalem offroit avec plus de grandeur & d'étendue.

Ce furent, dit-on, les Dactyles du mont Ida qui les premiers découvrirent le feu, ignoré jusqu'alors & pourtant si nécessaire, soit dans les Arts qui ne peuvent se passer de son secours, soit par rapport aux besoins multipliez de la vie. Ces Dactyles, qui portoient encore les noms de Cabires, de Curetes, & de Corybantes, selon les lieux où ils avoient choisi leur demeure, étoient des Philosophes très-inventifs. Les Trésors de Science & de lumière qu'ils ouvrirent aux hommes, engagèrent les hommes reconnoissans à les mettre au rang des demi-Dieux. Et pouvoit-on mériter cet honneur à plus juste titre, que d'avoir introduit l'usage du feu, ou comme

comme on doit l'entendre, à mon avis, d'avoir facilité par le moyen du feu les principales opérations des Arts manuels qui en dépendent ? Car c'est aux Curètes que la Grece doit l'établissement de tous ces Arts, dont le détail est devenu presque infini pour nous. A l'égard de Diodore de Sicile, il en attribue & l'heureuse découverte & les progres à Vulcain qui régna en Egypte, & qui fut toute la vie attiré par une noble curiosité. Bien-tôt il trouva la maniere de fondre l'or, l'argent, le fer, le cuivre, & de rendre par-là ces métaux ductiles & malléables. Il en traça même plusieurs leçons aux Ouvriers, & leur apprit à combien d'usages devoit s'appliquer le feu, celui qui de tous les agens a le plus de puissance & le plus de vivacité. Dans quelques Médailles Romaines, on trouve Vulcain avec la Légende : *Regi Artis*, & Saint Augustin l'appelle judicieusement, *Deus Artium*. L. 5.

X.

L'ancien culte des Etoiles & des Planètes composoit encore toute la Religion des Arabes, & particulièrement des Sabéens qui occupoient l'Arabie Heureuse. Ce fut même de l'attachement extraordinaire qu'ils avoient pour

oeulte, qu'il prit le nom de Sabaiſme.
 Ubi ſuprà Mr. Hyde, Profefſeur célèbre dans l'U-
 c. 1. 2. & 3. niverſité d'Oxford, le diſtingue en an-
 cien & moderne. Selon lui, l'ancien
 n'avoit rien de bas ni de criminel : il
 conſiſtoit à adorer l'Etre Suprême en
 préſence des Aſtres & du Feu ; ce que
 les Platoniciens appellerent depuis ado-
 rer le Dieu inviſible en préſence des
 Dieux viſibles. Trop grand, trop pur,
 trop élevé au-deſſus des hommes, les
 Sabéens ne croyoient pas pouvoir com-
 muniqueſ par eux-mêmes avec cet Etre.
 Dans cette vuë, ils chercherent des
 Médiateurs pour s'en approcher hum-
 blement, & pour en obtenir des bien-
 faits. Le Soleil, la Lune, les Etoiles
 leur parurent propres à cet emploi, ſoit
 qu'ils les regardaſſent comme animez,
 ſoit plutôt qu'ils les cruſſent ſoumis à
 des intelligences qui gouvernoient tous
 leurs mouvemens. Ils s'adreſſerent donc
 à ces intelligences, à ces Etres moyens,
 qu'ils ſuppoſoient pouvoir faire la com-
 munication entre Dieu & les hommes,
 & la faire d'autant plus aiſément, que les
 Aſtres leur ſembloient comme ſuspen-
 dus entre la terre & la demeure de l'E-
 tre Suprême. Mais cet ancien Sabaiſme
 dégénéra peu-à-peu : ce que les yeux
 ne pouvoient apercevoir fut oublié, &
 tous les reſpects ſe tournerent vers ce
 qu'on

qu'on voyoit. De-là vint le culte religieux qu'on rendit aux Astres, & par cet enchaînement que les erreurs ont entr'elles, l'Astrologie, Science vaine & ridicule, mais qui flatte les deux passions favorites de l'homme; la crédulité, en lui promettant qu'il percera dans l'avenir; & son orgueil, en lui insinuant que sa destinée est écrite dans le Ciel.

Quoique les Chrétiens des premiers siècles fussent très-attentifs sur toute leur conduite, ils n'échaperent pourtant point au soupçon d'adorer le Soleil; & cela, parceque toutes les Eglises étoient situées de manière, que ceux qui y entroient pour prier, & qui regardoient l'Autel principal, avoient le visage tourné vers l'Orient. Je ne parle point des Hypsistaires, Hérétiques reconnus, qui au culte du Soleil joignoient je ne sçai quel mélange de Christianisme & de Judaïsme.

Nous n'avons plus rien aujourd'hui touchant la Philosophie des Sabéens: nous ne sçavons point aussi ce que c'étoit que les Sages de Théman, dont parle le Prophète Jérémie, qui se plaint que toute leur habileté les avoit abandonnez. Ce que Moïse Maimonide en rapporte fourmille de fables, & n'est appuyé que sur les Livres apocryphes & indignes de toute créance. Je croi que

124 HISTOIRE CRITIQUE

ces Livres ont été composez vers la naissance de Mahomet, & encore par des Auteurs qui n'étoient point guéris du culte idolatrique, ni des folies du Platonisme moderne. Le Rabbin Moïse lui-même, peu convaincu de ce qu'il avance, paroît se jouer de la crédulité publique. Le plus souvent un Auteur, faute de s'instruire ou d'avoir une certaine étendue de génie, est trompé le premier, & trompe ensuite les autres. Mais peut-on pardonner à ceux qui abandonnent lâchement les intérêts de la vérité, & qui pour s'attirer des admirateurs, ou pour plaire aux personnes qui veulent s'assujettir les esprits, débitent avec un air d'assurance ce qu'ils sont fort éloignez de croire ?

CHAPITRE IV.

- I. Des Chaldéens. II. Qu'ils étoient divisez en quatre Sectes. III. Des Oracles Chaldaïques. IV. Origine de la Divination. V. Des bons & des mauvais Génies, & de leurs différens Ordres. VI. Des Philosophes Egyptiens. VII. Remarques générales sur leur Théologie. VIII. S'ils ont eu quelque connoissance de la Chimie.

I. La

I.

LA plus ancienne Monarchie dont Des Chal-
 parle l'Histoire profane, assez con- déens.
 fuse pourtant sur ce point comme sur
 une infinité d'autres, est celle des Chal-
 déens ou Assyriens. Occupez à faire la
 guerre, & à étendre leurs conquêtes
 dans cette premiere enfance du Monde
 où la force decidoit de tout & étouffoit
 la voix de la raison, ils ne laisserent
 point de cultiver les Arts & les Sciences,
 dumoins autant qu'ils pouvoient les cul-
 tiver. Ils établirent même des Ecoles
 publiques à Babylone, qui étoit la Ca-
 pitale de leur Empire, le centre de tou-
 tes les affaires : & ces Ecoles où l'on
 se rendoit des régions les plus éloignées,
 durèrent jusqu'au tems de Nabucodono-
 sor & du Prophete Daniel. On sçait
 encore que lorsque l'Empire des Assy-
 riens, affoibli & presque ruiné, passa
 aux Medes, & ensuite aux Perses, Ba-
 bylone fut toujours remplie de Sçavans,
 qui quoique déchus de leurs anciens
 privilèges, se conservoient toujours une
 sorte de crédit & de réputation. Py-
 thagore, & après lui d'autres Grecs,
 avides d'instructions, vinrent les con-
 sultier, & apprendre sous leurs yeux l'As-
 tronomie & la Physique. Aucun peu-

Cic. de Divin. l. 1. ple n'avoit des observations si anciennes ni si exactes que ces Assyriens, qui par la situation de leur pays, sous un ciel toujours clair & toujours serein, se portoient d'un commun accord à étudier les mouvemens & le cours des Astres.

Scal. Epist. 242. ad R. Tomps. La Chaldée de-plus ayant été nettoyée & défrichée peu après le Déluge, conservoit plusieurs restes d'antiquité, qui la faisoient presque remonter jusqu'à la premiere origine du Monde.

- L. 6. Pline rapporte qu'on voyoit de son tems à Babylone quelques vestiges du Temple de Bélus surnommé Jupiter, & plus recommandable encore par les bienfaits qu'il sçavoit répandre de toutes parts, que par les Etats qu'il avoit conquis. Il y a grande apparence que ce Temple est le même que celui dont parle Diodore de Sicile, & que Sémiramis avoit fait élever à l'honneur de son pere. Il étoit particulièrement destiné aux Sçavans de Babylone, pour s'y retirer & y faire leurs observations Astronomiques, tant vers l'Orient que vers l'Occident.
- L. 2. *Aucun Architecte*, ajoute le même Diodore, *n'en a jamais pu donner le plan, ni déterminer la véritable hauteur.* C'est-là sans contredit ce qui a fait croire que Bélus étoit Inventeur de l'Astronomie. Souvent on félicite les Princes, & on leur fait honneur de ce qui se traite seulement

lement sous leurs regards , de ce qui participe à leurs libéralitez.

Quoiqu'il en soit , Bélus fut celui qui forma à Babylone le Collège des Philosophes , ou des Prêtres sçavans. Il les exempta des charges & des impositions dont on accabloit le peuple docile & porté sans aucun murmure au joug : il leur assigna même un quartier séparé , où ils pussent jouir du repos & de la tranquillité qu'on rencontre si rarement au milieu du grand monde. Sans doute que ces richesses & ces commoditez obligerent les Prêtres reconnoissans à révéler Bélus , & à le mettre au nombre des Dieux. La reconnoissance a plus fait d'Apothéoses , que la crainte ou le respect. Les Bienfaiteurs usurpent le plus noble avantage de la Divinité , un de ses plus beaux droits. Est-il étonnant après cela qu'on les respecte après leur mort , qu'on leur offre des sacrifices ? *

Suivant le témoignage de Cicéron , Ubi supra. les Philosophes qui fleurissoient à Babylone étoient les plus anciens Philosophes du monde : & Joseph assure qu'ils Antiq. l. 1. communiquèrent aux Egyptiens les premiers traits & les premiers élémens des

F 4

Sciences,

* Deus est mortali juvare mortalem. Plin. Hist.
l. 2.

Sciences, surtout de l'Astronomie. Les sources les plus éloignées ne sont pas les moins respectables; car il est beaucoup plus difficile à la raison de sortir de l'ignorance où elle est plongée, que de suivre le fil une fois trouvé de la vérité.

I I.

Qu'ils
étoient di-
visés en
quatre Sec-
tes.

On apprend du Prophete Daniel, que ces Philosophes étoient divisez en quatre Classes, qui malgré leurs occupations différentes, se réunissoient cependant pour obéir à un Chef ou Président commun. Rien n'avoit plus l'air d'une Monarchie, quoique cet air convienne peu aux Gens-de-Lettres.

Les premiers se nommoient *Chartumim* ou *Hhartumim*, & ce nom indiquoit un certain genre de Curieux, qui se mêloient particulièrement d'annoncer l'avenir. On ignore de quelle industrie, de quel art ils se servoient pour cela: mais je soupçonne que c'étoit en examinant de près la physionomie & les allures de ceux qui venoient les consulter. Il se trouve en chaque homme je ne sçai quoi de décisif, soit dans le port, soit dans les manieres, soit dans un certain enchaînement de passions, qui pourroit presque faire deviner à-coup-sûr tout ce qui doit lui arriver.

Les

Les seconds appelez *Asaphim*, se li-
vroient à la Physique & à l'Histoire Na-
turelle; & comme ces deux Sciences
ne sont estimables qu'autant qu'elles se
tournent à l'utilité publique, ils avoient
soin de divulguer de tems en tems tout
ce qu'ils trouvoient d'avantageux, soit
à la culture des terres, soit à la con-
servation & à l'œconomie des familles.
On croit qu'il faut tirer du mot *Asaph*
ou plutôt *Ascaph*, les termes Grecs
ασαφς & *ασαφης*; & cette étymologie ne
doit point paroître extraordinaire, ni
amenée de trop loin: Car les Grecs
allant puiser la Philosophie chez les
Orientaux, s'approprièrent sans aucun
doute le nom dont les Orientaux se
servoient pour désigner leurs Philo-
sophes.

Les troisièmes s'appelloient *Mecash-
phim*, & c'étoient des Médecins, des
Botanistes, qui aparemment pour se
donner plus de relief & pour imposer
aux crédules, tantôt se vantoient de char-
mer les serpens & toutes sortes d'ani-
maux venimeux, tantôt se servoient de
fumigations & de cérémonies magiques.
Comme leur vertu toute extérieure n'é-
toit point à l'épreuve des présens, les
Rois les employoient dans les occasions
délicates pour se défaire de leurs enne-
mis, & pour exercer une vengeance

d'autant plus sûre qu'elle étoit plus secrète.

Les derniers enfin , nommez *Chaschdim* , & plus respectez que les autres , étudioient constamment l'Astronomie , & gouvernoient tous ceux qui avoient le fol orgueil de penser que leur sort est écrit dans le Ciel. Cette espece d'erreur que le succès favorisoit quelquefois , & qui devenoit par ce succès même plus dangereuse , plus générale , attiroit un grand nombre d'Etrangers à Babylone , & ces Etrangers donnoient unanimement le nom de *Chaschdim* ou de Chaldéens à tous les Sages & à tous les Scavans de cette grande Ville , nom qui fut dans la suite affecté à ceux qui faisoient profession d'une Théologie occulte & superstitieuse. L'Histoire Romaine en fournit des preuves incontestables , & les Empereurs proscrivirent souvent toutes ces doctrines , qui gâtoient les jeunes esprits , & troubloient l'ordre des familles accoutumées malheureusement au frivole.

Mais à l'égard des premiers Chaldéens , on ne peut douter qu'ils n'enseignassent des choses utiles & instructives , puisque Daniel ne dédaigna point de se mettre à leur tête , lui qui étoit éclairé de l'Esprit d'en-haut. Auroit-il voulu approuver publiquement ce qu'il
auroit

auroit condamné en secret? Un pareil soupçon ne peut tomber sur Daniel, qui, quoiqu'il eût vieilli dans les intrigues de Cour, n'avoit point appris à se tromper lui-même, ni à tromper les autres. Que cette louange appartient à peu de Ministres d'État!

III.

Il est triste que nous n'ayions rien d'exact ni d'original sur cette ancienne Philosophie de Babylone. Ce qui nous en reste, ce sont des morceaux informes & dépareillez, plutôt des apparences de vérité que des vérités mêmes. Je regrette beaucoup les Mémoires qu'avoit recueilli de Bérose, Prêtre de Béryste. C'étoit un Ecrivain sûr & judicieux, qui même en compilant travailloit de génie. Les Athéniens faisoient un si grand cas de ses talens & de son éloquence, qu'ils lui dressèrent une statue avec une langue dorée. Je ne dis rien des Oracles Chaldaïques publiez sous le nom de Zoroastre, & souvent imprimez avec de longs Commentaires. On s'apperçoit aisément & presque au premier coup d'œil, que c'est un Ouvrage hazardé depuis la naissance de Jesus-Christ, où les hommes tonnèrent mieux ce qu'ils devoient à

132 HISTOIRE CRITIQUE

la Divinité. Car outre plusieurs expressions nouvelles, détournées & prises en un sens contraire à celui de toute l'Antiquité, on trouve encore dans cet Ouvrage, je ne sçai quel faux air de Platonisme, fondé sur les froides rêveries des Gnostiques & des Valentinien

V. Nat.

Alex. in

Sæculi pri-

mi parte I.

art. 15.

Il faut porter le même jugement des deux Livres attribuez à Mercure Trismégiste, dont l'un a pour titre *Asclepius*, & l'autre *Pymander*. J'y reconnois la main tremblante & incertaine d'un Ecolier qui dégradoit, qui avilissoit le Christianisme, en voulant l'associer aux dogmes de Platon. En voici un exemple assez remarquable. L'Auteur du *Pymander* assure que la plus grande de toutes les calamitez est de mourir sans enfans. Pour châtiment, » dit-il, on est livré aux Démons & » on revient ensuite sur la terre; mais » sans avoir aucun sexe, sans pouvoir » espérer aucune prééminence. Et c'est- » là une punition qui se fait de l'a- » vis du Soleil. Il faut par conséquent » se garder de tous ceux qui dédaignent le mariage, & qui n'osent s'assujettir à ce qu'il a d'importun & de gênant.

Dans les trois premiers siècles de l'Eglise, on s'imaginoit pouvoir vaincre les Juifs,

Juifs, les Payens, & leur communiquer le don inestimable de la Foi, en supposant à leurs principaux Personnages des Traitez artificieusement écrits, & où s'entrevoyoient quelques linéamens du Christianisme. Ce zèle inconsideré partoît d'un motif très-louable, & par-là même il mérite d'être excusé. On peut faire armes de tout, quand on songe moins à abattre son ennemi, qu'à lui montrer son tort, qu'à le rappeler à son devoir. Mais ce reproche ne doit point tomber sur l'Eglise en général; car Jesus-Christ qui la protège d'une maniere spéciale, lui ayant promis son assistance pour discerner les véritables preuves de la Religion, surtout celles qu'offre l'Ecriture; est-il surprenant que sans son aveu, quelques particuliers se soient trompez, en attribuant à des Auteurs des Livres qu'ils n'avoient point faits?

IV.

Le génie des Chaldéens, comme on Origine de l'a pu voir, se tournoit volontiers aux la Divina-
choses d'éclat, à ce qui étoit reyêtu tion.
d'un appareil pompeux. C'estpourquoi
ils se piquoient d'avoir des observations
Astronomiques très-anciennes, comme
si cette antiquité leur pouvoit être de
quelque

134 HISTOIRE CRITIQUE

Apul. in
Apologiâ.

Arnob.
l. 1. & 2.

quelque usage dans le Gouvernement, semblables à cela aux Princes & aux Gentilshommes, qui s'attribuent une longue suite d'Ancêtres, & qui se glorifient d'avantage d'un mérite à demi oublié, qu'ils ne cherchent à s'en procurer un réel par leurs vertus. Ces mêmes Chaldéens donnerent cours à la Divination, née peu de tems après le Déluge, puisqu'on en rapporte l'origine à Cham un des fils de Noé, & inventeur aussi de la Magie. Il falloit que l'homme eût un penchant bien rapide à s'égarer, puisqu'un événement tel que le Déluge, si affreux dans toutes ses circonstances, ne pouvoit l'arrêter. A peine distinguons-nous les objets qui nous environnent, & qui sont, pour ainsi dire, de plein-pied avec nous. Comment pourrions-nous connoître ceux qu'un long éloignement dérobe à notre vuë, ou qui sont encore enfoncez dans les sombres replis de l'avenir?

La Divination au commencement n'étoit, suivant les apparences, qu'un art ingénieux & subtil, qui à force de réflexions sur ce qui étoit déjà arrivé, tâchoit de découvrir ce qui pouvoit arriver dans des conjonctures à-peu-près semblables. Mais cet art intéressoit trop l'amour-propre, avide de tout ce qui peut le flatter, pour en demeurer-là. Il s'ac-

s'accrut d'une infinité de manieres, surtout en passant par les mains des Egyptiens & des Grecs. Ces deux peuples osèrent en faire une Science dans les formes, accompagnée d'un long détail de règles & de préceptes : & ce qui paroîtira dumoins aussi extraordinaire, tout le monde se réunit pour regarder cette Science comme quelque chose de sérieux.

Bien-tôt on partagea la Divination en deux branches, dont l'une fut nommée la Naturelle ou la Theurgique, & l'autre l'Artificielle. Cette dernière s'exerçoit par les Astrologues, par les Augures, par ceux qui jettoient le sort, qui interprétoient les prodiges & les tonnerres, qui consultoient les entrailles encore fumantes des victimes. Tous ces hommes, pour séduire avec plus d'adresse, & pour se mettre en même tems à l'abri d'un examen importun, s'étoient liez à la Religion par différentes chaînes. Ils osoient avancer, que non-seulement l'avenir leur étoit connu; mais qu'ils pouvoient encore à leur gré disposer des événemens. Mais dans quelle source les Anciens avoient-ils puisé cette Divination artificielle? Qui leur en avoit donné la clé? Tout ce qui arrive dans la Nature n'arrive-t-il point par l'enchaînement; par la suite
des

136 HISTOIRE CRITIQUE

des Loix générales que Dieu a établies ? Peut-on penser qu'il les changera en faveur de quelques particuliers, qui ignorent même ce qu'ils demandent ? Et quand il le fait par rapport à l'ordre de la Grace, n'y reconnoît-on point cette Providence éclairée, qui se manifeste d'autant plus que ses œuvres sont moins communes, & qui oblige jusqu'aux Magiciens de Pharaon à s'écrier : C'est ici le doigt de Dieu ?

Pour la Divination naturelle, on la regardoit comme un mouvement soudain, mais céleste, qui se faisoit sentir ou dans un profond sommeil, ou pendant quelque transport sacré, quelque extase involontaire. Cette Divination auroit n'étoit pas fort répandue : elle supposoit comme un principe constant, que toutes les âmes sont des parcelles & des écoulemens de la Divinité ; que malgré leur union à des corps, elles entretiennent une correspondance cachée & réciproque entr'elles ; qu'enfin les âmes plus parfaites se communiquent dans certaines occasions aux moins parfaites, & leur revelent l'avenir. Mais la difficulté étoit de démêler ces occasions favorables, de ne point les manquer par des actions indécentes. Ce système devint dans la suite le système favori des Platoniciens.

Quel-

Quelques Juifs ont encore renchéri sur cette Divination naturelle, & ils ont voulu décider quelle langue employent les ames pour converser les unes avec les autres. Le Rabbin Jochanan, fils de Zochaï, trouva peu après la prise de Jerusalem, que cette langue étoit l'Hébraïque, *la plus courte, disoit-il, & la plus expressive de toutes.* Quelle découverte!

V.

L'étude que faisoient les Chaldéens Des bons
de l'Astronomie, ne pouvoit manquer & des mau-
de leur dessiller les yeux sur l'existence vais Gé-
d'un Etre infini & tout-puissant. Mais nies, & de
cet Etre leur paroissoit trop sublime, leurs diffé-
trop concentré en lui-même, trop dis- dres.
proportionné aux hommes, pour s'oc- Plat. in
cuper de leurs besoins si étendus tout Timæo, &
ensemble & si variez. C'est pourquoy in Convi-
ils établirent un grand nombre d'Etres vio Jambl.
moyens, disposez par étages & plus puis- de Myste-
sans, plus éclairez les unes que les autres; riis. Apul.
afin de remplir le vuide immense qui de Dæm.
se trouve entre les hommes & Dieu. Socrat.
Ces Etres sont toujours en mouvement,
toujours en action: ils tiennent le mi-
lieu entre deux extrémités si éloignées
& de caractère si différent: ils font,
pour ainsi dire, passer de main-en-main
les

238 HISTOIRE CRITIQUE

les vœux & les prieres que les hommes adressent à Dieu , & rapportent aux hommes les graces & les bienfaits dont Dieu les comble en échange. Tout l'Univers seroit dégradé & presque anéanti , sans ce commerce réciproque , sans les doubles phénomènes de cette action & de cette réaction. Je croirois volontiers que l'idée en fut prise par les Chaldéens sur l'Echelle mystérieuse que Jacob vit en songe , & qui servoit aux Anges à descendre du Ciel sur la Terre , & à remonter de la Terre au Ciel. Tout au haut se découvroit dans un nuage la Majesté Divine.

Plut. de Orac. celsat.

Orig. contra Cels. l. 5.

V. Stanl. de Philos. Chald.

V. etiam Euf. Præp. Evang. l. 5.

Suivant cette allégorie , les Chaldéens n'admettoient que trois genres d'Etres : Premièrement , celui qui n'a point commencé & ne doit point finir ; Dieu : Secondement , ceux qui ont eu commencement & n'auront point de fin ; les Anges , les Démon , les Génies : Troisièmement , ceux qui ont commencé & qui finiront ; les hommes avec tout l'empire sublunaire , où le vrai & le beau ne paroissent que comme certains traits de lumière , encore très-affoiblis dans une nuit obscure. Ces derniers Etres sont tous malheureux par les changemens , par les révolutions subites , par les malheurs interminables à quoi ils sont

Ubi suprà, sujets. *Leur vie , dit Apulée , est un détail*

tail de mort, un dépérissement continuel. Pour les Démon & les Génies, on doit les regarder comme les yeux, les oreilles, les mains de celui qui les a créés pour être ses Lieutenans & ses Messagers. Ils voyent tout, ils entendent tout; rien n'échappe à ces natures moyennes & intermédiaires. Dieu est le seul qui se suffise à lui-même, qui renferme tout le reste de l'Univers; mais il est dans un éloignement si prodigieux, que les Sages mêmes se perdent en voulant penser à lui.

Sallust. de
Diis &
mundo, c.
2.

Cette opinion étoit très-répandue parmi les Chrétiens des trois premiers siècles de l'Eglise, & le célèbre George Bull, dans sa Défense de la Foi de Nicée, convient que la plupart des Pères ne pouvoient se persuader que Dieu élevé comme il est au-dessus des créatures, fit passer son action immédiatement jusqu'à elles. Il en laissa d'abord le soin aux Anges, appelez pour cela sa manifestation, sa puissance principale. Mais à la venue de Jesus-Christ, le gouvernement du monde invisible changea tout-à-fait, & le Dieu-Homme réunit en lui la force partagée des Anges & des Démons.

A ces trois genres d'Etres, répondent trois étages différens. Le premier, destiné à celui qui est infini, brille d'une lumière

140 HISTOIRE CRITIQUE

lumiere pure & originale, d'une lumiere qui ne peut s'éteindre. Aussi les Prophetes représentent-ils toujours Dieu comme enveloppé d'un manteau de feu, comme assis sur un trône de flâmes ardentes. Le second étage qui sert de demeure aux Génies, aux intelligences moyennes, ne reçoit la lumiere que par échapées; & cependant elle y est encore assez vive, comme on peut le voir dans le Soleil & les Etoiles fixes. Le troisième étage enfin par comparaison au premier, est le séjour des ténèbres, où regnent l'oubli & le silence, où regne la mort plus cruelle encore. Il me paroît que les Poëtes ont pris de là occasion de feindre leur enfer. Selon Lucien, ce qui gêne le plus les morts dans l'autre vie, c'est qu'il n'y a qu'une seule couleur, & que faute de lumiere, tous les objets se ressemblent & sont uniformes.

Windet,
de vitâ
funct.
statu,
Sect. 2.

Voilà un abrégé de la Philosophie Chaldaïque, telle dumoins que les Grecs nous l'ont transmise. Je ne rapporterai point les autres singularitez que ces mêmes Grecs ont risquées à l'occasion des Génies, ni leurs différens ordres, ni leurs différens noms, ni les cérémonies nécessaires pour s'attirer leur estime & leur confiance. Tout ce détail, peu utile par soi-même, ne mérite

te

te encore d'être lû qu'en Grec ou en Latin.

Il me suffira de faire deux remarques considérables , & qui applaniront un grand nombre de difficultez. La première, c'est que les Anciens , peu accoutumés aux idées métaphysiques, croyoient que la pensée, l'intelligence, l'esprit ne consistent que dans un mouvement très-vif , & encore dans un mouvement de rotation. Le feu & la lumière , ajoutoient-ils , étant les corps les plus subtils , les fluides les plus déliés qui soient dans la nature ; Dieu par conséquent doit être un feu tout pur , une lumière toute brillante. A l'égard des ames , elles sont composées d'air. La seconde remarque, c'est qu'il faut envisager le système des Démons & des Génies , comme la principale clé du Paganisme. Ce système a surtout affermi le culte Idolâtrique , en remplissant l'Univers de ces sortes de Démons & de génies ; en supposant que les uns rendent des oracles ; que les autres exigent des prières , des vœux , des sacrifices ; qu'il y en a dans l'air , dans les forêts , sur les montagnes ; enfin qu'on ne peut être heureux qu'avec leur secours. Je ne fais ici qu'effleurer cette matière, traitée avec plus d'étendue dans l'Ouvrage qu'Antoine Van-Dale , Médecin

142 HISTOIRE CRITIQUE

decin Anabaptiste de Haërlem, a fait imprimer sur l'origine & les progresz de l'Idolâtrie.

Simon,
Hist. Crit.
du Vieux
Testament

Au-reste, ce système n'a aucun rapport avec celui de l'Ecriture Sainte, qui parle sans aucun détour des bons & des mauvais Anges, qui décrit leurs forces & leurs emplois, qui répète souvent que Dieu se repose sur eux de la conduite des Nations. Cependant les Saducéens osoient avancer, je ne sçai sur quelles preuves, que c'étoit-là une des nouveautez introduites parmi les Juifs, depuis la captivité de Baby'one. Mais pouvoit-on mettre sa confiance en des gens, qui prévenus que l'ame & le corps subissent la même loi, meurent ensemble, ne vouloient point reconnoître des substances immatérielles? Moins coupables que les Saducéens, & peut-être aussi hardis, d'autres Juifs expliquoient métaphoriquement tout le ministère des Anges. *Ces Etres*, disoient-ils, *ces Ministres des volontez de Dieu*, que sont-ils autre chose que les actions mêmes de Dieu personifiées? Plusieurs Chrétiens, de ceux qu'on nommoit Allégoristes, adopterent les mêmes sentimens. Toute leur étude se tournoit, comme on sçait, à fuir la lettre qui tue, & à en tirer des sens profonds & mystérieux.

VI.

Si l'Empire des Assyriens fut le premier qui s'établit après le Déluge, on peut dire que celui des Egyptiens ne tarda point long-tems à le suivre. Il eut même l'avantage d'être mieux policé dès son origine, mieux lié dans toutes ses parties. Au-lieu que les premiers Rois de Babylone étoient tous des Conquérans, & par-là même des ennemis déclarez des hommes; les anciens Rois d'Egypte ne se piquoient en revanche que de procurer à ces mêmes hommes une félicité constante. Aussi ne les louoit-on que de ce qu'ils avoient fait d'utile: leurs éloges en devenoient plus courts, mais plus vrais & plus intéressans. » Un tel Roi, disoit-on, a été » juste & modéré, il se plaisoit dans » l'intérieur de sa famille, il a eu même » des amis: un autre a fait bâtir des » Ouvrages considérables, un Collège, » des Ponts, des Quais pour la commodité publique: sous celui-ci, l'usage » d'un tel remède devint plus commun, » on trouva la maniere de bâtir & de » se loger à moins de frais. Sous celui-là les Impôts furent retranchez, & » la Cour se défendit elle-même les » dépenses superflues. » Heureux le Royaume

Des Philosophes Egyptiens.

Diod. Sic. l. 1. & 2.

Bossuet, Hist. Univ. part. 3.

144 HISTOIRE CRITIQUE

Royaume, dont l'histoire ne présente que de pareils traits !

De Iside &
Osiride.

Plutarque raconte que parmi ces anciens Rois d'Egypte, il y en eut un nommé Minis, plus mou & plus effeminé que ses Prédécesseurs, & par conséquent moins digne de régner. Il tenta toute sorte de voyes pour détacher ses Sujets de la vie sobre, réglée qu'ils menotent auparavant; pour leur faire aimer les richesses & haïr les exercices du corps. Mais après son trépas, ce qui arrive à tous les Princes qu'on n'ose contredire pendant leur vie, sa mémoire fut en horreur, & les Thébains éleverent une colonne quarrée, qui contenoit beaucoup d'injures & d'imprécations contre lui. On sçait que les Egyptiens dégénérèrent, non par degrez, mais tout-à-coup de cette ancienne vertu, dès qu'ils eurent communication avec les Perses, & ensuite avec les Grecs, devenus leurs tyrans & leurs corrupteurs.

Plut. in
Alcibiade.

Ce sont ces derniers qui ont fait des plaisirs & des agrémens une Science à part, qui ont cru qu'on pouvoit entremêler la volupté au sérieux des affaires, qui se plaisoient à rassembler dans un même groupe les différens traits, les différens symboles de Bacchus & de Mars, d'Hercule & de Venus. Une
preuve

preuve de cela, c'est qu'on ne trouve point dans les Langues anciennes, telles que la Syriaque, l'Egyptienne, la Celtique, la Teutonique, aucun terme qui ait rapport à la science des plaisirs, ni qui serve à marquer les raffinemens de l'amour & de la table. La Langue Grecque est la premiere où ces sortes de termes se soient introduits, & où on en trouve une quantité prodigieuse. Il y eut même un Grec qui entreprit de Athen. l. 7. longues courses, pour connoître ce que chaque Province, ce que chaque Ville offroit de plus exquis, de plus agréable au goût; & qui, à la maniere de ceux qui publient la relation de leurs voyages, préparoit une Géographie voluptueuse.

En Egypte, comme dans les autres Pays, les Prêtres étoient les seuls Philosophes. Distinguez par leur état du reste des Citoyens, ils vivoient dans la retraite & dans une grande union de mœurs, ils fuyoient toutes sortes d'ex- Porph. de abst. l. 4. cez, ceux mêmes qu'il est si ordinaire de se permettre sous des noms plus doux. On les appelloit Prophètes titre qui revient à celui d'Orateurs, parcequ'ils étoient chargez de haranguer le Peuple, & de mettre en ordre tout ce qui intéressoit l'Etat & la Religion. Il y a plus. Des trois especes d'Ecritures

en usage chez les Egyptiens , eux seuls & les Princes du Sang avoient connoissance del'Hiéroglyphique, ou de la plus sublime. Cette Ecriture étoit celle des anciens monumens du Pays , & des Colonnes sacrées & des Livres de Mercure Trismégiste. Mais , comme je l'ai déjà remarqué, quoique nous ayions encore aujourd'hui plusieurs de ces monumens , il nous est impossible d'y rien connoître, ni d'y rien déchiffrer. C'est une longue énigme , qui échape aux Antiquaires les plus clairvoyans.

Quelques-uns ont pris occasion de cette obscurité pour mépriser les Hiéroglyphes des Egyptiens; mais je doute qu'ils soient bien appuyez dans leur mépris. Certainement il devoit y avoir autrefois plusieurs connoissances décisives , tant sur l'origine du monde rapportée au systême des deux principes, que sur la grande révolution que souffrit le Globe terrestre par le Déluge. Ces connoissances se trouvoient trop au-dessus de la portée du Peuple , il auroit

Clem. Alex. été dangereux de les lui confier : par Strom. l. 5. conséquent on étoit obligé de se servir

de caractères mystérieux & emblématiques , pour n'en transmettre la mémoire qu'aux vrais Sages, aux Philosophes. De-là naquirent les Hiéroglyphes des Egyptiens, auxquels on doit joindre tout

ce que j'ai dit sur l'Ecriture secrète & l'Ecriture publique, sur la Langue sçavante & la Langue commune des Orientaux. Si cette observation échape, on ne comprendra presque rien à ce qui les regarde, non-plus qu'à ce qui regarde les Israélites. Saint Paul avoue que toute leur Religion ne s'exprimoit que d'une maniere figurative : *Hæc omnia in figuris contingebant illis.*

VII.

La Physique particulière n'étoit pas moins obscure en Egypte, que la générale. Plutarque trouve même qu'on l'avoit traitée d'une maniere si haute & si relevée, qu'elle pouvoit passer pour une vraie Théologie. En effet, les Egyptiens aimoient à personifier toute la Nature : ils peignoient sous les noms, sous les généalogies de leurs Héros ou demi-Dieux, & les monumens des astres, & les vicissitudes des saisons, & les propriétés infinies des corps. C'est à quoi il faut avoir égard, en lisant le Traité d'Isis & d'Osiris que Plutarque nous a l'aislé. Quel étrange labyrinthe que ce Traité, si l'on n'avoit un fil pour s'y conduire ! En voici des preuves que que j'ai choisies.

Remarques générales sur leur Théologie.
De Isis & Osiride.

Les Egyptiens donnoient au Soleil &

à la Lune les noms d'Osiris & d'Isis. Ils les regardoient comme matiez ensemble, comme étant la source, l'origine de toute production. Et c'est sur la terre rendue par eux féconde & abondante, que se font sentir les fruits de ce mariage. Par conséquent tout ce qui respire, tout ce qui vit, hommes, plantes, animaux, forme une même famille, divisée en plusieurs branches. Mais comme parmi les membres de cette famille, les uns sont douez de plus de force & d'intelligence que les autres. Ils sont aussi plus obligez de pourvoir à la sûreté commune. De-là venoit le soin officieux & toujours prêt, que les Egyptiens avoient des plantes, des animaux : soin qui dégénéra bien-tôt en un culte public & même extravagant, qu'on ne pouvoit leur trop reprocher. J'avoue que c'est-là l'endroit ridicule de l'Egypte. Comment un Peuple qui a donné tant de marques de sa sagesse, de son attachement à la vérité, de son goût pour les beaux Arts, pouvoit-il adopter des folies si palpables ? Quel tribut des-honorant ne payoit-il point à l'humanité !

Entre plusieurs coûtumes que les Egyptiens guidez par Sésostris laisserent en Asie, on y retrouve encore l'ancienne affection pour les animaux. Ils sont
soignez,

soignez , prévenus dans leurs maladies , traitez avec plus d'égards que les hommes ; & quand on fait sur cette préférence de justes reproches aux Prêtres Indiens , ils répondent que les hommes ont reçu de Dieu la raison pour se préserver des maux qui les environnent , au-lieu que les animaux n'ont qu'un instinct qui les oblige souvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. L'opinion des Cartésiens , que les bêtes sont de vraies machines, quoiqu'elle révolte l'imagination & souffre de grandes difficultez , a pourtant chassé bien des erreurs. Soupçonneroit-on qu'un tel Paradoxe , malgré les rigueurs de l'Inquisition contre toute nouveauté , eût d'abord germé dans une tête Espagnole ?

Le mariage du Soleil & de la Lune unis ensemble pour fertiliser la Terre , étoit un point tout mystérieux dans le Paganisme. Il se voit encore plusieurs beaux restes d'Antiquité qui y font allusion, & des revers de Médailles, & des bas-reliefs, & des pierres gravées. Quand le voluptueux Héliogabale voulut marier son Dieu, qui étoit le Soleil, il choisit d'abord la Guerrière Pallas dont la statue avoit été apportée de Phrygie. Mais ce projet ayant manqué, on fit venir de Carthage celle d'Uranie, &

on lui donna pour dot toutes les richesses de son Temple. Uranie, que les Africains adoroient avec tant de respect & de vénération, étoit la Lune, & on ne pouvoit guères trouver de nœud mieux assorti. Un Philosophe moderne a publié un Ouvrage de Chymie assez curieux, qu'il a intitulé, *Le mariage du Soleil & de la Lune*. Il prétend que la Terre est le lieu où l'on voit éclore les fruits de cet heureux mariage, dont les deux plus considérables sans contredire sont les métaux parfaits & les pierres précieuses. Plusieurs Astronomes qui suivent en partie cette idée de mariage céleste, appellent les Eclipses de Lune, des adulteres du Soleil & de la Lune; parcequ'il semble dans ces sortes d'Eclipses que la Terre veut s'attirer les bonnes graces du Soleil & les dérober à la Lune, en empêchant qu'elle ne reçoive sa lumiere accoutumée. Mais tout cela n'est qu'un jeu d'esprit.

Outre la Lune à qui on donnoit le nom d'Isis, on le donnoit encore à la Terre; & elle étoit représentée, tantôt sous la figure d'une femme debout & ayant plusieurs mamelles, tantôt sous la figure d'une femme assise & portant sur sa tête un globe, deux serpens, des épis de blé, & une guirlande de fleurs. Sa
robe

robe de-plus étoit bigarrée avec des rubans de divers s couleurs: tous symboles de l'extrême fécondité des richesses immenses de la Terre. C'est ce qu'il est à propos d'observer, pour bien entendre quel étoit le but des Fêtes qu'on célébroit à l'honneur d'Isis, Fêtes encore plus de Politique que de Religion. En effet, les Prêtres Egyptiens avoient deux grandes Cérémonies chaque année: la première à l'approche de l'Hyver, où commençoit le deuil d'Isis pour la mort de son cher Osiris; ce qui signifioit simplement, que la Terre devenoit languissante, inanimée, que toute force de produire lui étoit ravie. La seconde au retour du Printems, où finissoit le deuil d'Isis par la résurrection annuelle d'Osiris; ce qui signifioit encore, que toute la Nature se ranimoit, & que les germes cachez des plantes alloient reparoitre au jour. Aussi appelloit-on Osiris l'œil du monde, & le peignoit-on dans les Temples sous l'emblème d'un sceptre surmonté d'un œil.

Des raisons à-peu-près semblables Luc. de
avoient introduit à Babylone les Fêtes Deâ Syrâ.
d'Adonis. Tout pleuroit avec Vénus à
sa mort, tout ce noyoit avec elle dans
la joye quand il reprenoit une nouvel-
le vie. Adonis étoit le nom du Soleil
parmi les Assyriens. Il y a apparence

que le principal motif de toutes les Fêtes du Printems avoit été de réveiller les Peuples encore retenus par l'Hyver, de les porter à la culture des terres & des jardins, de les rappeler en un mot au travail commun. D'abord elles furent très-simples : on n'y offroit aux Dieux, ni encens, ni parfum ; mais de l'herbe verte qu'on cueilloit soi-même & qu'on élevoit vers le Ciel, comme d'heureuses prémices des productions de la Nature. Mais dans la suite ces Fêtes devinrent l'objet d'un libertinage public, & auquel on ne put faire perdre ce qu'il offroit de honteux, qu'en le couvrant du prétexte de la Religion. C'est ainsi que les mœurs souffrent quelquefois des établissemens qui avoient été formez avec le plus d'ordre & le plus de sagesse.

Cet échantillon fera juger de quelle méthode se servoient les Egyptiens, pour développer les matieres de Physique.

Leur Géographie avoit encore de plus grands défauts, & en général cette Science ne devoit être autrefois qu'un corps informe fondé sur des bruits populaires, sur des observations rapides, sur des choses apperçues au hazard, & de l'œil dont les Voyageurs peuvent les appercevoir. Les Egyptiens avoient trop d'obligation

d'obligation au Nil , dont les accroissemens réglez & salutaires fertilisoient tout le pays , pour ne point honorer ce fleuve de leurs fables. Ils le regardoient comme une Divinité bienfaisante ; ils se flattoient de trouver de grands préservatifs dans son nom ; ils se plaignoient de la mer qui bornoit son cours , & par je ne sçai quel droit de représailles , ils ne vou-
 loient point user de sel dans leurs repas : ce qui mérite d'autant plus d'attention , dit Pline , qu'il n'y a point d'autre pays au monde où l'on n'ait cru le sel nécessaire à la vie , & où l'on n'en ait fait , pour ainsi dire , un cinquième élément. Je soupçonne que les avantages qu'empruntoit l'Egypte du Nil , y avoient répandu le système si naturel à leurs yeux , que toutes choses tiroient leur origine de l'eau : système qui fut dans la suite adopté par Thalès de Milet , & dont on trouve quelques traces dans la seconde Epître de Saint Pierre , *& terra de aqua & per aquam consistens verbo Dei.*

Pier. Valerian. Hiéroglyph. l. 31.

Quoique j'aye déjà dit ma pensée sur ce qui touche les Idolâtries Egyptiennes , comme le sujet est important & donne lieu à beaucoup de réflexions , j'en ferai encore deux nouvelles.

Premierement , il y avoit à Mendès , ville du Delta ou de la Basse Egypte , un

154 HISTOIRE CRITIQUE

In Can. Chron. ad Sæc. 4. Bouc à qui on rendoit des honneurs di-

vins. Le Chevalier Jean Marsham a par-
lé fort au long d'un culte si bizarre ;
mais sans en pouvoir découvrir l'origi-
ne. Pour moi , je trouve que malgré
sa bizarrerie il a été renouvelé dans
tous les siècles. Témoin Pan , Sylvain ,
Silene , les Faunes , les Satyres des
Grecs , tous Dieux ou demi-Dieux ayant
des cornes & d'une lasciveté extraor-
dinaire. Témoin encore le Bouc que
Martin del Rio , Jean Bodin , & tous
les autres Démonographes supposent
présider aux assemblées du Sabbat : as-
semblées qui passent pour aussi chiméri-
ques dans l'esprit des gens raisonnables ,
que pour réelles dans l'esprit des gens
crédules. Les Juifs aussi pendant leur
séjour en Egypte avoient donné dans
quelque erreur semblable , puisque Moï-
se leur défend de sacrifier aux Boucs ,
ainsi qu'ils ont fait autrefois. En
bien comme en mal , les hommes
n'ont point assez d'étoffe pour ima-
giner toujours de nouvelles choses :
ce ne sont presque que les anciennes
vérités ou les anciennes erreurs qu'on
rajeunit.

Secondement , parmi les animaux
qu'adoroient les Egyptiens , le plus cé-
lèbre étoit le Bœuf Apis , nommé par
les Grecs *Epaphus*. On le reconnois-
soit

Pomp. Me-
la, l. 1.

Soit à des signes particuliers, & tels que les Prêtres ne manquoient point de les autoriser avec leur art ordinaire. Mais comme le Dieu ne pouvoit toujours vivre, la difficulté étoit de lui choisir un successeur, & autant qu'on avoit témoigné de tristesse à la mort du premier, autant témoignoit-on de joye quand on avoit recouvré le second. Cambyse passant par l'Egypte, & outré de douleur d'avoir manqué son expédition contre l'Ethiopie, tua de sa propre main le Bœuf Apis; & parceque peu-après il tomba dans une espece de phrénésie, les Egyptiens dirent que c'étoit en punition de sa folle impiété. Jugement assez ordinaire des hommes, qui voyant deux choses s'entresuivre par cet ordre que la nature a établi, ne manquent point de penser, quand c'est leur intérêt de le penser ainsi, que l'une est l'effet de l'autre. Je n'ai garde pourtant d'approuver le procédé de Cambyse; car c'est toujours une mauvaise action que de faire violence à ce qui est regardé comme sacré par un Peuple, quoique ce Peuple se trompe & s'abuse. C'est aussi une mauvaise action que de se moquer des objets de son culte, quoique ridicules en eux-mêmes; mais qui méritent par cela même que ce sont des objets d'un culte religieux, quelque

156 HISTOIRE CRITIQUE
sorte d'indulgence. Ce sont-là des pé-
chez contre la Religion en général *

VIII.

S'ils ont
eu quelque
connois-
sance de la
Chymie.

Olaüs Bor-
rich. de
ort. & pro-
gr. Che-
mæ.

Je m'arrête encore un moment pour
décider une question singulière; sçavoir,
si les Egyptiens ont inventé la Chymie,
& surtout s'ils ont eu le secret de la
transmutation des métaux : secret ou
inutilement recherché jusqu'ici, ou que
ses adroits possesseurs d'umoins cachent
avec un grand soin. Je n'entrerais point
dans le fond de la matiere, où peut-être
je ne contenterois ni ceux qui croient
trop légèrement, ni ceux qui refusent
de croire; où il est presque aussi facile
de tromper les autres par ignorance,
que d'être soi-même trompé par une
crédule & avide précipitation; où enfin
les Connoisseurs vous entendent à demi-
mot, & les ignorans ne vous enten-
droient pas même, quand vous parleriez
d'une voix distincte. Je m'attacherai
seulement à la question de fait, & aux
différentes preuves qui y ont rapport,
dont la première sans doute paroîtra fi-
lée de bien loin.

La

* Joseph dans le quatrième Livre des Antiqui-
tez Judaiques, parle d'une Loi donnée aux Juifs
en ces termes : *Que nul ne blasphème les Dieux que
les autres Nations croient tels.*

La Chymie, dit-on, naquit avant le Déluge, & ce fut-là un des secrets que les Anges amoureux des belles femmes, prodiguerent à la Terre. D'un commerce si inégal & si dépareillé vinrent les Géans, ces hommes encore plus monstrueux par l'atrocité de leurs crimes que par la grandeur de leur taille.

V. quæ
Scal. ad
Eusebii
Chron. ex
Zozimo &
Syncello
mutuatus
est.

Presque tous les Auteurs des trois premiers siècles, Saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Tertulien, Origene, Saint Cyprien, ont été dans cette opinion ; à laquelle il semble que les quatre premiers versets du sixieme Chapitre de la Genese ont donné naissance.

» Car, dit Moïse, depuis que les enfans
» de Dieu eurent épousé les filles des
» hommes, il en sortit des enfans qui
» furent des hommes puissans & fameux
» dans le siècle.

Josephe & Philon ont aussi parlé d'un commerce si peu homogène, & c'étoit-là une des Traditions les plus autorisées parmi les Juifs, & dont les Chrétiens hériterent. » Nous remarquerons, » avoue Clément Alexandrin, que les » Anges ne se pour jouir d'un bonheur durable, se laisserent toucher à la beauté des femmes, & leur découvrirent une infinité de secrets. On connut par leur moyen ce que les hommes n'auroient jamais deviné d'eux-mêmes.

V. præfer-
tim Phi-
lon. de
Giganti-
bus.

De cultu
femin. c.
10.

Scal. in no-
tis ad Eu-
seb. &
Kirch. in
Arca Noë.

» mêmes. » Tertullien dit presque la même chose, & il ajoute que ce furent ces Anges galans & amoureux, qui indiquèrent les mines d'or & d'argent, qui apprirent à teindre en diverses couleurs les peaux des animaux. Pour leur indiscretion, Dieu les maudit, & il ne prodigua ses faveurs qu'à ceux qui avoient su garder le silence. Joseph Scaliger & le P. Kircher, tous deux très-adonnez à la lecture des plus anciens Livres, entrent assez avant & d'une manière curieuse, dans tout ce détail. Ils citent l'un & l'autre celui d'Enoch, qui quoiqu'apocryphe est d'une antiquité considérable, & a même passé pour Canonique dans quelques Eglises d'Orient. Ce Livre rapporte les noms des vingt principaux Conducteurs qui présidoient à la troupe des Anges rebelles & condamnés. Le dixième, nommé Azazel ou Exaël, enseigna aux femmes (& par leur moyen les hommes pouvoient-ils manquer d'en être instruits ?) tout ce qui regarde la nature des métaux & des minéraux, l'art de fondre l'or, l'argent, de les travailler, d'en faire différens ouvrages. Il leur enseigna encore à distinguer les pierres précieuses, à composer des médicamens utiles à la Médecine, &c. *Et les hommes attentifs, ajoute le même Livre d'Enoch, retinrent curieusement*

ment tout ce qui leur étoit découvert. Enfin, Cham saisit, lia ces connoissances dispersées, en fit un Recueil qu'il porta avec lui dans l'Arche. Par cette pré-
 caution, elles survécurent au Déluge, Clem. in Libro Re-
 & la Chymie surtout emprunta de lui & cognit.
 son nom & ses premiers principes. Or, dans le partage que Noé fit de la terre, l'Egypte échut en particulier au second de ses enfans : de-là vient qu'elle est si souvent nommée par l'Ecriture le repozoir de Cham, les tentes de Cham.

Les Auteurs Profanes n'ont point aussi ignoré cet ancien nom de l'Egypte. Plutarque, qui dans sa jeunesse y avoit D. II. &
 long-tems séjourné, l'appelle *Chemia*, ou Osiride.
 plutôt *Chamia*. Il y a encore des bourgs & des peuplades dans la Basse-Egypte, qui, suivant les Voyageurs, portent des noms à-peu-près semblables.

Tout ce tissu fabuleux se dément assez de lui-même. Et d'abord je remarquerai, que s'il y a eu un tems où l'on ait pris à la lettre les Passages de la Genèse, qui traitent du commerce des Anges avec les filles des hommes, c'est qu'alors on n'avoit point d'idée bien nette de la spiritualité de ces mêmes Anges ; on les croyoit tout corporels, & cela même passa au second Concile de Nicée, où furent lues sans aucun obstacle ces paroles de Jean de Thessalonique :

lonique : *Pingendi sunt Angeli , quia corporei.* Il me semble que ce n'est que depuis les profondes Méditations de Descartes , qu'on a bien distingué l'ame d'avec le corps , les substances spirituelles d'avec les substances qui sont tirées de la matiere. A l'égard des Géans , comme c'étoient des hommes plus coupables , plus vicieux que les autres , ils passèrent aussi pour avoir une taille plus qu'humaine. Ce qu'on devoit attribuer aux mauvaises qualitez de l'ame , fut suivant l'ancien usage , attribué à la force énorme du corps. Je croi aujourd'hui tous les Philosophes détrompez de la pensée qu'il y ait eu des Géans , & que la raison pour laquelle il n'y en a plus , c'est que la Nature se trouve moins forte , moins active dans ses Ouvrages. Ils sçavent que les os démesurez qu'on a trouvez en quelques endroits , ne sont au rapport des meilleurs Anatomistes , que des os d'éléphants , de chameaux , de baleines , d'hippopotames , que divers accidens ont enfouis & dispersez. L'yvoire fossile de Sibérie est de la même nature.

La seconde preuve qu'on allegue en faveur des Egyptiens , dérive en partie de la premiere , & n'est pas mieux fondée. Cependant , par les circonstances dont les Docteurs Juifs l'affaisonnent ,

nent, elle mérite quelque attention.

Moïse, observent-ils, reçut en Egypte la même éducation que ceux de la Famille Royale: il y apprit toutes les Sciences qui leur étoient réservées. Telle fut la Chymie, dans laquelle il montra bien-tôt combien il avoit fait de progrès; car prenant le Veau d'or que les enfans d'Israël adoroient, il le mit au feu & le réduisit en poudre; il jeta ensuite cette poudre dans de l'eau, & leur en fit boire. » Or, disent les mêmes Docteurs Juifs, toute cette opération est d'une difficulté insurmontable, à moins qu'on n'ait une intime connoissance de la Chymie. Fondez de l'or à quelque feu que ce soit, ja- mais vous ne le réduirez en parties impalpables & propres à se dissoudre dans l'eau commune, si ce même or auparavant n'a été poussé jusqu'à la teinture irréductible.

Un autre exemple de l'habileté de V. Phil. de Moïse, c'est qu'il est le seul de tous ^{præm. &} les Conquérans & de tous les Législa- ^{pœnis.} teurs qui ait gouverné un grand Peuple sans avoir besoin ni d'or ni d'argent. En effet, ajoute Philon, on ne voit ^{Idem in vi-} point dans tout le cours de sa vie, qu'il ^{tâ Mosis.} se soit donné aucune torture, soit pour amasser des trésors, soit pour entretenir un système de finances, quoique ce
soient

soient-là les nerfs d'un Etat , & l'objet de la politique des Souverains. Il falloit donc qu'il trouvât en lui-même des ressources inépuisables , & telles qu'il pût se passer des subsides , des taxes , des impositions onéreuses , dont les Peuples sont partout ailleurs accablez. Les mêmes ressources devinrent dans la suite nécessaires à David & à Salomon son fils , pour achever le superbe monument qu'ils destinoient l'un & l'autre à la Religion. Sans cela le premier auroit-il pu laisser des sommes aussi considérables que celles qu'il laissa après sa mort , lui qui n'étoit maître que d'un Royaume borné de toutes parts , & qui fut encore long-tems inquieté , ou de sa propre Famille , ou des Puissances Etrangères ? Ces sommes évaluées suivant notre monnoye , reviennent à six milliards neuf cens cinquante-trois millions cent vingt-quatre mille livres en or , & à quatre milliards huit cens soixante-sept millions cent quatre-vingt-sept mille cinq cens livres en argent ; sans y comprendre encore ce que David tira de son Epargne , & qui monte à plus de deux cens huit millions en or , & à plus de trois cens quarante millions en argent.

Calmet ,
Dissertat.
sur les Vo-
yages & les
Richesses
de Salomon.

J'avoue qu'une telle opulence est exorbitante , & qu'elle fait bien sentir
tout

tout le grand, tout le sublime de l'ouvrage à quoi elle fut employée. Il y avoit assez d'or, assez d'argent, selon le calcul de quelques Interprètes de l'Ecriture, pour faire du second de ces métaux les murailles & le pavé du Temple, & du premier le toit de l'Edifice, les colonnes; en un mot, tous les vases & tous les ustenciles destinez au service des Prêtres. Mais quel que soit le détail de cette opulence, on n'en peut rien conclure qui favorise les suppositions des Juifs Cabbalistes en faveur de la Chymie. Il reste cependant une difficulté qui n'est pas légère; sçavoir, de quels lieux David avoit tiré ces richesses immenses, de quel art on se servoit alors pour fondre les matieres extraites de la mine, pour les purifier, pour en former après des masses & des lingors?

La difficulté n'est pas moindre à l'égard de tout l'or qui circuloit dans la plupart des Royaumes d'Asie, chez les Ptolomées, à la Cour d'Antiochus Roi de Syrie, à celle de Persée Roi de Macédoine, &c. On demande d'abord d'où cet ancien or avoit été pris, & ensuite quelle fut sa destinée vers la décadence de l'Empire Romain? Car alors il s'évanouit presque tout, & la disette en devint très-grande dans l'Europe: elle dura même jusqu'à ce qu'on eût découvert

Montf.
Suppl. à
l'Antiquité
expliquée,
tom. 3.

couvert l'Amérique, & fouillé les mines si abondantes du Pérou. Il n'y a presque aujourd'hui dans le commerce que de cet or nouveau.

Les autres preuves sont encore moins décisives, & moins propres à persuader que les deux précédentes. Ammien Marcellin assure, à la vérité, qu'on tiroit de l'or en Egypte de toutes les matières que le Nil rouloit avec lui dans ses débordemens, & entr'autres de la bourbe, du limon qu'il laissoit sur la terre. Mais il y a apparence que le but de cet Historien n'étoit que de vanter les richesses que procuroient chaque année à l'Egypte les eaux salutaires & bienfaisantes du Nil. Peut-être aussi vouloit-il parler des paillettes d'or qu'on ramassoit après ses inondations, comme on fait encore en France & en Allemagne sur les bords de quelques rivières; travail qui marque plus un domaine seigneurial, qu'il n'est lucratif.

Pour Suidas, il raconte que Dioclétien fit brûler à Alexandrie tous les Ouvrages où il étoit traité de la préparation de l'or & de l'argent; parce que ces Ouvrages entretenoient les Egyptiens dans je ne sçai quel esprit de révolte & d'indocilité. Ordinairement, plus une Nation souffre de rigueurs de la pauvreté, plus elle est prête à subir le
joug.

joug. Mais Suidas qui a vécu sept ou huit siècles après la mort de Dioclétien, ne cite aucun garant ; & sa réputation est trop suspecte, ses témoignages trop hazardez, pour l'en croire sur sa parole. D'ailleurs, on sçait que l'Empereur Sévere avoit en quelque façon prévenu Dioclétien ; car dans un voyage qu'il fit en Egypte vers la dixième année de son règne, il fouilla dans les Archives de tous les Temples, & en ôta les Livres qui y étoient renfermez, & qui contenoient quelque chose de remarquable. Par ce moyen furent anéantis les principaux mystères des Prêtres, & apparemment leurs fraudes, leurs supercheries.

Tout cela posé, on s'apperçoit sans peine, & que les Egyptiens n'ont eu aucune part à l'invention de la Chymie, & que tous les Ouvrages qu'on leur attribue sur cette matiere, ne sont que des Ouvrages trompeurs. Telle est la Table d'Emeraude, où l'on suppose que Mercure Trismegiste fit graver en mourant la Clé de toute sa Philosophie. Il est certain que cette Table n'a été connue que depuis Albert le Grand, qui peut-être en étoit lui-même l'Inventeur, & qui malgré ses qualitez de Provincial des Dominicains & d'Evêque de Ratisbonne, ne donnoit pas moins dans tou-

te sorte de vaines curiositez. Telles sont encore la grande Echelle d'Ibno-Cabar dont parle le Pere Kircher, & la Croix d'Isis gardée aujourd'hui à Turin dans le Palais des Ducs de Savoye. Cette Croix présente un nombre prodigieux de figures bizarres, semées confusément, & qui ne paroissent avoir aucun rapport les unes avec les autres. Cependant au-travers de cette confusion, on croit appercevoir les Divinités qui président aux douze mois de l'année, avec leurs Emblèmes astrologiques: le tout rapporté à la production générale de l'Univers, à la naissance des hommes, des animaux, des plantes; surquoi rouloit la Philosophie la plus ancienne, dumoins pour l'essentiel.

En ôtant ainsi aux Egyptiens la gloire d'avoir inventé la Chymie, je la donnerai aux Arabes qui fleurirent dans le neuvième siècle, & surtout au Roi Géber. On fut d'abord si charmé de cette découverte, on en tira des secours si prompts & si avantageux à toute la Physique, que chacun se fit un devoir d'annoblir & de relever son origine. Jamais un concert de louanges ne fut plus général.

Les uns appliquèrent à la Chymie tout ce que l'Histoire Fabuleuse offroit de plus

plus piquant & de plus ingénieux, comme le vol de Prométhée, les amours de Mars & de Venus, le siège de Troye, le voyage des Argonautes, les travaux d'Hercule. Les autres moins réservez lui appliquèrent même divers traits de l'Ecriture Sainte, comme la Tour de Babel, la Terre promise, les voyages de Salomon à Ophir, le Cantique des Cantiques. On s'imaginoit trouver dans les circonstances & dans le détail de toutes ces histoires, non-seulement les principales opérations de la Chymie, mais encore le secret tant souhaité du Grand-œuvre. Qu'un Homme-de-Lettres est à plaindre quand il se préoccupe de quelque dogme singulier ! Il croit voir partout le grand objet de sa complaisance, & il se trompe d'autant plus, qu'il a plus enfoncé dans l'étude de l'Antiquité, qui d'ordinaire fournit assez de preuves pour soutenir toute sorte de paradoxes.

Des Auteurs Chrétiens n'ont-ils pas cru que toute l'Histoire Poétique n'étoit que l'Histoire même de Moïse, mais un peu altérée, mais changée de la maniere que le tems change toutes les traditions qui passent d'une main à l'autre ? N'ont-ils pas dit que Moïse est le Dieu devant lequel se sont prosternez tous les Peuples, même les Amé-

Dan. Huetius, in Demonstr. Evangelicâ,

ricains,

168 HISTOIRE CRITIQUE

ricains , quoique ces derniers semblent n'avoir eu aucun commerce avec le Monde ancien ? N'ont-ils pas tenté d'ajuster les Véritez saintes aux fictions les plus indécentes , comme à celles qui regardent Venus , Pan , Priape , Bacchus ? D'autres Auteurs ont encore été plus loin , & ils se sont efforcez de trouver le Messie dans toute l'Histoire Poétique , même dans l'Histoire de Ganymede qui prit la place d'Hébé pour verser à boire aux Dieux. Ganymede est Jesus-Christ qui répare la faute d'Eve , déchue imprudemment de l'état où elle avoit été créée.

CHAPITRE V.

- I. *Vrai caractère de l'Ecriture Sainte.*
- II. *Que les Juifs n'ont jamais passé pour un Peuple sçavant.*
- III. *De la Création du Monde.*
- IV. *Du Déluge.*
- V. *Reflexions sur la Théocratie.*
- VI. *De Salomon.*
- VII. *D'un Passage qui se trouve dans le premier Chapitre de l'Ecclesiaste.*
- VIII. *Des Pharisiens, Saducéens & Esseniens.*
- IX. *De la Cabbale.*

I. L'E-

I.

L'Ecriture Sainte ne nous a point été Vrai cafae
 donnée pour nous rendre ſçavans ; tere de l'E-
 encore moins pour flatter & nourrir criture
 notre imagination, ſi amoureuse de tout Sainte.
 ce qui eſt nouveau & brillant. Ce
 qu'on y doit chercher, c'eſt la Science
 tout enſemble ſublime & conſolante de
 l'unique néceſſaire ; c'eſt la ſource inva-
 riable de la Doctrine & des mœurs.
 Dieu qui a frayé à l'homme une route
 ſure pour devenir heureux, ſoit dans la
 vie préſente où rien n'eſt digne de ſes
 regards, ſoit dans la vie future qui doit
 être l'objet de ſes eſpérances, n'a point
 voulu l'inſtruire dans des Syſtèmes pure-
 ment curieux, & qui d'ordinaire ne font
 que le diſtraire, & qu'accroître ſon or-
 ueil. Ainſi je croi qu'on ne doit pas
 ſ'autoriſer de l'Ecriture Sainte, ni l'ap-
 peller à ſon ſecours dans des Traitez
 de Phyſique ou d'Aſtronomie, dans des
 diſcuſſions d'Histoire Naturelle. C'eſt
 la profaner que de vouloir l'ajuster à
 des hypothèſes qui n'ont que de la vrai-
 ſemblance, & qui ſouffrent tant de dif-
 ficultez, même lorsqu'on les expoſe à
 leur avantage. On ne doit point faire
 parler Moïſe, David ou Salomon,
 comme auroient parlé Galilée, Coper-

nic, Gassendi, Descartes ou Malbranche.

Sur cela , je ne puis trop me récrier contre certains Ouvrages , où dès le titre on veut imposer par l'autorité & le nom de l'Ecriture ; où l'on se couvre du prétexte apparent , que Dieu ayant révélé ce qu'il y avoit de plus sublime dans les Mysteres de la Grace , ne pouvoit manquer de révéler ce qu'il y avoit de plus aisé dans les Mysteres de la Nature. Tels sont les Principes de la Philosophie Mosaique de Robert Fludd ; le *Cartesius Mosaisans* de Jean Amerpoël ; le Monde naissant ou la Création du Monde démontrée par des principes très-simples & très-conformes à l'Histoire de Moïse ; les Essais de Physique prouvez par l'expérience & confirmez par l'Ecriture Sainte ; les Nouveaux Essais d'Explications Physiques du premier Chapitre de la Genese ; la Lettre de Mr. de Cordemoi , pour montrer que tout ce que Descartes a écrit du Systême du monde & de l'ame des bêtes semble être tiré de ce même Chapitre ; la Physiologie Sacrée de Jean de Méy Docteur en Médecine ; l'Ecriture rendue sensible par la Philosophie , Ouvrage attribué à un Médecin d'Amsterdam , &c.

Il y a dans toutes ces compositions beaucoup d'équivoques , qui changent
&c

& altèrent la face des choses : quelques-unes mêmes se sentent de cette impiété, qui déroband sa marche tortueuse pour surprendre, ose enfin attaquer. Toujours sont-elles opposées à la philosophie corpusculaire ou mécanique, la seule vraie, ou la seule dumoins qui par sa clarté puisse contenter un esprit raisonnable.

En effet, on ne doit point demander à l'Ecriture, ni des raisonnemens suivis sur les choses naturelles, ni des principes démontrez qui fassent connoître le fond de la Physique. A combien peu de personnes tout cela auroit-il servi ? L'Esprit Saint se gouverne d'une manière plus générale, il a tout le monde également en vuë ; comme le nombre des ignorans surpasse de beaucoup celui des gens éclairés, il n'employe aussi que des expressions communes, mais frappantes, & par-là même proportionnées à tous ceux qui aiment la vérité, & qui pour y parvenir font taire leurs passions, & s'étudient eux-mêmes dans cette espece de silence, plus difficile que tout autre.

D'ailleurs, le but des Ecrivains Sacerz est de conduire à Dieu par la crainte & l'amour, deux motifs qui ont tant de pouvoir sur le cœur de l'homme, & qui le remuent d'une manière si décisive,

Aug. de
Gen. ad
Litter.
tit. 2.

ve, quoique si différente. Le sçavant Evêque d'Hippone ajoute, que ces mêmes Ecrivains affectent de supprimer tout ce qui est inutile à la conduite des mœurs, tout ce qui ne sert point à faire connoître, celui qui attendu ou donné, a été dans tous les tems l'espérance ou la consolation des enfans de Dieu. Par conséquent on ne peut bâtir aucun Systême de Philosophie sur l'Ecriture Sainte. Tout y répugne à l'expérience : tout y combat ce que nous appercevons de la Nature, ou plutôt de la superficie extérieure qu'elle nous présente. Il n'est guères permis d'aller au-delà, ni de percer dans le fond des choses. Aussi trouve-t-on en plusieurs endroits de l'Ecclésiaste & de l'Ecclésiastique, que Dieu a livré l'Univers aux recherches & aux disputes des hommes ; qu'il est jaloux de la grandeur, de la beauté de ses Ouvrages, & qu'il s'en est réservé à lui seul une pleine connoissance ; que cependant il en montre assez pour nous faire admirer en gros sa sagesse & sa puissance infinie ; mais non pour remplir en détail notre curiosité ; que quelques efforts que les hommes fassent, ils s'abuseront toujours, s'ils se flattent d'avoir arraché son véritable secret à la Nature.

J'ajouterai ici une réflexion, c'est qu'en-

qu'encore que ce soit un mal & un grand mal que de se tromper, l'erreur néanmoins paroît si essentielle au gouvernement visible du monde, que sans elle ce gouvernement se démentiroit bien-tôt, se défigureroit en quelque manière. C'est pourquoi on ne voit point que Jésus-Christ qui étoit plein de toute vérité, comme dit Saint Jean, ait cherché à guérir les hommes d'autres erreurs que de celles qui regardent la Divinité & les moyens du Salut. Il pénétoit sans doute tous les faux jugemens qui se faisoient en matière de Philosophie; il savoit mieux que personne en quoi consistent & le sublime & le pathétique de l'Eloquence; la certitude de tous les événemens passez, de toutes les Histoires accomplies, lui étoit parfaitement connue. Cependant il ne chargea point ses Disciples, ni de montrer aux hommes les règles de la Philosophie, ni de leur apprendre l'art de bien parler, ni de les détromper d'une infinité d'événemens fabuleux & de remarques déplacées dont les Chroniques de toutes les Nations étoient pleines. L'Instituteur de la plus noble, de la plus Sainte de toutes les Religions, savoit bien que les erreurs étoient nécessaires aux hommes; & il ne vouloit les éclairer & les affermir que sur un point seul, sur la

174 HISTOIRE CRITIQUE
désiance de leurs propres lumieres.

I I.

Que les
Juifs n'ont
jamais pas-
sé pour un
Peuple sça-
vant. Le
Pere Cal-
met. V. auf-
si son Com-
ment. sur
l'Ecclesiast-
ique.

Reland.
Antiq.
Heb. p. 2.

L. 2. cont.
Appian.

Un Auteur distingué nous a donné une Dissertation sur le Systême des Hébreux, où il fait voir, & qu'ils n'avoient aucune teinture des Sciences exactes, & qu'ils se trompoient grossièrement sur tous les Articles qui en dépendent. Je me range en cela de son avis, & je suis persuadé que les Juifs bornés à un petit nombre d'idées, croyoient que Dieu avoit fait tout l'Univers pour la Terre, & la Terre avec tout ce qui la pare & l'enrichit, pour eux seuls. Ils se regardoient comme le Peuple Privilegié, comme le Peuple gouverné immédiatement par l'Esprit du Très-Haut: ils étoient même si convaincus de cette protection intime & spéciale, qu'après la ruine du Temple de Jérusalem, ils s'imaginèrent toujours que dans les lieux où ils s'assembloient une voix Céléste venoit les avertir de leur devoir, & par-là ils se consoloient de la perte de leurs Prophetes, qui étoient chargez de ce soin. Tout cela suivoit des justes impressions que Moïse avoit données au Peuple Juif, & comme l'avoue Joseph, rien n'est plus capable d'empêcher une Nation de tomber dans des égare-
mens

mens honteux, que de la persuader fortement que quelque Divinité a les yeux incessamment ouverts sur toute sa conduite.

Mais pour la Physique & le détail immense qui lui appartient pour les diverses parties de l'Histoire Naturelle, il est certain que les Hébreux n'en avoient aucune connoissance. Ils croyoient que tout arrive dans la Nature par des volontez particulieres de Dieu; que c'est l'Archange Michel qui préside à la formation de l'homme, qui développe le fœtus, qui lui donne l'accroissement, qui envoie l'ame lorsqu'il en est tems; que la matiere est stérile par elle-même, incapable de rien produire, ayant même je ne sçai quelle répugnance à être mue; que l'or, l'argent, le fer, le cuivre, les pierres précieuses, les perles, ne se forment que lorsque Dieu le leur ordonne & subitement; que tous les météores sont des effets miraculeux, des signes infaillibles de la bonté ou de la colere Céléste, &c. au-lieu que tous ces phénomènes ne sont qu'une suite des Loix générales du mouvement, une dépendance du Systême où Dieu a voulu faire connoître ses attributs de la manière la plus digne de sa puissance infinie. » Celui qui a créé toutes choses, *L. 7. de Civit. Dei.*
» dit Saint Augustin, les régit avec tant

*Calm. ubi
suprà.*

V. etiam
Plat. in
Phæd.

» de sagesse & d'œconomie, qu'elles se
» succèdent les unes aux autres, dans
» l'ordre & de la maniere qui leur con-
» viennent. Dieu, toujours égal à lui-
» même, n'interrompt & ne change ja-
» mais ce qu'il s'est proposé de faire,
» parcequ'il ne se propose jamais que
» le meilleur ». La quantité détermi-
née de matiere qui est présentement
dans le monde, est la plus convenable
à l'état des choses & au dessein que
Dieu a eu : une plus grande ou une plus
petite quantité y auroit été moins pro-
pre, & par conséquent elle auroit été
un objet moins digne de la bonté de
Dieu. De même la quantité de mou-
vement imprimée d'abord à la matiere,
c'est-à-dire, le produit des masses par le
quarré des vitesses, suffit pour tous les
changemens & pour toutes les méta-
morphoses par où elle doit passer.

Laët. l. 4.

Les idées singuliere des Juifs les ren-
doient très-peu sociables & très-peu ac-
commodans, les fermoient à tous les
autres Peuples. De-là naissoit la jalousie
de tous ces Peuples irritez & réunis
contr'eux ; jalousie d'autant plus vive
dans ses effets, qu'elle étoit plus fondée
dans son principe. Effectivement, les
Juifs étoient les seuls qui pussent rendre
raison de leur origine ; ils avoient en-
tre les mains le plus ancien de tous les
Li-

Euseb. ini-
tio Chron.

Livres, Pentateuque, Livre où les faits historiques ont le plus grand degré de certitude qu'il soit possible de leur concilier. Dans ce Livre, la vérité se tire du fond même des choses. Moïse y marque très-distinctement la création de l'Univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, la vraie cause de ses miseres & de ses foiblesses, la corruption du monde & le Déluge; enfin les foibles commencemens des Nations avec les commencemens encore plus foibles des Arts. Pour les autres Peuples, ils hésitoient sur leurs origines, ils ne donnoient que des Fables; & l'on doit être surpris, tant ces Fables avoient de difformité, tant elles étoient mal tissues, qu'ils osassent les donner.

Bossuet.
Hist Univ.
P. 3.
Thom.
Méthode
d'ét &
d'enseig. la
Phil. l. I

Philo. de
mundi opi-
ficio.

III.

L'Histoire de la Création du Monde est la base de la Loi de Moyse, & en même tems le sceau de sa Mission. On regardoit comme des Hérétiques, comme des gens indignes de vivre dans le sein d'Israël, tous ceux qui se portoit à dire que la Matière est de niveau avec l'Etre Souverain, & qu'elle ne tient point de lui son existence. Cependant, comme malgré les censures, & même

De la Créa-
tion du
monde

les punitions corporelles encore plus puissantes que les censures, il y a toujours des esprits fiers & incapables de plier, trois sortes de Novateurs s'étoient glissés parmi les Juifs ; mais ils n'osèrent bien se déclarer qu'après la Captivité de Babylone, où apparemment ils apprirent à déguiser moins leurs sentimens. Le commerce des gens hardis & qui pensent librement, inspire je ne sçai quelle hardiesse qu'on n'auroit point de soi même. Les uns soutenoient, & qu'un Monde plus parfait avoit précédé celui-ci, & que celui-ci sera relevé successivement par une infinité d'autres ; mais toujours en diminuant de perfection. La durée de chaque monde doit être de 7000 ans. Et la preuve qu'ils en apportoitent, preuve tres-vaine, très-frivole, c'est que Moïse a commencé la Genèse par la lettre *Beth* qui est la seconde de l'Alphabet Hébreu, comme pour annoncer qu'il donnoit l'histoire, à lui seul connue, du second monde.

Les autres insinuoient le même système, auquel Benoît de Spinoza a depuis donné le ton géométrique. Ce Philosophe dangereusement célèbre, & dont les Disciples se prêtent à l'extérieur de toutes les Religions sans en embrasser aucune, a puisé la plus grande partie de
ses

ses impiétez chez les Juifs Cabbalistes ; c'est-à-dire , chez les hommes du monde les plus entêtez & les plus visionnaires. Il soutient 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance : 2°. que rien ne peut être créé de rien , parceque ce seroit une contradiction manifeste que Dieu travaillât sur le néant , qu'il tirât l'être du nom être , la lumière des ténèbres , la vie de la mort : 3°. qu'il n'y a qu'une seule substance , parcequ'on ne peut appeller substance que ce qui est éternel & indépendant de toute cause supérieure , que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Or toutes ces qualitez ne conviennent qu'à Dieu : donc il n'y a d'autre substance dans l'Univers que Dieu seul.

Spinoza ajoute que cette substance , unique , ni divisée ni divisible , est non seulement douée d'une infinité de perfections ; mais qu'elle se modifie d'une infinité de manieres : entant qu'étendue , les corps & tout ce qui occupe une espace , entant que pensée , les ames & toutes les autres intelligences , sont ses modifications. Le tout cependant reste immobile , & ne perd rien de son essence pour quelques changemens légers , rapides , momentanez. C'est ainsi qu'un homme ne cesse point d'être ce qu'il est en effet , soit qu'il veille , soit qu'il

dorme, soit qu'il se repose nonchalamment, soit qu'il agisse avec vigueur. Mais les Juifs ne devoient-ils point sentir toutes les conséquences d'un système si absurde? Et comment un homme d'esprit tel que Spinoza, (car il faut rendre justice aux talens, même à ceux dont on abuse) a-t-il pu le renouveler?

Les derniers Novateurs enfin, plus délicats que les autres, convenoient à la vérité, que les Anges, les hommes avec le monde sublunaire, avoient été créés. Mais en même tems ils disoient qu'il y a plusieurs mondes tous sortis de Dieu par voye d'*émanation*, tous composez de la lumiere céleste fort épaissie. Ce qu'il y avoit de plus considérable dans ce système, c'est qu'on y avançoit les deux propositions suivantes. L'une, que Dieu n'a pu se dispenser de créer plusieurs mondes, parceque sans cela il n'auroit point rempli toute l'étendue, ni du nom de *Jehovah*, qui signifie celui qui existe, ou plutôt qu'on sçait qui existe; ni du nom d'*Adonai*, qui signifie celui qui commande à des Sujets. L'autre, que l'origine de tous ces mondes n'a pu être ni avancée ni reculée, parcequ'ils devoient tous paroître dans le tems même où ils ont paru. Le moment marqué par la sagesse de Dieu, est le
seul

seul moment où il soit digne de lui d'agir. Comme tout ce système s'expliquoit par des Métaphores empruntées de la lumière, il y a apparence qu'il avoit été conçu & formé à Babylone, où l'on sçait que la lumière servoit à caractériser toutes les opérations de la Divinité, & la Divinité elle-même.

Je n'ai effleuré ces divers sentimens, que pour faire voir combien ils sont au-dessous de la noble simplicité que Moïse a sçu mettre dans son Histoire. Une telle simplicité a quelque chose de plus analogue au vrai, que tout le faste des opinions humaines,

Cependant quelques Peres de l'Eglise ont jugé à propos d'y appliquer un correctif; les uns dans la crainte de commettre la toute-puissance divine, les autres prévenus de je ne sçai quelles propriétés des nombres. » Quand Moïse assure, dit Saint Augustin, que le monde fut créé en six jours, on auroit tort de s'imaginer, & que ce tems ait été nécessaire à Dieu, & qu'il n'eût pu le créer tout à la fois. Mais on a seulement voulu par-là marquer la solennité de ses ouvrages. En effet, V. Isid. l. 11. de Civit. Dei. Phil. ubi supra. » six a une distinction particuliere: c'est Hispal de orig. rerum l. 2. » le premier des nombres qui se compose de ses parties aliquotes, 1. 2. 3.

Sur ce principe on pourroit se persuader

suader que tout ce que Dieu créa fut créé en un instant, ensemble dans l'état le plus accompli où il devoit être créé. *O Seigneur!* dit un Auteur inspiré, *vous avez parlé, & toutes choses ont été produites; vous avez envoyé votre esprit, & toutes choses ont été animées:*

V. Sanctum
Thomam
& quosdam
ejus Disci-
pulos.

nul ne résiste à votre voix. Pour la narration de Moïse, elle est liée avec tant d'ordre & de symmétrie, qu'elle pourroit aussi s'interpréter de cette manière. Tout reçut en même tems & la vie & l'existence : mais si Dieu avoit voulu que les choses se succédassent les unes aux autres, après leur avoir imprimé la quantité de mouvement qui devoit subsister tant que le monde subsisteroit, voici comme elles se seroient débrouillées, distribuées, arrangées. Ainsi, les six jours ne sont que les six mutations par où passa la matière pour former l'Univers tel que nous le voyons aujourd'hui. D'ailleurs, le mot de *jour* dans presque toute le Genèse ne doit point se prendre pour ce que nous appellons jour artificiel; mais seulement pour un certain espace de tems : ce qui est encore à observer en d'autres endroits de l'Ecriture, où les noms d'année, de semaine, de jour, ne doivent point être reçus au pied de la lettre.

In Can.
Chronol.

Ici je ferai, d'après Isaac Vossius, une réflexion

réflexion importante : c'est que les Juifs peu soigneux de leur Chronologie, allongeoient les années qui leur avoient été favorables, rétrécissoient au contraire celles où ils avoient ressenti des pestes & des calamitez. De-là vient qu'ils regardoient comme des espaces morts, des non-valeurs, tous les tems de captivité & d'anarchie; à peine daignoient-ils les passer en compte.

Une autre réflexion, c'est que la plupart des premiers Chrétiens avoient un respect infini pour le 25^e d'Avril, le nommoient le Jour Roi, le Prince des semaines. Ce jour-là, disoient-ils, le monde est sorti des ténèbres, Jésus-Christ a été conçu dans le sein d'une Vierge, il a consommé son Sacrifice; ce jour-là encore, le monde finira. C'est pourquoy ils ne craignoient point d'affirmer que l'équinoxe du Printemps étoit fixé sans aucune variation, & pour ainsi dire, cloué au 25^e d'Avril.

Scal. in
Prolegom.
ad Euseb.
Chron.

IV.

Après la Création, le plus grand Du Déluge. événement de l'histoire de la Terre, c'est le Déluge. On en trouve des traces, Grot. de des monumens incontestables, & dans verit. Rel. tous les Pays, comme des coquillages Christ. l. 1. pétrifiés sur les plus hautes montagnes, d'autres

d'autres coquillages qui renferment des matieres moulées, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes marines; & dans toutes les histoires anciennes, soit celles des Nations policées, soit encore celles des Nations barbares. Joseph & Eusebe citent les Auteurs à demi-oubliez, qui font mention d'un événement si mémorable; & Abidene entr'autres nous apprend, que Syfthe ou Syfidre ayant sçu de Saturne que le Déluge approchoit, se réfugia en Arménie pour l'éviter. Alexandre Polyhistor parle aussi fort au long du Déluge.

Plutarque & Lucien semblent de-plus avoir eu quelque connoissance de la personne de Noé, & ils s'expliquent moins obscurément que les autres. On trouve dans le Timée de Platon, que les Egyptiens pensoient qu'avant les Déluges particuliers, dont ils comptoient un grand nombre, il y en avoit eu un général très-nuisible à la terre, & qui l'avoit entièrement défigurée. Les Grecs surtout conservoient le triste ressouvenir de ces Déluges particuliers: de ceux d'Hercule & de Prométhée dans l'Egypte, de celui d'Ogyges dans l'Attique, de celui de Deucalion dans la Thessalie. Ce dernier est le plus connu & le plus accredité: mais il me pa-

roît

Jos. Antiq.
l. 1. &
Cont.
App l. 1.
Euseb.
Præp. E-
vang. l. 9.
Apud. Cy-
rill. l. 1.
cont. Ju-
lian.

V. etiam
l. 3. de Le-
gibus.

Luc. de
Deâ Syrâ.

roit qu'on n'en peut bien saisir toutes les circonstances, qu'on n'ait d'ailleurs entrevu l'Histoire de Noé. Sans lui, pourroit-on expliquer les revers de la fameuse Médaille frappée à Apamée de Syrie, en l'honneur de l'Empereur Philippe qu'on soupçonnoit d'être Chrétien? Ce revers représente une espèce d'Arche portée sur les eaux, de laquelle sortent à mi-corps & les bras levez au Ciel, Deucalion & Pyrrha sa femme. Au-dessus de l'Arche sont deux oiseaux, dont l'un tient dans son bec une branche d'arbre. Il y avoit encore dans la Syrie un Temple fameux dont on croyoit Deucalion lui-même fondateur, & où tous les ans se faisoient de grandes Cérémonies en mémoire du Déluge.

Quand on trouve dans le quatorzième Livre de l'Iliade, que l'Océan est le pere des Dieux, & que Thétis en est la mere, ce passage amene naturellement deux observations critiques. La premiere, c'est qu'Homere y suit l'ancienne maniere de philosopher, qui consiste à tout peindre sous les noms des Dieux. La seconde, c'est qu'il y rapporte l'origine de la Terre au débordement des eaux dont elle fut noyée, époque la plus ancienne qu'il connoissoit, & sans doute qu'il pouvoit connoître.

Malgré tant de témoignages produits
par

V. Oa.
Falconieri
de nummo
Apamensi,
Deucalionis
Diluvii
typum
exhibente,
Dissertat.

186 HISTOIRE CRITIQUE

par des Auteurs Profanes, c'est dans l'Ecriture seule qu'on doit chercher l'Histoire du Déluge. Elle nous apprend, & ce qui l'a causé, & de quelle maniere il est arrivé. Par cette étrange catastrophe, avoue le Livre de Job, Dieu a ébranlé la Terre; il en a renversé tous les fondemens; il en a, pour ainsi dire, secoué & rejeté les impies. Noé seul se sauva avec sa famille, & quand il voulut en sortant de l'Arche considérer la Terre encore toute humide, il ne la reconnut point. Ses yeux virent un spectacle nouveau, mais infiniment terrible: sa reconnoissance s'accrut de la perte entiere du Genre-Humain.

In Arca
Noë.

Mais comment arriva ce Déluge? Quelles en furent les causes principales? L'Ecriture en rapporte deux. Les Cataractes, ou comme s'énonce la Version Chaldaïque, les fenêtres du Ciel s'ouvrirent, & les fontaines de l'abîme furent rompues; c'est-à-dire, selon le Pere Kircher, les voûtes de la Terre se fracassèrent. Alors la mer s'enfla, & sortit en bouillonnant comme du sein de sa mere: les eaux couvrirent toute la surface de la Terre, comme un manteau couvre l'homme. Les terres ébranlées s'affaîssèrent, & les eaux qui avoient été renfermées à leur naissance, forcerent leurs digues, & se firent des routes nouvelles

velles pour inonder toute la Terre. Aussi, quand Dieu l'eût nettoyée, & que tous les hommes coupables furent détruits, il ferma les sources de l'Abîme, & fit rentrer les eaux dans leurs bassins naturels. Tout reprit en ce moment sa place accoutumée. Les eaux souterraines se perdirent une seconde fois dans des réservoirs creux qui sont au-dedans de notre Globe, & à-peu-près à la hauteur de la mer, où elles servent à divers usages. Pour les eaux supérieures, elles ne furent plus destinées qu'à humecter la terre par des rosées douces & par des pluies abondantes. Aussi Jacob mourant souhaite-t-il à son fils Joseph, & les bénédictions du Ciel d'en-haut, & les bénédictions de l'Abîme qui est couché par-dessous.

Une dernière raison qui prouve, à mon avis, le Déluge général, & qui rappelle sans cesse les désordres qu'il a causés, c'est la communication de toutes les mers ensemble. Y-a-t-il une marque plus certaine que les eaux roulent continuellement, qu'elles circulent autour de la terre, où d'abord elles avoient été renfermées & , pour ainsi dire, emprisonnées ? Toutes ces eaux ont différens mouvemens, différentes inflexions : tantôt elles hâtent leur cours, tantôt elles le retardent.

Premièrement, on fait que l'Océan & la Méditerranée

188 HISTOIRE CRITIQUE

Méditerranée s'abouchent ensemble au Détroit de Gibraltar ; & l'Histoire fabuleuse , en assurant qu'Hercule victorieux sépara les deux montagnes de Calpé & d'Abyla , n'a fait que rapporter un trait des plus considérables de l'Histoire du Déluge. Car Hercule & Noé sont la même chose , & les travaux si pénibles qu'essuya le premier , ne me paroissent être que les différens voyages que fit le second , ou plutôt qu'il ordonna pour peupler & pour renouveler la terre ; & la famille eut en cela d'autant moins de peine à lui obéir , que les hommes ne devenoient plus nombreux que pour devenir plus insociables : un même climat ne pouvoit ni les retenir , ni satisfaire à leurs besoins.

Secondement , la mer Caspienne communique à la mer Noire par des gouffres souterrains , qui engloutissent quelquefois les vaisseaux tout entiers. Et l'on observe que lorsque les vents d'Est soufflent avec plus de violence qu'à l'ordinaire , & qu'ils agitent la mer Caspienne , l'eau sort à gros bouillons du côté de la mer Noire : ce qui marque entr'elles une étroite correspondance.

Troisièmement , le sein Persique étant un peu plus élevé que la mer Caspienne , il ne cesse d'y couler par un gouffre qui est à deux lieues de Bassora. Mais
on

on c
tou
de f
Noi
pien
s'eff
Q
déch
ge :
& en
tady
des
Suez
mon
lui
avec
Ab
ave
Le n
fut
vue

E
pro
para
che
plia
les
des
vile

on observe que lorsque les vents sont tournez à l'Ouest, & qu'ils redoublent de force, ils poussent l'eau de la mer Noire & la font ressortir par la mer Caspienne; d'où elle prend son cours & s'efforce d'entrer dans le Sein Persique.

Quatrièmement, la Méditerranée se décharge certainement dans la mer Rouge: ce qu'on prouve par plusieurs faits, & entr'autres par un que rapporte Mur-tady fils de Gaphique, dans son Livre des Merveilles d'Egypte. Le Bacha de Suez ayant pris dans ses filets un Dauphin monstrueux, le fit jeter à la mer, après lui avoir attaché une lame de cuivre avec ces mots gravez en Arabe: *Acmed Abdallah Bacha de Suez t'a donné la vie, avec ce présent, l'an 720 de l'Hégire.* Le même Dauphin, quelque tems après, fut pêché dans la Méditerranée à la vue de Damiette.

V.

En voilà assez sur le Déluge. Par une Réflexions providence particuliere, le Monde se ré- sur la
para bien-tôt après, & se repeupla de pro- Théocra-
che en proche. Les familles en se multi- tic.
pliant devinrent des Nations entieres, & les Chefs de ces familles des Princes & des Rois, non qu'on les choisit par le privilege chimérique de la naissance; mais
parceque

190 HISTOIRE CRITIQUE

parceque leur âge les rendoit plus modérez & plus propres à gouverner les autres. Tel devoit être le droit de la Souveraineté. Pendant que les hommes se pouſſoient ainſi de toutes parts, Dieu ſe donna un peuple où il vouloit être connu & adoré plus particulièrement, où il vouloit être toujours craint, toujours environné de ſa gloire. D'abord ce peuple fut gouverné par Dieu lui-même. Les Prêtres & les Magiſtrats ſupérieurs n'agiſſoient qu'en ſon nom, n'exerçoient que ſon autorité: ils étoient aſſis en préſence de l'Arche, & dans le lieu même qu'il avoit choiſi pour ſa demeure: tous leurs jugemens étoient inſpirez. Mais cette Théocratie, ou ce Gouvernement divin, s'arrêta tout-à-coup parmi les Juifs lorſque Saül fut élu Roi, & que Samuel ceſſa de juger Iſraël. *Ce n'eſt point vous, lui dit alors le Seigneur; mais c'eſt moi qu'ils rejettent, afin que je ne régne plus ſur eux.* On peut remarquer en paſſant, que le Prophete Iſaïe prédit hautement le rétabliſſement de cette Théocratie: *Et reſtituam Judices tuos ut fuerunt prius, & Conſiliarios tuos ſicut antiquitus: poſt hac vocaberis Civitas Juſtitia, Metropolis fidelis Sion.* C'eſt-là le grand, le véritable Sanhédrin; c'eſt-à-dire, l'Egliſe gouvernée par Dieu lui-même, dont les Juges font exécuter

exécuter les Loix toujours saintes , toujours équitables. Mais ces Juges ont besoin d'appuis & de Conseillers, pour ne point méconnoître les ordres du Législateur, pour marcher dans leur devoir avec plus de fermeté. Ils ne sont, pour ainsi dire, que la voix des Peuples: ils prononcent seuls, mais ce n'est qu'après avoir recueillis les principaux suffrages, qu'après s'être assurés des plus dignes approbations.

V I.

Je ne parlerai ici ni de Saül, ni de David; l'un coupable, & incontinent rejeté; l'autre aussi coupable, mais assez heureux pour ne recevoir qu'un châtiment passager. Je m'arrêterai seulement à ce qui regarde Salomon, qu'on connoît beaucoup plus sous le titre de Roi sage que sous celui de Roi riche & puissant: tant il est vrai que de toutes les réputations, celle de sagesse est la seule qui annoblisse un Souverain aux yeux de la postérité. Salomon composa 3000. Paraboles ou Proverbes en Enigmes, & plus de 1000. Pièces de Vers, dont je soupçonne que le principal mérite consistoit dans les peintures naïves, les idées métaphoriques, les riches comparaisons. Il y a apparence que c'étoient des Vers libres & irréguliers, où sans s'assujettir ni à la quantité
des

192 HISTOIRE CRITIQUE

des syllabes ni à la mesure des pieds, le Prince Auteur exprimoit noblement sa pensée. Salomon traita encore & de tous les arbres, depuis le Cedre qui croît sur le Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, & de tous les animaux de la terre, de ceux qui volent, qui rampent, qui nagent & fendent les eaux.

Une singularité que je ne dois pas omettre, c'est que les plus anciens Ouvrages de Botanique n'étoient que des Hymnes sacrés, où l'on rapportoit les vertus & les propriétés médicinales des plantes. Ces Hymnes se chantoient d'une manière solennelle, soit à table, soit dans les sacrifices. Ils étoient surtout fort communs parmi les Perses, parmi les Chaldéens : & l'on peut juger avec assez de vraisemblance, qu'à leur exemple l'heureux Salomon chanta tous les arbres & toutes les plantes depuis le Cedre jusqu'à l'Hysope. Les Juifs, quoiqu'ils fussent isolez, prenoient bien aisément la teinture d'esprit & les manières de leurs voisins. C'est la Nature elle-même qui porte les hommes à l'imitation, & qui par un moyen si court & si décisif, cherche à les rapprocher les uns des autres.

Plut. Sym-
pos. l. 8.

Hyde, de
relig. vet.
Pers.

VII.

Plus on lit les Ouvrages de Salomon, D'un pas-
 plus on y trouve empreint ce caractère sage qui se
 de sagesse, qui non-seulement le rendoit trouve
 si admirable sur le Trône & dans les dans le I.
 jours de sa gloire; mais qui le faisoit en Chap. de
 core plus respecter dans son deshabillé. l'Ecclé-
 siasle.

L'Auteur de la Méthode d'étudier & Thom. I. r.
 d'enseigner chrétiennement la Philoso-
 phie, moins Philosophe cependant que
 Canoniste, a cru que le genre de l'opi-
 nion la mieux reçue aujourd'hui sur l'o-
 rigine des rivières & des fontaines, se
 trouve renfermé dans le passage suivant
 tiré du premier Chapitre de l'Ecclésiaste:
Tous les fleuves vont se rendre à la mer,
& la mer ne passe point ses bords; les
fleuves retournent au même lieu d'où ils
étoient partis, pour recommencer leur
cours. Mais ce passage, s'il contient
 l'opinion moderne dont le détail est in-
 finiment étendu, ce n'est, à mon avis,
 que comme une semence très-petite con-
 tient un très-grand arbre. Il lui faut
 une longue suite d'années pour se déve-
 lopper, beaucoup de molécules ou de par-
 ties insensibles de matière, pour se join-
 dre & s'entrelasser les unes avec les au-
 tres. Tel a été le progrès de l'opinion sur
 l'origine des rivières & des fontaines;

194 HISTOIRE CRITIQUE

opinion qui de jour en jour devient plus vraisemblable. Son principal fondement est qu'il s'élève sans cesse de la mer, des rivières, des campagnes grasses & humides, une quantité prodigieuse de vapeurs, qui arrivées à la moyenne région de l'air s'y refroidissent, s'y condensent, & tombent sur la Terre en gouttes d'eau. Ces pluies la pénètrent insensiblement, & forment une infinité de petits canaux, qui rencontrant à la fin des fonds de glaise assez solides pour les soutenir & pour les arrêter, laissent écouler l'eau du côté qu'est la plus grande pente, & jusqu'à ce qu'elle trouve une ouverture vers la surface de la Terre, où elle puisse faire source. Ainsi se forment les rivières, qui, d'abord très-génées & très-foibles, s'agrandissent dans leur course, & profitent de mille petits réservoirs inutiles d'ailleurs, & qui vont regagner les mêmes rivières en suivant des routes différentes. On voit par-là que toutes les eaux aboutissent à la mer; mais elles ne doivent point la grossir ni l'enfler, parceque la mer les rend en vapeurs, ou à-peu-près. Et c'est sans doute de cette manière que l'Ecclésiaste a encore dit : *Tous les fleuves s'étant précipitez dans la mer, retournent à leurs sources, afin de recommencer une seconde fois leur cours.* Par des expériences aussi exactes,

ex
la
ch
on
pa
tro
de
tou
da
Le
cer
nou
dor
ver
sou
J
fon
nien
men
té.
dan
que
The
plu
culs
ré de
nisse
form
pe,
vape
peut
déter

exactes, qu'elles peuvent l'être, on sçait la quantité d'eau de pluie qui tombe chaque année sur la Terre, & comme on a calculé la quantité qu'en reçoit, par exemple, une lieuë quarrée, on a trouvé que la moitié & même le tiers de cette eau de pluie suffit pour former toutes les fontaines & toutes les rivières dans l'état où elles sont aujourd'hui. Le reste sert à d'autres usages : à tenir certaines terres toujours humides, à nourrir les plantes & délayer les seuls dont elle s'impregne, à former diverses sortes de cristallisations, & se résoudre une seconde fois en vapeurs.

J'ajouterai à cela, que les Anglois se Transact.
sont servis d'une expérience fort ingénieuse pour estimer la quantité d'eau de Philosoph.
mer qui monte en vapeurs un jour d'Été. Pour cela, ils supposent que l'eau dans cette saison n'est pas plus chaude que l'air, ce qui se vérifie encore au Thermomettre, & ils avancent après plusieurs appréciations & plusieurs calculs assez fins, que 10. pouces en quarré de la surface de l'eau de la mer fournissent un pouce cubique d'eau transformée en vapeurs. Suivant ce principe, ils recherchent la quantité de ces vapeurs qui dans un même jour d'Été peut s'élever de la Méditerranée, en déterminant sa longueur moyenne à 40.

196 HISTOIRE CRITIQUE

dégrez , & sa largeur à 4 ; & ils trouvent 5280000000 tonneaux. Ils examinent ensuite la quantité d'eau que les neuf principales rivières qui se jettent dans la Méditerranée , sçavoir l'Ebre , le Rhône , le Tibre , le Pô , le Danube , le Niester , le Boristhene , le Tanaïs , le Nil , y portent par jour , & ils trouvent presque un égal nombre de tonneaux : Tout cela pourtant , comme on le peut penser , n'étant point réduit à la dernière précision. Supposé maintenant que ces vapeurs jointes à celles des terres qui entourent & bordent la même mer , se résolvent en pluies , en rosées , en brouillards , & se partagent entre ces neuf rivières ; il s'en suivra que chaque jour d'Été elles reçoivent presque autant d'eau conduite par des canaux souterrains , & filtrée au-travers des terres argilleuses , qu'elles en portent dans la mer. Le surplus de ces vapeurs est déposé dans des réservoirs , pour fournir toujours à l'écoulement de ces rivières , & suppléer aux pluies qui viennent à manquer. L'usage de ces réservoirs est absolument nécessaire ; & on pourroit croire que dès le tems du Déluge , ils furent dispersez en plusieurs endroits de notre Globe , comme des secours qui devoient servir à l'entretien des

des rivières, & par conséquent aux diverses nécessitez de la vie.

VIII.

Vers le tems des Machabées, & lorsque les Juifs se trouverent plus mêlez avec les autres Peuples & en quelque maniere faufilez, il s'éleva parmi eux trois Sectes de Philosophes, ou de gens dumoins qui avoient beaucoup de cet air qu'on attribue aux Philosophes, & qui les fait aisément reconnoître. C'étoient les Pharisiens, les Saducéens, & les Esséniens ou Esséens. Comme leur Histoire est assez répandue, même jusqu'aux plus légères circonstances, il suffira que je donne ici quelques coups de pinceau. Il y a toujours de nouvelles manieres d'envisager les choses, rien n'est épuisé.

Les Pharisiens, déjà célèbres sous le règne d'Alexandre Jannæus, affectoient une grande austerité de mœurs, & cherchoient plus le singulier, tant en leurs discours qu'en leurs actions, que le vrai, le naturel. Prévenus contre les autres hommes, à peine daignoient-ils les saluer; & tous ceux qui ne se prêtoient point lâchement à leurs décisions, ils les regardoient comme des criminels, ils ne vouloient ni manger ni demeurer

avec eux : insulte d'autant moins pardonnable, qu'elle va à juger de l'intérieur des hommes, dont personne n'a le droit de juger. Les Pharisiens de-plus se contentoient des observances de la Loi Cérémonielle, des sacrifices, des purifications réitérées : ils se distinguoient par la largeur & le grand nombre de leurs phylactères : ils attachoient des épines au bas de leurs robes, pour ne paroître dans le Public qu'avec des jambes ensanglantées ; conduite assez ordinaire de l'homme, qui satisfait d'une Religion extérieure & machinale, souvent même dure & gênante, laisse subsister les penchans secrets & les inclinations favorites ! Parmi les Dogmes des Pharisiens, quelques-uns sembloient se contredire, & se combattre mutuellement. Ils admettoient, par exemple, outre l'immortalité des ames, une sorte de Métempsychose pour celles des gens vertueux seulement. Ils reconnoissoient encore je ne sçai quelle Destinée qui assujettit toutes choses, & qui pourtant en de certains cas ne nuit point à la volonté : ce qu'ils exprimoient ainsi : *Tout est dans la main du Ciel, excepté la crainte de Dieu.*

Les Saducéens plus libres dans leurs opinions, & aussi libres que hardis dans leur langage, soutenoient que l'ame est
mor-

mortelle & périssable , qu'il n'y a après cette vie ni récompenses à espérer ni châtimens à craindre. Le trépas , selon eux , amene & réduit tout au même degré. Une pareille Doctrine porte naturellement à la volupté , & qui ne consulte que son goût , son amour-propre , ses penchans , trouve assez de raison & pour la suivre & pour l'approuver. L'esprit , sans même s'en appercevoir , devient la dupe du cœur. Cependant les Saducéens pratiquoient toutes les observances de la Loi , dumoins les plus considérables , laissant un certain détail aux esprits foibles & superficiels. Ils ajoutaient qu'il faut servir Dieu , non par intérêt & comme des Esclaves qui craignent ; mais par amour , & comme des enfans qui estiment. A l'égard de leurs mœurs , elles ne se ressentoient point du desordre de leur esprit. Ceux mêmes d'entre les Saducéens qui parvinrent aux grandes Magistratures , se firent surnommer les Justes par excellence : tant ils avoient soin d'employer les rigueurs de la vie présente , afin de retenir & de corriger ceux qu'ils mettoient à l'aise pour l'avenir.

Les Esséens ou Esséniens n'étoient guères répandus que dans la Syrie & dans l'Egypte , où pour jouir plus sûrement de la protection des Loix , ils commen-

çoient par suivre ces mêmes Loix à la rigueur. Le goût de la retraite qui, bien entendu, n'est que l'art de se rendre heureux, réunissoit dans des maisons particulières & isolées, où chacun s'oubloit soi-même, & se dépouilloit de ses propres biens pour en revêtir la Société. Ainsi les Esséniens vivoient ensemble sans faste, sans ostentation, sans jalousie : ils gagnoient à ne point fréquenter les autres hommes, ce que les autres hommes perdent d'ordinaire à se fréquenter réciproquement. Si par hazard on en voyoit quelques-uns se porter au-dehors, c'étoit pour herboriser, pour recueillir des plantes, des racines salutaires, dont ils soulageoient ensuite les malades qui venoient implorer leur secours. Quelle Science approche de cette attention bienfaisante ? Qu'elle est digne de ceux qui, loin de se roidir dans la solitude, deviennent plus tendres, plus compatissans aux misères d'autrui ! Du reste, les Esséniens n'immoloient point de victimes, n'entroient même dans aucun Temple : tout leur culte étoit intérieur, spirituel. Et comme c'est celui qui coute davantage aux esprits naturellement vifs & inappliqués, ils éprouvoient pendant trois ans les jeunes élèves qui vouloient entrer dans leur corps, & ils les manioient de tant de façons dif-

différentes, que jamais ils ne furent ni trahis ni abandonnez par aucun de ces Eleves. Qu'il y a peu de Sociétez, même de celles où brille une raison pure & éclairée, qui puissent se féliciter d'un pareil avantage.

Enfin, les Esséniens avoient une idée si haute & si décisive de la Providence, qu'ils croyoient que tout arrive par une fatalité inévitable, & suivant l'ordre que cette Providence à établi, & qui ne change jamais. Point de choix dans leur système, point de liberté. Tous les événemens forment une chaîne étroite & inaltérable, par le moyen de laquelle ils naissent, non seulement les uns après les autres; mais encore les uns des autres. Otez un seul de ces événemens, la chaîne est rompue, route l'œconomie de l'Univers est troublée.

En rapprochant maintenant les trois caractères des Saducéens, des Esséniens & des Pharisiens, on connoîtra sans peine que les premiers qui étoient les moins rigides dans leurs mœurs, donnoient trop à la liberté; que les seconds qui se piquoient de sentimens exacts & même durs, l'anéantissoient entièrement; que les derniers enfin qui n'avoient qu'une probité apparente, que des vertus extérieures, penchoient vers le mê-

me parti , mais avec beaucoup d'adoucissement. Cette conclusion en attire une autre plus générale , & qui n'est pas moins vraie. Ceux qui ont jusqu'ici outré le principe de la Morale , accré-
 tant leur discours par leurs actions , ont tous dégradé la liberté , & l'ont réduite à une espece de servitude. Ceux au contraire dont les opinions se sont trouvées plus douces , plus accommodées aux différens besoins de la Société , ont tous favorisé l'homme , & relevé le pouvoir qu'il a de se déterminer. Ils ont même étendu ce pouvoir jusqu'à dire que les efforts naturels ne sont jamais sans quelque fruit , & dès-là sans quelque récompense. J'ai toujours trouvé dans ce contraste quelque chose qui m'a frappé.

IX.

Dela Cabale.

Outre la Loi Ecrite qui étoit pour tous les Juifs , & qui leur tenoit lieu de Religion , d'Histoire , de Philosophie ; il y avoit encore une Loi Orale dont se piquoient certains Juifs privilégiés , & qu'ils regardoient comme le précis de toutes les connoissances humaines , l'extrait de toutes les recherches naturelles. Soigneux de ne la point répandre dans le Public , ils la tenoient en réserve & pour eux & pour un petit nombre

bre de personnes choisies, qui sçavoient écouter & se taire. Quel commerce plus délicieux que celui qu'établit le goût de la vérité entre des amis d'élite ! A l'égard de la source de cette Loi Orale, on la croyoit trouver sur le Mont Sinaï où elle fut donnée à Moïse, en même tems que la Loi Ecrite. Après sa mort elle passa aux Prophètes, aux Rois chéris de Dieu, & surtout aux Sages qui la reçurent par une espece de substitution les uns des autres. Un Rabbín moderne a même donné comme une précieuse découverte la généalogie de ces Sages, depuis Moïse jusqu'en 1167. où il assure que finit la Loi Orale.

On juge bien que je n'adopte point toutes les visions de ce Rabbín, non-plus que les égaremens des autres Juifs sur cette matiere. Je me restreins aux paroles de Moïse Maimonide, qui ne sont pas moins judicieuses qu'impartiales. " Qu'on sçache, dit-il, qu'il y a
 " eu autrefois parmi les Hébreux de
 " grandes lumieres sur toutes les par-
 " ties qu'embrasse le systéme de la
 " Nature. Sans cela, une Nation telle
 " que la nôtre, & si ancienne, & si
 " favorisée de Dieu, auroit-elle pu sub-
 " sister ? Mais toutes ces lumieres se
 " sont évanouies peu-à-peu, pendant

» les diverses captivitez où le Peuple
 » s'est trouvé réduit , & où s'effaçoient
 » sans retour ses premières idées. D'ail-
 » leurs , il lui étoit défendu de rien met-
 » tre par écrit , ni d'avoir d'autres Livres
 » que l'Ecriture Sainte. Voilà tout ce
 que Moïse Maimonide a pu avancer de
 plus net sur la Loi Orale, dont il y a
 long-tems qu'il ne reste plus aucun ves-
 tige ni aucune mémoire.

Cependant les Juifs pour se faire il-
 lusion ont mis à sa place , je ne sçai
 quelle Théologie subtile , alembique ,
 pleine d'équivoques , à laquelle ils ont
 donné le nom de *Cabbale*. Cette Théo-
 logie n'a rien de ferme ni de solide.
 Tout son objet c'est de transposer ,
 d'abrégér , de découper les passages de
 l'Ecriture Sainte : c'est de vouloir l'é-
 claircir par des supputations Arithméti-
 ques , & par des figures Géométriques ,
 tirées de l'arrangement des lettres , de
 leur rapport , de leur valeur ; car les
 lettres tiennent lieu de chiffres aux
 Hébreux : c'est enfin de se remplir l'es-
 prit de mille détails chimériques , & de
 se flatter par leur moyen de pouvoir ar-
 river à une connoissance profonde de
 la Nature qui est le grand Monde , &
 où tout ce qui végète , tout ce qui res-
 pire , tout ce qui vit , emprunte sa for-
 ce , sa beauté , son efficace propre du
 Ciel ;

Ciel; le Ciel, des Intelligences; & les Intelligences, du souverain Maître, le Dieu éternel, *l'alpha & l'omega*.

Ceux qui daigneront jeter les yeux sur une grande Carte attribuée à Ticho-Brahé, & qui a pour titre, *Calendrier naturel, magique, continu, où les principaux secrets de la Philosophie sont dévoilés, &c.* Ceux-là, dis-je, verront comme d'un coup d'œil toutes les parties de la Cabbale rapprochées, & ils jugeront si elles éclairent l'esprit autant qu'elles chargent la mémoire, autant qu'elles fatiguent les yeux. En effet, peut-on se féliciter de sçavoir quelque chose, quand on sçait que les dix Séphiroths sont les canaux ou les conduits par lesquels Dieu se laisse aller jusqu'aux Créatures; quand on sçait l'art de renfermer ces Séphiroths en dix cercles différens, de les arranger sous la figure d'un homme ou d'un grand arbre; quand on sçait que trente-deux chemins conduisent à la Sagesse, & cinquante portes à l'Intelligence; quand on sçait enfin tous les mystères de la Ligne verte qui se meut, se replie autour de la terre, & qui la coupe en six points également éloignés l'un de l'autre? Quoi de plus vain & de plus frivole que toutes ces prétendues découvertes! Quoi de plus avantageux que de lever le voile qui les couvre;

pour

V. les Pen-
sées de Pas-
cal.

pour les pouvoir ensuite dédaigner à nud & sans obstacle ! Les Sciences, remarque un illustre Philosophe, ont deux extrémités. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui ayant parcouru tout ce que les hommes croient sçavoir, trouvent enfin qu'ils ne sçavent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.

J'omets les tentatives qui ont été faites depuis trois ou quatre siècles, pour relever la Cabbale, & pour la mettre au niveau des autres Sciences. Ces tentatives par bonheur n'ont eu que peu de Partisans. Les uns vouloient que les nombres fussent nécessaires à l'intelligence de l'Ancien Testament, & qui a été aussi la pensée de quelques Peres de l'Eglise, que je regarde plus comme des témoins de la succession de la Foi, que comme des Critiques éclairez. Les autres ont porté leurs vues encore plus loin, & ils se sont flattez de trouver dans la Cabbale un moyen sûr pour découvrir les pensées d'autrui, & pour lier commerce avec toutes les substances spirituelles. Parmi ces derniers je distingue le fameux Jean Pic de la Mirandole, qui à l'âge de 24 ans soutint à Rome

Rome, je ne sçai quel monstrueux assemblage de toute sorte de propositions, & & qui fut le reste de sa vie attaché à la Cabbale. Il se vançoit même d'avoir entre les mains le Recueil qu'Esdras en avoit composé, & que le Pape Sixte IV. lui confia, pour le traduire d'Hébreu en Latin. Mais la mort de ce Pape ayant été suivie peu après de celle de Pic de la Mirandole, tout disparut, & le Recueil supposé d'Esdras, & la Traduction. Je croi notre siècle en particulier très-consolé d'un pareil malheur. On y a trop d'excellentes choses à apprendre, pour en regretter de mauvaises, ou pour le moins d'inutiles.

CHAPITRE VI.

- I. *De ceux que les Nations Barbares ont regardé comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs.* II. *Qu'il n'y a point eu de Zoroastre ni de Mercure Trismégiste.* III. *Sentence des Anciens sur la formation de la Terre.* IV. *Sur l'origine des hommes.* V. *Sur les diverses révolutions par où le monde doit passer.* VI. *De ce que les Peres de l'Eglise en ont jugé.*

I. DE

I.

De ceux
que les Na-
tions Bar-
bares ont
regardé
comme
leurs Maî-
tres & leurs
Institu-
teurs,

De Civit.
Dei, l. 8.
V. etiam
Cicer. de
Legibus.

DE tous les Peuples dont j'ai parlé jusqu'ici, les Juifs sont les seuls qui ayent possédé des connoissances fixes, invariables, & qui de surcroît ayent sçu que ces connoissances leur venoient immédiatement de Dieu. Les autres n'offroient que des opinions douteuses & incertaines, qu'ils avoient acquises par leur propre travail, ou qu'ils tenoient de main en main, sans en trop reconnoître la source. Tous leurs Législateurs & leurs Théologiens & leurs Prophètes étoient des hommes, & si dans la suite ils furent mis au rang des Dieux, c'est qu'au rapport même de Saint Augustin, c'étoient de grands hommes. Mais, quelques talens, quelque mérite qu'on leur suppose, ils ne pouvoient rien décider sur toutes les matieres qui étoient hors de leur portée; comme sur la formation de la terre, & les diverses Catastrophes par où elle doit passer; sur la naissance du genre humain & la funeste dégradation; sur ce mélange de bien & de mal, tant moral que physique, dont le monde n'est que trop rempli, trop défiguré. Il n'y avoit sur tous ces points, & encore des points si essentiels, qu'une autorité divine

divine qui pût réunir les sentimens. *Cæ- Sanctus
li mysterium doceat me Deus ipse qui con- Ambros.
didit, non homo qui se ipsum ignoravit.* ad Imper.
Mais elle n'étoit donnée cette autori- Valentin,
té, dumoins pleine & entiere, qu'aux August.
seuls Hébreux qui sentent tout le prix
d'un tel présent. Les autres hommes,
ainsi que parle l'Ecriture, marchaient
après leurs pensées, & ne faisoient que
la volonté de leurs pensées. C'est ce
que Théodoret a si bien exprimé, en
traçant le caractère des Philosophes
Payens. » Ils me paroissent excusables,
» remarque-t-il, d'avoir avancé tant de
» propositions obscures; plus excusables
» encore de n'avoir point compris le
» vrai sens des choses spirituelles & di-
» vines. Comme ils n'étoient ni éclai-
» rez par les Prophetes, ni conduits
» par les Apôtres, quel autre guide
» pouvoient-ils suivre que la Nature,
» en qui l'erreur & l'impiété avoient dé-
» truit insensiblement les heureux traits
» que Dieu y avoit d'abord imprimez ?
» Si cependant ils en ont apperçu quel-
» ques-uns, ce ne pouvoit être que
» par rapport à l'ordre général & à la
» symmétrie de l'Univers, dont sont
» frappez tous les yeux attentifs, & qui
» ne se refusent point exprès à la lumière.

On peut encore aller plus loin que
Théodoret, & dire avec quelques au-
tres

tres Peres de l'Eglise , surtout avec Saint Hilaire, qu'il y auroit de l'imprudence à soutenir la plûpart des dogmes révélez, si l'on n'étoit sûr que ces dogmes sont révélez en effet. Comme Dieu renferme infiniment plus que nous ne pouvons concevoir, & qu'il ne nous a donné d'idées, nous ne devons point hésiter sur tout ce qu'il veut bien nous apprendre par des voyes extraordinaires, pourvu que nous scachions que c'est lui qui nous l'a appris. La Révélation même a cela de particulier, qu'elle subsiste toute entiere malgré l'impossibilité del'accorder avec les lumieres purement naturelles; & c'est même l'envie imprudente de concilier deux choses si opposées, & qui a fait naître la plûpart des Hérésies, & qui a si souvent renouvelé les disputes au sujet de ce qui est contre la raison, & au-dessus de la raison.

J'avoue que Noé étant la tige & , pour ainsi dire , la racine de tous les peuples qui sont venus après le Déluge, il ne pouvoit manquer de leur avoir laissé quelques principes généraux, tant sur les devoirs de la Religion Naturelle, que sur la Toute-puissance Divine: principes, à la vérité, qui s'alterent en peu de tems par des combinaisons infinies de goûts de passions, de mœurs,
de

de préjugez ; mais qui pourtant ne durent point s'éteindre tout-à-fait. Et ce sont ces premières semences de vérité dont on trouve des traces, au rapport de différens Auteurs, & principalement de Grotius, dans presque toutes les Histoires anciennes & originales qui nous restent.

L. 1. de
Verit. Re-
lig. Christ.

Les mêmes Auteurs conjecturent, & ce n'est point sans quelque vraisemblance, que Noé a servi à caractériser la plupart des Législateurs, Héros ou demi-Dieux qu'on réveroit autrefois. Tel étoit le Saturne des Egyptiens qu'on peignoit avec quatre yeux pardevant & quatre par derrière, comme pour désigner qu'il voyoit également & la nouvelle génération qui suivoit le Déluge, & l'ancienne qui l'avoit précédé. Tel étoit le premier Roi des Athéniens, Cecrops, qu'on représentoit avec deux corps, comme pour honorer les prémices du mariage, & pour rappeler le souvenir de Noé qui sortit de l'Arche avec sa femme & ses trois enfans, qui avoient chacun aussi la sienne. Tel étoit enfin le *Jain* des Syriens & des Araméens, depuis le *Janus* des Latins, dont le double visage marquoit les deux états du Monde que Noé avoit connus, l'un avant, l'autre après le Déluge. Il tenoit de la main gauche une clé,

comme

Bochart.
initio
Geogr. sacra.

212 HISTOIRE CRITIQUE

comme pour indiquer que c'étoit lui qui renouvelloit toute la Terre, & qui en ouvroit la porte fermée au Genre-Humain. Cependant, quelque heureuses que puissent paroître ces applications, comme elles n'ont rien de fort utile ni de fort intéressant, je me contenterai du peu que j'en ai dit : d'autant plus que ce qui est attribué par les uns à Noé, d'autres l'attribuent sans répugnance à Abraham, à Jacob, au Prophete Ezechiel, à Moïse. Feu Mr. Huet, Evêque d'Avranches, a surtout poussé ce dernier article aussi loin qu'il pouvoit aller.

La Chronologie ordinaire met environ un siècle entre le Déluge & la dispersion des hommes. Il y a apparence que sensible aux bienfaits que le Ciel avoit versez sur lui, Noé resta pendant tout ce tems-là en Armenie, aux environs du lieu où l'Arche s'étoit arrêtée, & qu'il fit part à ses enfans de toutes les connoissances qu'il avoit reçues de leurs communs Ancêtres. Mais le Genre-Humain venant à se multiplier insensiblement, & peut-être déjà à se diviser par des haines, des jalousies, des dissensions domestiques, plus amères que toutes les autres, il falut enfin se quitter. Une même Famille ne pouvoit plus subsister ensemble; & du sein de la

premiere

premiere Societé, il s'en éleva une infinité d'autres, indépendantes de cette premiere. Alors les hommes forcez de se séparer, & prévoyant sans peine qu'ils ne pourroient plus ni se rejoindre ni se reconnoître, voulurent bâtir une Tour superbe, en témoignage de leur mutuelle origine, & comme pour marquer qu'ils sortoient tous de la même source. Cet ouvrage avoit trop d'éclat, im-
 soit trop à des esprits ambitieux, pour manquer d'être suivi avec toute l'ardeur possible. Les travaux non interrompus atteignoient déjà à la perfection, lorsque celui qui balance l'Univers dans sa main, les arrêta tout-à-coup, & cela d'une maniere bien surprenante. *Allons, dit-il, descendons, brouillons-là leurs lèvres.* Aussi-tôt les hommes ne s'entendirent plus & parlerent différentes Langues, ou, comme je croi qu'on doit l'expliquer, prononcèrent différemment la même Langue: ce qui jetta parmi eux une confusion extraordinaire, un desordre qui les fit tous se désister de leur entreprise; car les paroles ou les sons articulés n'étant que des signes arbitraires des idées que nous avons dans l'esprit, ces sons peuvent varier de tant de manieres, qu'ils ne réveilleront plus les mêmes pensées. De-là naîtra un inconvénient qui ne sera ni moins fâcheux,
 ni

114 HISTOIRE CRITIQUE

ni moins décisif, que si l'on parloit diverses Langues.

Je conçois sans peine combien les hommes dûrent être surpris, lorsqu'au moyen de ces prononciations diversifiées à l'infini, ils cessèrent de s'entendre, & presque de se connoître. Un tel prodige hâta leur séparation, qui étoit même devenue absolument nécessaire par l'impossibilité où ils se trouvoient de se communiquer leurs pensées les uns aux autres. Ainsi, d'une Langue-mere il s'en forma plusieurs, qui d'abord ne différoient entr'elles que par la maniere de prononcer les mêmes mots; mais qui dans la suite n'eurent presque plus aucun rapport, de nouveaux objets & de nouveaux besoins ayant formé les hommes à chercher de nouveaux termes pour les exprimer.

Il suit de-là, que cette premiere Langue ne subsiste plus en son entier dans aucun lieu du monde; & qu'elle a souffert une infinité d'altérations, tant du côté des Pays habitez les uns après les autres, que du côté des différentes formes de gouvernement qui s'établirent. Par conséquent, on n'a point plus de droit d'assurer que l'Hébreu est la Langue-mere & Originale, que le Chaldéen, l'Arménien, le Copte, l'Arabe, le Celtique. Ce qu'il est permis seulement

ment de deviner, c'est que toutes ces Langues ont retenu beaucoup de mots qui appartenoint à la première, plus encore les Orientales que celles de l'Occident; mais que les racines en sont entièrement inconnues. Quelques Sçavans se trouvent à-peu-près de mon avis; ils ajoutent cependant que de toutes les Langues, l'Hébraïque qu'ils nomment la Langue sainte, paroît le plus approcher de la primitive, à cause de sa brièveté & de son air simple.

Quand les hommes errans & dispersés se furent réunis en corps de Nations, & sous les formes de gouvernement qu'ils avoient jugé les plus propres à les rendre heureux, (tel a dû être en effet le but de tout gouvernement) ils eurent besoin de nouveaux Législateurs qui favorisassent leurs projets. Et ce sont ces Législateurs que l'Antiquité a mis au rang des Dieux ou demi-Dieux, que Sénèque a appellez *clarissimi sacrarum De brevi-*
opinionum conditores. Les uns établirent *tate vitæ,*
 de grands systèmes où la Philosophie, *c. 14.*
 la Religion, la Politique étoient confondues ensemble & représentées sous différentes Fables, quelques-unes assez puériles & assez bizarres, quelques autres qui sembloient faire allusion à des vérités plus anciennes. L'Histoire de Prométhée, par exemple, ne paroît-elle pas

216 HISTOIRE CRITIQUE

par une copie de celle d'Adam ? Tous les deux désobéissent à la Divinité , le premier en déroband le feu du Ciel pour animer l'homme , le second en mangeant du fruit de l'arbre qui contenoit la science du bien & du mal : tous les deux sont punis d'une maniere qui rejaillit sur leur postérité, plus malheureuse encore que coupable. Les autres s'attachèrent à découvrir les premiers principes des Sciences & des Arts utiles , comme de l'Agriculture , de l'Astronomie , de la Médecine , de la Musique , &c. & je ne vois aucun de ces Inventeurs , que la Fable n'ait pris plaisir à consacrer. Elle feignit qu'Atlas portoit le Ciel sur ses épaules , parcequ'il avoit commencé à éclaircir l'Astronomie , & à démêler ce nombre prodigieux de globes qui roulent sur nos têtes ; que Tirésie étoit devenu aveugle , parcequ'il avoit percé dans les plus intimes secrets des Dieux ; qu'Endymion s'étoit attiré les bonnes grâces de la Lune , parcequ'il avoit curieusement observé tout ce qui regarde le cours de cette Planette ; que Dédale , pour se tirer d'une étroite prison , s'étoit appliqué des aîles au dos , parcequ'il avoit enhardi les Navigateurs à se servir de mâts , de voiles & de cordages. Voilà un échantillon de la maniere dont la Fable peut être

Cic. Tusc.
cul. Quæst.
l. 1 Varro
apud Aug.
de Civit.
Dei l. 4.
& 6.,

être appliquée à l'Histoire. Que si cette maniere ne conduit pastoujours au vrai, elle flatte dumoins l'esprit, qui aime & recherche volontiers de pareils rapports.

A l'égard de l'Agriculture, ce fut une des premieres découvertes que les hommes virent naître après le Déluge. Les Egyptiens en attribuoient l'origine à Isis, qu'ils représentoient toute nue, avec un doigt sur la bouche & une infinité de mamelles. Son fils Harpocrate, que les Antiquaires ont pris mal-à-propos pour le Dieu du Silence, étoit aussi représenté, portant d'une main une corne d'abondance, & tenant un doigt de l'autre main sur la bouche. Ce qui marque, à mon avis, & le besoin indispensable qu'on a de manger, & que c'est pour satisfaire à ce besoin qu'on cultive la terre. *Omnis labor hominis*, dit l'Ecclésiaste, *in ore ejus*, ou suivant le Texte Hébreux, *ad os ejus*. D'ailleurs, le nom d'Harpocrate ne pourroit-il point venir par adoucissement de celui de Carpocrate, qui signifie riche en fruits, ou puissant sur les fruits?

Aux portes de quelques anciennes Villes de la Grece, on exposoit des figures monstreuses de Géans & de Cyclopes, dont les mains sembloient sortir du ventre, comme pour animer tout le

monde au travail par la vue d'un besoin qui renaît sans cesse.

II.

Qu'il n'y a point eu de Zoroastre, ni de Mercure Trismégiste. Les éclaircissemens que je viens de donner sur les anciens Législateurs qui ont paru depuis Noé, devroient, ce me semble, être suivis de leur histoire même. Mais deux raisons m'arrêtent.

Epist. I. 10.

La première, c'est que pour les annoblir davantage, on a chargé ces Législateurs de je ne sçai quel merveilleux, qui ne paroît convenir qu'à la Divinité. Les Platoniciens, toujours subtils, ont pris de-là occasion de dire que c'étoient des Génies revêtus de la forme humaine, qui avoient présidé à l'origine des Nations : & le fameux Symmarque, qui fut Préfet de Rome sous l'Empereur Théodose, afin d'excuser cette diversité de Religions qui régne dans le monde, avouoit que chaque Peuple en se formant avoit eu un Génie pour se conduire, & que ce Génie lui avoit inspiré la forme de Gouvernement, la sorte de Religion qui étoit la plus convenable à ses mœurs, à ses penchans, à l'air qu'il respiroit. Ainsi, continuoit Symmarque, vouloir changer ce qui est reçu de tems immémorial dans un Pays, c'est vouloir résister à son Génie, c'est desapprouver

desapprouver malignement la conduite qu'il a tenue.

J'ai déjà dit ma pensée sur le système des Anciens , qui peuploit tout l'Univers de substances moyennes entre Dieu & les hommes. J'ajouterai ici que ce système ne pouvoit manquer de réussir , parcequ'au fond nous sommes si persuadés de notre foiblesse , de la disette de nos talens , que nous rapportons toujours à quelque cause extérieure tout ce qui peut nous arriver d'heureux , nos bons desseins , nos bons mouvemens , le succès de nos affaires. De-là sont nées tant de Divinitez dont le Paganisme abondoit , inventées proprement pour leur faire honneur de nos vertus , & pour nous en ôter la gloire : comme si , malgré tous nos efforts , nous ne pouvions rien mériter. De-là sont venus les Anges & les Génies distribuez suivant le système de Platon , qui veillent à tout le Gouvernement sublunaire , & qui avertissent chaque homme de la route dans laquelle il doit marcher.

La seconde raison , & sans contredit la plus importante , la voici. Les principes des Arts & des Sciences n'ont pu être découverts que par une longue chaîne de pensées de vuës , de tentatives ajoutées les unes aux autres ; & il a falu qu'un nombre infini de personnes

éclairées y travaillât successivement. Mais comme il étoit difficile que les noms de tant de personnes différentes pussent se conserver en leur entier, on se servit d'un nom général & appellatif pour les comprendre tous ; on attribua à un seul ce qui étoit en effet le mérite de plusieurs. Par-là on soulageoit la mémoire, & on abrégeoit des discussions qui auroient été infinies. Mais il arriva dans la suite, ce qu'on n'avoit point songé à prévoir ; c'est que de plusieurs Grands-Hommes l'Antiquité n'en fit plus qu'un. Ainsi les Chaldéens rapportoient toutes leurs connoissances à Zoroastre ou Zardhust, les Egyptiens à Mercure surnommé Toyth ou Theuth, les Thraces à Orphée, les Lydiens à Marfyas & à Olympus, les Celtoscythes à Armanius ou Irmin, les Germains à Luiscon & à son fils Manus, &c. Non, qu'aucun de ces Héros, ou comme on les regardoit, aucun de ces Bienfaiteurs ait jamais existé ; mais parcequ'on rappelloit sous certains noms tout ce qui pouvoit enorgueillir un même Peuple. Il seroit aisé de démontrer ce que j'avance ici, si l'on avoit les racines de toutes les Langues sçavantes. La Chaldaïque suivant le Pere Kircher, fait voir que le nom de Zoroastre veut dire la représentation des choses secretes & cachées. De

De la même maniere , ceux qui ont remonté à l'origine des Sibylles , ont trouvé que leur nom étoit un nom appellatif , composé de deux mots Grecs qui signifient *Decret ou volonté de Dieu* ; & que ce nom servoit à désigner toutes les femmes , qui se mettant au-dessus des foiblesses du sexe , moins occupées à inventer de nouvelles parures qu'à éclairer leur esprit , avoient traité des matieres les plus hautes & les plus sublimes. Ainsi tout ce qu'on peut rassembler des Ecrits de ces femmes Philosophes , fut intitulé , le Recueil de la Sibylle. Ce n'est pas qu'on doive comprendre dans ce nombre , ni les prétendus Ouvrages qui furent apportez à Rome sous le règne du dernier Tarquin , ou qu'il feignit par un trait de politique y avoir été apportez ; ni les Vers qui coururent vers l'établissement du Christianisme , & qu'une main moins adroite que pieuse avoit supposez. Car on doit croire , dit Saint Augustin , que toutes les Prophéties qui se débitent sous le nom des Etrangers touchant la grace de Dieu par Jésus-Christ , viennent des Chrétiens eux-mêmes.

Qu'est-ce que Jupiter , demande Gérard-jean Vossius , sinon un titre honorable pour marquer des Rois extrêmement riches & puissans , qui ne songeoient à la maniere des Dieux , qu'à

ramener leurs Sujets au goût du vrai & du bon? Et combien n'y a-t-il point eu de Jupiters depuis le Déluge, jusqu'au tems de la Guerre de Troye. Mais l'ignorance qui confond tout, les a réduits à un seul, qu'elle s'est fait un mérite de placer dans l'Isle de Crète, & à qui elle a attribué toutes les actions, toutes les aventures des autres. Qu'est-ce que le grand Hercule, sinon un titre qu'on donnoit dans l'Antiquité la plus reculée à tous les Héros qui protégeoient le commerce, & qui par amour du bien public assuroient les voyageurs contre les irruptions d'une infinité de petits Tyrans avides de pillages? Et comme le nombre de ces Hercules étoit prodigieux, qu'il n'y avoit même aucun pays qui n'eût le sien, accommodé à son goût & habillé de sa livrée, je ne m'étonne point qu'on tombe aujourd'hui dans une si grande confusion sur ce qui les regarde. Quelle différence de l'Hercule Gaulois, ou de l'Hercule Germanique, à celui que les Grecs reconnoissoient! Mais toutes ces difficultez s'évanouissent, quand on songe que c'est un surnom qui a été appliqué à des Héros & de différent âge, & de différent Pays, & de différent caractère.

La clé que je propose ici est d'une utilité extrême. Sans elle on ne pourroit

roit rien comprendre ni dans l'histoire de Zoroastre, ni dans l'histoire de Mercure Trismégiste. Ce premier a été non seulement en réputation chez les Chaldéens ; mais encore chez beaucoup d'autres Peuples , fiers de l'avoir eu pour Roi , ou pour Législateur. Mais tous ces Peuples ne s'accordoient point sur le tems où Zoroastre avoit pris naissance , ni sur les divers événemens de sa vie. Les uns le croyoient contemporain & même ami d'Abraham , les autres le faisoient fleurir quelques siècles après ; & cela , suivant que leurs histoires remontoient ou plus ou moins haut. Les Bactriens, qui lui attribuoient la fondation de leur Monarchie , le regardoient comme étant de même âge que Ninus & Sémiramis , avec qui ils furent long-tems en guerre. Parmi les Perses qui n'ont point eu jusqu'ici la complaisance d'embrasser le Mahométisme , & qui adorent le Feu à l'exemple de leurs Ancêtres , Zoroastre ou Zardhust est encore un objet de vénération : mais ils soutiennent qu'il est né à la Chine , & qu'un mouvement céleste le tira de sa Patrie il y a plus de 2000 ans , pour le conduire en Perse. Une seule chose dont tant de Peuples différens tomboient d'accord , c'étoit la manière dont Zoroastre devenu

Stanl. de
Philos.
Chald. f. 1.
c. 2. & 3.

Just. Hist.
1.

V. la Bi-
blioth.
Orient. de
M. d'Her-
belot.

vieux, & ennuyé du commerce des hommes faux & trompeurs, avoit péri au milieu d'un tourbillon de flâme. Mais cette tradition commune n'avoit rien d'extraordinaire, les Anciens étant dans l'usage de se servir de la comparaison du feu, pour donner du crédit à toutes les choses qu'ils vouloient exagerer. Ainsi, l'Ange qui remit au nom du Seigneur la Loi à Moïse sur le Mon Sinäi, se fit voir parmi les flâmes, les éclairs, les tonnerres. Ainsi la conversation d'Elie & d'Elisée fut suspendue par un char attelé de chevaux de feu qui les sépara tout-à-coup, & Elie monta au Ciel envelopé d'un tourbillon de lumière.

Pour ce qui regarde Mercure, surnommé Trismégiste parcequ'il étoit en même tems Prêtre, Roi, Philosophe; son histoire n'est pas moins obscure ni moins embarrassée que celle de Zoroastre. Au rapport de Diodore de Sicile, il fut le Secrétaire & le Conseiller d'Osiris, le Précepteur d'Isis. Eusebe assure que quand Saturne alla parcourir les régions méridionales du monde, il laissa le Gouvernement de l'Egypte à Mercure, & l'en nomma même Roi, à condition qu'il tiendrait de lui ses nouveaux Etats. Lactance observe que Mercure fixième du nom, ayant tué l'infatigable Argus,

L. 2.

Prép.
Evang.
l. 1.

L. 1.

Argus, se réfugia en Egypte, où il apporta l'usage des Lettres, & donna une forme précise à l'Année civile, en la réglant sur le cours du Soleil. Suivant Ci-
 L. 3. de
 ceron il y a eu cinq Mercures, dont les nat. Deo-
 trois premiers étoient Grecs : le qua- rum.
 trième comptoit le Nil pour son pere,
 & les Egyptiens n'osoient par respect prononcer son nom : le dernier enfin surpassa tous les autres en éloquence, en vertus, & il orna l'Egypte de plusieurs loix & de plusieurs inventions excellentes.

Tout cela n'est encore rien. Le Pere In Arcà
 Kircher cite un fragment d'un Manuf- Noë.
 crit Hébreu, où l'on trouve qu'avant le Déluge Hénoch est le premier qui ait porté les titres d'Hermès, de Mercure, d'Adris ou d'Edris, & que dans la suite ces mêmes titres furent donnez à tous ceux qui cherchoient à découvrir les secrets de la Nature. Mor - Isaac avance In sua Phil.
 qu'un des enfans de Noé s'appelloit Ju- Syriacâ,
 nithum, ou Hermès. Tant de variétéz apud Kirch.
 qui obscurcissent la suite de la Chrono- ubi supra
 logie, font assez voir que les noms de Zoroastre & de Mercure sont des noms appellatifs, dont on distinguoit autrefois les grands talens, les inventions heureuses, les bienfaits répandus sur la Société.

Si j'avois encore ici quelque remarque à faire, ce seroit à l'occasion de

ceux qui renouvellent d'ardeur pour trouver Moïse dans Hermès , ou Mercure Trismégiste. Mais les preuves qu'ils en apportent , plus spécieuses que solides , sont bien-tôt renversées. Premièrement , Philon convient que si la Loi des Hébreux avoit transpiré parmi les Etrangers , dumoins l'Instituteur de cette Loi leur étoit inconnu. Et c'est pour cela qu'il se mit à écrire son Histoire , & à l'orner de traits plus brillans que mesurez : comme il arrive aux Auteurs qui se persuadent que la vérité a besoin d'être embellie , & que seule , elle ne frappe point assez. En second lieu , doit-on croire que les Egyptiens aient eu si fort à cœur les intérêts de Moïse , lui qui avoit été le fléau de leur Nation , qui avoit attiré sur leurs campagnes des insectes dévorans , qui avoit fait périr par un retour de marée leur Roi avec toute sa suite ? A ces traits reconnoît-on un Héros bienfaisant , tel que Mercure ? Il y a plus d'apparence que si les Egyptiens avoient voulu caractériser Moïse , ils lui auroient donné le nom de Typhon , pour se venger des maux qu'ils en avoient reçus : nom qu'ils donnoient également à tous ceux qu'un naturel féroce portoit à leur nuire.

Dans son origine , Typhon avoit été un serpent monstrueux qui désoloit l'Afri-
que ,

que, & que les Dieux unis ensemble tuèrent d'un coup de tonnerre. De son sang naquit une quantité prodigieuse d'insectes & de reptiles, qui inonderent aussi-tôt toutes les autres parties du monde. Il est aisé de deviner que sous l'écorce de cette Fable, on a voulu représenter tant d'hommes dégradez & qui portent l'amertume en tous lieux, soit en bouleversant la tranquillité publique par des opinions nouvelles & venimeuses, soit en déchirant par des traits aiguisez ceux qui ont le malheur de leur déplaire. Et peut-être que c'est ainsi qu'on doit expliquer toutes ces Histoires de Dragons vaincus par des Prêtres ou des Moines, & dont la mémoire s'est conservée en plusieurs Cathédrales de France & d'Allemagne.

I I I.

Après avoir exposé le plus fidèlement ^{Sentimens} que j'ai pu, quelle étoit la situation ^{des Anciens} des Philosophes Barbares, ou qui ont ^{sur la formation de} précédé les Grecs, & quels secours ils ^{la Terre.} avoient eus de leurs Maîtres & de leurs Instituteurs; je vais travailler maintenant à réduire en Système leurs principales pensées, tant sur la formation de la terre, que sur l'origine des hommes. Et pour le faire avec plus de succès, j'é-

228 HISTOIRE CRITIQUE

tablirai d'abord trois principes décisifs.

L. 2. de Di-
vin.

Phyf. I.

Le premier , c'est que tous les Philosophes Barbares , depuis les Philosophes Grecs , n'ont eu aucune idée de la création ni de l'anéantissement : ils n'avoient même aucun terme dans leurs Langues , ni aucune façon de parler , qui exprimassent ces deux choses. *Y a-t-il un seul Physicien* , demande Cicéron , *qui saisisse , qui conçoive ce que c'est que créer , & qu'anéantir ?* Aristote , en poussant ses spéculations plus loin , ajoute que les premiers Habitans du monde ont toujours jugé que la Matière existoit par elle-même , & sans dépendre d'aucune cause extérieure. Si elle en dépendoit , disoient-ils , on ne pourroit la connoître que par quelque idée qui lui seroit étrangère , qui n'auroit point de rapport avec elle. Et cette idée dégraderoit certainement la matière du titre de substance , qui lui appartient.

En second lieu , les Philosophes Barbares ne cherchoient qu'à pénétrer l'Art infini , qui a dirigé la formation de la Terre : tout le reste , ils le croyoient immuable & incorruptible , sujet seulement à des altérations apparentes & non réelles. Dieu , observe Plutarque , ne travaille point sur le néant , sur ce qui n'est point : son action se termine uniquement à la Terre , où il travaille

vaille sur ce qui est mal arrangé & mal disposé. Ainsi les Egyptiens, pour marquer le tems & en général l'éternité, se contentoient de peindre le Soleil & la Lune, persuadez que ces deux Astres brilloient de tous les siècles, & qu'il n'y avoit eu du changement, du nerf, que sur la Terre. Il me semble qu'on trouve des vestiges de cette pensée des Egyptiens, dans quelques revers de Médailles Romaines. Le Symbole de la Lune y est gravé avec ces mots, à l'Eternité, à la Perpetuité

In procem.
Can.Chron.
Ægypt.

Troisièmement, les Philosophes Barbares, tomboient bien d'accord qu'un premier Moteur, que Dieu avoit présidé à la formation de la Terre; mais ils ajoûtoient aussi, que les choses ayant une fois reçu le mouvement qui leur convenoit, elles s'étoient dépliées, pour ainsi dire, & se succédoient les unes aux autres à point nommé. C'est une folie, dit Sénèque, de croire que chaque chose arrive en détail parceque Jupiter l'a ainsi ordonné: tout au contraire, ce qui arrive est une dépendance certaine & liée de ce qui est arrivé auparavant. Il y a un ordre inviolable duquel tous les événemens ne peuvent manquer de s'ensuivre, & qui ne sert pas moins à la beauté, qu'à l'affermissement de l'Univers.

Quæst.Na.
tur. l. 2.

Deux

230 HISTOIRE CRITIQUE

Deux Auteurs Aglois qui ne sont pas contentez des notions communes , l'un est Thomas Burnet , & l'autre Guillaume Whiston , ont aussi avancé que le premier Chapitre de la Genese ne contenoit que l'Histoire de la formation de la Terre , & non du reste de l'Univers qui subsistoit déjà. » En » effet , remarque Mr. Whiston , lorsqu' » que Moïse raconte que pour manifester sa puissance , Dieu créa le Ciel » & la Terre , il n'entendoit que la » Terre que nous habitons , & le Ciel » aérien , l'atmosphère qui l'enveloppe » jusqu'à une certaine distance. Moïse » raconte ensuite que la Terre étoit » informe & toute nue , que les ténés » bres couvroient la face de l'Abîme : » quelle description plus énergique veut- » on avoir du Cahos ? Cette Planete » ainsi dépouillée passa par six révolutions , avant que de recevoir la forme qui lui s'étoit le mieux. Une » preuve déterminante que l'Ecriture » n'avoit en vuë que la formation de » la Terre , c'est que dans tous les endroits où elle parle de la fin du monde , ces passages ne doivent absolument s'interpréter que de la dissolution de cette même Terre & de la couche d'air qui l'environne. Ainsi , » l'ensemble de l'Univers ne souffrit au- » cun

„ cun changement , à notre Globe près
 „ où les élémens étoient confondus ,
 „ où les principes des choses se trou-
 „ voient décomposez. Il y a plus, con-
 „ tinue Mr. Whiston ; quand l'Histo-
 „ rien des Juifs prononce que le Ciel
 „ & la Terre furent créés ensemble ,
 „ on doit sousentendre qu'ils le furent
 „ dans un tems antérieur ; mais que la
 „ Terre étant peu-à-peu devenue Ca-
 „ hos , Dieu lui rendit son premier lus-
 „ tre , son premier arrangement : ce
 „ qui approchoit assez d'une nouvelle
 „ création. » Il est certain que la har-
 „ dieffe de l'Auteur Anglois a quelque
 „ chose de frappant ; mais par malheur
 „ elle est dénuée de preuves. N'auroit-
 „ on pas dû renouveler à son occasion
 „ la défense dont parle Saint Jérôme , &
 „ qui subsistoit parmi les Hébreux ? C'é-
 „ toit de ne point raisonner sur la for-
 „ mation de cet Univers ; mais de s'en
 „ rapporter simplement à ce qu'en avoit
 „ dit l'Histoire ancienne , quelque éloi-
 „ gné qu'il fût de la vraisemblance.

Ces trois principes ainsi établis , on
 n'aura point de peine à se prêter aux
 différens Systèmes des Egyptiens & des
 Phéniciens ; on distinguera du premier
 coup d'œil ce qu'il y a de fabuleux
 dans ces systèmes , d'avec ce qu'il y a
 de probable. Selon les premières , tout
 avoit

avoit été d'abord eau , & ensuite une pâte molle , une espece de bouë , que le Soleil pénétra si intimement , que les germes & les semences de toutes choses , qui y étoient ensevelis comme dans un tombeau , se réveillèrent. Aussi Hermès disoit-il que la Terre détrampée d'eau est la nourrice de tous les Etres sublunaires , & que le Soleil par ses rayons bienfaisans en est le pere. N'y auroit-il point là une sorte d'imitation de ce qu'avance l'Auteur de la Genèse , que Dieu prit de la bouë pour former l'homme , & qu'il lui souffla l'esprit de vie ? Si les Egyptiens ont quelquefois soutenu que durant la confusion des élémens la Terre n'étoit rien , ce langage approche assez de celui de l'Ecriture , qui donne au Cahos le même nom qu'aux Idoles , qu'aux Statuës des faux Dieux , qu'elle appelle un rien , un néant.

Sanch.
apud Euf.
Præp.
Evang. l. i.

Selon les Phéniciens , toute la surface de la Terre avoit commencé par être bourbeuse & semblable à de la fange ; puis l'air s'agita , & parut impregné d'une lumière Divine , d'un éclat inespéré : ce qui produisit de grandes pluies , des éclairs , des tonnerres affreux. Au premier bruit , les animaux de toute espece , les hommes , reçurent & vie & mouvement : la Terre se nettoya & devint

vint un séjour habitable ; les agrémens mêmes & les beautez, propres à chacune de ses parties, ne lui manquerent point.

Quippe ubi temperiem sumsero humorque calor- Ovid. Mé-
que, tam. l. I.

Concipiunt, & ab his oriuntur cuncta duobus.

Dans la suite le système des Phéni- Phurn. de
ciens donna lieu à deux pratiques égale- Nat. Deor.
ment superstitieuses. L'une, que les l. 6.
Prêtres des principales Divinitez qu'a-
doroit l'Orient, telles qu'Isis, Rhéa,
Dercéto, Atergatis, se firent un devoir
de ne manger ni oiseaux ni poissons. Ils
croyoient par cette abstinence rendre
un hommage plus distingué à l'air & à
l'eau, comme si l'abstinence n'étoit
point un principe de santé plutôt que
de Religion. L'autre, que ces mêmes
Divinitez furent représentées avec une
queue de poisson repliée par derriere,
& tantôt avec une corne d'abondance,
tantôt avec un gouvernail de navire en-
tre les mains. C'est ainsi que les erreurs
passent aisément du Physique au Mo-
ral, & qu'en quelque matiere que ce-
soit, on ne se trompe presque point
impunément.

I V.

Sur l'origine des hommes, Pezron, de l'Ant. de la Nation Celte.

Isocrat. in Panegy. Plat. in Menex.

Les premiers hommes ne pouvoient se croire issus de la terre, sans en tirer une sorte de vanité. C'est pourquoi tous les grands peuples qui vouloient illustrer leurs origines, comme les Egyptiens, les Phrygiens, les Pélasgues, les Celtes, les Iberes, les Scythes, &c. se vantoient d'être Indigènes, Autochthones, nez dans le pays même où ils se trouvoient établis. Ils méprisoient toutes les autres Nations dont les commencemens n'avoient pas la même obscurité, & qui par inquiétude, ou par un désir ambitieux, s'étoient choisi de nouvelles demeures. De même, les Héros, les Pacificateurs, ceux qui se porteroient à des actions d'éclat, mais utiles & avantageuses, soit à leurs compatriotes, soit aux étrangers, étoient nommez Titans, Géans, en un mot fils du Ciel & de la Terre. On ne croyoit pas leur pouvoir donner un titre plus flatteur, ni plus digne d'eux : & même Apollodore voulant accréditer l'objet de sa Bibliothèque, la commence à-peu-près sur ce ton, & rapporte que *Cælus* ou le Ciel épousa *Titia* ou la Terre, & que de ce mariage naquirent les premiers Héros, dont il déduit la curieuse généalogie.

généalogie. On juge sans peine ce que pouvoient être alors les titres de noblesse, des vertus. Pour les Juifs, ils qualifioient simplement tous leurs Législateurs & tous leurs Prophetes d'Envoyez ou de Messagers de Dieu ; & c'est-là ce que l'Ancien Testament exprimoit par les termes qui suivent, *l'Eternel a mis son nom sur eux, l'Eternel leur a prêté sa gloire.*

Je trouve surprenant qu'on ait jamais pu avancer que la terre seule, frappée des rayons du Soleil, & en quelque maniere vivifiée, fût capable de produire des masses organiques ; & que Diodore de Sicile ait soutenu que la même chose se renouvelloit chaque année, à la vue de toute l'Egypte. » Il est certain, » répète cet Auteur, que lorsqu'on laboure les endroits que le Nil a fertilisez, on est tout surpris en remuant la Terre, d'y trouver de véritables animaux, les uns ébauchez, les autres sur le point d'éclorre ; les autres enfin qui rompent leurs enveloppes & commencent à respirer ». Néanmoins, toute ridicule que doive paroître cette imagination, elle a subsisté jusqu'au tems de la nouvelle Philosophie, trop heureuse sans doute d'avoir détruit le système des générations rapides & spontanées, pour substituer à sa place un système

L. I.

236 HISTOIRE CRITIQUE

tême plus raisonnable, & plus réfléchi. Ce dernier suppose que les germes de tous les corps organiques ont été produits au commencement du Monde, & qu'il n'y a eu dans la suite que des développemens successifs, ménagés suivant l'ordre, & proportionnez aux besoins de la Nature.

V.

Sur les diverses révolutions par où le monde doit passer.

V. Senec.
Quæst.
Nat. l. 3.

Comme les Anciens réduisoient la création à un nouvel arrangement de parties, ils étoient en conséquence persuadés que la terre ne pouvoit longtemps retenir la forme qu'elle avoit reçue, & qu'après un certain nombre de révolutions, telles que des Déluges & des Embrasemens, elle se déboiteroit, pour ainsi dire, & redeviendrait Cahos. Le sçavant Bérofe, qui avoit commenté les Ouvrages de Bélus, rapporte que ces révolutions doivent arriver, lorsque les Astres se trouvent en certains points du Ciel. Alors tout conspire à un Embrasement ou à un Déluge, alors la terre doit souffrir quelque changement considérable. Vers le solstice d'Été les Egyptiens avoient coutume de marquer de rouge leurs maisons, leurs troupeaux, leurs arbres, leurs fruits; & c'étoit pour se ressouvenir qu'à pareil tems le monde

de

de avoir été embrasé par la chute de Phaëthon. Bérofe convient aussi que ces sortes d'incendies ne sont à craindre que lorsque le Soleil est dans le signe de l'Ecrevisse ; de même que les Déluges n'arrivent que lorsqu'il est dans le signe du Capricorne : desorte que ces deux révolutions devoient succéder l'une à l'autre , à - peu - près comme l'Hyver à l'Eté.

Physiquement, on ne peut douter de ces fatales catastrophes par où la terre a passé , & qui ont rendu toute la surface inégale & raboteuse : ce qui n'a pu se faire , dit très-judicieusement Eratosthene, que par une infinité de Déluges, d'Embrasemens , & d'autres désastres semblables. A la vérité, la terre n'a point perdu par toutes ses secousses sa figure ronde , ou plutôt allongée en ellipse : car ces inégalitez ne sont rien par rapport à sa grandeur ; elles apportent seulement une grande variété , & même des avantages réels, à toute sa croute extérieure. Cette observation , ajoute Eratosthene , conduit nécessairement à ne point s'étonner pourquoi dans des lieux éloignez de la mer de 2 ou 3000 stades , il se trouve & des champs couverts de coquillages , d'insectes marins pétrifiés , & des puits très-profonds qui regorgent d'eau salée. Cela se remarque

Apud
Strab. Geo-
gr. l. 1.

238 HISTOIRE CRITIQUE

que particulièrement auprès du Temple de Jupiter Ammon, où l'on voit encore différentes dépouilles de vaisseaux brisez, & de petites Colonnes ornées de Dauphins avec cette inscription : CYRENIENS PARTIS POUR LES GRANDS

De Pallio JEUX. Il est sûr, dit Tertullien, que le
n. 2. monde a autrefois changé, ayant été tout couvert d'eau. *Adhuc maris concha & buccina peregrinantur in montibus, cupientes Platoni probare etiam ardua fluitasse.*

Jul. Firm. Aureste, plusieurs révolutions join-
Math. l. 3. tes ensemble formoient ce que les anciens Astronomes appelloient la grande année, l'accomplissement de toutes choses : après quoi elles se renouvelloient de concert, & ainsi que parle Synésius dans une de ses Hymnes, elles se rendoient à la vie. Pour la durée de chaque révolution, rien n'étoit plus obscur ni plus incertain : mais il y avoit toujours quelque signe éclatant, ou sur la terre, ou dans le Ciel, qui en caractérisoit le commencement & la fin. C'est ce qu'on peut recueillir d'un morceau curieux, que je vais citer de Plutarque. " Au commencement des brouilleries qui survinrent entre Marius & Sylla, dit-il, un jour que le Ciel étoit fort clair & fort serein, on entendit dans l'air un bruit terrible & sembla-
" ble

In vitâ
Syllæ.

" ble
" qu
" au
" tru
" me
" mu
" Na
" pli
" à h
" ch
" un
" &
" qu
" gé
" tar
" cat
" an
" dir
" un
" qu
" qu
" De
" né
" ren
" qu
" plu
" pré
de co
& cer
le mi
juge
nour

» ble au son d'une trompette aiguë : ce
 » qui effraya tout le monde. On alla
 » aussi-tôt consulter les Sçavans de l'Hé-
 » trurie, lesquels répondirent unanime-
 » ment, que ce bruit marquoit le re-
 » muement général qui se faisoit dans la
 » Nature. Ils ajouterent par forme d'ex-
 » plication, que l'Univers étoit sujet
 » à huit révolutions consécutives, que
 » chacune de ces révolutions causoit
 » un changement total dans les mœurs
 » & dans la conduite des hommes ;
 » que Dieu en avoit lui-même mén-
 » gé jusqu'aux plus légères circonf-
 » tances ; qu'enfin le nombre de ces
 » catastrophes étant rempli, la grande
 » année se trouvoit consommée. Ils
 » dirent ensuite, que dans l'instant où
 » un pareil changement arrive, on voit
 » quelque phénomène extraordinaire
 » qui frappe les esprits éclairés : & les
 » Devins connoissent aussi-tôt qu'il est
 » né des hommes d'une trempe diffé-
 » rente de ceux qui vont passer, &
 » qu'ils auront plus ou moins de vertu,
 » plus ou moins de mérite, que leurs
 » prédécesseurs ». Mais le difficile est
 de connoître cet instant avec précision,
 & ceux qu'on croyoit autrefois y réussir
 le mieux, c'étoient les Hétrusques. On
 juge bien, que portez par leur état à
 nourrir la crédulité des peuples, ils se
 faisoient

faisoient payer chèrement leurs prédictions. Il n'y a point de métiers plus lucratifs que ceux qui travaillent à tromper les autres, soit en abusant du voile sacré de la Religion, soit en supposant des secrets de Médecine, soit en s'attribuant la connoissance de l'Astrologie.

Qu'il s'offre de réflexions sur tout ce que je viens de dire ! Mais je me contenterai d'une seule. Les hommes, prompts à se gêner & à prendre l'alarme, ont toujours appréhendé la fin ou la dissolution du monde, principalement lorsque les saisons paroissent tomber dans un certain désordre, que l'air appauvri du nitre qui lui est particulier, sortoit de son équilibre, que la Nature en un mot ne gardoit plus le fil accoutumé de ses opérations.

Une telle crainte a encore redoublé depuis la naissance du Christianisme, sans doute sur ce passage de l'Apôtre Saint Pierre, que » ce sera dans le bruit » d'une horrible tempête qu'éclatera le » dernier embrasement du Monde ». Aussi, pendant les quatre ou cinq premiers siècles de l'Eglise, il n'arrivoit rien d'extraordinaire, soit dans le physique, soit dans le moral, que par contre-coup on ne se regardât presque à la veille de périr. Saint Paul avoit songé sérieusement à dissiper une opinion
fi

si mal fondée , surtout pendant le séjour qu'il fit à Thessalonique. Mais tout grand-homme qu'il étoit, il ne put convaincre ni le Peuple, ordinairement trop opiniâtre dans ses sentimens, ni les Princes du Sacerdoce, pour le moins aussi opiniâtres. Personne ne doutoit alors, ce qui dura encore long-tems après, que l'Antechrist ne fût sur le point de se montrer, & Saint Cyprien entr'autres écrivant au Peuple de Thibarîs, l'encourage à soutenir la nouvelle persécution qui s'élevoit, comme l'avant-courrière de la grande persécution de l'Antechrist qu'en alloit voir paroître. Lactance, qui se piquoit des mêmes préjugés, assure que tous ceux qui avoient supputé le tems, ou par la Sainte Ecriture, ou par les Auteurs Payens, attendoient de jour en jour la fin de l'Univers. Les moindres orages, le moindre tremblement de terre, leur sembloient devoir décider du sort de tout le Genre-Humain. La conduite brutale que tenoit Néron, le plus vif & le plus déterminé des Persécuteurs, les maux qu'il causoit aux Chrétiens, le firent prendre pour l'Impie, pour l'Homme coupable, dont Paul avoit parlé dans la seconde Epître à ceux de Thessalogue. Cette frayeur s'étant dissipée par la mort du Tyran, on remit la fin du monde à l'Empire de

Marc-Aurele , & on se fonda , comme on se fonde quand les preuves manquent , sur je ne sçai quels Vers attribuez aux Sybilles. Tertullien & le reste de ses dévots Montanistes différèrent encore cette fin aux dernières années du troisième siècle , où la persécution s'accrut & devint plus meurtrière qu'auparavant. Enfin on arrêta , sur la parole de Jules-Africain , que la destruction de l'Univers n'arriveroit que 500 ans après la naissance du Messie , époque qui n'avoit rien de plus assuré que les autres. Depuis même que tout a reconnu la Loi de Jesus-Christ , que les fausses Traditions se sont détruites par une connoissance plus méditée de cette même Loi , on ne sçauroit croire combien les hommes se sont mis à la torture pour deviner quand arriveroit le dernier jour du monde. Il n'y a guères de siècles où l'on ne trouve sur cela quelque opinion extravagante , née le plus souvent dans le sein de la Religion , & au milieu des austérités du Cloître. Combien de fois de pieux Imposteurs ont fait courir le bruit que la terre alloit se dissoudre , pour intimider les Peuples & s'enrichir de leur frayeur ! Un pareil bruit s'étoit répandu du tems de Grégoire de Tours , & lui , pour rassurer les Peuples ébranlez de la crainte de périr , il s'efforça de leur

leur prouver que le monde dureroit autant depuis la Naissance de Jesus-Christ, qu'il avoit duré depuis son origine jusqu'à l'Incarnation de l'Homme-Dieu.

Pour revenir à ce que les Anciens appelloient la Grande Année, & qui étoit suivant les uns beaucoup plus longue que suivant les autres, je trouve à propos d'observer qu'il y avoit sur cela deux opinions tout-à-fait contraires. Les uns pensoient que chaque Grande Année étoit différente, & de celle qui l'avoit précédée, & de celle qui devoit la suivre; de maniere que rien ne se rapportoit, & que les mêmes combinaisons d'événemens, les mêmes circonstances d'affaires ne pouvoient jamais se renouer. C'est ce qu'on représentoit, tantôt sous l'emblème d'une roue qui se meut sans cesse, tantôt sous l'emblème de la machine qui sert à vanner le bled & à le séparer de la paille : d'où les Poètes ont fait leur *Mystica vannus Jacchi*. Les autres, plus autorisez & plus nombreux, s'imaginoient que toutes les Grandes Années se ressembloient de point en point, & que ce qui arrivoit dans l'une, devoit par une répétition nécessaire arriver dans les autres. Les Platoniciens surtout firent valoir cet arrangement, comme quelque chose de merveilleux; & Origene, pour lui don-

Censor. de
Die Nat.

17.

Orig. cont.
Cell. l. 7.

ner plus de poids, l'appuya de ces paroles de l'Ecclesiaste. » Qu'est-ce qui a » été autrefois? C'est-ce qui doit être » à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait? » C'est-ce qui doit se faire encore. Rien » n'est nouveau sous le Soleil, & nul » ne peut dire, voilà une chose nouvel- » le; car elle a déjà été faite dans les » siècles qui se sont écoulés avant nous. Comme les Stoïciens admettoient aussi cette renaissance de toute la Nature, cette Palingénésie universelle, les Stoïciens osoient compter sur une sorte d'immortalité, toujours flatueuse à l'amour-propre. On souffriroit la mort, avoue Sénèque, avec plus de courage & de fermeté, si l'on pensoit que tout est dans le monde balancé de manière, que tout doit se détruire & se renouveler. Il n'y a point d'anéantissement, la vie conduit à la mort, & la mort ramène à la vie.

Epist. 71.

Quoique ces deux opinions fussent entièrement opposées, elles conviennent cependant en un point qui mérite d'être expliqué. Chaque parti croyoit qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus sage que le commencement d'une Grande Année. » La Terre, dit Platon dans » le Politique, est alors gouvernée de » Dieu immédiatement; l'ordre y ré- » gne: tous les hommes qui l'ado-
rent,

rent
tueu
tout
telle
Mai
chan
rom
leur
terre
tout
fusce
& p
Jupi
rien
dire
reco
de re

T
pris,
Mille
prem
affig
sçavo
2000
Un e
quelc
feu,
née,
& de

rent, comme autant de Héros, sont vertueux, ne songent qu'à se prêter la main: toutes les productions de la Nature sont telles en effet quelles doivent l'être. Mais à chaque révolution les choses changent, les races des hommes se corrompent, leurs facultez s'affoiblissent, leur vie s'accourcit. Enfin, quand la terre a souffert tous les changemens, toutes les dégradations dont elle est susceptible, elle retombe dans le cahos, & pendant cette espece d'interregne, Jupiter reste oisif & ne s'occupe de Plut. adrien, la Divinité s'endort, pour ainsi verſ. Stoïdire, jusqu'à ce que la Grande Année^{cos.} recommence, qui ne manque jamais Sen. Epist. 9. de recommencer.

VI.

Tout ce système de révolutions mal De ce que pris, a sans doute fait naître l'hérésie du les Peres Millenarisme, trop répandue parmi les de l'Eglise premiers Peres de l'Eglise, & laquelle en ont assignoit de durée au monde 6000 ans, jugé. ſçavoir, 2000 sous l'état de Nature, Le Clerc, 2000 sous la Loi, 2000 sous le Messie. Biblioth. Un embrasement général appelé par Choif. t. 1. quelques-uns de ces Peres le *Baptême du feu*, devoit succéder à cette longue Année, & purifier la terre de ses taches & de ses souillures. Après quoi, deve-

L 3 nue

246 HISTOIRE CRITIQUE

In Apocal. c. 20. & 21.
 nue plus féconde , plus riante , elle of-
 frira toute sorte de délices. » L'ancien
 » Serpent sera enchaîné pour mille ans,
 » & ne pourra plus séduire les Nations
 » attentives & en garde contre ses em-
 » buches. Alors paroîtront un Ciel
 » nouveau & une nouvelle Terre : la
 » mort ne sera plus , ni les cris , ni les
 » afflictions ; en un mot , le premier
 » état sera passé , & toutes choses se-
 » ront nouvelles.

Cette description du Règne de mille ans n'avoit rien que d'allégorique. Mais comme le plaisir gagne toujours , quelque soin qu'on prenne de le spiritualiser , on fit dans la suite un Règne de mille ans tout voluptueux , où le corps devoit entrer en partage des satisfactions dues à l'ame , où les agrémens devoient redoubler à proportion des peines volontaires qu'on s'étoit imposées pendant la vie. C'est-là un précipice où tombent souvent ceux qui en matiere de Religion cherchent à se singulariser , & qui feignant de ne point connoître le goût qui les porte au sensible , retrouvent ce même goût dans tout ce qui les approche , dans tout ce qui les environne.

Si les Partisans du Millénarisme n'avoient appuyé que sur le dernier embrasement qui doit consumer toute chose ,
 on

on n'auroit aucun reproche à leur faire; car cet embrasement paroît un point décidé : » Et ainsi que l'ancien monde » a péri par les eaux du Déluge , le nouveau que nous habitons périra par le feu au jour de la colere du Seigneur , & de la ruïne des Impies. Il reste seulement une difficulté, sçavoir, si par le mot de *périr* il faut entendre quelque autre defastre qu'un changement extraordinaire , qui doit arriver à toute la terre, & si le feu lui sera plus nuisible & plus fatal que les eaux du Déluge.

Presque tous les anciens Auteurs, soit Juifs, soit Chrétiens, ont soutenu que le monde ne finiroit que pour reparoître en un état plus agréable & plus brillant; qu'après être retombé dans le chaos, il reprendroit peu-à-peu une nouvelle forme; qu'ainsi on verroit successivement plusieurs mondes s'élever & se détruire, mais toujours en augmentant de perfections & de beautez. *Le Seigneur n'a point dit, s'écrit Saint Jérôme, que nous verrions d'autres Cieux & une autre Terre; mais seulement de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre: ce qui marque leur renaissance, & , pour tout dire, leur rétablissement entier. La Terre ne change-t-elle pas de parure, de vêtemens, de couleurs, dans les différentes*

In Isai.

saisons de l'année ? Ne semble-t'elle point rajeunir ? Mais elle est toujours la même , eu égard à sa substance propre. Aussi le Livre Divin insinue seulement que la figure du monde s'écoule , mais non le monde lui-même. Ajoûtons que le sentiment si naturel , que la terre ne sera point anéantie , mais que le feu la purifiera , paroît le plus autorisé par les Peres , par les Théologiens , par les Philosophes. Ils ont pu dire sur cette matiere tout ce qu'ils ont jugé de conforme à la raison , l'Eglise ne l'ayant point décidée. De-plus , celui qui nous a fait connoître la création de l'Univers , ne nous fait connoître en aucun endroit qu'il doit anéantir son ouvrage : non , qu'il ne puisse l'une de ces choses comme l'autre ; mais parcequ'en ces sortes de sujets on ne doit se soumettre qu'à ce qui est expressément révélé. Salomon nous assure même qu'il a appris que tout ce que Dieu a fait doit subsister à jamais : & c'est-là ce que Grégoire le Grand & d'autres Interprètes expliquent d'une maniere sensée , en conciliant l'Ecriture avec elle-même , lorsqu'elle dit d'un côté que la Terre demeurera éternellement , & de l'autre que la Terre & les Cieux passeront. Ils passeront à la vérité pour la figure ; mais non pour l'essence , pour le fond des choses,

Ou-

Outre les anciens *Millénaristes*, il s'en est trouvé dans le dernier siècle, qui tantôt crédules jusqu'à l'imbécillité, tantôt incrédules jusqu'à l'audace; ont annoncé un nouveau Règne de Jesus-Christ sous le nom de cinquième Monarchie. Comme ils agissoient par deux motifs qui trompent la plupart des hommes, le dégoût du présent & l'espoir d'un avenir plus favorable, ils n'eurent point de peine à faire approuver leur fanatisme. La multitude fut de leur parti, elle qui sans pouvoir jamais fixer son inconstance, & se plaint toujours du fort dont elle jouit, & se repaît de l'espérance que celui dont elle jouira dans la suite, sera meilleur. Mais ces *Millénaristes* vinrent échouer au même écueil où échouent tous les faux-Prophe-tes; le tems, le tems dévoila combien ils s'étoient abusés.

Je trouve un seul point où ils ont fait voir quelque adresse : c'est à prouver que le Monde décroît & vieillit tous les jours; que la Terre n'a plus la même fécondité ni la même disposition à produire, qu'elle avoit à sa naissance; que les hommes diminuent non seulement de taille, mais encore de force, de vertu, de courage; enfin que tout ce qui existe tend à une dissolution générale.

On ne peut nier qu'à regarder les

L. 5. choses

choses d'une vue rapide & superficielle, ce système ne paroisse dumoins vraisemblable. D'un côté les Auteurs qui s'appuyent sur la Morale & sur l'Histoire, de l'autre quelques Astronomes célèbres ont tâché de le confirmer par une suite d'observations. Tels sont Gemma Frisius, Philippe Lansberge, Nicolas Copernic, Pierre Gassendi, Jean Kepler, Jean-Baptiste Morin dans son Astrologie, François - Vincent Wing dans son Astronomie Angloise, &c. Cependant, tout bien examiné, il est certain que, quoique la terre ait souffert en détail de grands changemens, elle n'offre jusqu'ici dans l'essentiel aucune marque de vieillesse. Il est encore certain que tous les siècles se ressemblent, se contrepesent, pour le gros des vertus & des vices; & que les hommes, malgré les passions & les préjugés dont ils sont susceptibles, présentent à-peu-près le même spectacle moral.

CHAPITRE VII.

- I. *Quelle idée les Barbares avoient de la Matière.* II. *Qu'ils n'ont point reconnu de Substances spirituelles.* III. *De l'antiquité du Dogme des deux Prin-*

DE LA PHILOSOPHIE. 151
Principes. IV. De son étendue. V.
Qu'au défaut de la Révélation, on
ne pouvoit mieux expliquer que par ce
Dogme l'origine du bien & du mal.

I.

ON a vu dans un assez grand détail Quelle
ce que les Barbares pensoient de idée les
la formation de la terre, & de l'origi- Barbares
ne du Genre-Humain. Comme ils n'a- avoient de
voient aucune lumière surnaturelle qui la Matière,
les éclairât, aucun guide infailible qui
les conduisît, ils étoient réduits à deviner.
Et peut-être l'ont-ils fait avec assez d'adresse & de succès. On ne doit
juger du mérite de la capacité des hommes,
que par rapport à la situation où ils se trouvent,
& aux efforts d'esprit qu'ils peuvent faire,
& aux difficultés qu'ils peuvent vaincre.
Tout le reste ne doit point leur être imputé.
La Révélation est un secours gratuit, qu'on n'est pas
le maître de se procurer. Où aboutit la
Philosophie, là elle commence : elle
sert de supplément & , pour-ainsi dire,
de ratification à toutes les connoissances
humaines.

Il paroît que dans l'Antiquité la plus Windet,
reculée on n'admettoit qu'une seule subs- de vitâ
tance, éternelle, infinie, & ce qui sur- funct. sta-
prendra le plus, indivisible, quoique tu. f. 3.
pourtant divisée en trois parties. Et ce Le Clerc,
Biblioth.

V. Chalcid.
in Tim.
initio.

Clem.
Alex.
Strom. l. 2.
Iren. l. 3.
Tertull.
Scorp. c. 2.

Apul. de
Dogm.
Plat.

sont elles qui, reunies & jointes ensemble, forment ce que Pythagore appelloit le tout, hors duquel il n'y a rien. La premiere partie de cette substance, inaccessible aux regards de tous les hommes, est proprement ce qui détermine l'essence de Dieu, des Anges & des Génies. Elle se répand de-là surtout le reste de la Nature, d'où quelques saints Peres lui ont donné le nom de *semen superna essentia*, ou, *quod excellentiori abundat semine*. La seconde partie compose les Globes célestes, le Soleil, les Etoiles fixes, les Planettes, ce qui brille d'une lumiere primitive & originale. La troisieme enfin compose les corps & généralement tout l'Empire sublunaire, que Platon dans le Timée nomme le séjour du changement, la mere & la nourrice du sensible.

Voilà en gros quelle idée on avoit de la substance unique dont on croyoit que tous les Etres tiroient le fond même de leur nature, chacun suivant le degré de perfection qui lui sied. Et comme cette substance passoit pour indivisible, quoiqu'elle fût divisée en trois parties, de même elle passoit pour immuable, quoiqu'elle se modifiât de différentes manieres. Mais ces modifications étant de peu de durée, on les comptoit pour rien, même on les regardoit

gardoit comme non-existentes, & cela par rapport au tout qui seul existe véritablement. Ce qu'on doit observer avec soin : la substance jouit de l'être, & ses modifications aspirent à en jouir, sans jamais pouvoir y arriver.

Le trop fameux Spinoza dont j'ai déjà Epist. 5. & 6. inter parlé, en écrivant à Henri Oldenburg Secrétaire de la Société Royale de Londres, convient que c'est parmi les plus anciens Philosophes qu'il a puisé son système, qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers. Mais il ajoute qu'il a pris les choses d'un biais plus favorable, soit en proposant de nouvelles preuves, soit en leur donnant la forme observée par les Géomètres. Quoiqu'il en soit, son sentiment n'en est point devenu plus probable, les contradictions n'y sont pas mieux sauvées.

J'ai dit, que suivant les Anciens, la substance unique étoit comme divisée en trois parties, sans rien perdre de sa nature propre, qui est de former un tout parfait. De ces trois parties, les deux Pyth. apud Laërt. premières n'ont jamais souffert aucun trouble, aucun désordre, ni n'en peuvent Ocel. Lue. c. 2. souffrir : la troisième seule y est exposée par des ébranlemens continuels, Plot. En. 1. 1. 8. & par des modifications subites, à la vérité, mais qui naissent les uns des autres. Socrat. apud Plat. lieu in Phæd. Tel est l'empire sublunaire, le

254 HISTOIRE CRITIQUE

Arist. de
Gener. &
Corrupt.

Cic. in
Fragm.

Apolog. 2.

V. Theop.
l. 2. inter
Op. Just.

lieu des corps, où se succèdent sans cesse de nouvelles formes, & où tout est disposition à changement. Dans cet Empire, à force d'être mues & agitées, les choses ne pouvoient manquer de se déranger, de devenir cahos. Une main adroite & puissante les remit dans l'ordre, & les y remet autant de fois qu'elles en veulent sortir. *Ex inordinato in ordinem adduxit*, avance l'Orateur Philosophe; & c'est en cela qu'il fait consister tout le jeu de la création, & de la conservation des Etres sublunaires.

La même pensée avoit gagné les premiers Auteurs Ecclésiastiques, comme Justin Martyr, Tertulien, Théophile d'Antioche, qui tous ont soutenu que dans la formation du monde, Dieu n'avoit fait que rappeler les choses à un meilleur arrangement. Comme il est la bonté même, dit Justin, il a travaillé sur un sujet rebelle, informe, & il en a fait un ouvrage utile aux hommes.

Pour ce qui regarde la matiere, il est à propos de fixer ici l'idée qu'en avoient les Anciens. Quelquefois ils la confondoient avec la substance unique, & ils disoient conséquemment que rien ne lui est essentiel que d'exister, & que si l'étendue convient à quelques-unes de ses parties, ce n'est que lorsqu'on les considère par abstraction. Mais le plus sou-
vent

vent ils bernoient l'idée de la matiere à ce qu'ils appelloient eux-même l'Empire sublunaire, la Nature corporelle. Le corps, selon eux, est ce qu'on conçoit par rapport a lui seul, & en le détachant du tout dont il fait partie. Le tout ne s'apperçoit que par l'entendement, & le corps que par l'imagination aidée des sens. Ainsi les corps ne sont que des modifications qui peuvent exister ou non-exister, sans faire aucun tort à la substance. Ainsi la matiere n'est point une succession d'heures & de jours: mais les corps caractérisent & déterminent la matiere, à-peu-près comme les passions caractérisent & déterminent un homme indifférent à être mu ou à rester tranquille. Ces sortes d'attributs n'appartiennent point au sujet de droit; mais lui deviennent propres par une espece d'adhérence, à la maniere des couleurs.

II.

Il suit de-là, suivant l'expression d'Aréopagitique*, que la matiere n'est ni corporelle, ni incorporelle; sans doute parcequ'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers, corporelle en ce qui est corps, incorporelle en ce qui ne l'est point.

Qu'ils
n'ont point

re connu de

Substances

spirituel-

les.

* De

Dogm.

Plat. Instit.

Theol. c.

Proclus de Lycie pour appuyer davan-

tage 72.

rage ce qu'avoit dit Apulée , ajoute
 1°. que la matiere est animée; mais
 que les corps ne le sont pas , quoi-
 qu'ils ayent un principe d'organisation,
 un je ne sçai quoi de décisif qui les distin-
 gue l'un de l'autre ; 2°. que la ma-
 tiere existe par elle-même , mais non
 les corps qui changent continuellement
 d'attitudes & de situation. Donc on
 peut avancer beaucoup de choses des
 corps , qui ne conviennent point à la
 matiere ; par exemple , qu'ils sont termi-
 nez par des figures , qu'ils se meuvent
 plus ou moins vîte , qu'ils se corrom-
 pent & se renouvellent , &c. au lieu que
 la matiere est une substance de tous
 points inaltérable. Aussi Pythagore &
 Platon conviennent-ils l'un & l'autre, que
 Dieu existoit avant qu'il y eût des corps ;
 mais non avant qu'il y eût de la matie-
 re , l'idée de la matiere ne demandant
 point l'existence actuelle des corps.

Jusqu'ici les Anciens semblent n'avoir
 eu aucune teinture de la spiritualité. Ils
 croyoient de concert que tous les Etres
 participoient à la même substance ;
 mais que les uns étoient matériels seu-
 lement , & les autres matériels & cor-
 porels : ce qu'on ne peut trop répéter.

Uterque
 in vitâ Py-
 thag. Jam-
 bl. de Myf-
 teriis;

Dieu , les Anges & les Génies , disent
 Porphyre & Jamblique , sont faits de la
 matiere ; mais ils n'ont aucun rapport
 avec

avec ce qui est corporel. Encore aujourd'hui à la Chine, où les Principaux Dogmes de l'ancienne Philosophie se sont conservez, on ne connoît point de substance spirituelle, & on regarde la mort comme la séparation de la partie aérienne de l'homme, de sa partie terrestre. La premiere s'éleve en-haut, & la seconde retourne en-bas.

III.

Cela posé, on devine sans peine pour-
 quoi tout le reste de l'Univers paroît si
 bien réglé, si bien contrepesé, hors
 l'Empire sublunaire : c'est qu'il n'y a des
 corps que dans cet Empire, & par con-
 séquent du changement, de l'altération,
 des choses desunies & irréconciliables.
 Dieu voulant y mettre l'ordre, trouva
 un sujet rebelle, & qui se plioit malai-
 sément à sa volonté. Il fit cependant,
 pour le réduire & pour triompher de
 lui, tout ce qui pouvoit dépendre de sa
 sagesse. Mais elle se trouva trop con-
 trariée, & le Monde sublunaire resta
 comme auparavant, sujet à une infinité
 de desordres, de variations & de dispa-
 rates. Tout cela fut une suite de la
 Nature des corps, qui recevant sans cesse
 de nouvelles formes, ne pouvoient être
 réduits à un état de consistance & d'u-
 niformité.

De l'anti-
 quité du
 Dogme des
 deux Prin-
 cipes.

Plut. de
 Isid. &
 Osir.

Epiphan.
de Hæref.
Theod.
Hæret.
Fab. l. 1.

niformité. Les premiers Hérétiques, encore pleins de cette Philosophie, disoient que Jésus-Christ n'avoit pas pris une véritable chair, parcequ'il se seroit uni au mal; & que dans l'ouvrage de la Rédemption il s'étoit contenté d'imposer aux yeux par un corps fantastique. Quel amas d'absurditez!

Le but de tout ce systême des Anciens étoit de sauver la bonté de Dieu aux dépens de sa puissance, & d'expliquer d'une manière moins dure & moins révoltante, l'origine du mal moral & du mal physique. Cette origine est aussi la plus grande difficulté qui s'offre à l'esprit humain. » Peut-on croire, dit-
In Timæo. » soit Platon, que ce qui est mauvais
V. etiam » & déréglé soit l'ouvrage de Dieu?
Polit. » N'est-il pas le principe & la source
» de toute vertu, tant en lui-même,
» que hors de lui? S'il avoit trouvé
» plus de docilité dans la Terre, plus
» de disposition à l'ordre, sans doute
» qu'il l'auroit remplie de toute sorte
» de bien. Tel est en effet son caracté-
» re, à moins qu'il ne trouve des obsta-
» cles invincibles ». Les Scythes avec
Quint. leur générosité ordinaire, & incapables
Curt. l. 7. de ménager un Tyran quoique les
armes à la main, prouvoient à Alexandre qu'il n'étoit point Dieu, parcequ'il faisoit du mal aux hommes.

VI.

De ce premier système, mais après beaucoup d'appréciations inutiles à rapporter, s'ensuivit un autre plus étendu & plus frappant, le système des deux Principes, lequel se communiqua bientôt à toutes les nations du monde, & s'imprima dans leurs cœurs si profondément, que rien ne put l'en détacher. Prières, sacrifices, cérémonies, détails publics & secrets de Religion, tout fut marqué à ce coin. » S'il n'y a qu'un » Principe, crioient les peuples entiers, » & que ce Principe soit essentiellement » bon, d'où vient que les hommes sont » assujettis à tant de misères, à tant de » disgraces? D'où vient qu'ils sont mé- » chans? Quel a été le but de ce Prin- » cipe dans la construction du Monde? » L'a-t-il fait pour sa gloire? Eh quelle » gloire peut-il retirer de tant d'embar- » ras & de desordres? L'a-t-il fait pour » l'amour des hommes? Eh pourquoi » les conduit-il si impérieusement, les » rend-il si malheureux & si esclaves » dans toute la suite de leur âge » ? De là concluoient ces peuples, qu'il faut nécessairement deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais; l'un sensible au repos des Etres créés, l'autre ne cherchant qu'à

De son
étendue.Plut. ubi
supra.
Voss. de
Idol. l. 1.V. Cicer. l.
1. de Nat.
Deor.

qu'à leur nuire; & que ce sont ces deux Principes qui régissent ou plutôt qui déchirent tout le Monde sublunaire. Ils ajoutaient, que l'homme n'existant point de lui-même, ne peut agir de lui-même; & que comme il est poussé tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, tantôt vers la vertu qui l'annoblit, tantôt vers le vice qui le dégrade, cela ne peut arriver que par deux efforts contraires & toujours en équilibre.

Hyde, de
Relig. vet.
Pers. c. 9.

Zoroastre, que les Perses & les Chaldéens reconnoissoient pour leur Instituteur, n'avoit pas manqué de leur enseigner toute cette doctrine. Le Principe bienfaisant, il le nommoit Oromazez ou Oromasdez; & le malfaisant, Arimanius. Selon lui, le premier ressembloit à la lumière, & le second aux ténèbres: le premier exigeoit des sacrifices fondez sur la reconnoissance, & le second en exigeoit de fondez sur la crainte. On croit même que ce fut pour appaiser Arimanius, qu'à la honte de la raison, s'établit la coutume meurtrière d'immoler des hommes vivans: du moins ces sortes de sacrifices n'ont-ils été d'usage que dans les lieux où le Dogme

des deux Principes étoit répandu. Si Zoroastre comparoit Oromazez à la lumière, c'est qu'il n'imaginait rien de plus excellent: de même, s'il comparoit Arimanius

V. Pythag.
apud Varr.
de Lingua
Lat. l. 4.

manus aux ténébres, c'est qu'il ne connoissoit rien de plus affreux. Un sçavant Windes, Anglois, qui a ramassé toutes les conjectures échappées aux Anciens sur l'autre vie, tire le nom d'Oromazez ou d'Oromasdez de deux mots Chaldaïques, qui signifient la Citadelle ou le magasin du feu.

Tous les Partisans du système des deux Principes les croyoient incréés, contemporains, indépendans l'un de l'autre, avec une égale force & une égale puissance. Cependant quelques Perses, au rapport de Mr. Hyde, soutenoient *Ubi supra* que le mauvais Principe avoit été produit par le bon. Mais une telle pensée répugne. Car à quel dessein le dernier se seroit-il donné un Adversaire, un Antagoniste, toujours prêt à rabaisser ses ouvrages & à les corrompre? Il y a plus d'apparence que le mauvais Principe ne dépendoit point du bon, & qu'ils avoient tous les deux une autorité, une haine réciproque. Les premiers ennemis du Christianisme, comme Celse, Crescent, Porphyre, se vantoient d'avoir découvert quelques traces de ce système dans l'Ecriture Sainte, lorsqu'elle parle du Démon, & des embuches qu'il dressa au Fils de Dieu, & du soin qu'il prend de troubler son Empire.

„ Si l'Etre suprême, ajoutoient-ils, a
„ créé

262 HISTOIRE CRITIQUE

» créé l'homme pour le servir en justice.
 » & charité, pourquoi permet-il au
 » Démon de l'en détourner par ses ar-
 » tifices & ses manieres insinuan-
 » tes ? N'est-ce point là vouloir de propos
 » délibéré avilir ses propres ouvrages ?
 » D'ailleurs, à remonter jusqu'à l'Hé-
 » breu, on trouve que le mot *Satan* veut
 » dire l'Ennemi, l'Adversaire : qualité
 » qui le met presque au niveau de Dieu
 » même ». Mais on répondit aisément
 à de tels reproches : on fit taire des
 hommes vains, qui pour décréditer ce
 qu'ils n'entendirent jamais, prenoient
 au pied de la lettre beaucoup de choses
 allégoriques. Ainsi les premiers Chré-
 tiens sont tout-à-fait purs de ce côté-
 là. Je leur reprocherai seulement d'a-
 voir quelquefois abusé des compari-
 sons empruntées de la lumière & des
 ténèbres, tant pour marquer le culte
 qu'ils rendoient à Dieu, que pour faire
 sentir l'horreur qu'ils avoient du malin
 Esprit.

Quelque terrain pourtant qu'ait oc-
 cupé le système des deux Principes,
 devenu presque le fond de la Théolo-
 gie Payenne, il ne paroît pas que ni
 les Grecs ni les Romains aient jamais
 songé à se l'approprier. Ils n'avoient
 même aucun terme qui répondît préci-
 sément à ce que les Juifs & les Chré-
 tiens

August. de
 Hæresibus.
 Idem l. 4.
 contra
 Faustum.

Hyde, c. 9.

tiens entendoient par celui de Satan : & ce seroit une erreur très-grande de le mettre en parallèle avec les Dieux Infernaux , & surtout avec Pluton , qui n'a d'autre emploi que de présider à l'assemblée des morts , sans autorité sur ceux qui vivent. Dans ce point de vuë , on le dépeignoit assis , tantôt sur un Trône noir , tantôt sur un Char traîné par des chevaux de la même couleur , avec une couronne d'ébène qui lui serre la tête. D'une main , il tient une verge pour rassembler les morts épars dans son Empire ; & de l'autre , un paquet de clés pour leur montrer qu'il n'y a plus de retour à la vie. J'aimerois mieux comparer avec le mauvais Principe les *Véjoves* , un *Robigus* , la cruelle *Até* , la superbe *Némésis* ; enfin toutes les Divinitez malfaisantes , tristes , jalouses de notre repos. Et peut-être , suivant le Poëte Simonide , n'y en a-t-il aucune qui ne tienne de ce caractère , & qui ne mette une partie de sa félicité à nuire aux hommes.

Cependant , comme toutes ces fictions ne dénouoient point la difficulté , les Philosophes Grecs eurent recours à des hypothèses particulieres , pour expliquer l'origine du mal moral & du mal physique. Les uns supposèrent la préexistence des ames , & soutinrent qu'elles

qu'elles ne venoient dans le corps que par punition, que pour expier des fautes commises pendant le cours d'une autre vie. Sur cela, ils défendoient sérieusement qu'on eût pitié du sort des misérables, parcequ'ils ne souffrent en

In Cratyl. effet que ce qu'ils ont mérité. Platon attribue l'origine de cette hypothèse à Orphée, & il regarde lui-même le corps comme un véritable tombeau où l'ame dégradée est ensevelie. C'est ce qui porta la plupart des Pythagoriciens, & depuis la venue de Jésus-Christ les Enkratites ou les Continens, à fuir le mariage, pour éviter l'occasion de rendre des ames malheureuses.

V. etiam
Clem.
Alexan.
Strom. l. 3.
& Athen. l.
4.

More Ne- Le célèbre Moïse Maimonide semble
voch. p. 3. approuver deux Dogmes qui étoient assez répandus parmi les Juifs : le premier, que la vie n'est point un bienfait accordé aux hommes, mais un châtiement dont Dieu punit des crimes antérieurs : Le second, qu'on ne seroit ni accablé d'infirmité, ni sujet aux revers de la fortune, si l'on n'avoit point failli auparavant. C'est pourquoi Jésus-Christ disoit aux malades qui venoient implorer son secours : *Vos péchez vous sont remis, allez, ne vous rendez plus coupables : effacer un péché, ou rétablir la santé, étant des termes synonymes parmi les Juifs.*

Les

Les autres ravissoient à Dieu, ou Aristot. de
 comme ils s'exprimoient, aux Dieux, gener. &
 route connoissance des affaires sublu- corrupt.
 naires, persuadez qu'elles sont trop mal
 assorties pour avoir été réglées par une
 main si puissante. De-là ils tiroient
 cette conclusion, qu'il faut ou renoncer
 à l'idée d'un Etre juste, pur, saint; ou
 convenir qu'il ne prend aucune part à
 tout ce qui se passe dans le monde. S'il
 s'y intéressoit, seulement comme té-
 moin, laisseroit-il les choses marcher du
 train dont elles vont? Accorderoit-il
 toutes les récompenses à la tyrannie,
 au vice adroit & ingénieux à se ména-
 ger des protecteurs? La vertu affligée
 & souffrante seroit-elle le spectacle le
 plus ordinaire de la vie?

Les autres établissoient une succes- Plut. de
 sion d'événemens, une chaîne de biens répugn.
 & de maux, que rien ne peut ni altérer Stoïc.
 ni rompre. Que sert de se plaindre, di- Idem de
 soient-ils, que sert de murmurer? Le Fato.

Destin entraîne tout, le Destin manie
 tout en aveugle & sans retour. Les
 hommes ont beau se flatter: esclaves
 qu'ils sont, ils ne peuvent ni décider,
 ni choisir, ni préférer une chose à l'au-
 tre. Des circonstances nécessaires dé-
 terminent toutes leurs actions, & les
 événemens dépendent d'une double
 cause, & de ce qui les a précédés, & de ce

qui doit les suivre. Ainsi le mal moral n'est pas moins indispensable que le mal physique, & tous les deux entrent de droit dans le plan de la Nature. Qu'il me soit permis de citer ici une des plus agréables fictions du Pere des Poëtes. Il suppose que devant le Palais de Jupiter sont deux tonneaux, où ce Dieu puise continuellement & les biens & les maux, qu'il verse sur le Genre-Humain. Voilà son principal emploi. Encore s'il y puisoit également, & qu'il ne se méprît jamais, nous nous plaindriens moins de notre sort.

Hom.
Iliad. l. ult.

V.

Qu'au dé-
faut de la
Révéla-
tion, on
ne-pouvoit
mieux ex-
pliquer que
par ce
Dogme
l'origine
du bien &
du mal.

Tout ce que je viens de dire, marque assez la peine qu'ont eu les Anciens à éclaircir l'origine du mal physique & du mal moral. C'est aussi la plus dure & la plus épineuse question qui se présente à l'esprit humain, celle dont il ne peut se tirer que par le moyen de la foi qui lui apprend la chute volontaire du premier homme, d'où s'ensuivirent & la perte & celle de toute sa postérité. Mais les Payens manquoient de ce secours surnaturel; ils ignoroient que pour nous rendre la difficulté de notre être intelligible, Dieu nous en a caché le nœud; ils se trouvoient par consé-
quent

quent dans un passage très-étroit & très-génant. Il falloit accorder la bonté & la sainteté de Dieu, avec le péché & les différentes miseres de l'homme : il falloit justifier celui qui peut tout, de ce que pouvant empêcher le mal, il l'a préféré au bien même; & de ce qu'étant infiniment équitable, il punit des créatures qui semblent ne l'avoir point mérité, & qui voyent le jour plusieurs siècles après que leur condamnation a été prononcée. Je dis que tous ces phénomènes, & si opposez & si contradictoires, ne se pouvoient mieux expliquer chez les Payens, que par l'hypothese des deux Principes. De-là son crédit & son étendue, qui l'ont fait regarder comme le dogme favori de tous les peuples, même de ceux de l'Amérique, où il se trouve établi & enseigné de tous les tems. Le nouveau Monde n'a point eu sur cela d'autre créance que l'ancien.

En effet, que devoient penser des hommes abandonnez à leurs propres idées, quand ils se replioient sur leur sort déplorable? Quand ils voyoient dans un même sujet tant d'actions si basses, si humiliantes & si indignes, avec tant de réflexions si sublimes, si spirituelles & si approfondies; un désir si immodéré de sçavoir les choses les plus inutiles, avec une ignorance si grande

Aug. de
Zarate,
Hist. de la
Découv. du
Perou, t. 2.

de ce qui est important ; des vues si longues & si étendues , avec une vie si courte & si bornée ? Pouvoient - ils croire que le monde fût l'ouvrage d'un Etre bienfaisant ? Tout au contraire , ne devoient-ils pas soupçonner qu'un Dieu cruel & tyrannique les avoit créés , & qu'il les gouvernoit impérieusement , qu'il les avoit mis dans un lieu désagréable , exposez à mille maux sur une terre ingrate à qui il falloit arracher ses trésors , & qui échapoient encore de mille manieres , tout arrachez qu'ils étoient ? Qu'on considère la Terre : est - ce une demeure propre à des substances raisonnables & pensantes ? Est-ce une habitation préparée par une mere tendre , ou par une marâtre inhumaine ? La plus grande partie n'offre que des amas d'eau , & ne peut convenir qu'à ceux de tous les animaux où l'organisation est la moins recherchée. De cette terre , les extrêmes & le milieu paroissent inhabitables , à cause de deux obstacles qu'on ne peut surmonter , le grand froid & le grand chaud. De ce qui reste , une partie est hérissée de montagnes couvertes de neiges , de rochers escarpez , de précipices très - profonds , de forêts impénétrables. Enfin , ce que la Nature a attribué aux hommes , n'est pas encore dégagé d'inconvénients , & de

de calamitez funestes. Les saisons rebelles & dérangées leur font continuellement la guerre. Ici l'Hyver dure les deux tiers de l'année, attriste toute la Nature, & fait douter si elle a quelque apparence de fécondité. Là un Soleil brulant ruine les espérances qu'on avoit conçues, & devient le plus grand ennemi des hommes, lui qui en est d'ordinaire le Bienfaiteur. Plus loin, des pluyes semestres, des ouragans, des tremblemens de terre, des débordemens de rivières; les torrens de feu redoublent la terreur & l'épouvante. Ici les espérances flatteuses qu'on avoit annoncées dans le Printems, se trouvent perdues au commencement de l'Été: les blez presque mûrs sont renversez, la vigne encore tendre est brulée. Là des guerres aussi sanglantes qu'entreprises légèrement, dispersent & les moissonneurs & les vendangeurs, qu'appelloient des récoltes toutes prêtes. Plus loin, des nuées de sauterelles tombent sur les champs abandonnez, & n'y laissent aucune trace de verdure. En un mot, qui voudroit décrire la terre, n'y trouveroit que monumens de la colere ou de la vengeance céleste. Pausanias remarque qu'il y avoit à Athenes un Autel dédié à la Déesse *Misericordia*, qu'on pourroit traduire par Indulgence,

pirié, compassion. La vie de l'homme; ajoute le même Auteur, est si chargée de disgraces & de peines, que c'est la Déesse qui mériteroit d'avoir le plus de crédit. Toutes les Nations du monde devroient lui offrir des sacrifices, parceque toutes les Nations en ont mutuellement besoin.

Qu'on vienne maintenant aux hommes, qu'on les examine avec soin: qu'est-ce qu'on en doit penser? L'Afrique n'étoit que des monstres, des créatures hideuses & réduites à un instinct plus grossier que celui des animaux. L'Amérique est presque toute semblable, ce vaste & malheureux pays, le cimetière de tant d'hommes égorgés par des trahisons & des cruautés inouïes, où pour assouvir notre avarice, il se fait encore un trafic si honteux. Les terres Australes renferment des habitans, en qui la figure humaine est presque méconnoissable, & ce qui en reste se doit haïr. L'Asie paroît en quelques lieux plus cultivée. Mais encore, quelle culture! quelle différence de ce qu'elle est à ce qu'elle a été! Comment tant de barbarie a-t-elle succédé à tant de politesse? Comment tant de ronces & d'épines ont-elles couvert des jardins autrefois si fleuris? Je ne dis rien de l'Europe. Quel amas de mœurs, de systé-

me,

mes, de goûts, de passions, de loix & de coûtumes, s'y trouve épars? On pense tout différemment dans un Pays que dans un autre, & au-lieu de se tolérer mutuellement parmi cette variété infinie d'opinions, & de se souffrir avec douceur, on se tourmente, on se tue de sang-froid. Non seulement il y a des préjuges généraux & qui dépendent de la foiblesse humaine, il y en a de Royaumes, de Province, de Villes, de familles, de sociétés particulières. L'aimable vérité n'y a aucun avantage sur sa rivale la plus dangereuse, l'erreur. L'une & l'autre excite les mêmes troubles & les mêmes tempêtes, se soutient avec la même opiniâtreté, a des martyrs & des Partisans. Enfin l'Europe, à la regarder de près, n'est devenue plus polie & plus magnifque que pour être plus vicieuse, n'a multiplié les loix que pour se donner le plaisir de les violer avec plus de hardiesse, n'a cultivé les Beaux-Arts que pour s'abandonner davantage au luxe & aux dérèglemens qui l'accompagnent. Et ces Arts encore, que l'Europe croit posséder, quels sont-ils? De combien de veilles, de contradictions, & de peines les faut-il payer? Il semble, dit Plin, que la Nature n'ait accordé de bonne grace à l'homme aucun autre talent que celui de

se plaindre, celui de haïr son sort, & de le déplorer.

Qu'on regarde ensuite les hommes rangez en différentes especes d'états. Ici ils sont opprimez par des Tyrans qui se font un malin plaisir de dominer sur leur vie & leur liberté, qui leur arrachent leurs biens, qui les trompent sur de spécieux prétextes, & qui souvent ne se donnent pas même la peine de les tromper. Là ils sont rangez en Républiques, & ces Républiques offrent chacune leur système particulier. Mais ce qu'elles ont de commun, c'est qu'elles n'ont jamais pu empêcher que les puissants n'oppriment les foibles, que les personnes en place ne se prévalussent de tous les avantages que leur donne la force, que les riches ne le devinsent encore par l'appauvrissement de leurs vassaux, & qu'enfin la fortune des uns ne fût le malheur des autres. *Nature*, disoit Montagne, *a, ce crains-je, attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité*. Plus loin, les Peuples ne reconnoissent d'autres droits que ceux que donnent l'envie de tromper, l'audace, la fureur & l'injustice. Mais partout la raison est méprisée, foulée aux pieds, regardée comme une vile chimère : les Loix s'accumulent, & ne sont point observées : elles prennent la place

place des mœurs & corrompent encore les mœurs, qui sans cela seroient peut-être sages & réglées. La vertu se tait devant ses oppresseurs : quelquefois elle se plaint & réclame contre leurs violences ; mais le plus souvent on lui refuse jusqu'à la satisfaction de se plaindre. On lui refuseroit encore celle de se ressouvenir, si l'on pouvoit, ce qui est impossible, arracher aux malheureux la mémoire de ce qu'ils ont souffert, & les priver de la plus affreuse de toutes les consolations. Hélas ! comme disoit Pythagore, il faut que quelque mauvais Génie ait rassemblé les hommes, & qu'il leur ait inspiré une haine mutuelle, une envie de s'entredétruire. En effet, ni les déluges, ni les pestes, ni les famines, ni les incendies, ni les morsures de bêtes vénimeuses, n'ont jamais causé tant de maux, que les hommes s'en causent les uns aux autres.

Voilà une idée générale des habitans qui peuplent cet Univers. Qu'on ne se lasse point de les suivre dans leurs maisons, dans leurs repas, dans leurs mariages, dans leur plaisirs : quelle variété de goûts & de sentimens ! Qui sont les hommes que je dois approuver ? Ici, par exemple, on ne se vêtit que de la peau des animaux sans aucun art, & presque en les dépouillant ; on dévo-

re leur chair encore toute sanglante; on brouste avec eux & on s'enterre sous le toï même. Là, on marche tout nud, & les yeux y sont apprivoisez; on ne mange que des légumes, on craint de toucher à ce qui a eu vie, on soigne les animaux malades, & c'est peu dire qu'on les préfère aux hommes-mêmes. Plus loin, on ne s'habille point seulement par nécessité & pour se couvrir; mais encore par orgueil & pour se faire estimer; on ne se loge pas seulement pour se défendre des injures de l'air; mais encore pour avoir des apartemens inutiles & de réserve; on ne mange pas seulement pour éloigner la faim; mais encore pour se la procurer. Et ceux qui s'abandonnent à ces excès avec le plus de profusion & de raffinement, sont les plus regardez.

Je finis: car aussi-bien toute critique, quand elle est poussée trop loin, a je ne sçai quoi de sombre & d'importun. On s'en lasse par amour-propre, comme on avoit commencé par amour-propre à l'approuver. Mais je demande encore pour dernier trait, que chacun veuille un peu se tâter, & se rendre témoignage de son être. Qu'est-ce que l'homme, à ne considérer que lui? Une ame soumise à un corps, qui pendant plusieurs années n'a aucune raison,

ni

ni aucune force de distinguer le vrai du faux, qui s'abandonnant à ceux qui l'instruisent, croit tout ce qui lui est enseigné, ne se rebute ni de l'obscur, ni de l'absurde, ni de l'inintelligible. Qu'est-ce encore que l'homme? Une Créature qui traîne partout un corps, cause inévitable que son ame est sans cesse occupée par mille sensations confuses, par mille soins embarrassans, par mille desirs indispensables, qui vivent au jour la journée, se contente de la moindre probabilité pour se déterminer, & qui fait consister sa liberté dant cette facilité à recevoir toute sorte d'impressions, à être frappée de toute sorte d'images, qui enfin par les habitudes de l'enfance & les préjuges de l'éducation, se trouve toute portée à l'erreur, avant même que de sçavoir s'il y a une vérité & où elle se trouve. Ajoutez à cela que les moindres connoissances sont si compliquées, qu'elles ont tant de rapports, tant de faces & tant de biais, que hors quelques propositions de Méthaphysique, de Morale & de Géométrie, toutes les autres choses de la vie ne doivent paroître qu'opinions, préjuges, vraisemblances, hazards. Comment l'homme pourra-t-il donc parvenir à la vérité, & en suivant un chemin si peu battu, au bonheur auquel il aspire?

J'ai fait tout ce détail d'autant plus volontiers , que j'ai eu lieu d'excuser les Philosophes barbares , dont les pensées , comme dit Saint Hilaire , étoient incapables de comprendre les œuvres de Dieu , & qui ne pouvoient rien inventer de plus plausible que le système des deux Principes , ni rien qui s'accordât mieux avec les divers Phénomènes de la Nature corrompue. Sans insulter à leur égarement , sans nous en orgueillir mal-à-propos contre leurs erreurs , rendons seulement graces à la bonté divine qui nous a si bien convaincus que l'homme étoit né pour vivre heureux ; mais que son orgueil , source de tous ses maux , l'a fait déchirer de ce premier état ; que s'il est exposé à mille peines devenus inséparables de sa condition pendant cette vie , elles ne font que le préparer à un autre où il sera récompensé plus libéralement. Beni soyez vous , ô mon Dieu , qui nous avez révelé cette importante vérité , & qui avez fixé par-là nos vaines inquiétudes , qui nous montrant le tort que nous a fait le premier homme , nous montre en même tems le remede qu'y a apporté le second homme , égal à vous-même , votre Fils & notre Redempteur ! *Mystere* , dit Saint Paul , *qui étant demeuré caché dans*

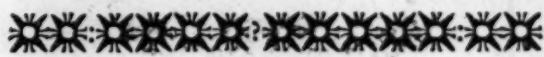
TOUS

*tous les siècles passez , a été découvert
maintenant..... & est venu à la con-
noissance de tout les Peuples , afin qu'ils
obéissent à la foi.*





HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE.



LIVRE SECOND.

DE LA PHILOSOPHIE FABULEU-
SE, ET DES SEPT SAGES DE
LA GRECE.

CHAPITRE VIII.

- I. *Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares.* II. *Preuves tirées des Pères de l'Eglise.* III. *De la Philosophie Fabuleuse.* IV. *Des Auteurs de cette Philosophie.*

Philosophie. V. Du Cahos. VI. Débrouillement du Cahos. VII. De l'Oeuf d'Orphée. VIII. Remarques sur Homere.

I.



Les Barbares avoient commen- Que les
 mencé toutes les Sciences. Grecs ont
 Les Grecs qui vinrent ensui- tout em-
 te, pleins d'un génie vif & prunté des
 ambitieux, profiterent de leurs tra- Barbares.
 vaux & réunirent leurs talens par- Jof. I. r.
 ragez. La République des Lettres est contra
 un Pays où, loin de souffrir aucune di- App.
 minution, les richesses augmentent cha-
 que jour, & où ceux qui pensent ont
 droit à la succession de tous ceux qui
 ont pensé avant eux. La Phénicie com- Seld. de
 muniqua aux Grecs l'Art de naviger, Diis Syris.
 le Commerce, & l'Ecriture sans quoi
 toute Science est morte. Ils s'appro- V. etiam
 prièrent les Dieux qu'on adoroit en Sy- Spene.
 rie, & avec ces Dieux, le culte pom- de Leg.
 peux dont la Religion y étoit revêtue. Hebr.
 L'Egypte & la Chaldée les mirent en ritualibus.
 possession de la Philosophie, de la Mo-
 rale, de la Jurisprudence qui est une
 Morale toute de détail & conforme au
 génie de chaque Peuple. Enfin la Gre-
 ce nettoyée, pour ainsi dire, & accrue
 par tant de secours étrangers, s'appliqua
 aux Arts qui ont l'agrément pour objet
 & y réussit. Tout parut alors se dé-
 pouiller

280 HISTOIRE CRITIQUE

pouiller de la dureté des premiers siècles, & un certain bon-goût se répandant de proche en proche, & passant des Personnes de Distinction à tous ceux qui leur étoient subordonnez, rendit le commerce de la vie aussi flatteur & aussi brillant qu'il pouvoit l'être.

C'est-là sans doute ce qui enfla le courage des Grecs naturellement portez à se féliciter des moindres succez, & ce qui leur fit dire qu'ils avoient tout inventé, tout perfectionné, raffinement d'orgueil d'autant moins pardonnable, que rien ne sied mieux à des ames bien nées, que de marquer une juste reconnoissance pour les hommes qui ont fait les premiers pas dans la carrière laborieuse des études! D'ailleurs, il étoit aisé de réduire les Grecs au silence, en leur représentant que tous leurs Prophètes & tous leurs Législateurs avoient voyagé pour s'instruire, & pour répandre ensuite dans leur propre Pays ce qu'ils avoient emprunté des Etrangers. On conservoit même en Egypte & à Babylone les Portraits de la plupart de ces Prophètes & de ces Législateurs : on monroit les maisons où ils avoient demeuré, & où les Prêtres étoient venus souvent pour les entretenir : on se rappeloit enfin différentes particularitez, qui les rendoient comme présens,

Diod. sic.
l. 1.
Euf. passim, &
præcipue l.
10. Præp.
Evang.

présens, & dont chacun étoit infiniment curieux.

Un célèbre Médecin a jugé que les Frid. Hof-
Anciens ne voyageoient d'abord que ^{man. in}
par principe de santé : c'étoit là le motif ^{Dissert.}
de leurs courses. Bien-tôt ils en reconnurent l'utilité par les connoissances qu'ils ^{Physico-Medicis.}
se procurerent en différens lieux, &
ils établirent les voyages comme la seule
maniere d'étudier qu'il y eût alors.

I I.

Mais ceux qui ont le mieux convaincu les Grecs qu'ils devoient toutes leurs connoissances aux Barbares, ce sont les Peres de l'Eglise. En leur proposant des vérités hardies & d'un ton encore plus hardi, ils vouloient les exciter à embrasser le Christianisme, & à lui soumettre tout leur orgueil. Heureux les Grecs, s'ils avoient reconnu les traits de lumière qu'on s'efforçoit de leur offrir ! Mais toujours pleines de leurs pensées fabuleuses, ils résistoient par amour-propre, & se roidissoient par cette ignorance qui est la plus incurable de toutes les maladies, quand elle se tourne en point-d'honneur. » Le chemin qui
» conduit à la vérité, disoit Théodore,
» ret, est un chemin d'airain & par
» conséquent très-difficile. Les Barbares
» ont heureusement trouvé, plusieurs
» sen-

« sentiers pour y'entrer ; mais les Grecs ,
 « trop fiers de leur vivacité d'esprit ,
 « en ont toujours paru fort éloignez » .
 Ils étoient propres , ces Grecs , à ajoû-
 ter , non à inventer : ce qui demande
 un tour d'esprit vif , & d'une trempe
 particuliere. En effet , il y a des Na-
 tions célèbres par le grand nombre de
 leurs découvertes ; mais elles ne perfec-
 tionnent rien : d'autres ont peu le gé-
 nie d'invention ; mais elles renchéris-
 sent & causent souvent de la jalousie aux
 Inventeurs.

Tatien de Syrie , & Disciple de Saint
 Justin , a fait voir aux Grecs , dans un
 discours malignement étendu, qu'ils n'a-
 voient rien commencé. Quelle est ,
 leur reprochoit-il , la Science parmi
 vous qui ne tire son origine de quelque
 Etranger ? Vous n'ignorez pas que l'art
 d'expliquer les songes vient d'Italie ; que
 les Cariens se sont les premiers avisez
 de prédire l'avenir par la diverse situa-
 tion des Astres ; que les Phrygiens & les
 Isauriens se sont servis pour cela du vol
 des oiseaux , & les Cypriotes des en-
 trailles encore fumantes des animaux
 égorgez. Vous n'ignorez pas que les Chal-
 déens ont inventé l'Astronomie , que les
 Perses ont inventé la Magie , que les
 Egyptiens ont inventé la Géométrie ,
 qu'en un mot les Phéniciens par un ra-

re bonheur ont inventé les Lettres. Cessez donc , ô Grecs , de donner pour vos découvertes particulieres , ce que vous n'avez fait que suivre & qu'imiter. Vous devez les premiers élémens de la Poësie à Orphée : vous lui devez encore toutes vos Cérémonies, dont le détail est presque immense. Vous avez emprunté des Egyptiens la maniere d'écrire l'Histoire ; de Marfyas & d'Olympus les doux accords de la Musique ; des Phrygiens les Chœurs de flûtes ; des Tyrrhéniens la trompette guerriere. Les Cyclopes vous ont appris l'art de forger le fer , & une illustre Reine de Perse vous a tracé les régles du stile Epistolaire. D'où vient donc votre vanité ? Que vos Panégyristes ne cherchent plus à vous dire Inventeurs , surtout par des témoignages qui découlent de vos propres Ecrits ! Ou si vous ambitionnez cette louange , attendez du moins que des gens désintéressés vous la donnent : ne leur arrachez point de vains éloges qu'ils désavouent ensuite. Vos Auteurs mêmes ne peuvent s'empêcher , ajoute Saint Justin , de vous contredire souvent , & de rendre justice à la vérité. Ils parlent de Moïse , le premier Maître , l'Instituteur de notre Religion , comme étant plus ancien que tout ce qu'il y a eu parmi vous de Sages , de Philosophes , de Législateurs.

284 HISTOIRE CRITIQUE

Il se présente ici une réflexion que je ne dois pas omettre. On ne connoît guères aujourd'hui cette émulation, qui fait que des Peuples entiers, jaloux les uns des autres, se disputent l'empire des talens & de l'esprit : ou si on la connoît, c'est une vanité passagere, & que chacun abandonne aux premiers assauts qu'on lui livre, aux plus foibles contradictions qu'on lui oppose. Tout au contraire, les Grecs & les Romains entroient avec un plaisir infini dans ces sortes de disputes ; & ce qui paroît extraordinaire, chaque particulier se chargeoit de faire les honneurs de toute la Nation. Cette différence dans les esprits ne peut, ni ne doit venir, que d'une grande différence dans le gouvernement. Les Républiques inspirent le tendre amour de la Patrie qui devient une espece d'amour de famille, & qui s'étend à toutes les choses qui paroissent lui procurer quelque gloire & quelque avantage. On s'intéresse aisément à ce qu'on regarde, à ce qu'on se représente comme son bien propre, & le grand art de gouverner consistoit autrefois à faire en sorte que le bien général se confondît imperceptiblement avec le bien particulier.

I I I.

Je distinguerai deux Ages dans l'Histoire de la Philosophie Grecque ; celui qui a précédé l'établissement des Sectes , si nombreuses surtout à Athenes , & celui qui l'a suivi. Dans le premier Age , ont brillé les Poètes Philosophes ; ceux qui non-seulement écrivoient en Vers ; mais qui avoient encore par goût embrassé la Philosophie Mythologique , & cachoient toutes leurs connoissances sous des Fables ingénieuses. Tels sont Thamiris , Thrax , Eumolpe , Linus , Orphée , Amphion , Musée , Homere , Hésiode , &c. On fait monter le nombre de ces Poètes Philosophes jusqu'à LXX ; mais de la plus grande partie , on ne cite que les noms & quelques aventures fabuleuses. Henri-Etienne à recueilli tous les Ouvrages qui nous en restent , & il les a fait imprimer en 1573. sous le nom de *Poësie Philosophique*. Ce Recueil est assez rare. Mr. Bentley , fameux Editeur d'Horace , en avoit promis un semblable & même plus ample , tiré des Manuscrits d'Oxford ; mais d'autres occupations , & sans doute moins utiles au Public , l'on détourné d'un pareil dessein. Puisse-t-il avoir dans ce travail un digne successeur ! On donnoit aussi le titre de Théologiens

De la Philosophie
fabuleuse.Fabric.
Biblioth.
Græcæ l. 1.Hist. des
Ouv. des
Sçav. 1692

286 HISTOIRE CRITIQUE

logiens à ces Poètes, & quelquefois des titres plus honorables, comme celui de Prophètes qui dans l'antiquité la plus reculée signifioit des hommes autorisez par l'Etat pour instruire les Peuples & conserver la mémoire des événemens distinguez & peu communs qui arrivoient.

Nat. Co-
mes My-
thol. l. 1.
& l. 10.

Il suit de ces remarques préliminaires, que les Grecs ne regardoient point la Philosophie Fabuleuse comme un jeu, ni comme un badinage. Cette Philosophie venoit de plus loin, & devoit son origine aux Nations sçavantes chez qui ils allerent puiser tous les grands principes qui leur manquoient. Les choses qui coutent cher à acquérir, d'ordinaire on les surfait aux autres, on les leur fait payer encore plus cher. Combien les Grecs qui séjournerent à Memphis & à Babylone, eurent-ils de peine à gagner l'estime & la confiance des Prêtres, Dispensateurs de la Philosophie ? Ils crurent que pour se faire valoir dans leur Patrie, ils devoient cacher sous des enveloppes mystérieuses les connoissances qu'on leur avoit prêtées à titre de secret, titre toujours onéreux. Orphée, par exemple, s'étant instruit en Egypte de tout ce qui regarde le Culte & les Fêtes des Dieux, les Loix & les Cérémonies de la Religion, la maniere d'expliquer les songes & les au-

tres

tres prodiges , en enrichit la Grece , & ne fit que changer de nom aux Fêtes d'Isis & d'Osiris , qui devinrent par-là les Orgies de Cères & Bacchus , où tout se traitoit par Enigmes. D'ailleurs la vérité a paru dans les premiers tems peu propre à être communiquée aux hommes : on croyoit sans aucune répugnance qu'il falloit les tromper , ou du moins leur exposer les choses adroitement voilées. De-là vient , dit Strabon , que l'usage des Fables s'est si fort étendu , qu'on a feint & imaginé , par une espece de devoir politique , le Tonnerre de Jupiter , l'Egide de Pallas , le Trident de Neptune , les flambeaux & les serpens des Furies vangeresses. Et ce sont toutes ces traditions ajoutées les unes aux autres , qui ont formé l'ancienne Théologie , dans la vuë d'intimider ceux qui se conduisent par la crainte plutôt que par la raison , trop foible , hélas ! sur l'esprit des hommes corrompus. Sénèque fait connoître agréablement que le Jupiter du Peuple est celui qui est armé de la foudre , & dont on voit la statuë au milieu du Capitole ; mais que le véritable Jupiter , celui des Philosophes , est une Etre invisible , l'Ame & l'Esprit universel , le Maître & le Conservateur de toutes choses , la Cause des causes , dont la Nature

Geog. l. 1.

Quæst.

Natur. l. 2.

ture

Varroapud dire, sa vic. Le plus Sçavant des Ro-
 Aug. de mains assuroit qu'en fait de Religion, il
 Civit. Dei y a plusieurs véritéz capitales que le
 l. 4. Peuple doit ignorer, plusieurs fausse-
 tés dont il n'est pas à-propos de le dé-
 prévenir. En général, quelque Systême
 qu'on embrasse, il faut que le Peuple
 soit séduit, & il veut lui-même être sé-
 duit. Orphée en parlant de Dieu, di-
 soit : *Je ne le vois point ; car il y a un*
nuage autour de lui qui me le dérobe.

Cette attention à cacher la vérité, &
 pour ainsi dire, à ne la point profaner
 en la rendant trop commune, étoit
 poussée à l'extrême chez les Anciens &
 principalement chez les Grecs. *Il est*
très-difficile, remarque Platon, *de con-*
noître le Pere, le Souverain Arbitre de
 Apud cet Univers ; mais si vous avez le bon-
 Clem. heur de le connoître, gardez - vous bien
 Alex. d'en parler au Peuple. Tout cela ren-
 Strom. l. 5. doit de plus en plus le secours des Fa-
 bles nécessaire. Elles avoient deux sens ;
 un littéral, ajusté à la portée des esprits-
 foibles ; & un allégorique, mais infini-
 ment plus relevé, à l'usage des Sçavans
 & des Esprits-forts. Aussi y avoit - il
 autrefois trois classes de Dieux, rangées
 avec beaucoup d'adresse : les Poétiques,
 les Politiques, & les Philosophiques.
 C'est la division qu'en fait le Grand-
 Pontife

Pontife Scévola, qui se trouvant à la tête de tous les Ministres de la superstition, ne devoit point s'y méprendre. Apud Aug. de Civ. Dei, l. 4.

Les Dieux Poétiques sembloient abandonnez au Vulgaire, qui se repaît de fictions : les Politiques servoient dans les occurrences délicates, où il falloit relever les courages abattus, les manier avec dextérité, leur donner une nouvelle force : les Philosophiques enfin n'offroient rien que de noble, de pur, de convenable, à ce petit nombre d'honnêtes-gens qui parmi les Payens sçavoient penser. Mais telle étoit leur conduite, que satisfaits de ne point tomber dans l'erreur, ils regardoient comme une de leurs obligations d'y entretenir les autres. Le Sage, avoue l'Orateur Philosophe, doit maintenir tout l'extérieur de la Religion qu'il trouve établi, & con-

server inviolablement les Cérémonies brillantes, sacrées, auxquelles les Ancêtres ont donné cours. Pour lui, qu'il considère la beauté de l'Univers, qu'il examine l'arrangement des corps célestes, il verra que sans rien changer aux choses anciennes, il doit adorer en secret l'Etre Suprême. En cela consistoit toute la Religion des Payens, gens d'esprit. Ils reconnoissoient un Dieu qu'ils regardoient comme remplissant le monde de sa grandeur, de son immensité : ils

retenoient avec cela les principaux usages du pays où ils vivoient, craignant surtout d'en troubler la paix par un zèle furieux, & par trop d'attachement à leurs opinions particulieres. C'est sur quoi appuye Sénèque d'une maniere très-sensée. Quand nous nous plions, dit-il, devant cette foule de Divinitez qu'une vieille superstition a entassé les unes sur les autres, nous donnons ces hommages à la coutume, & non pas à la Religion; nous voulons par-là contenir le Peuple, & non point nous avillir honteusement.

Sallust. de
Diis &
Mund. c. 2.
Herac.
Pont. in
Alleg. Ho-
mer.

On ne peut disconvenir que l'allégorie, dumoins autant qu'elle nous est connue, ne jette une sorte de décence & même de beauté sur toute la Théologie fabuleuse. Platon & Cicéron n'ont pas dédaigné de le faire voir, eux qui étoient si capables d'en juger; & je trouve leurs recherches curieuses, quand même elles me paroissent manquer du côté de la vraisemblance.

V. l. 2. de
Nat. Deor.
V. etiam
Plat. l. 2.
de Rep.

Suivant quelques Philosophes approuvez de Cicéron, tout le Polythéisme Poétique, tout ce qu'il y a eu de Divinitez parmi les Grecs, tout ce qui entre dans le détail de leur généalogies, de leurs familles, de leurs domaines, de leurs amours, de leurs aventures, n'est autre chose que la Physique mise sur un certain ton & agréablement tournée.

L'Auteur

L'A
Sain
Min
par
Et c
ajou
me
est
cer
arra
ges
re.
don
d'e
plu
des
ne
nat
on
ten
la
pér
fiq
tur
dé

j'a
m
ve
ra

L'Auteur des Recognitions attribuées à Saint Clément Pape, avoue d'abord, que Minerve sortie de la tête de Jupiter doit paroître une Fable aux yeux du Peuple. Et ce seroit en effet une Fable ridicule, ajoute-t'il, si elle n'avoit un sens sublime & relevé pour les Sçavans. Minerve est la sagesse de Dieu, elle naît de son cerveau, parceque Dieu a produit & arrangé toutes choses par son infinie sagesse. Il y a ici une observation à faire. Hors quelques Philosophes anciens dont on vante le bon-sens & la netteté d'esprit, tous les autres ont cru que la plus grande partie & des merveilles & des phénomènes qui frappent nos yeux, ne pouvoit absolument s'exécuter par la nature des Etres créés. Sur cela ils ont renoncé au mécanisme, pour soutenir que tout arrive dépendamment de la volonté de quelques Intelligences supérieures, & ils ont embrouillé la Physique, en mêlant le naturel & le surnaturel par une longue suite d'opérations déplacées.

I V.

La maniere, quoique succinte, dont Des Auteurs de
j'ai saisi l'objet important des Fables, montre assez que ceux qui les ont inventées, devoient avoir le double caractère de Philosophes & de Poètes; de

292 HISTOIRE CRITIQUE

Philosophes , pour connoître tout le prix de l'instruction ; de Poëtes , pour couvrir cette instruction sous des voiles qui ne fussent point capables de la deshonnorer. La Poësie dans son origine a été plus noble & plus sérieuse que peut-être on ne le croit aujourd'hui , ou qu'on n'affecte de le croire. Elle servoit , non à remuer l'esprit & à toucher le cœur par des traits vifs , passionnez , harmonieux ; mais à faire respecter les vérités fortes & solides dont les hommes ont tant de besoin pour être contents de leur destinée. Aussi trouve-t-on qu'elle a été d'usage chez presque tous les Peuples du monde , même chez ceux qui paroissent aujourd'hui y avoir le moins de disposition & de goût. Non seulement tout ce qui appartient à la Religion , tout ce qu'on en regarde comme l'essentiel & le brillant , étoit écrit en Vers ; mais encore les Loix , les Généalogies , les Annales , les Histoires & les Traitez de Physique. La Poësie passoit alors pour une chose sacrée & divine : on lui attribue les premiers avantages dont le monde a joui. C'est elle qui a apprivoisé les mœurs farouches & sauvages des hommes épars dans les cavernes & dans les forêts , qui leur a fait sentir les charmes d'une douce société , en formant d'abord les nœuds des familles ,

V. Olai
Rudb. Atlant. &
Jon. Arng.
Specim.
Hist. Island.

Horat. de
Arte Poët.
Ibid. Origin. l. 1.

>

milles, & ensuite ceux des Nations qui ne font qu'un amas de familles, qui a enfin inspiré l'amour de la vertu, soit de celle qui est modérée pendant la paix, soit de celle qui est plus vive & plus impérieuse pendant la guerre. Mais entre autres choses, la Poësie a servi utilement pour conserver la mémoire de l'origine du monde & des diverses révolutions par où il a passé, avant que de parvenir à l'état fixe, à l'état organique dans lequel il se trouve aujourd'hui. De là sont venus les Ouvrages des anciens Th. Burn. Auteurs connus sous le titre de Théogonie ou de Cosmogonie, & qui n'é- in Theol. Telluris toient autre chose que l'Histoire de la fac. 1, 2. Naissance du Monde, décrite & paraphrasée sous les noms & les emblèmes des Dieux. Tous les Poëtes Philosophes ont composé de pareilles Théogonies ou Cosmogonies, à la réserve d'Homere, qui cependant a jeté dans son Iliade & dans son Odyssée beaucoup de principes de Physique, le plus souvent, dit-on, cachez sous des allégories très-sublimes & très-ingénieuses.

Au-reste, cette ancienne Poësie ne consistoit point dans un détail souvent puérile de rimes, comme tous les Vers modernes; ni dans un certain nombre de syllabes mesurées & jointes les unes aux autres avec art, comme les Vers

Greco & Latins. Elle consistoit uniquement, (ce qui décide de l'essence de la Poësie) dans les images vives & fortes, dans les figures hardies, dans les comparaisons fréquentes, dans un choix d'expressions convenables; enfin dans le talent d'intéresser l'homme en excitant ses passions, dumoins jusqu'à un certain point. Tels sont les morceaux qui nous restent de la Poësie Hébraïque, les Pseaumes. On voit que tout y est plein de métaphores & d'allégories, que tout y est figure, & qu'on passe brusquement de l'une à l'autre sans songer à se ménager des transitions; qu'il y a beaucoup de pensées sousentendues, & que les Personnages qu'on fait parler, s'interrompent souvent & semblent presque agir. C'est d'après un si beau modèle que les Sçavans jugent des autres Poësies Orientales que le tems a fait périr, destinées pour la plûpart, ou à louer l'Etre Suprême des bienfaits qu'il répand sans cesse, ou à rappeler aux hommes l'histoire de leur propre origine. J'ajouterai seulement ici deux remarques indispensables. La première, que la Poësie ne différoit de la Prose que par les figures nobles, frappantes, dont elle étoit comme pénétrée: & ces figures sembloient d'autant plus propres à l'instruction, que sans un pareil secours rien n'est plus sèc

ni plus inanimé. La seconde, que toute Hyde, de Poësie se chantoit, la Musique ne ser- Relig. ver. vant qu'à la rendre plus expressive, qu'à Perf. la faire couler plus agréablement dans l'ame. Il y avoit même des Peuples qui Fab. ubi ne s'assembloient jamais, pour délibe- supra. rer sur les affaires qui les touchoient de plus près, sans avoir des instrumens de Musique. Ils croyoient par ce moyen pouvoir réunir les esprits divisez, & les ramener à une sorte d'unisson.

Comme rien n'éclaircit plus les cou- rumes anciennes que de les retrouver à- peu-près sous nos yeux, je dirai que dans la plupart des Provinces de l'Afri- que & de l'Amérique qu'ont parcouru les Missionnaires & les Négocians, deux especes de Curieux, mais qui agissent par des vuës bien différentes; il ne s'est ren- contré jusqu'ici d'autres Ouvrages que des Poësies que les Peuples chantoient à certains jours privilégiés: & même pour enseigner à ces Peuples les premiers élé- mens de la Religion & de la Morale, les Missionnaires ont été obligez par excès de zèle, de devenir Poëtes & Musiciens. Il est vrai que ces deux qualitez, ils les pouvoient remplir aisément, n'ayant affaire qu'à des hommes presque insen- sibles au goût des beaux Arts.

Quoiqu'on accuse les Hollandois de songer beaucoup plus aux intérêts de leur

leur commerce qu'à ceux de la Religion ; ce qui est peut-être le vice de tous les Européens , ils n'ont pas laissé dans les principaux endroits où ils ont des établissemens fixes , de faire traduire en Vers tels que la Langue du Pays les pouvoit permettre , l'excellent Traité de Grotius sur la Vérité de la Religion Chrétienne. J'avoue que ce Traité seroit & plus persuasif & plus utile aux Idolâtres , si ceux qui le leur offrent d'une main bienfaisante , avoient des mœurs plus composées , plus régulières. Mais telle est la fragilité humaine , que d'ordinaire on dément par ses actions ce qu'on voudroit inspirer , ce qu'on surfait même par ses discours.

V.

Du Cahos. Je reviens à la Théologie fabuleuse des Grecs. Elle commençoit par un point important & décisif , je veux dire , par le Cahos : & ce nom originaiement signifioit le desordre universel , la confusion où étoient tous les élémens , tous les principes des choses. Les Egyptiens , au rapport d'Eustache Archevêque de Thessalonique , pour conserver la mémoire de ce desordre , de cette confusion , avoient fait élever à Alexandrie un Temple au Dieu Sérapis. Ce fut l'ouvrage de Ptolomée fils de Lagus , qui l'entreprit à la persuasion d'un Génie

Génie qu'il crut voir en songe ; & il l'acheva heureusement , après beaucoup de peines & de traverses. Le Temple étoit bâti de toute sorte de pierres & de bois , le principal autel étoit peint de toute sorte de couleurs , enfin la statue de Sérapis étoit composée de toute sorte de métaux fondus & incorporés ensemble.

L'Ecriture Sainte parle aussi du Cahos. En effet , le *Tohou-Bohou* du premier chapitre de la Genèse ne désigne qu'une masse informe , privée d'action & de mouvement , une vaste & affreuse solitude , un vuide , & pour tout dire , un rien. Mais ce qu'il y avoit de particulier dans la Théologie des Grecs , c'est que par le Cahos ils n'entendoient que le Monde sublunaire , avant que les élémens y eussent reçu & l'ordre & la forme qui leur convenoient le mieux.

Partout ailleurs , ajoute Plutarque , *ce qui existe a toujours existé de la même manière & sans aucun changement , sans aucune métamorphose.* De Isis. & Osir.

Les Philosophes Anglois , en examinant le système des Comètes aujourd'hui si considérable dans l'Astronomie , soupçonnent que ce sont autant de Cahos ou de Terres en confusion. „ Elles „ ont , disent-ils , leur mouvement au- „ tour du Soleil , & elles décrivent des „ ellipses si allongées , que l'arc ou la

» partie qu'on en voit , paroît presque
 » parabolique. Mais ces orbites deve-
 » nant plus circulaires avec le tems , il
 » y a apparence que les Comètes de-
 » viendront elles-mêmes des lieux pro-
 » pres à être cultivez , à être habitez » .
 Rien n'est plus profond que cette nou-
 velle théorie du Ciel.

V I.

Débrouil-
 lement du
 Cahos.

A l'égard du Cahos poétique, il se débrouilla insensiblement, & se dégagea par les ressorts secrets que la Nature sçait si bien faire agir. Elle fut comme la force motrice, qui ramena chaque chose à son point. Les uns appelloient tout ce procédé la réconciliation des élémens desunis & brouillez ensemble : les autres, la fin du long procès que ces mêmes élémens avoient entre eux : les autres enfin, le chef-d'œuvre de l'Amour à qui rien ne résiste, & dont le but est d'entretenir une mutuelle correspondance du Ciel à la Terre. Suivant ce dernier trait, le fameux jugement de Paris ne doit paroître qu'un emblème de l'histoire de la Création du monde. Les Dieux rassemblez aux noces de Thétis & de Pélée, ne respirant que la joye & les plaisirs, représentent la Nature féconde & qui cherche à tirer la Terre du Cahos. La discorde s'y oppose par mille

Sallust. ubi
 supra c. 4.

mille obstacles, par mille artifices qu'elle seule peut inventer; & la Discorde, c'est la confusion des élémens toujours ennemis les uns des autres. A Pâris enfin est confiée la fatale pomme, & il l'ajuge sans peine à Vénus, qui est la Déesse du raccommodement, de l'harmonie, de la génération. Par elle tout commence à se démêler, tout commence à respirer & à vivre.

Mais de toutes les idées sous lesquelles les Anciens concevoient & le Cahos & le débrouillement du Cahos, les deux plus ordinaires étoient celles de la nuit & du jour, des ténébres & de la lumière. Les premiers Théologiens, ou les Poètes Philosophes, remarque Aristote, ont cru que tout étoit né de la Metaphys. nuit: & même Orphée disoit sans aucun l. 4. ménagement, que les ténébres avoient Suidas in produit le jour, parceque le Cahos ou Orph. le desordre des élémens avoit en effet précédé leur union, leur harmonie.

De-là sont venus plusieurs usages qui méritent d'être observer: premierement, Grot. de celui de compter la nuit avant le jour, Verit. Redont on trouve des vestiges chez les lig. Christ, Hébreux, *ex sero & mane factus est unus* l. 1. *dies*: secondement, celui de compter par nuits plutôt que par jours, dont se servoient presque tous les anciens peuples de l'Europe, & beaucoup de

Comment. ceux de l'Afrique. César qui vainquoit
 l. 6. Meze- en Philosophe & en curieux observa-
 rai, Hist. teur des coutumes de chaque pays, rap-
 des Gaules, porte cela en particulier des Gaulois :
 c. 2. & encore aujourd'hui dans la Langue
 Celtique, pour exprimer les sept jours
 de la semaine, on ne dit que les sept
 nuits ou les sept sommeils ; nulle men-
 tion du jour. J'ai vu sur la côte de Léon
 en Basse-Bretagne, une petite Isle qu'on
 appelle l'Isle des sept sommeils, &
 d'une maniere plus abrégée, l'Isle de la
 semaine. Quelques Bourgs & quelques
 Villages portent aussi le même nom.
 De-là encore les mysteres que les An-
 ciens croyoient renfermez dans le chant
 du Coq, parceque ce chant annonce la
 fin de la nuit & le retour de la lumiere,
 & qu'alors cesse tout le pouvoir des Gé-
 nies malfaisans, toute leur habileté fu-
 neste. On devine au premier coup d'œil
 pourquoi les ténébres sont proprement
 affectées à ces Génies, pourquoi elles
 aident à s'en former une idée plus ter-
 rible : c'est que pendant l'obscurité l'i-
 magination se trouble aisément, & qu'elle
 ne sçait, pour ainsi dire, à quoi se
 prendre, ni s'attacher. Tout lui de-
 vient alors sujet de crainte, sujet de
 frayeur : & plus cette crainte, plus cette
 frayeur ont été grandes, plus elle est
 portée à réaliser ce qu'elle a cru voir.

Les

Les plus anciennes Poësies Grecques Phurn. c. confirment à-peu-près tout ce que je viens de dire, excepté qu'elles représentent l'Amour comme le plus puissant des Dieux, comme celui qui a le plus contribué à la formation de l'Univers. S'il m'étoit permis de décomposer ici la Divinité, je dirois que l'Amour pris théologiquement, n'est autre chose que la bonté infinie de l'Etre suprême, cette bonté qui l'a porté à tirer les hommes du néant, non pour son intérêt, mais entièrement pour le leur.

A l'égard des Poëtes Latins, ils altérèrent une partie des Traditions Grecques, ils mirent le Cahos au nombre des Divinitez infernales; & cela fondé sur ce qu'après la mort on se trouve errant & confondu dans d'épaisses ombres, on entre dans la Terre de l'oubli & du silence, dans le Royaume où tout dort sans espoir de réveil. Mais le plus souvent le nom de Cahos signifioit l'Enfer, qui véritablement est le plus affreux de tous les Cahos: le nom de Tartare signifioit aussi un abîme profond & obscur, agité & mu en divers sens, & dont aucune partie n'est tranquille. Cette fatale demeure convenoit sans doute à ceux qui pendant leur vie s'étoient tachez de mille forfaits, & qui sans principes, sans honte, sans remords, avoient

avoient dédaigné jusqu'à l'apparence, & rejeté jusqu'au nom de la Vertu.

Les Grecs, depuis même qu'ils eurent reçu le Christianisme, ne regardoient l'Enfer que comme une violente tempête, un tourbillon de vent interminable; & le Purgatoire, que comme une moindre tempête, un vent qui doit se calmer. Cela fut cause que dans le Concile de Florence les Députés de l'Eglise Grecque voulant trouver quelque voye d'accommodement avec les Latins au sujet du Purgatoire, leur disoient qu'il étoit indifférent de quelle maniere les ames se purifioient, ou par le feu, ou par la tempête. L'alternative leur sembloit égale.

VII.

De l'Oeuf
d'Orphée.

Entre les Poètes Philosophes, Orphée, comme on a vu, tenoit le premier rang. Son nom est aussi très-célèbre dans la Théologie Fabuleuse, le détail de sa vie très intéressant. Quoi, par exemple, de plus heureux que sa descente aux Enfers, sans autre secours que celui d'une douce harmonie ! Quoi de plus tendre que ses soins redoublez pour rappeler à la vie cette Eurydice qu'il avoit tant aimée ! Quoi de plus fatal que de la perdre une seconde fois, après l'avoir recouvrée si favorablement ! Mais

TOUE

tout cela est trop connu, pour en rafraîchir ici la mémoire. *Omnia jam vulgata.*

Je ne parlerai donc que de ce que les Anciens appelloient l'Oeuf d'Orphée : c'étoit un symbole mystérieux dont il se servoit, pour désigner cette force intérieure, ce principe de fécondité dont toute la Terre est impregnée, puisque tout y pousse, tout y végète, tout y renaît. Les Egyptiens & les Phéniciens avoient adopté le même symbole, mais avec quelques augmentations; les premiers, en représentant un jeune-homme avec un œuf à demi-sorti de la bouche; & les seconds, en représentant un serpent dressé sur sa queue, & tenant aussi dans la bouche un œuf. Il y a apparence que, présomptueux comme étoient les Egyptiens, ils vouloient faire entendre que toute la Terre appartient à l'homme, & qu'elle n'est fertile que pour ses besoins: les Phéniciens au-contraire plus retenus, se contentoient de montrer que si l'homme a sur les choses insensibles un empire absolu, cet empire dumoins ne s'étend qu'en partie sur les animaux, dont plusieurs mêmes disputent avec lui de force, d'adresse & de ruses. Les Grecs respectoient trop Orphée pour avoir négligé une de ses principales idées: ils assignerent de-plus à la Terre la figure d'un ovale, ou ,
pour

Voss. de
Idol. l. 1.

Lomei. de
vet. Gent.
Lustrat. c.

21.

pour parler le langage des Modernes, celle d'un sphéroïde oblong. Dans une de ces anciennes Théologies que j'ai déjà citées, se trouve le détail suivant:

Aristoph. » Ce qui exista d'abord, ce furent & le
ubi supra. » Cahos, & la Nuit, & le noir Erébe,
» & le profond Tartare : ni la Terre,
» ni le Ciel, ni l'Air, n'étoient point
» encore disposez comme ils le sont pré-
» sentement. La Nuit accoucha d'un
» œuf, d'où sortit au bout de quelque
» tems le favorable Amour avec des aî-
» les dorées, & une légèreté plus gran-
» de que celle de la flèche qui vole, ou
» de l'oiseau qui traverse les airs.

Calmet, A l'occasion de l'Oeuf symbolique
Comment. d'Orphée, il est à propos d'avertir que
sur la Ge- quelques Commentateurs de l'Ecriture
nése. Sainte, en examinant ce passage de la
Genèse, & *Spiritus Dei ferebatur super
aquas*, ont interprété le mot de *fereba-
tur* comme s'il signifioit, couvrir des
œufs afin de les faire éclore. D'autres
l'ont expliqué de l'action d'un oiseau,
qui bat des aîles, & qui invite ses pe-
tits à voler. Peut-être que de-là est né
l'usage bizarre de certaines Eglises, de
suspendre à la voûte des œufs d'Au-
truche.

Remar-
ques sur
Homere,

VIII.

On peut considérer les Ouvrages d'Ho-
mère

mere de deux façons différentes : ou comme un modèle heureux, & sans doute le plus heureux que nous ayions, de la grande Poësie : ou comme une histoire naïve des mœurs & des coutumes du monde naissant. J'avoue que cette histoire a dequoi toucher un cœur généreux, & qu'elle montre d'une manière sensible, combien les hommes sont différens aujourd'hui de ce qu'ils étoient autrefois ; combien notre luxe, qui méconnoîtra incessamment toutes les bornes, (si déjà il ne les a passé toutes) est au-dessous de la candeur & de la noble simplicité des premiers âges ; combien en un mot le penchant qui nous porte à la servitude, nous rabaisse au prix de la liberté qui régnoit alors dans les sentimens. Mais je retourne à Homere. Où trouver un Ecrivain qui ait reçu autant d'éloges flateurs, autant de louanges distinguées, que lui ? Je soupçonne que la prévention & l'amour idolâtre de l'Antiquité en ont pu dicter une partie : mais c'est toujours un préjugé décisif, que d'avoir ainsi rassemblé tous les suffrages, concilié toutes les voix, & de n'avoir été critiqué que de loin-à-loin, &, comme on dit, par échappées.

Admirer Homere, & l'admirer peut-être sans l'avoir entendu, étoit autrefois

306. HISTOIRE CRITIQUE

fois un titre d'esprit. Mais ce qu'il y avoit de plus honorable pour lui, c'est que les Philosophes mêmes partageoient cette admiration, eux, qui sont d'ordinaire si froids & si lents à admirer. Les Soïciens ne parloient d'Homere que comme d'un Sectateur rigide des maximes du Portique : les Epicuriens au contraire en parloient comme d'un voluptueux, qui charmé de cette vie tranquille, où l'on se possède tout entier, ne cherchoit rien de plus. A l'Académie Homere passoit pour le premier Auteur de l'art de douter, tandis que parmi les Disciples d'Aristote, il passoit pour le plus zélé des Dogmatiques. Enfin, chaque Secte de Philosophie lui rapportoit & son origine & sa fondation, comme si le vrai n'eût osé paroître qu'après avoir été marqué à son coin. Tout cela même fut si fort exagéré, que le célèbre Longin en craignit de mauvais effets, & qu'il publia un Ecrit sous ce titre : *Homere, a-t'il été Philosophe ?*

Quoiqu'il en soit, on pardonne aisément cette espece de culte que les Grecs rendoient au Prince des Poëtes, d'autant plus que les Grecs croyoient que tout étant variable & problématique dans la Nature, ce qu'il y a de plus ancien étoit toujours ce qu'il y a de plus vraisemblable. Mais comment pardon-

nera-

Sen. Epist.
117.

Plut. vel
potius
Dion. Ha-
licarn. in
vitâ Ho-
meri.

Sen. Epist.
88.

nera-t-on le parallèle injurieux que des Auteurs Chrétiens n'ont pas hésité de faire, de l'Ouvrage Grec & des Saintes Ecritures ? Ces Auteurs conviennent que malgré la multitude infinie de Divinitez dont fourmille l'Iliade, Homere n'a songé qu'à établir l'unité de Dieu & la simplicité de sa nature. Ils ajoutent que l'Odyssée n'est qu'une histoire feinte & allégorique des Héros de l'ancien Israël, & des Patriarches & des Juges & des Prophetes. Pour moi, je n'entreprendrai point de réfuter toutes ces imaginations, elles se réfutent assez d'elles-mêmes : je finirai seulement par un aveu sincere de mon goût, c'est que je n'ai pu lire, sans une sorte d'indignation & de colere philosophique, les deux Traitez que Boganus & Crœsius ont intitulé, *Homere Hébreu, ou Homere de même sentiment que les Hébreux.* V. Basnage, Hist. des Juifs.

CHAPITRE IX.

I. Des sept Sages de la Grece. II. A quelle occasion ils eurent ce titre. III. En quoi les Anciens faisoient consister la sagesse & la folie. IV. Eloges abrégés des sept Sages. V. De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine.

I. Les

I.

Des sept
Sages de la
Grece.

LEs premiers traits de lumiere dont la Grece fut éclairée, partirent de la Théologie poétique. Elle amusa long-tems des esprits encore tendres, & avides de mensonges harmonieux. Mais à cette instruction superficielle succéda une instruction plus solide, plus approfondie : & ce fut aux sept Sages, Précurseurs de tous les grands Philosophes que la Grece admira dans la suite, qu'on en eut la premiere obligation. Il est vrai que ces Sages, par une ferveur trop ordinaire à ceux qui commencent de nouveaux établissemens, voulurent d'abord porter les choses à l'extrême, & transformer un Royaume tout de plomb en un Royaume tout d'or. Leur morale étoit dure, farouche, propre à décourager par l'excès ceux qu'il falloit exciter par des ménagemens à la vertu. Mais tout cela fut adouci & corrigé insensiblement, sous les yeux des Philosophes, qui s'acquirent plus de connoissance du cœur humain, & qui s'apperçurent sans peine qu'on l'effleure par une morale trop austere, tandis qu'on le pénètre par une morale plus proportionnée à ses besoins. Vu l'état malheureux où les choses sont réduites, le meilleur Gouvernement n'est point celui qui ex-
clud

5

clud tous les vices; le pourroit-il, à parler sans fard? Mais celui qui empêche que ces vices ne soient trop contagieux, & qu'une certaine faveur, une certaine impunité, ne les rende trop brillans & trop communs.

Voici, suivant Platon & Pausanias, les noms des sept Sages, & le tems où ils ont vécu. Il me semble qu'un certain respect doit être attaché à ces noms illustres, qui se trouvent liez avec les premiers efforts que les hommes ont faits, & pour se connoître, & pour se sentir, & pour se tirer de l'erreur. S'il y a quelque Magistrature, disoit Thé-
 miste, qui n'ait point besoin d'être annoncée par des Hérauts d'armes, ni par des chars ciselez en argent; c'est celle qui vient de la supériorité de l'esprit & de l'étendue des connoissances, que les Rois ambitionnent eux-mêmes, & qu'ils ne peuvent ni donner ni ôter; & ce fut proprement celle des sept Sages. Je n'oublierai point de les citer ici, chacun dans leur rang.

Plat. in
 Protag. &
 Paus. in
 Phoc.

Orat. 31.

Thalès de Milet. Il naquit la première année de la 35^{me} Olympiade, & fut tout ensemble Philosophe, Naturaliste, Astronome & Géometre. Après tant de titres réunis, quel honneur pourrois-je lui faire, en disant qu'il descendoit par Agénor d'une des premières races du Monde?

Pittacus

310 HISTOIRE CRITIQUE

Pittacus de Mitylene. Il fleurit vers la 42^{me} Olympiade, & mérita l'estime générale de ces concitoyens, qui d'un mutuel accord le placèrent à leur tête. Lucien ne l'a pas oublié dans la liste de ceux qui sont parvenus à une heureuse vieillesse.

Bias de Prienne dans la Carie. Il étoit contemporain & ami de Pittacus, & il se fit particulièrement distinguer sous les régnés d'Alyatte & de Crésus Rois de Lydie.

Solon. Il fut Préteur d'Athènes vers la 46^{me} Olympiade. Tarquin l'ancien régnoit alors à Rome.

Cléobule de Linde. Il étoit de même âge que Solon, & avoit à-peu-près les mêmes manieres, les mêmes inclinations, les mêmes vues de politique.

Myson de Chenes, ville située au milieu de la Laconie. Il vécut presque toujours dans la retraite & la solitude, ne recherchant d'autre satisfaction que celle que donne à un honnête-homme le témoignage d'une bonne conscience.

Chilon. Il naquit à Lacédémone où il exerça des charges considérables, & où il établit ensuite celles d'Ephores, pour servir d'Intendants, de Censeurs publics. Dionege Laërce assure que Chilon étoit déjà fort vieux vers la 52^{me} Olympiade.

Quelques-uns retranchent du nombre des

des sept Sages, trois de ceux que je viens de nommer, & mettent à leur place *Périandre* Tyran de Corinthe, *Thrasibule* Tyran de Milet, & *Pisistrate* Tyran d'Athenes. Mais je trouve que c'est-là une méprise impardonnable, de pareils corrupteurs de la société ne méritant en aucune maniere le titre de Sages.

Le premier fut un de ces monstres de perfidie que la Nature enfante quelquefois pour les faire contraster avec les hommes vertueux. Il plongea, sur un simple soupçon, le poignard dans le sein de sa famille innocente. Le second avoit pour maxime, de faire mourir tous ceux qui devenoient trop puissans ou trop agréables à la multitude, sans distinguer dans cet assassinat public, ni ses amis ni ses ennemis, ni ceux qui l'avoient obligé, ni ceux qui avoient cherché à lui nuire. Le troisième enfin se servit du voile de la Religion pour tromper les Athéniens, & s'en servit si grossièrement, que la Religion ne pouvoit manquer d'en recevoir du ridicule. Tout gouvernement qui commence par la fraude, finit par la dureté. Pisistrate surchargea les Athéniens de taxes & d'impositions arbitraires, sans songer que tout, lorsqu'on arrache à un peuple gémissant sous le poids de sa misère, est de la fausse monnoye pour le Souverain. Il y a apparence

parence que les flatteurs dont ces trois Tyrans étoient environnez, (car les Tyrans les plus odieux en manquèrent-ils jamais ?) leur persuaderent de se faufiler parmi les Sages, & qu'une molle complaisance engagea ces Sages à ne s'y point opposer. C'est ainsi qu'on voit dans les listes des Sociétez Littéraires, les noms de tant de gens qui ne présentent d'autre mérite que la vanité de vouloir y être inscrits : vanité d'autant plus ridicule, qu'on ne trouve point la plûpart de ces noms dans les listes des Gens-de-Guerre, où ils devroient avoir une place plus marquée.

I I.

A quelle
occasion
ils eurent
ce titre.

Diog.
Laërt. in
Thal. Val.
Max. l. 4.
Plut. in
Sol.

Les Anciens racontent de deux manieres différentes, à quelle occasion fut donné le titre de Sage. Les uns disent que des Pêcheurs de l'Isle de Cos ayant jetté leurs filets en mer, il survint des Etrangers de Milet qui en acheterent le premier trait. Quand ces filets furent tirez de l'eau, on vit avec surprise qu'ils contenoient un Trépied d'or, qui avoit appartenu à la belle Helene. Cette illustre Coquette, par je ne sçai quelle bizarrerie, l'avoit jetté en cet endroit après la mort de Pâris, & dans la triste nécessité de suivre un époux qu'elle n'aimoit point. Il s'éleva une longue dispute

dispute au sujet de ce Trépied , d'abord entre les Pêcheurs & les Etrangers de Milet; les premiers soutenant qu'ils n'avoient eu dessein de vendre que le poisson qui pouvoit s'arrêter dans leurs filets, & les autres qui n'avoient rien désigné en particulier, voulant profiter de l'équivoque. Mais bien-tôt cette dispute devint une guerre de Nation à Nation , & elle auroit eu des suites funestes sans l'Oracle de Delphes, qui ordonna que le Trépied seroit donné au plus sage des Grecs. On l'envoya premièrement à Thalès, qui vivoit à Milet sans faste & en Homme-de-Lettres. Thales déclara avec modestie, qu'il ne méritoit point un si noble présent, & le renvoya à Bias, Bias à Pittacus, Pittacus à Solon, Solon à Cléobule, Cléobule à Myson, Myson à Chilon, qui le fit enfin rapporter à Thalès. Il reconnut alors qu'aucun homme ne pouvoit avec justice s'approprier le titre de Sage, & il consacra le Trépied à Apollon Isménien qu'on adoroit à Thebes. Ceux qui allerent trouver Myson de la part de Cléobule, le rencontrèrent seul dans un champ qu'il labouroit de ses propres mains. Est-il étonnant que les Grecs aient tiré leurs Sages de la charrue, puisque les Juifs en tiroient leurs Prophetes, & les Romains leurs Dictateurs?

Tome I.

O Heureux

Heureux tems, où sans être annoncé par un attirail superbe, le Grand-homme ne se reconnoissoit qu'à ses vertus !

Les autres rapportent qu'un certain Baticlès, (l'Histoire n'a conservé de lui que ce seul trait) ayant hérité d'un vase précieux & travaillé avec beaucoup d'art, le destina au plus sage des Grecs. Ce vase fut porté de son ordre à Thales, qui le fit passer entre les mains des autres Sages ; & comme on le lui renvoya par distinction, il crut le devoir offrir au Dieu qui présidoit à l'Oracle de Delphes, & y ajouta ces paroles : *Thales, fils d'Examius & natif de Milet, fait présent à Apollon de ce vase qu'il a mérité deux fois.*

On juge bien, (car les moindres succez attirent toujours & des envieux & des critiques) on juge bien que les sept Sages n'en manquèrent point. Le principal reproche qu'on osa leur faire, ce fut de s'être ménagés les uns les autres à la maniere de ces savans Politiques, qui ne louent que pour être louez, & qui, s'ils ne se flattoient d'une approbation réciproque, laisseroient agir leur penchant, & blâmeroient sans cesse. Un jour même que les sept Sages se trouverent à dîner chez Périandre en nombreuse compagnie, ce Tyran invita tous ceux qui étoient assis à table, de boire à la

ronde

ronde & dans sa coupe d'or. Et comme elle restoit trop long-tems entre les mains de Chilon, de Bias, de Thalès, un des convives sourit & s'écria malignement : *Ces Messieurs les Sages veulent faire de la coupe de Périandre, ce qu'ils ont fait du vase de Baticlès; ils affectent de se la renvoyer les uns aux autres, & ils craignent de nous en faire part.*

Plut in
convivio
7. Sap.

J'ajouterai ici, qu'à la honte de la raison, quelques Beaux-Esprits de la Grece I. 2. mirent en regard des sept Sages, sept Cuisiniers célèbres, de ceux qui préparoient les *Phidities* ou repas publics; & qu'à la Sentence que chacun de ces Sages regardoit comme sa devise, ils opposerent le ragout que chacun de ces Cuisiniers regardoit comme son chef-d'œuvre. J'avoue que ce parallèle n'offre rien d'exact ni de sérieux. Mais quelle indécence n'y a-t-il point à hasarder des plaisanteries, qui peuvent décréditer la vertu, & avilir ceux qui en font une profession ouverte? D'ailleurs, ce qui passoit pour badinage chez les Grecs, s'acquit un mérite réel à Rome. Tite-Live se plaint que depuis les guerres d'Asie on ne songeoit qu'à raffiner sur les plaisirs de la table, & que celui qu'on traitoit auparavant comme le plus vil des domestiques d'une maison, le Cuisinier en un mot, étoit devenu le plus

plus distingué & le plus nécessaire de ces mêmes domestiques. Combien le mal a-t-il encore augmenté parmi nous! On paye plus chèrement aujourd'hui ceux qui exercent les arts séducteurs dont le grand objet est la volupté, que ceux qui veillent à l'instruction de la jeunesse, si importante dans un Etat, & d'ordinaire si négligée.

Paus. in Au-reste, les sept Sages avoient eu le
 phoc. bonheur de se réunir deux fois: l'une à
 Clem. Alex. Delphes, où chacun fit écrire sur la por-
 Strom. l. I. te du Temple la Sentence qu'il affection-
 noit le plus; c'étoit en quelque sorte
 son cri de guerre; & l'autre, à Corin-
 the, où Périande, comme je l'ai déjà
 dit, leur donna un repas magnifique,
 assaisonné de tout ce que l'esprit peut
 ajouter à un excès de bonne chère. La
 Philosophie que rien ne gênoit, s'y dé-
 rida le front. Et pourquoi lui seroit-il
 défendu de s'égayer quelquefois? Elle
 ne reprend que trop tôt son sérieux.
 Plutarque nous a laissé une descrip-
 tion très-détaillée du Banquet des sept
 Sages. Rien n'est plus curieux que cer-
 te description: elle nous fait connoître
 diverses coutumes qui, quoique sen-
 sées, répugnent à nos mœurs; divers
 usages qui, quoiqu'utiles, ne subsistent
 plus. Mais une chose entr'autres m'y
 a frappé, & je l'avouerai ici naïve-
 ment,

ment, c'est qu'en général les Anciens n'étoient guères sensibles à ce plaisir délicat, & qui touche si fort les honnêtes-gens à ce commerce mutuel, & où l'on est, pour ainsi dire, de plain-pied les uns avec les autres; à la conversation en un mot. Je ne sçai quel air de contrainte gâtoit toutes leurs manieres, ils se dépouilloient rarement du mérite acquis, pour laisser agir un certain esprit naturel qui fait le charme des sociétés.

III.

Mais qu'est-ce que signifioit parmi les Grecs le titre de Sage? Quelle idée y attachoient-ils? Socrate va nous l'expliquer en peu de mots. » Il n'appartient » qu'aux Dieux, disoit-il, de se suffire » à eux-mêmes & de n'avoir besoin de » rien. Pour les Sages qui représentent » les Dieux sur la Terre, ils doivent les » imiter, en n'ayant besoin que de très- » peu de choses, & surtout en n'allant » point d'un air soumis importuner les » Princes & les Rois. Hésiode contoît que du mariage toujours querelleux de Jupiter & de Junon, étoient nées les Prières, sœurs plaintives & malheureuses, qu'on rebute plus souvent qu'on ne les exauce.

En quoi les Anciens faisoient consister la sagesse & la folie.

Le Sage, dois-je encore ajouter d'après Aristote, se distingue par deux en-

In lib. de virtutibus.

O ; droits :

droits : par une conduite serrée, exacte, circonspecte; & par une application suivie à tout ce qui peut augmenter ses connoissances. Loin du bruit & du tumulte, il tâche de se procurer une félicité certaine, durable, indépendante des assauts & des disgraces si ordinaires dans la vie. Les trésors qu'on augmente sans cesse, les Palais, les Emplois où l'on s'engage pour se dérober à soi-même, tout cela est nécessaire aux ames communes. Le Sage se met au-dessus, en regagnant par la modération de ses desirs ce que la fortune semble lui refuser, & en se tenant toujours au niveau de ses facultez, quelque médiocres qu'elles soient. Tout au contraire, le Fou est celui qui ne voit, ne saisit rien que de biaise, qui se laisse entraîner par les moindres vraisemblances, qui manque à ses avantages & s'en sert souvent contre lui-même, qui glisse sur le présent pour courir après des espérances chimériques; enfin, qui prend le faux en tout ce qui regarde le ton & le maniment des affaires. Les suites de la folie sont l'ignorance, la mollesse, l'oubli de soi-même, & je ne sçai quoi d'incompatible avec toutes les choses honnêtes & raisonnables.

Si par le droit de sa naissance, ou par d'autres conjonctures imprévues, le Sage se voit appelé au gouvernement de sa

sa Patrie, comme Solon, Bias, Pittacus; c'est alors qu'il redouble de zèle, tant pour rendre son autorité douce & bienfaisante, que pour éviter l'écueil si dangereux du pouvoir arbitraire: c'est alors qu'il se confirme dans la pensée où il étoit, que les grandes dignitez qui flattent par un extérieur & des dehors rians, accablent en effet par les devoirs qu'elles imposent: c'est alors, en un mot, qu'il se pénètre des paroles suivantes, qu'osa dire à un Empereur Romain le plus sincere de ses amis, le jour même que cet Empereur reçut la pourpre des Césars: *Tout le monde vous félicite, & moi je vous plains; vous allez être chargé d'un fardeau immense; les périls & les inquiétudes vous suivront jusques dans le sein de votre famille; vous aurez également à vous désier de tout le monde, & de vos ennemis qui ne manqueront point de vous nuire, & de vos amis qui vous nuiront encore plus, en n'osant mettre sous vos yeux le flambeau de la vérité.*

Aur.
Victor.

Si le Sage au-contraindre n'a rien à démêler avec le Public, toute son occupation sera de s'étudier & de se connoître lui-même. Il suivra sans détour la maxime qu'Epicure répétoit si volontiers, *Cache ta vie*; & en la suivant il n'en sera que plus tranquille. Tel fut le sort de Thalès, le premier qui scût

L. 2.

V. etiam
Cicer. de
Oratore.

répandre parmi les Grecs le goût ignoré & de la Géométrie & de la Physique. Au-reste, Thucydide a remarqué que les plus forts Génies n'étoient pas toujours les plus propres au Gouvernement, surtout au Républiquain. Comme ils se croient au-dessus des affaires courantes, ils se remplissent de projets & de desseins chimériques; ils ont des vues éloignées, mais qui à force de dépendre d'un grand nombre d'événemens, ne réussissent presque jamais: au-lieu que les Génies moins sûrs d'eux-mêmes, apportent de grands égards, une grande circonspection, à tout ce qui passe par leurs mains. L'esprit, le courage qui leur manque, ils les remplacent par des qualitez moins brillantes, mais plus sûres, par la douceur & la modestie. Et d'ordinaire, comme on les croit incapables d'une profonde dissimulation, on ne cherche point à les deviner, ni à leur arracher des secrets qu'ils doivent ensevelir dans l'oubli.

I V.

Eloges
abrégés
des sept
Sages.

Tout cela pesé aussi exactement qu'il le doit être, je viens à un éloge succinct de chaque Sage en particulier: & quoique cette matiere soit des plus rebattues, je ne desespere pas encore d'y trouver du neuf. Un seul objet peut être

être saisi, envisagé de plusieurs manieres différentes; & c'est même cette variété qui fait le principal agrément de la Littérature.

I. Thalès passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager, & à recueillir avec goût les connoissances qui se trouvoient éparées dans tous les pays sçavans: ce qui le mit en état de lier ces connoissances les unes aux autres, & d'en former un systême. De retour dans sa patrie, sa mere le sollicita vivement de se marier, & comme il n'avoit pas encore trente ans, il lui dit d'un air badin, *La saison n'en est pas encore venue.* Quand les trente ans furent écoulés, sa mere le sollicita encore plus vivement, & il lui dit alors d'un air sérieux, *La saison est passée.* Ainsi Thalès vécut sans embarras de femme, d'enfans, de ménage; & certainement il n'en vécut que plus heureux. A cette occasion, je remarquerai que deux Auteurs connus ont examiné ce problème: *Un Homme-de-Lettres & de Cabinet doit-il se marier? Et en cas qu'il se marie, de quel caractère se doit-il choisir une femme?* Et ils l'ont résolu chacun à leur maniere. Je dis à leur maniere, parceque l'un étoit Vénitien & dans les Dignitez Ecclésiastiques, l'autre Hollandois & Protestant. Il est triste que le mariage qui devoit

Hermol.
Barbarus
de re uxoriâ.
Dan.

Heinf.
utrum vir
litteratus
debeat nu-
bere, & cui.

être le lien le plus doux de la société, soit devenu la honte, l'opprobre de nos mœurs; & par contre-coup la source des plus grandes plaisanteries, souffertes sur les Théâtres, & souhaitées dans presque toutes les Poësies pour plaire.

Comme Thalès avoit absorbé la meilleure partie de son patrimoine dans ses courses sçavantes, & qu'il dépensoit encore chaque jour en négligence, ses amis une fois l'en reprirent avec amertume, & il leur répondit : *Le Sage est toujours assez riche, & le Riche n'est pas ordinairement & ne peut être fort sage.* Une autre fois ces mêmes amis lui demandèrent ce qu'il avoit gagné à philosopher, quelles richesses il avoit acquises, quelles maisons il possédoit de plus. *Je vous le ferai voir bien-rôt,* leur répliqua-t-il, *ne vous impatientez point.* En effet, ayant prévu, soit par hazard, soit par ses observations astronomiques, que l'année seroit très-abondante, il acheta pendant l'Hyver toute la dépouille des oliviers qui étoient autour de Milet, & il en fit faire dans la saison d'excellente huile, dont il tira, en ayant seul le débit, des sommes immenses. Et comme ses amis vinrent le féliciter de ce gain inespéré, il distribua en leur présence cet argent aux malades & aux pauvres de Milet. *Vous voyez,* ajouta-t-il,

*
la bon
d'être
Thalè

ta-t-il, que ce n'est point-là tout-à-fait ce qu'un Philosophe appelle des biens. Tout le reste de la Morale de Thalès étoit sur le même ton. Quoiqu'il eût donné dans un Athéïsme ouvert, comme je le ferai voir en parlant de son système de Physique, il ne laissoit pas d'avoir des mœurs très-simples & très-réglées. Il recommandoit sans cesse à ses Disciples de vivre dans une douce union. Ne vous haïssez pas, leur disoit-il, parceque vous pensez différemment les uns des autres: mais aimez-vous plutôt, parcequ'il est impossible que dans cette variété de sentimens & de préjuges, il n'y ait quelque point fixe où tous les hommes viennent se rejoindre. La Nature aime à se cacher, & l'Auteur de la Nature, quel qu'il soit, reste toujours voilé à nos yeux. Qu'est-ce que les hommes peuvent donc faire de mieux, dans cette ignorance profonde où ils sont tous plongez, que de conformer & leurs projets & leurs actions, aux lumieres de leur esprit? *

II. Pittacus se distingua dans tout le cours de son âge, par une conduite éga-

O 6 lement

* Tout ce discours, qui seroit blâmable dans la bouche d'un Chrétien, mérite, ce me semble, d'être excusé dans celle d'un Payen tel qu'étoit Thalès.

Cicer. de
Offic. l. 1.

lement soutenuë : ce qui fait , à mon avis , le plus bel éloge. *Omnino si quidquam est decorum , nihil est profecto magis quam aquabilitas universæ vitæ , tum singularum actionum : quam conservare non possis , si aliorum imitans naturam , omittas tuam.* Fier par goût , & plus généreux encore quand les obstacles le traversoient , Pittacus tua le Tyran qui opprimoit sa patrie : & ce meurtre , jugé nécessaire dans les circonstances , lui valut le Commandement de la Flotte que ceux de Mitylene envoyoient contre les Athéniens. Cette guerre fut heureusement terminée. Les citoyens que Pittacus venoit de défendre , & qu'il avoit auparavant délivrez d'un Tyran odieux , se soumirent comme par inspiration à son autorité. Fidèle aux loix , il gouverna sa patrie pendant dix ans , & ne la gouverna qu'autant qu'elle le voulut bien. Rendu à son premier état , réduit à la condition d'homme privé , il se comporta toujours avec beaucoup de noblesse , & avec cet air de confiance que donne le mérite des Emplois qu'on a dignement exercez. Quoiqu'il fût très-vieux & presque voisin du tombeau , on le choisit une seconde fois pour commander l'Armée que ceux de Mitylene venoient de mettre sur pied. Il s'écria alors : *O Dieux ! qu'il est difficile de res-*

ter

ter long-tems honnête-homme ! Sans doute qu'il avoit éprouvé que la vertu a beaucoup de peine à se soutenir dans les grands postes, où toute la vie n'est que feinte & dissimulation ; où, pour complaire aux Princes, on doit flatter leurs passions & ménager leurs intrigues secretes ; où, pour conserver enfin ses dignitez, il faut souvent trahir ses propres lumieres, & sacrifier à la pourpre, comme disoit Thémiste, plutôt qu'à la conscience.

Parmi les préceptes que Pittacus proposoit à ceux qui vouloient marcher dans le chemin de la sagesse, le principal étoit de fuir toutes les grandes assemblées, toutes ces parties de plaisir où l'on se délie sans aucun ménagement, & où l'on montre le fond de son cœur. Revenez, leur disoit-il, revenez de la foule qui importune, à la compagnie qui intéresse. Il avoit encore fait mettre une échelle dans tous les Temples de Mitylene, pour marquer les jeux différens & les revers de la fortune.

III. Bias descendoit d'une famille illustre dans l'Ionie, & il reçut une éducation conforme à sa naissance ; c'est-à-dire, qu'au lieu de l'amollir par des caresses & des amusemens frivoles, on tâcha de perfectionner le goût naturel qu'il se sentoit pour l'éloquence. Aussi fit-il

fit-il toute sa vie un noble usage du talent de la parole, tant pour défendre l'innocence opprimée, que pour abattre le vice altier & trop souvent impuni. Son nom devint par-là très-célèbre dans la Grece, où l'on disoit des Avocats judicieux, qu'ils plaidoient à la maniere de Bias. Une chose cependant pouvoit le décréditer auprès d'un certain ordre de personnes : c'est l'idée qu'il avoit de l'amitié, ce bien si fragile malheureusement, quoique si doux & si nécessaire. *Regardez vos meilleurs amis, répétoit-il en toute occasion, comme s'ils pouvoient devenir vos ennemis les plus durs & les plus cruels.* J'avoue que cela n'arrive que trop souvent dans le commerce ordinaire de la vie. Mais quoi ? Un cœur généreux doit-il se dépouiller de sa franchise & de sa sincérité naturelle ? Doit-il se contraindre toujours, sur un soupçon vague & quelquefois mal fondé qu'on pourroit le trahir ?

On rapporte que Bias se trouvant un jour dans une Foire où étoient étalées beaucoup de superfluités rares & curieuses, il se mit à sourire, & s'écria : *Que voilà de choses dont je sçai me passer !* Nous nous rendons malheureux à pure perte, & sans consulter nos véritables intérêts. Nous nous faisons mille besoins de choses inutiles, & pour satisfaire à

ces besoins qui augmentent encore chaque jour, nous vivons dans des peines & des inquiétudes continuelles.

IV. Solon naquit à Athènes d'un pere qui s'étoit ruiné par des dépenses folles & excessives. Mais lui, ou plus avare, ou moins dissipateur, il répara par son industrie les brèches de la fortune, & il s'acquit de grands biens par le Commerce : persuadez sans doute qu'on doit travailler pendant la jeunesse afin de pouvoir vivre tranquillement le reste de la vie ; mais qu'on ne doit employer ce reste qu'à s'orner, qu'à se remplir de vertus. Elles sont à la vieillesse, ce que les poëles & les hypocaustes sont aux personnes qui transissent de froid. Quand Solon commença à paroître sur le Théâtre d'Athènes, il trouva les esprits dans une agitation terrible : tout aigrissoit des imprudens, tout armoit des furieux. Mais par des procédés nets & sinceres, par un certain art de se plier aux tems, quand les tems étoient orageux, il se concilia l'estime de tous les partis, & bien-tôt on l'éleva sans aucune opposition à la dignité d'Archonte. Alors parurent toutes les grandes qualitez de Solon, sa sagesse à ne proposer que des loix équitables, & sa fermeté à les faire exécuter. Il tâcha surtout de tenir la balance égale entre
la

la Noblesse hautaine, & le Peuple jaloux de ses droits : il fit en sorte qu'à force d'agrémens & de commoditez, par une opulence soigneusement répandue dans les Marchez & les Places publiques, le Peuple se crut vengé des Charges & des Magistratures dont jouissoient les Nobles.

Malgré cette espece de contrepoids si utile dans les Etats Républiquains, Solon éprouva mille résistances & mille traverses. Elles l'obligerent enfin à quitter sa patrie. Il alla en Egypte pour s'instruire de la Philosophie, & ce premier voyage fut accompagné de plusieurs autres. La curiosité s'accroît, à mesure qu'on cherche à la satisfaire. Solon étant revenu à Athènes, il trouva que toute l'autorité rouloit entre les mains de Pisistrate. Quoiqu'il fût de ses proches parens, & qu'on lui offrît sous main de l'associer à la Puissance Souveraine, il ne daigna point aller voir le Tyran, & même dans toutes les occasions qui se présenterent, il ne cessa d'exciter les Athéniens à lui ôter la Couronne. Mais tous ses efforts furent inutiles. Quand le peuple est une fois façonné au joug, il cherche lui-même à l'appesantir, & il se plaît dans l'horreur de ses chaînes. Tacite raconte que quoique Tibere fût très-vif & très-im-

périeux,

périeux, il avoit cependant quelquefois honte de trouver dans le Peuple Romain tant de bassesse & tant de goût pour la servitude. Un peu de résistance lui auroit fait gouter davantage le charme de l'autorité.

Après avoir cherché inutilement à regagner Solon, Pisistrate outré de sa persévérance, le fit enfin menacer d'en venir avec lui aux dernières extrémités. Solon l'ayant sçu, répondit d'un air railleur : *Le Tyran croit-il m'épouvanter ? Je suis trop vieux pour rien craindre : la dernière heure est prête à sonner.* Je ne doute pas qu'en prononçant ces paroles, la bouche de Solon ne fût d'intelligence avec son cœur. Il auroit pu ajouter ce qu'un intrépide Romain s'applique si à propos dans le Traité de la vieillesse. » Je n'imiterai point, dit-il, les grands Personnages qui se sont plaints de leurs années écoulées. Et pourquoi me repentirois-je d'avoir vécu, moi qui ai quelque raison de croire que je n'ai point été tout-à-fait inutile sur la terre ? Je sors de cette vie comme d'un hospice, & non comme de ma maison. On ne fait que passer dans une Hôtellerie : on n'y demeure pas. O jour heureux ! Quand pourrai-je me trouver dans la noble assemblée des âmes raisonnables ?

» bles ? Quand sortirai-je de ce borbier
 » où je languis si tristement ?

V. Cléobule nous est fort peu connu, & sa vie n'a point eu d'événemens, si cependant ce n'en est point un rare que d'avoir été, comme lui, heureux en femme, en enfans, en Amis, en Domestiques, en Sujets. Il croyoit que de toutes les choses de la vie, les deux plus difficiles étoient de sçavoir commander & de sçavoir obéir, l'obéissance d'ordinaire se tournant en aversion, & le commandement en tyrannie. Quoiqu'il fût très-attentif sur lui-même, Cléobule ne laissoit pas quelquefois de se porter à des excez de colere qui auroient pu avoir des suites fâcheuses. Mais sa fille qui étoit aussi aimable que spirituelle, aussi spirituelle que vertueuse, le ramenoit à la raison & calmoit tous ses mouvemens. Quoi de plus favorable que de trouver dans sa propre famille un secours toujours présent contre ses passions ? Un secours, j'oserai le dire, qui corrige & instruit d'autant mieux qu'il s'offre sous les dehors de l'amitié & de la tendresse.

VI. Myson renonça de bonne heure aux droits de sa naissance, aux distinctions flateuses que son pere, qui étoit Tyran de Chénes, lui avoit procurées. Libre de tout engagement, & par-là même

même véritablement libre, il se retira dans des lieux escarpez & solitaires, où sans parler à personne il se nourrissoit de profondes réflexions. Quoique le commerce des hommes soit bien redoutable, qu'il inspire d'ordinaire plus de vices que de vertus ; encore a-t-on besoin de leur secours pour éviter l'insupportable ennui d'être toujours avec soi-même.

Une chose soutenoit Myson dans sa retraite, & l'y étayoit, si j'ose ainsi parler : c'étoit son goût pour l'agriculture ; c'étoit le soin qu'il prenoit de faire valoir par ses mains un petit héritage. On sçait que les plus grands hommes de l'Antiquité, soit parmi les Grecs, soit parmi les Romains, se sont adonnez aux mêmes travaux. Et je croirois volontiers qu'outre une grande simplicité de mœurs dont ils faisoient profession, il y entroit encore quelque raison de santé. En effet, la partie vraiment terreuse de notre Globe, maniée par l'analyse chymique, ne donne que deux substances, une liqueur volatile urineuse qui fermente avec l'esprit de nitre, & une huile noire & fétide : & il y a grande apparence que c'est à ce sel urineux qu'on doit attribuer la longue vie & la ferme santé dont jouissent la plupart de ceux qui cultivent la terre.

Par

Par une raison à-peu-près semblable, Epicure avoit mis son Ecole dans un jardin rempli de fleurs & de plantes médicinales, persuadé qu'elles purgent, qu'elles dissipent les mauvaises influences de l'air par leur bonne odeur, & qu'elles l'impregnent en même tems de parties balsamiques. C'est ce qu'a voulu prouver l'Auteur d'un Traité curieux imprimé à Paris en 1686. où il examine la nature des odeurs, & l'écoulement particulier qui se fait des petites parties qui composent les corps odorans.

V. Traité.
de Curiosité.
Physicis,
in quo
qualitates
odoris &
effloror
explican-
tur.

VII. Chilon parvint dans sa jeunesse à la dignité d'Ephore, & il y parvint sans brigue, sans aucune autre recommandation que son mérite personnel : ce qui devoit d'autant plus surprendre tout le monde, que le mérite seul n'agit point, ou du moins agit très-lentement. On assure que ce Philosophe parloit peu, & seulement lorsque la vérité avoit besoin d'être annoncée ou d'être soutenue en public : elle ne rencontre que trop souvent de dangereux contradicteurs. Périandre lui ayant écrit qu'il alloit commencer la guerre, & que son Armée étoit prête d'entrer dans le Pays ennemi, il en reçut une réponse fort sèche, & qui finit par ces mots : *Souvenez-vous qu'un méchant Prince n'est point en sûreté dans le sein*
même

même de sa famille. Le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, est de ne mourir ni par le fer ni par le poison. Il ne meurt pas même assez tôt pour le bien de ses Sujets.

Etant au lit de la mort, le seul lieu peut-être où l'on juge bien de toutes ses actions passées, Chilon se vanta de n'en avoir fait qu'une dont il pût se repentir : & c'étoit pendant le cours de sa Magistrature, où il sauva un coupable de la mort ; mais un coupable son meilleur ami. Qu'il faut être sûr de son innocence, pour n'avoir qu'un pareil crime à se reprocher !

V.

Je croi avoir dépeint les sept Sages De quelle
avec des traits forrs & hardis, avec des maniere
traits qui découvrent le fond de leur caractère & de leur doctrine. ils exprimoient leur doctrine.
Explicentur hominum ipsorum non solum res gestæ, sed vita ac natura. Comme on Cicer. de
l'a vu, rien n'étoit plus ferme ni plus Orat. l. 2.
arrêté que le caractère de ces Sages :
aucun péril ne les effrayoit, aucun obstacle ne ralentissoit leur ardeur, aucune considération ne pouvoit les forcer à sacrifier leurs lumieres aux volontez absolues des Princes & des Rois. A l'égard de leur doctrine, elle ne contenoit encore que des morceaux détachez

& peu étendus, des maximes & des Sentences, qui paroissent être des restes précieux de l'ancienne Poësie. Mais ni ces Maximes ni ces Sentences, quoiqu'elles aient leur utilité, ne formoient point un tout parfait; & c'est-là en général ce qu'on peut reprocher aux Anciens. Ils nous ont laissé certainement des leçons admirables, intéressantes; mais soit faute d'attention, soit qu'un certain cours des choses n'eût point encore donné lieu aux grands principes de se développer, ils n'avoient point de système complet de morale, de celle même qui découle de la Religion naturelle, la base & le fondement de la Religion révélée. De-là vient que tout fourmilloit de contradictions parmi les Philosophes de la Grece, & que les uns rejettoient avec dédain ce que les autres soutenoient avec opiniâtreté.

La Science des mœurs ayant toujours été si imparfaite chez les Grecs, même dans le tems où ils joignoient la supériorité de l'esprit à la supériorité des armes, doit-on être étonné que les sept Sages n'eussent encore qu'ébauché cette Science? Dumoins, ils en avoient compris toute l'utilité, ils tâchoient par des sous-entendus de réveiller beaucoup plus d'idées qu'ils n'en offroient effectivement par leurs discours : ce qui est bien

bien
sent.
mes
rapp
ils y
re vi
conv
anim
pliqu
ques,
masq
c'est
rain.
tions
voya
" lez
" c'es
" de
" plu
" tou
" ord
" c'es
" les
" y a
" par
" ce q
" l'es
" jam
" de p
" lon
" flate
En

bien le caractère des personnes qui pensent. En premier lieu, tous les problèmes qui leur étoient proposez, ils les rappelloient à de certains superlatifs, & ils y répondoient ensuite d'une manière vive & concise. Pittacus lassé d'une conversation où l'on demandoit quels animaux étoient les plus dangereux, repliqua sans hésiter : *Parmi les Domestiques, c'est un flatteur, qui se couvre du masque de l'amitié; & parmi les autres, c'est un Roi qui abuse du pouvoir souverain.* Thalès ayant reçu différentes questions d'Amasis Roi d'Egypte, lui envoya la réponse suivante. » Vous voulez sçavoir ce qu'il y a de plus ancien, » c'est Dieu, parcequ'il n'a point eu » de commencement; ce qu'il y a de » plus beau, c'est le Monde, parceque » tout y est arrangé dans le meilleur » ordre; ce qu'il y a de plus sage, » c'est le tems, parcequ'il découvre » les choses les plus secretes; ce qu'il » y a de plus fort, c'est la nécessité, » parcequ'elle vient à bout de tout; » ce qu'il y a de plus commun, c'est » l'espérance, parcequ'elle ne meurt » jamais; ce qu'il y a de plus doux & » de plus aimable, c'est de faire sa volonté; & de suivre la voix toujours » flatuse de la Nature.

En second lieu, les sept Sages aimoient

336 HISTOIRE CRITIQUE

moient à s'attaquer les uns les autres par des énigmes tournées artificieusement. Et c'étoit-là une coutume beaucoup plus ancienne qu'eux, observée chez tous les Orientaux & même chez les Juifs, soit dans des conversations sérieuses & par forme de dispute, soit à table & dans des parties de plaisir. L'Ecriture Sainte rapporte l'énigme que Samson proposa aux jeunes-gens qui assistèrent à ses noces, & qu'ils ne purent résoudre que par une supercherie. Alexandre victorieux, & se croyant plus habile, plus éclairé que les autres, parcequ'il étoit plus fort, plus adroit, rassembla tous les Gymnosophistes qui vinrent le féliciter sur ses conquêtes, & leur offrit à chacun une énigme, pour la dénouer en moins d'une heure sous peine de mort. Ces Gymnosophistes se tirèrent par des réponses ambigues, d'un péril si délicat. Mais Alexandre devoit bien s'appercevoir qu'il s'en faisoit des ennemis irréconciliables; car rien ne choque plus les Gens-de-Lettres, que de voir que tout le fruit qu'ils retirent de leurs études & de leurs méditations, est de s'exposer davantage aux rigueurs, aux violences des personnes en place.

Tout l'Antiquité a parlé de l'énigme, que proposoit Cléobule en ces termes:
Je connois un Pere qui a douze enfans,

G

& chacun de ses enfans en a trente , qui différent de couleur , de forme & de génie. Les uns sont noirs , & les autres blancs. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire , c'est qu'étant tous immortels , ils meurent tous néanmoins ; sçavoir , les enfans au bout de trente jours , & les petits-enfans chaque jour. Le mot de l'Enigme est l'année ancienne des Grecs , composée de douze mois , & chaque mois de trente jours : ce qui en faisoit 360 complets , sans aucune addition ni aucun retranchement par rapport au cours du Soleil. De pareils jeux d'esprit ne seroient guères goûtés parmi nous.

CHAPITRE X.

- I. *Avantages de l'Etude.* II. *D'Anacharsis le Scythe.* III. *D'Epiménide de Crete.* IV. *De Phérécide.* V. *Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques.* VI. *Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'ame.*

I.

ON met d'ordinaire à la suite des sept Avantages Sages trois autres Philosophes d'un de l'Etude. caractère singulier , qui sont Anacharsis , Epiménide de Crete , & Phérécide de l'île de Sciro , une des Cyclades. Ces trois

338 HISTOIRE CRITIQUE.

Philosophes n'eurent toute leur vie d'autre occupation que de penser, d'étudier, de s'instruire : heureux pour cela d'être nez avec un patrimoine commode, plus heureux encore de n'avoir jamais songé à l'accroître ! Quiconque a le courage de se mettre au-dessus des préjugés vulgaires, & qui fidèle à la raison, ne fait point dépendre son bonheur de ce que les autres pensent ; celui-là, dis-je, conçoit aisément pour les affaires la double haine & d'homme d'esprit & de Philosophe. Comme il n'aspire point à ces embarras illustres qui, à les prendre pour ce qu'ils sont, importunent encore plus qu'ils n'honorent, il évite soigneusement l'éclat qui frappe la multitude, il ne s'occupe que du soin de sa perfection. Ce qui lui paroît vivre, c'est se procurer de nouvelles connoissances : il ne compte que par-là ses années.

I I.

D'Anacharsis le Scythe.

Anacharsis vint du fond de la Scythie à Athènes, où il lia une étroite amitié avec Solon & les autres Sages, qui se rendoient souvent dans cette Ville célèbre. De quelque pays, de quelque Religion que soient les honnêtes-gens, un secret rapport de goûts & de mœurs les unit bien-tôt ensemble : ils se recherchent volontiers, ils se préviennent de toute

toute sorte de bons offices, sans applaudir cependant à ce qu'il peut y avoir de défectueux & de bizarre dans leurs opinions particulieres. Quand Anacharsis commença à se plier sous la discipline des Grecs, on lui trouva je ne sçai quoi de dur & de farouche dans les manieres; mais pourtant de vrai & de naturel. Les Scythes ne connoissoient point cette politesse extérieure qui plaît toujours, quoiqu'on sçache qu'elle trompe quelquefois; ils ne mettoient aucun agrément dans le commerce de la vie: bien différens en cela des Grecs, qui assaisonnent d'un certain art, & tout ce qu'ils disoient & tout ce qu'ils faisoient. Mais il faut tomber d'accord (telle est en effet la destinée des choses) que ces Grecs ne sçurent point long-tems, ni se ménager, ni soutenir leur caractère. Ils devinrent faux, dissimulez, à mesure que leur puissance s'accrut; ils se tromperent les uns les autres sans aucune adresse, & se tromperent enfin eux-mêmes; ce qui avoit une teinture légère d'amour-propre, prit chez eux une forte teinture d'orgueil: tout cela encore augmentant de jour en jour, jusqu'à l'entiere décadence de leur Empire.

C'est une remarque très-vraie, que jamais une Nation n'est plus proche de sa ruine & de son anéantissement, que lorsqu'elle

qu'elle paroît la plus polie au-dehors, & par-là même la plus superficielle au-dans ; lorsqu'elle rampe devant ses maîtres, en lui prodiguant des respects qui ne sont dus qu'à Dieu seul ; lorsqu'elle fait enfin des plaisirs qui enyvrent, sa principale occupation. Il n'y a plus alors de solide vertu, plus de probité, plus de science. Tous les rangs se confondent, tous les ordres se mêlent. On cesse de regarder le vice comme un blâme, & le crime comme un deshonneur : Triste situation, qui annonce infailliblement la chute de tout l'Etat !

Plut. in
Conviv. 7.
Sapient.

Les premières années qu'Anacharsis passa dans la Grece, il eut bien de la peine à s'appriivoiser avec la sobriété des Philosophes, qui croyoient, selon la remarque de Valere Maxime, que l'esprit perd toujours de ce qu'on donne de trop au corps. Il osa même s'enivrer au fameux Banquet que Périandre fit servir aux sept Sages. Là, couronné de fleurs, & de ce ton qu'on peut prendre à table, il demanda le prix de la lutte Bacchique. *Le dessein de ceux qui courent, ajouta-t-il, est d'atteindre au but de la course : le dessein de ceux qui boivent, doit être aussi d'atteindre au but qui leur est propre, & les plus habiles sont ceux qui y arrivent les premiers.* Pline le Naturaliste, qui a parlé si au long & de la

L. 14.

la vigne & des diverses sortes de vins qui étoient renommez de son tems , fait ensemble l'éloge de quelques Buveurs célèbres. Il n'oublie pas les Scythes dans ce Catalogue , & leur réputation étoit si bien établie de ce côté-là , qu'ils n'assembloient aucun Conseil , ne prenoient aucune résolution, qu'après avoir passé plusieurs heures à table. Ils sortoient de-là gayement pour aller au combat , & se tenoient assez sûrs de la victoire pour l'obtenir. Enfin Pline ayant fait mention des liqueurs qui se préparoient en faisant fermenter différentes especes de grains dans l'eau , observe qu'on connoissoit déjà à Rome près de deux cens sortes de boissons vineuses , enivrantes. Voyez, ajoute-t-il , combien le plaisir est industrieux & raffiné ! On a V. Hom. poussé la débauche jusqu'à essayer de Nepen- quelle maniere l'eau pouvoit produire them, auc- les mêmes effets que le vin. tore Pet.

Petito.

I I I.

Je n'ai que deux choses à remarquer D'Epimé- d'Epiménide, qui passoit dans l'Antiqui- nide de té pour un homme divinement inspiré. Crete.

La premiere regarde ce sommeil merveilleux qu'on lui attribue. Etant encore jeune , il se fatigua beaucoup à la campagne , entra vers midi dans une grotte pour se reposer & éviter le grand chaud. Bien-tôt il s'y endormit , & ne

se réveilla qu'un demi-siècle après. On peut juger quelle fut alors toute sa surprise. Il ne rencontra presque personne de sa connoissance, & la porte de la maison paternelle lui fut fermée. A peine même se ressouvenoit-on dans le lieu de sa naissance, qu'il eût jamais été au monde. Mais Epiménide ne gagna rien par un sommeil si long-tems continué : il se trouva aussi vieux à son réveil, que s'il avoit effectivement vécu pendant tout ce tems-là. Apollodore rapporte d'Endymion quelque chose de plus favorable ; car les Dieux lui ayant permis de souhaiter ce qui lui agréeroit davantage, Endymion demanda un sommeil qui ne seroit interrompu que tous les siècles ; mais avec ce sommeil il demanda une jeunesse vive & florissante.

V. Disquis. Martin Delrio, fameux Jésuite, a
 Mag. l. 2. bien voulu examiner si par la puissance des Génies séducteurs, un homme peut dormir plusieurs années de suite ; & à son ordinaire, il conclut en faveur du Démon, dont il étend les droits & les Prerogatives aussi-loin qu'il les peut étendre. On trouve dans quelques Traitez de Physique, des exemples de sommeil prolongé opiniâtrément jusqu'à deux & trois mois. Mais il est aisé de voir que celui d'Epiménide a tout l'air d'une vaine chimère. Je croirois volontiers, que pendant
 les

les années qu'on suppose qu'il dormit, il se retira dans quelque endroit écarté & solitaire, où il n'eut de commerce qu'avec lui-même, & un petit nombre d'amis d'élite. S'il est vrai que la vie tumultueuse & agitée qu'on mène ordinairement, soit une longue yvresse; ne peut-on pas regarder la vie tranquille & isolée comme un doux sommeil, & pour ainsi dire, comme le repos des passions.

La seconde chose fait plus d'honneur à Epiménide. Une cruelle peste avoit découragé tous les esprits: on ne sçavoit plus à quel Dieu recourir, ni quelle puissance implorer. Athènes, remplie de mourans & de morts, gémissoit sous le poids de ses malheurs, dont même elle n'entrevoit pas la fin. Epiménide parut alors dans l'Aréopage, & y mena des brebis blanches & noires. Il les laissa ensuite aller sans aucune gêne, & il conseilla aux Athéniens de remarquer précisément le lieu où elles s'arrêteroient, & de sacrifier à la Divinité propre de ce lieu-là. Le conseil fut salutaire, & la peste dévorante, sans aucun autre secours, cessa entièrement. Diogene Laërce observe, qu'il y avoit *In Epimen.* encore de son tems à la campagne de *& in Pythag.* ces Autels sans nom.

Comme les Anciens s'imaginoient que

tout étoit peuplé de Démons & de Génies, ce fut-là sans doute ce qui engagea Epiménide à faire ériger des Autels aux Dieux inconnus ; persuadé que les Athéniens pouvoient en avoir oublié quelque'un dans leurs Sacrifices expiatoires, & qu'ils portoient la peine de cet oubli fatal. Il arriva une aventure presque semblable à Rome, pendant un furieux tremblement de terre qui en ébranla tous les édifices. On ignoroit à quel Dieu il falloit s'adresser, & on s'adressa, sans le nommer ni même le connoître, à celui qui pouvoir détourner un si grand malheur. Funeste & ridicule effet de la superstition, qui refusant le seul Dieu Créateur de toutes choses, en établissoit à chaque instant de nouveaux, & en alloit ramasser dans presque toutes les Nations, de peur qu'il ne lui en échapât quelque'un ! Voilà l'origine des Dieux inconnus & anonymes, qui étoient une espece de supplément à la créance publique. Aussi St. Paul avoit-il raison de dire aux Athéniens : » En examinant vos Idoles, j'ai » trouvé un Autel avec cette inscription : » Au Dieu inconnu. Ce que vous adorez » confusément, je vous l'annonce d'une » maniere distincte.

I V.

De Phéré-Phérécide, surnommé le Théologien,
 cide. re-

Aul. Gel-
 lius l. 2.

Pausan. l. 1.

rechercha dès sa jeunesse, & les Livres qui pouvoient lui procurer quelque instruction, & les Savans qui d'ordinaire en procurent plus que les Livres mêmes. Par ce double moyen il se fit un fonds inépuisable de connoissances. Quand on sçait étudier, on s'approprie le travail de ceux qui ont déjà paru avec quelque éclat : on profite même de leurs fautes, presque autant que de leurs découvertes. *Corrigit enim sequentem lapsus prioris, & de reprehensione antecedentis exempli nascitur emendatio.* Ce fut Phérécide qui le premier traita les matieres de Philosophie en prose, & qui se dégagea des contraintes de la Poësie, sentant bien que sa mesure & sa cadence gênent inutilement un discours déjà par lui-même assez rempli d'épines. Il est étonnant qu'en matiere de Sciences, on ait tant de peine à attraper ce qu'il y a de plus simple & de plus facile. On surfait d'abord, on se fatigue à pure perte : & ce n'est qu'après beaucoup de réflexions, après avoir essuyé des tourmens inutiles, qu'on revient au point par où l'on auroit dû commencer.

Suivant le génie des Grecs, qui supposoient à tous leurs Grands Hommes & des miracles & des prodiges, Phérécide fut L. 1. de un des mieux traitez. On en mit plusieurs sur son compte. Mais Cicéron Plin. l. 2.

P S qui

qui ſçavoit être incrédule par principe de Philoſophie, quoiqu'il fût quelquefois tout le contraire par politique, Cicéron, diſ-je, ne crut point devoir donner dans l'aveuglement des Grecs. Il regarda toujours Phérécide comme un ſimple Phyſicien, & les prodiges, les miracles qu'on lui attribuoit, comme des effets naturels. Telle eſt l'aventure de l'Île de Sciro, où après avoir bu de l'eau d'un puits extrêmement profond qu'on lui préſenta, Phérécide ne fit point difficulté d'aſſurer qu'il y auroit dans trois jours un tremblement de terre. Cette action étant réduite à ce qu'elle a de ſimple, on pourroit croire que des ſels acides, détachés par le feu ſouterrain, & fondus après enſemble, auroient communiqué à l'eau du puits un goût particulier, & que ſur ce goût Phérécide auroit en effet ſoupçonné quelque dérangement dans la croute extérieure de la Terre. C'eſt ainſi que les Chymiſtes jugent par la préſence de certains ſels, que des corps vont ſe décomposer & ſe pénétrer de nouvelles qualités, toutes différentes des premières.

Quoiqu'il en ſoit, Phérécide devenu vieux tomba dans une maladie dangereuſe. Il ſouffrit long-tems, & tranquille ſpectateur de ſa mort, il ordonna lui-même les apprêts de ſes funérailles.

Pythagore

Pythagore étoit absent , lorsqu'il eut Jambli. in nouvelles de la maladie d'un Maître si Pythag. distingué. Plein de reconnoissance, il vola à son secours, & ne reprit le chemin de la Grèce qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. Ce trait de Pythagore a toujours été fort applaudi. En effet, comme les Grands-Hommes se croient dispensés de ces attendrissemens de cœur, qui leur paroissent avoir quelque chose de trop bas & de trop vulgaire; rien n'est plus beau ni plus touchant, que de les voir quelquefois s'y livrer sans aucune réserve.

Un Ecrivain qui a recueilli beaucoup *Ælian.* d'Anecdotes historiques, rapporte que *Var. Hist.* les Prêtres de Délos firent courir le bruit l. 4. que le mal douloureux dont étoit mort Phérécide, lui avoit été envoyé par Apollon, afin de le punir de son audace & de son impiété. Je ne m'en étonne point: les Prêtres en général paroissoient fort piquez contre ce Philosophe, de ce qu'il enseignoit à ses Disciples, que les Dieux toujours justes regardent les hommes avec la même tranquillité; qu'ils ne leur demandent ni vœux, ni offrandes, ni sacrifices; qu'ils ne favorisent point les uns par préférence aux autres; qu'ils nous jugeront enfin, *Sen. de Be-* non sur l'encens que nous aurons fait *nes. l. 6.* fumer sur leurs Autels, mais sur les

V. præfer-
tim Max.
Tyr. Orat.
3.

vertus que nous aurons réellement pratiquées. Ce système devoit faire un tort infini à toute la Religion extérieure, elle y perdoit trop : mais au fond c'étoit celui de presque tous les Sçavans du Paganisme. Ils croyoient que rien ne pouvoit changer ce que les Dieux avoient une fois ordonné ; & les Dieux eux-mêmes, ils les croyoient assujettis à cet ordre immuable qui jamais ne s'interrompt. Pour Socrate, il avoit un peu adouci ce système, en disant qu'il ne faut rien demander déterminément aux Dieux ; 1°. Parceque nous sommes dans une ignorance profonde de ce qui peut nous être utile, avantageux ; 2°. Parceque le sçachant même, nous serions dans une ignorance encore plus profonde de la maniere de le demander. Hélas ! que de sujets de nous plaindre de la vie !

Apud Plut.
de Modo
leg. Poë-
tas.

Homere parlant des vœux que faisoient Achille & Hector, sur le point de combattre, dit adroitement : Jupiter mit dans la balance les sorts de ces deux Guerriers (*Spirituum ponderator est Dominus* ;) & il trouva, en les pesant, que la destinée d'Hector étoit complete, & qu'elle tiroit malgré lui vers la demeure sombre de Pluton. Eschyle, au rapport de Plutarque, fit de cette idée d'Homere une Tragédie qu'il intitula ,
le

le Poids ou la Balance des ames. A l'un des plats de cette fatale Balance étoit Thémis , & à l'autre l'Aurore priant pour son fils qui alloit s'exposer aux hazards de la guerre. Thémis , c'est la Justice , ce sont les Décrets de Dieu : l'Aurore , c'est la tendresse d'une mere , ce sont les hommes qui à force de vœux & de prieres veulent faire changer ces Décrets. Thémis constante à elle-même , doit toujours l'emporter.

V.

Pour faire honneur à Phérécide & aux sept Sages , j'aurois pu rapporter ici plusieurs Lettres qu'on trouve imprimées sous leurs noms. Mais à parler vrai , je les croi toutes fausses & supposées : je porte le même jugement d'une infinité d'autres que l'Antiquité nous a conservées , & qui ont été depuis traduites en différentes Langues. Quoiqu'il y ait de l'esprit & du feu dans la plupart de ces Lettres , on voit aisément que ce sont de veines déclamations , des morceaux fabriquez à plaisir : on y trouve le génie rampant des Sophistes , plutôt que le génie relevé des Philosophes. Je ne parle point des fautes de Chronologie dont ces Lettres fourmillent , des bagatelles dont elles traitent , des réflexions peu solides dont elles sont remplies ,

Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques. V. Fabric. l. 2.

Erasme. l. 7. Epist. 1.

350 HISTOIRE CRITIQUE

remplies; en un mot, de cette affectation de stile, qui est le caractère dominant de la plupart des petites Pièces Grecques qui ont été composées depuis la naissance de Jésus-Christ.

Jos. Scali-
ger, Epist.
106.

V. etiam
Henr.
Steph. ad
calcem
Poës. Phi-
los.

Un célèbre Critique a fait voir beaucoup de mépris pour toutes ces Lettres. Il commence par celles d'Hippocrate, de Démocrite, de Solon, de Pittacus, &c. il ajoute qu'elles ont été composées par des jeunes-gens curieux de seindre & d'imposer au Public, & que pour se trouver dans l'Ouvrage de Diogène Laërce, elles n'ont pas acquis un plus grand degré d'autorité. *Enfin, dit-il, je ne force le jugement de personne. Je remarquerai seulement, qu'il est beaucoup plus facile de montrer que ces Lettres ne sont point des Auteurs à qui on les attribue, que de montrer qu'elles en sont. Elles respirent partout je ne sçai quel air de nouveauté, qui frappe les Connoisseurs à la première vuë. Comme ceux qui seignent, agissent toujours d'imagination & par un vain caprice, ils ne s'occupent que de petits intérêts, ils ne parlent que pour se faire admirer: & cela même les décèle. La vérité n'a point une allure gênée: cette allure ne convient qu'au mensonge, qui ose quelquefois prendre sa place.*

VI.

Il me reste encore un trait à rappeler de Phérécide, plus important, plus délicat que tous les autres. Ce fut lui, au rapport de Cicéron & de S. Augustin, qui le premier répandit dans la Grèce le Dogme de l'immortalité de l'ame. Mais ni l'un ni l'autre ne nous détaillent point les preuves dont il se servoit. Et de quelles preuves pouvoit se servir un Philosophe qui, quoique rempli de bon-sens, confondoit les substances spirituelles avec les matérielles, ce qui est esprit avec ce qui est corps? On sçait seulement que Pythagore n'entendit point parler de ce Dogme dans tous les voyages qu'il fit en Egypte & en Assyrie, & qu'il le reçut de Phérécide, touché principalement de ce qu'il avoit de neuf & d'extraordinaire. L'Orateur Romain ajoute, que Platon étant venu en Italie pour converser avec les Disciples de Pythagore, approuva tout ce qu'ils disoient de l'immortalité de l'ame, & en donna même une sorte de démonstration, qui fut alors très-applaudie. Mais il faut avouer que rien n'est plus frêle que cette démonstration, & qu'elle part d'un principe suspect. Platon lui-même ne paroît pas en être trop convaincu; car ayant fait discourir Socrate sur le

bonheur

Ce que les
Anciens
ont pensé
de l'im-
mortalité
de l'Ame.
Cic. l. 1.
Quæst.
Tuscul.
August.
Epiit. 111.
ad Volu-
fian.

bonheur des Justes & les peines des Méchans, il continue en ces termes : *Je tiens tout cela pour vrai, parceque je l'ai oui dire.* Il y a un Passage dans Cicéron, qui ne s'ajuste que trop à celui-là. Après avoir effleuré ce que Platon avance dans son Phédre, il hazarde ces mots : *J'ai eu soin qu'il ne s'élevât dans mon esprit aucun doute ni aucun soupçon qui pût affoiblir cette doctrine, quoique peu vraisemblable.* Car je l'affectionne beaucoup, & je me fais une joye intérieure de la repasser dans mon esprit. Pour Socrate, quoiqu'il ait employé les derniers jours de sa vie à parler sur l'immortalité de l'ame, il paroît cependant qu'il la souhaitoit plus qu'il ne la croyoit, & qu'il se faisoit un devoir de s'abandonner à cette douce pensée. *Que l'ame soit immortelle, disoit-il, c'est ce que tout homme sensé vous assurera. Mais que lui arrivera-t-il après la mort ? C'est ce qu'on ne peut deviner. Cependant il faut se nourrir & s'enchâner de cette idée, qu'il ne lui arrivera rien que d'heureux.*

Ainsi, malgré la conjecture de Phérecide, ni les Grecs ni les Romains n'étoient pas trop persuadés que l'ame survécût au corps. Il est vrai que plusieurs d'entre eux cherchoient à s'en persuader, qu'ils s'y excitoient même
avec

avec une espece de contentement secret: mais c'étoit quelquefois envain. Vous m'avez arraché, écrivoit Sénèque *Epist. 102.* à un de ses amis, vous m'avez arraché à un songe flatteur. Votre dernière lettre m'a fait un tort infini. En effet, elle m'a tiré d'une pensée agréable, & qui, selon toutes les apparences, m'auroit mené fort loin. Je me faisois un plaisir de songer à l'immortalité de l'ame: peut-être même aurois-je été jusqu'à la croire. Je prêtois mon imagination doucement échauffée aux discours de quelques Grands - Hommes, qui nous promettent plus une chose si désirable, qu'ils ne la prouvent. Cette espérance, quoique peu fondée, m'entraînoit insensiblement. Je commençois à me déplaire à moi-même: je méprisois les restes d'une vie malheureuse, dans la pensée que j'allois entrer dans l'éternité, & que j'allois jouir de tous les siècles. Mais enfin votre lettre m'a tout-à-coup réveillé, & un songe si amusant, si conforme à mes souhaits, m'a entièrement échapé.

Il y a encore dans l'incertitude de Sénèque quelque chose de favorable, ou de moins contraire au dogme de l'immortalité de l'ame. Mais avec quelle assurance, avec combien peu de ménagemens, en ont parlé tous les autres Auteurs,

Auteurs , tant Grecs que Latins ? *Le chemin de l'autre monde*, disoit Bion , *est plus facile qu'on ne pense : on y va les yeux fermés , & par cela même on y doit aller sans crainte.*

Je ne serois point étonné qu'on eût tenu en particulier un tel langage. On peut au-dedans de soi-même penser tout ce qu'on veut , & pourvu qu'on ajuste son extérieur à ce qui se pratique parmi les hommes avec lesquels on vit , les hommes n'ont rien de plus à nous demander : c'est tout ce qu'on leur doit. Mais les Anciens parloient hautement contre l'immortalité de l'ame. Cesar d'un côté s'en moquoit au milieu du Sénat , où il est si nécessaire d'intimider le Peuple crédule ; & de l'autre côté , Cicéron publioit des Ouvrages de parade , où il osoit dire : *Quelle est la femmelette , ou quel est l'ignorant qui craigne encore aujourd'hui tout ce qu'on raconte de l'autre vie ? Dans un Ouvrage plus naïf , il avance sans hésiter , que si l'ame ne meurt point avec le corps , elle doit être nécessairement heureuse. Combien Cicéron étoit-il pourtant réservé ! Combien tâchoit-il de ménager par politique ce qui sembloit généralement reçu à Rome !*

Je ne parle point des Poètes. De tout tems on leur a accordé bien des licen-

ce

Suet. in
Cæfare.
Sallust. de
Bello Ca-
tilin.

L. 2. de
Nat. Deor.

Idem de
Senect.

ces, bien des hardiesses, & on n'a pas pris au pied de la lettre ce qu'ils ont écrit avec tant de pompe ; tout cela fondé sur je ne sçai quelle yvresse dont on les croit saisis. Mais toujours suis-je en droit de conclure de plusieurs Passages d'Homere, d'Hésiode, de Pindare, de Callimaque, &c. de Lucrece, de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Lucain, &c. que toute la Doctrine de l'autre monde étoit problématique chez les Anciens ; qu'on pouvoit la recevoir ou la rejeter à son choix ; qu'il n'y avoit sur cette matiere aucune créance générale & autorisée ; enfin, que les mêmes personnes tenoient tantôt un langage & tantôt un autre, selon leurs caprices : ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point une persuasion fixe, arrêtée, & qui flottent dans de vaines incertitudes.

En effet, si Virgile traite de l'Enfer & de ses châtimens en divers endroits de l'Enéïde, il détruit tout cela dans le II. Livre de ses Géorgiques. Il n'y parle point en Poète, mais en Philosophe. Il s'écrie : *Qu'heureux est celui qui a pu remonter à l'origine des choses, qui a faulé aux pieds des craintes ridicules, & le bruit imaginaire de l'Acheron!*

En général, on croyoit que tout ce que les Poètes rapportent de l'autre Monde, n'existoit que dans leur imagination,

nation, ou comme une source seconde d'agrémens poétiques, ou comme des leçons propres à instruire les hommes.

L. 3.
Ut etiam.
Corn. Se-
ver. in
Ætna.

Il n'y a point de Cerbere, disoit Lucrece, ni de Furies, ni de Tartare; ce sont-là des Fables inventées. Mais il est vrai de dire que les méchans trouvent dans leurs vices, dans leurs passions, des bourreaux qui les assiègent continuellement: ils sentent d'avance pendant cette vie ce qu'ils craignent après leur mort. Disons donc que la vie des fous & des méchans est un véritable Enfer, & qu'il n'y en a point d'autre.

V. Schol.
Eurip. in
Alcest.

Plutarque assure la même chose dans le Traité où il examine; *Pourquoi la justice de Dieu est si lente à punir certains crimes*. Selon lui, aussi-tôt qu'un homme a commis quelque forfait, dès ce moment il commence à subir la peine qui lui est due: & plus long-tems il respire, plus long-tems il se voit tourmenté. La dernière catastophe qui l'enleve, n'est que l'accomplissement, le terme de sa punition. Que sert de le menacer d'une autre vie? Il ressent dans celle-ci tout ce qui est capable d'expier son forfait. La mort subite n'est-elle pas une juste vengeance du Ciel, & en quelque maniere sa justification?

In proœ-
mio.

Diodore de Sicile nous apprend que ce fut des Egyptiens que les Grecs emprunterent

prunterent tout le système fabuleux de l'autre Monde, & le jugement de Minos, & le passage de l'Acheron, & les supplices du noir Tartare, & le repos des Champs Elysées. Il y avoit en Egypte une longue file de Cérémonies mystérieuses, qui se rapportoient à des traits d'histoire plus anciens, & que les Prêtres observoient avec un grand scrupule. Elles frappèrent Homère, Hésiode, Orphée, qui les travestirent d'abord en plusieurs Fables applaudies dans la Grece, & qui pour rendre ensuite ces Fables utiles aux mœurs corrompues des hommes, pour les contraindre à mener une vie plus régulière, leur firent entrevoir après cette vie des récompenses pour les uns & des peines pour les autres. Mais au fond c'étoient des coutumes politiques, des usages répandus en Egypte, où il ne paroît pas qu'on eût une idée bien nette de l'immortalité de l'ame, quoiqu'on y rendît une espèce de culte aux morts : culte dont les Chinois, qui sont Egyptiens d'origine, mais superstitieux & athées tout ensemble, pourroient bien avoir hérité.

A toutes ces raisons j'en joindrai trois autres qui me paroissent plus philosophiques. Je vais les exposer en détail.

I. Les Anciens méprisoient infiniment la vie : ils regardoient la mort avec trop

Sen. in trop d'indifférence, disons mieux, avec
 Consol. ad trop de plaisir, pour être persuadez
 Marciam. qu'ils eussent dans l'autre monde quel-
 que chose à espérer, ou quelque chose
 à craindre. En général, ils languissoient
 dans la pensée humiliante qu'ils mour-
 roient tout entiers, & que le tombeau,
 ce terme fatal auquel tout aboutit, les
 rendoit à l'état d'insensibilité où ils
 avoient été avant que de naître. De-là
 vient que Pline appelle la mort subite
 le souverain bonheur de l'homme, la
 chose qu'il doit souhaiter le plus; &
 que Lucrece se plaint que le trépas soit
 le partage des lâches comme des géné-
 reux, la punition du vice qu'on veut
 réprimer comme la récompense de la
 vertu qui court aux périls de la guerre,
 pour sauver la Patrie. Se seroient-ils
 exprimé de la sorte, s'ils avoient soup-
 çonné quelque disgrâce après cette vie,
 s'ils avoient cru qu'il falloit une suite
 de réflexions pour bien mourir?

Plin. l. 7. On se plaignoit à Rome du tems de
 Neron, que la Doctrine de l'autre mon-
 de, que quelques-uns vouloient intro-
 duire, énerroit les courages, refroidis-
 soit les soldats, les rendoit plus timides
 & plus incertains, ôtoit la principale
 consolation des malheureux, doubloit
 enfin la mort, en faisant craindre de
 souffrir encore après cette vie. Cepen-
 dant

dant des Auteurs sensez remarquent Strab.
 que la bravoure dont se piquoient cer- Georg. l. 4.
 tains Peuples, comme les Gaulois, les Ge- Cæf.
 tes, les Thraces, la plûpart des Scythes, Comm. l.
 ne venoit que de ce qu'ils entrevoyoient 6. Solin. c.
 une sorte d'immortalité de l'ame : senti- 14.

ment flateur à tous égards, & qui les faisoit courir à la mort comme au moyen assuré de parvenir à une vie plus heureuse. Il y a pourtant là-dessus quelque chose à observer. Ces Peuples mettoient une grande différence entre ceux qui périssoient d'une mort naturelle, & ceux qui expiroient au milieu des combats. Les premiers étoient enterrez sans bruit, sans éloges, sans chansons funebres : à peine s'imaginoit-on qu'ils eussent joui d'une ame raisonnable. Les autres au-contraire qui se sacrifioient à l'intérêt commun, on croyoit qu'ils survivoient à eux-mêmes, qu'ils alloient goûter une félicité interminable dans le Ciel des Héros. Ce n'étoit qu'en leur faveur que les Prêtres osoient faire des tombeaux, qu'on écrivoit des épitaphes.

Plusieurs Philosophes Grecs ont aussi cru que les ames seules des Gens-de-bien, des Sages, échapent à la dissolution générale, ne meurent point. Cette pensée, n'avoit pas laissé de gagner dans les premiers siècles de l'Eglise, & des Origénistes surtout se singulariserent en la soutenant.

Ainsi

Ainsi le même dogme produisoit en même tems deux effets contraires , intimidait les uns & enhardissoit les autres : ce qui ne pouvoit venir que du fond de la Religion Payenne qui recevoit toute sorte d'erreurs , de préjugés , & qui , par une tolérance folle , aveugle , les mêloit ensemble. En effet , cette Religion si peu liée dans toutes ses parties , n'exigeoit point , comme on sçait , les bonnes mœurs. Et de quel front les auroit-elle exigées ? Tout étoit plein des crimes , des iniquitez diverses qu'on reprochoit à l'Assemblée des Dieux. Leur exemple accoutumoit au mal , leur culte même aplanissoit le chemin qui y conduisoit.

Qu'on remonte à la source du Paganisme , on verra qu'il ne promettoit aux hommes que des biens physiques , & qu'il ne leur demandoit aussi que des vertus physiques , comme des cérémonies d'éclat , des sacrifices , des décorations propres à faire respecter les Temples & les Autels , des jeux , des spectacles. Pour les passions si difficiles à corriger , ou plutôt à retenir dans de justes bornes ; (car les passions ne se corrigent jamais entièrement) il leur laissoit une libre étendue , sans les contraindre en aucune manière , sans aller jamais jusqu'au cœur. Tout cela a été sçavamment

scavamment éclairci par St. Augustin dans le plus sensé de ses Ouvrages, qui est la *Cité de Dieu*: & l'on pourroit d'après lui appeller la Religion Payenne une Banque, où en échange des offrandes temporelles, les Dieux rendoient des plaisirs, des satisfactions voluptueuses. Passe encore pour ce monde-ci. Mais les Anciens n'avoient pu rien imaginer de mieux pour l'autre: marque certaine de la confusion qui régnoit dans leurs idées: marque encore plus certaine, qu'ils rappelloient tout à la vie présente, au sensible qui les environnoit, sans pénétrer jusqu'à l'intelligible, jusqu'au spirituel.

Tout le bonheur des Héros dans les Champs Elysées consistoit à s'occuper des mêmes choses, qu'ils avoient aimées pendant la vie, où d'ailleurs à en parler avec cette complaisance qu'on à d'ordinaire pour les actions louables qu'on croit avoir faites: & comme tous ces Héros avoient été ou des Guerriers, ou des Chasseurs utiles, leurs plaisirs, leurs conversations rouloient encore & sur la chasse & sur la guerre. Ce n'étoit presque qu'une répétition de ce qu'ils avoient déjà exécuté, & par-là elle devoit leur paroître assez enuyeuse, ils se voyoient priver de la chose du monde qui semble attirer davantage les hommes, du nouveau

Quæst.
Nat. l. 7.

Plut. de
Plac. Phi.
lof. l. 3.

II. Parmi les Anciens, ceux même qui paroissent avoir été les plus convaincus de l'immortalité de l'ame, s'en expliquent d'une maniere qui renverse toutes leurs prétentions. On ignore ce qu'ils veulent dire, & aux termes près, qui sont brillans & magnifiques, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. » Nous » sçavons tous, remarque Sénèque, que » nous avons une ame qui nous pousse » & nous rappelle un je ne sçai quoi qui » est au-dedans de nous, & qui prend » part à ce qui se passe au dehors. » Mais sçavons-nous ce que c'est que » cette ame, d'où elle vient, où elle » réside ? L'un dit, c'est un souffle : » l'autre répond, c'est une harmonie. » Celui-ci la nomme une force divine, » une portion de Dieu : celui-là l'appelle une puissance incorporelle. Il y en a qui font vivre l'ame dans le sang : il y en a qui croient qu'elle ne subsiste que par la chaleur. En un mot, chacun a sa maniere de penser, & chacun se trompe & s'abuse également. Un Chevalier Romain qu'on menoit au supplice, se félicitoit en quelque sorte d'y aller par la pensée qu'il seroit bientôt instruit de ce qui l'avoit le plus embarrassé pendant la vie. Vous me plaignez, disoit-il à ceux qui l'accompagnoient, plaignez-vous vous-mêmes.

Mes

Mes doutes vont être éclaircis. Je sçaurai en peu d'heures si je mourrai tout entier : pour le sçavoir il faudra que vous périssiez comme moi.

De la même maniere, les Anciens ignoroient dans quelle partie du corps ils placeroient l'ame. Les uns la mettoient dans le cerveau, les autres au haut de la trachée-artere, les autres enfin dans le cœur. Et Chrysispe, pour prouver cette dernière opinion, faisoit observer que quand on vouloit déclarer aux autres le sentiment intérieur de sa conscience, on portoit toujours la main sur la poitrine, comme pour indiquer que c'étoit là le siège de l'ame. Quoi de plus frivole !

Les Stoïciens crurent échaper à cette difficulté, en assignant à l'ame diverses parties & les éparpillant dans le corps. Selon eux, il y avoit une ame voyante, une ame adorante, &c. en un mot, une ame appropriée à chaque sens : système qui, malgré tout son ridicule, a été encore répété par les Scholastiques au milieu des clameurs de l'Ecole. Quelques Disciples de Pythagore & de Platon divisoient l'ame en deux parties ; l'une supérieure & qui habite dans le cerveau, où naissent les idées sublimes, philosophiques ; l'autre inférieure, & qui se partage encore en deux parties ; cel-

le qui a de la force & du courage, est placée entre le cou & le diaphragme, afin de prendre le ton de l'ame supérieure : celle qui est plus foible & plus chancelante, occupée des besoins du corps, s'étend depuis le diaphragme jusqu'en bas. Comme les Dieux sentirent bien que cette partie seroit toujours dans le trouble & l'agitation, ils la reculerent le plus qu'ils purent de la tête : mais aussi pour ne la point desespérer, ils créèrent le foye, qui est une espece de réservoir pour les pensées qui descendent du cerveau. Quelle Métaphysique & quelle Anatomie ! J'abrège encore ce qui est beaucoup plus étendu dans le Timée.

Mais l'usage le plus ordinaire étoit de diviser l'ame en trois portions. La première passoit pour un détachement de la Divinité, & alloit après la mort se réunir au Soleil, où l'on croyoit que la Divinité avoit établi son Trône. La seconde étoit appelée l'ombre, l'image, le char ou le vaisseau de l'ame. Proportionnée au corps, elle en conservoit tous les traits & toutes les dimensions : elle se faisoit même voir quelquefois aux vivans. Par exemple, dans l'embrasement de Troye, Enée rencontra l'image de sa femme : mais elle étoit d'une matiere si subtile, qu'elle échappa toujours à ses embrassemens. La troisième enfin res-

toit

roit dans les tombeaux : & c'est elle qu'on y alloit évoquer , comme fit Pausanias , Roi de Lacédémone , à l'égard de la jeune Cléonice qu'il avoit tuée imprudemment. Cette portion de l'ame tenoit encore aux nécessitez de la vie : dumoins les Prêtres , friands de bonne chère , le faisoient ainsi accroire au Peuple , pour profiter des mets qu'on alloit exposer sur les tombeaux.

Cependant toute cette distinction n'étoit point si bien accréditée , que plusieurs ne s'en fissent un sujet de raillerie.

*Dans quelle contrée , disoit Pline , les L. 7.
ames vont-elles se rassembler ? Qu'il doit
y en avoir un grand nombre depuis tant
de siècles ! Y-a-t-il autant d'ames précisé-
ment que d'ombres ou d'images ?* Pausa- In Lacon.
nias parlant d'une caverne profonde
par où les Poètes racontotent qu'Hercule avoit tiré le chien Cerbere , ajouta : *Combien tout cela est-il vain & chimérique ! Quelle apparence que des Dieux demeurent sous la terre , & qu'on y trouve un lieu d'assemblée pour les ames désunies & séparées des corps !*

Al'égard des Partisans outrez du système des deux principes , ils se figuroient que chaque homme avoit deux ames ; l'une susceptible du bien , & l'autre du mal ; l'une qui invitoit à la probité , & l'autre qui portoit au crime. De-là

naissent, disoient-ils, les contrarietez & les disparates qui se font voir dans la vie des humains, tantôt vertueux, tantôt coupables, & souvent tous les deux à la fois. Cette opinion d'une ame double se perpétua long-tems dans l'Orient : & l'on croit que Photius, ce Prélat ambitieux, & qui sacrifia la Religion à ses intérêts particuliers, en étoit taché dans le neuvième siècle.

III. Les Anciens en général s'imaginoient qu'il n'y avoit qu'une seule substance dans l'Univers, & que la spiritualité & la matérialité étoient ses deux principaux attributs. Ils faisoient consister la spiritualité dans un assemblage de parties plus légères & plus déliées, dans une certaine force incorporelle : ils mettoient la matérialité dans un assemblage de parties plus pesantes & plus grossières, surtout de parties visibles, qui par leurs modifications différentes entretenient le spectacle de la Nature. Cela posé, je dirai que les Anciens ne pouvoient avoir aucune idée distincte de l'immortalité de l'ame. Puisqu'ils la regardoient comme étant de même nature que le corps, ou plutôt n'en différant que par la tiffure de ses parties, ne devoient-ils pas penser qu'elle subiroit la même loi que le corps? Deux choses qui naissent & vivent ensemble, qui dans leurs opérations

rations se prêtent un secours si marqué, ne doivent-elles pas mourir ensemble ?

Je conclus de là, que s'il y a quelque preuve de l'immortalité de l'ame, elle dépend des quatre propositions qui suivent.

1°. Que la substance étendue est totalement distinguée de la substance pensante.

2°. Que ces deux substances n'ont aucun rapport l'une à l'autre, & sont, pour ainsi dire, incommensurables, la première n'étant susceptible que de masses, figures, mouvemens; & la seconde pouvant penser & se replier sur sa pensée. 3°.

Qu'il a fallu un Décret de la volonté suprême de Dieu, pour unir ces deux substances ensemble, & pour établir entr'elles un rapport si juste, que de certains mouvemens du corps naquissent certaines pensées de l'ame, & réciproquement que de certaines pensées de l'ame naquissent certains mouvemens du corps. 4°. Que ce concours merveilleux de nos pensées & de nos mouvemens, cette communication mutuelle & qui jamais ne manque, ne vient point d'une harmonie préétablie, qui feroit du corps & de l'ame un ouvrage de pièces de rapport; mais d'une harmonie réelle & véritable, qui compose un tout parfait de deux substances si dissemblables, si peu homogènes.

J'ajouterai que ces quatre propositions n'ont

n'ont été bien éclaircies que depuis les sublimes Méditations de Mr. Descartes, & les Ouvrages de ceux de ses Disciples

Mallebr. qui sont bien entrez dans son esprit ; car
Recherche. pour les autres qui ont crû s'élever à une
de la véri- certaine région d'idées , je n'en parle
té, 3. par- point : ils ont rendu cette région d'un
tie. accès trop difficile , il n'y a qu'à perdre
V. ses En- pour ceux qui veulent y arriver. Quel-
trer, sur la le qu'ait été cependant la pénétration de
Métaphys.

Mr. Descartes , il convient avec cet air de modestie qui sied si bien aux plus
V. Nat. grands Philosophes, que sans la Révéla-
Alexand. tion il seroit toujours demeuré dans l'in-
in saculi, certitude. Voici en effet comme il
parte pri- écrit à la fameuse Elizabeth , Princesse
mâ.

» l'ame après cette vie , j'en ai bien
» moins de connoissance que Monsieur
» Digby ; car , laissant à part ce que
» la Foi nous enseigne , je confesse que
» par la seule raison naturelle nous pou-
» vons bien faire beaucoup de conjectu-
» res à notre avantage , & avoir de flateu-
» ses espérances ; mais non point au-
» cune assurance.

- Telle étoit la situation des Payens, & même des Juifs. On sçait que ces derniers bornoient toutes leurs vues aux biens temporels , au court espace de cette vie, & que pour nier l'immortalité de l'ame on n'en étoit pas moins admis

admis dans les Synagogues, ni revêtu des premières Dignitez du Sacerdoce. Ce Dogme même, s'il a été proposé dans l'Ancien Testament, ne l'a été qu'à titre de Mystere & de Doctrine secrète.

Loin donc que le sincere aveu que fait Mr. Descartes puisse le décréditer, j'en trouve au-contraire qu'il en tire une nouvelle gloire. Car avant lui, quoiqu'on eût le secours de la Révélation, à peine sçavoit-on distinguer la substance étendue de la substance pensante. Combien de reproches ne méritent point sur cela les Ecrivains qui ont vécu dans les quatre premiers siècles de l'Eglise? Quelles fausses idées n'avoient-ils point de la spiritualité de l'ame? S. Jérôme a très-bien représenté leurs variations dans cette Lettre si connue, adressée au Tribun Marcellin, & qu'on croit avoir été écrite l'an de Jésus-Christ 411. Il y parle entr'autres choses d'une opinion qui se répandoit déjà dans tout l'Occident; trompé par je ne sçai quel air de vraisemblance, & qui dura jusqu'au Concile de Latran. Cette opinion consistoit à dire que les ames naissent les unes des autres, & que l'ame d'un enfant qui commence à respirer, est une production moyenne de celle de son pere & de sa mere. Par-là on croyoit justifier la rache du péché originel, & répondre aux objections de ceux qui de-

man-

mandoient comment une ame que Dieu crée pour la joindre à un corps , devient tout-à-coup criminelle. Ces objections redoublerent encore de force , lorsque l'hérésie de Pélagie commença d'éclater ; hérésie d'autant plus dangereuse qu'elle paroît plus naturelle , & plus appropriée à nos foibles lumieres. Mais enfin une opinion qui nuisoit si fort à la spiritualité de l'Etre pensant , fut tout-à-fait supprimée , & l'on condamna sans ressource ceux qui vouloient remonter jusqu'à Adam , pour former une chaîne étroite d'Intelligences , & se convaincre par-là que sortant toutes d'une source coupable , elles ne pouvoient manquer de l'être elles-mêmes.

A cette difficulté sur l'origine des ames , tiennent plusieurs autres sur la maniere dont elles agissent. Platon avoit soutenu que l'ame se meut par sa propre force ; c'est-à-dire , qu'elle crée ses pensées & forme ses vœux ; qu'elle fait en un mot tout ce qu'il y a de réel dans ses déterminations. Les Philosophes s'attachèrent long-tems à ce Systême , qui sembloit donner à l'homme un nouveau lustre , une nouvelle gloire. Mais , pouvoit-on leur dire , si l'ame est la première cause de son mouvement & du mouvement des corps qui l'environnent , il faut qu'elle sçache à point nommé

mé tout ce qui est nécessaire pour produire ce mouvement. Il faut encore que son opération soit tout-à-fait indépendante des objets extérieurs, & qu'elle se trouve libre en ce sens, qu'elle puisse arranger les circonstances, combiner les événemens pour ne manquer jamais à ce qui lui plaît davantage. Le détail des raisons qui nous persuadent de faire telle ou telle chose, des ressorts secrets qui nous portent à la faire, leur enchaînement mutuel, leur harmonie avec le fond de notre ame, tout cela nous est inexplicable & pour l'ordinaire inconnu. Tout cela en même tems ébranle le Système de Platon, plus développé encore par ses Disciples.

Mais en le combattant je ne veux point qu'on donne dans l'extrémité opposée, qui est de croire que toutes les créatures n'ont aucune force ni aucune activité; qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse agir en elles & par elles; que si un esprit a la perception d'un objet, c'est Dieu qui la lui donne; que si ce même esprit a une volonté ou un amour invincible pour le bien, c'est Dieu qui l'y porte; que s'il reçoit des sensations, c'est Dieu qui le modifie de telle ou telle manière; enfin, qu'il ne se trouve dans le monde que des causes occasionelles, & point de Physiques. Il est vrai que par

372 HISTOIRE CRITIQUE, &c.
ce Systême on prouve invinciblement la
préscience de Dieu , & l'immutabilité de
ses Loix. En effet , s'il exécute tout ce
qu'il y a de réel dans la Nature , il le
comprend d'une façon éminente , il pos-
sède lui seul toute réalité. Et pourroit-il
agir sans connoître les suites de son ac-
tion ? Mais ce rapport nécessaire qui se
rencontre entre les opérations de Dieu ,
& la connoissance qu'il a de leurs suites
à l'infini , donne ce me semble , une
atteinte mortelle à notre liberté ; car
celui qui ne pense & ne veut , pour ainsi
dire , que de la seconde main , agit sans
choix , & ne peut s'empêcher d'agir.
Ou Dieu forme les volitions de l'hom-
me , & en ce cas-là l'homme n'est point
libre : ou Dieu ne peut connoître dans
une volonté étrangère une détermination
qu'il n'a point faite , & en ce cas - là
l'homme est libre ; mais la préscience de
Dieu se détruit. Des deux côtez , dif-
ficultez insurmontables ; mais dont
triomphe cependant , & triomphe avec
éclat , la raison aidée de la Foi.

Fin du Tome premier.

